

MINDY KLASKY



RED
DRESS
I N K®

Jane,
l'amour,
la vie...
et les
hommes!



1

C'est grâce aux ordinateurs que le monde moderne a vaincu les sorcières. Nul besoin de les brûler sur le bûcher. Ni de les pendre. Nul besoin de croix ni de prières. Il est inutile que les bons citoyens de Salem chassent de chez eux les femmes âgées au prétexte que leur beurre ne prend pas. Donnez un ordinateur à une sorcière et vous verrez ses pouvoirs magiques réduits à néant.

Les yeux rivés sur l'écran bleu vif de mon écran, à la bibliothèque, je jure entre mes dents. Cela ne peut pas m'arriver, pas maintenant. Pas après avoir passé ces six dernières heures à préparer un brillant exposé – excusez mon peu d'humilité! – sur les plantations de James River et leur impact sur le développement de l'Amérique coloniale. Et sans sauvegarder le fichier. Pas une seule fois.

J'aurais dû me méfier.

Après tout, je travaille depuis suffisamment longtemps à la bibliothèque Peabridge en tant que bibliothécaire chargée du référencement des ouvrages pour savoir que mon vieil ordinateur n'est pas fiable. L'année dernière, le budget qui nous a été alloué n'a permis d'actualiser que trois de nos bécanes... celles aux formes épurées utilisées par nos clients au bureau d'accueil.

C'est un cauchemar. J'aurais dû sauvegarder chaque mot. Il faut être idiot pour écrire plus d'une page sans prendre de précautions. Mais j'étais tellement absorbée par mon travail – pour la première fois depuis des semaines – que cela m'est sorti de l'esprit. Et maintenant la souris ne répond plus. Tout est bloqué.

Le pire, c'est que je sais ce qu'il faut faire. Je dois appuyer sur la touche marche-arrêt, éteindre cette fichue machine pour faire disparaître le peu d'intelligence qui subsiste dans ses prétendues cellules grises de silicium. J'aurai déjà de la chance si je conserve ma page de garde : « Jane Madison, Bibliothécaire spécialiste du référencement, Bibliothèque de Peabridge, Washington DC ».

Je me sens aussi stupide et frustrée que lorsque mon ancien ordi portable m'a lâchée, il y a six mois. Mais ce n'était que mon portable personnel, celui que j'avais chez moi dans mon cottage, un avantage en nature que l'on m'avait octroyé pour compenser mon boulot de bibliothécaire sous-payée. Sachant que je suis seule à avoir la jouissance des jardins de style colonial, je peux faire tout le boucan que je veux, menacer de jeter par la fenêtre mon traître d'ordinateur. Cela m'évite de choquer les oreilles délicates de voisins mécontents.

Dire que j'ai hésité à accepter de vivre dans ce cottage, il y a deux ans ! Il faut dire qu'à l'époque j'ignorais qu'il y avait un trésor dans cette maison, une collection de livres sur la sorcellerie dans la cave. Et naturellement j'étais loin de me douter que j'étais moi-même une sorcière capable de faire usage de ces livres. Si j'avais connu ces menus détails, il est clair que j'aurais accepté beaucoup plus tôt l'idée de vivre dans ce cottage.

Même si j'avais su, il y a quelques mois, que mon portable me fendrait le cœur lorsque tout mon

catalogue de livres de sorcellerie – élaboré avec tant de soin – disparaîtrait dans l'éther électronique de l'écran bleu brillant.

Oui, j'aurais dû apprendre à me méfier des ordinateurs en ce jour de printemps d'une douceur trompeuse. Mais je me suis dit ce jour-là que la perte du catalogue était inévitable. J'avais créé le listing sur l'ordi de mon ex-fiancé, une machine idiote bourrée de mauvais souvenirs et de je ne sais combien de virus informatiques.

Il y a quand même eu un bon côté dans la destruction de ce catalogue. J'étais plongée dans mes études de sorcellerie, et j'avais besoin de faire une pause. Il m'avait fallu une année pour comprendre que j'étais bel et bien une sorcière, et une autre année pour découvrir que je n'avais aucune intention de devenir membre de la prétentieuse Assemblée des sorcières du coin. J'avais passé six mois en immersion totale dans mes œuvres ésotériques.

J'ai rangé des sacs entiers de runes, empilé des boîtes de cristaux. J'ai peaufiné mon catalogue de livres originaux, pas seulement une fois ou deux, mais trois fois, mettant en place un système de référencement à plusieurs entrées qui me permettait de trouver quasi instantanément n'importe lequel des ouvrages en ma possession.

Mais le fait de perdre mon catalogue sur ce portable m'a ramenée à la raison. Car ce n'est pas la sorcellerie qui paie mes factures. Si je voulais anticiper côté impôts, il me fallait consacrer un peu d'énergie à mon véritable gagne-pain : la bibliothèque. Encore que Peabridge me fasse de moins en moins rêver, jusqu'à ne plus être que le lieu où je me pointe pour travailler et recevoir en retour un chèque tous les quinze jours.

Des semaines ont passé, puis des mois. Combien de temps s'est écoulé exactement? Ça doit faire dans les six mois que je n'ai pas prononcé une seule formule magique. Dire que nous sommes déjà en août! Je hoche la tête et je sens ma charlotte glisser sur mes cheveux, mis à mal par l'humidité.

Eh oui. Une charlotte. Vous savez, ces genres de bonnets en mousseline que les fermières portaient au XVIIIe siècle... Car ma patronne ne s'est pas contentée de me relocaliser dans le cottage pour faire des économies. Tous les bibliothécaires de Peabridge portent des costumes d'époque coloniale pour attirer le chaland (et leurs dollars avec!). J'ai la chance, quant à moi, de jouer aussi les baristes de la bibliothèque. Je prépare des consommations hors de prix à base de café pour nos chercheurs enthousiastes.

J'ai au moins réussi à éliminer de notre carte le cappuccino mousseux et le latte, dont la préparation prend un temps fou. Nous nous contentons de proposer un thé chaud, un café chaud, en ajoutant – pour certains de nos clients seulement – une dose de sirop de chocolat pour faire un mocha. Pour compenser ces changements dans la carte « boissons », nous proposons à nos clients des pâtisseries : de délicieux cookies, des brownies et des gâteaux confectionnés par ma meilleure amie, Melissa.

Il faut savoir que Melissa est le numéro un de ma liste de numéros abrégés. Elle comprendra que je sois déçue d'avoir perdu mon topo sur la présentation de la bibliothèque à cause de cette erreur fatale d'ordinateur. Tout en gardant les yeux rivés sur l'écran bleu canard, j'empoigne mon téléphone. Une sonnerie. Puis deux, puis trois. Elle doit être occupée avec un client dans sa boulangerie-

pâtisserie, dont la renommée ne fait que s'accroître.

Elle finit par répondre au moment même où je m'apprêtais à raccrocher.

— Cake Walk à l'appareil. Que désirez-vous ?

— Une mojito-thérapie.

— C'est comme si c'était fait.

Il doit faire largement plus chaud dans sa boutique qu'à la bibliothèque, surtout en plein mois d'août à Washington, où le taux d'humidité est élevé. Je l'imagine en train de chasser de ses yeux ses mèches couleur miel...

Elle demande :

— Ton climatiseur ou le mien ?

Je consulte ma montre. Il est déjà 16 h 45. Il faudra des heures à son système d'air conditionné rudimentaire – un tuyau passant par la fenêtre – pour rafraîchir son appartement du second étage.

— Le mien. Je quitte le boulot dans un quart d'heure.

— J'arrive.

Nous raccrochons en même temps. Il ne me reste plus qu'à éteindre mon ordinateur. Tout mon travail de l'après-midi est fichu! Je soupire, puis je me dis que ça ira mieux lundi, et qu'il sera toujours temps alors d'écrire sur les plantations de James River. Il se peut que j'aille même plus vite qu'aujourd'hui, avec des commentaires plus intelligents ou, du moins, dans un style plus fluide et avec l'esprit plus clair.

Il ne me faut que quelques minutes pour mettre de l'ordre sur mon bureau et passer un coup de chiffon sur le comptoir du bar. Nous n'avons pas eu un chat à Peabridge de tout l'après-midi, la plupart des clients de Washington prenant leurs vacances en cette fin d'été. Je fais un signe à ma patronne, mais en m'abstenant de passer la tête par la porte de son bureau. Evelyn serait capable de me piéger en me faisant la causette pendant des heures.

Je n'ai pas un long trajet pour rentrer chez moi, et c'est tant mieux. Juste un chemin de brique pour traverser le jardin colonial, et hop ! me voilà en train de glisser ma clé dans la serrure de ma porte d'entrée. Je retrouve mes canapés vert chasseur et mon tapis tressé du salon. J'envoie valser mes chaussures et je desserre les nœuds de ma robe pour libérer mon corps des baleines du corset. Puis je fonce tout droit vers le congélateur.

Un demi-litre de New York Super Fudge Chunk m'y attend. Ben & Jerry me tendent la main, tels des promesses d'apaisement et de sérénité. Ils me murmurent des mots doux de réconfort pour me faire oublier mes problèmes d'ordi, m'assurant de leur sympathie crémeuse et onctueuse...

Sauf que le congélateur est vide.

Enfin presque. Il y a bien quelques cubes de glace à moitié fondus et abandonnés dans leur bac. Plus deux escalopes de poulet camouflées sous des tonnes de cristaux de glace. Mais aucune trace de Ben & Jerry !

Jusqu'à ce que je fouille la poubelle.

L'emballage est là. Léché consciencieusement pour faire disparaître la moindre trace de glace.

— Neko !

J'ignore pourquoi je prends la peine de prononcer le nom de mon démon familial. Depuis que je l'ai fait apparaître, le libérant de son enveloppe magique – à savoir une énorme statue de chat noir –, il n'a cessé de me harceler avec impertinence. Je n'ai aucune intimité dans ce cottage, aucun jardin secret dans ma vie. Et ma cuisine est aussi intime qu'un hall de gare!

Je m'étonne encore de continuer à adresser la parole à ce mec. A dire vrai, nous venons de passer pratiquement deux mois sans nous adresser la parole. Même nos messages Post-it sont devenus de plus en plus succincts, du genre...

J. – Neko, si vous comptez boire le reste du lait, veuillez me laisser un message sur le frigo pour que je puisse en racheter. Bisous, Jane.

N. – Jane, je m'abstiendrais de boire cette mixture quand bien même elle serait le dernier produit laitier sur Terre. Je l'ai versée dans l'évier pour vous épargner l'horreur du spectacle. Achetez un demi-litre de lait entier. Bisous, Neko.

J. – Ne touchez pas aux restes de poulet. Ce sera mon déjeuner de demain. J.

N. – Désolé ! J'ai vu le « ne touchez pas » seulement après que Jacques et moi avons eu une petite fringale à la suite de nos ébats. Bises. N.

J. – Ne mangez PAS la glace au caramel!

N. – C'est Jacques qui l'a mangée, pas moi.

J. – NON !!!!!

N. – Aïe !

C'est cet « Aïe » qui m'a achevée. Parce que, franchement, n'importe qui aurait vu le message joint à l'assiette de choux à la crème de Melissa. Elle les a apportés spécialement pour moi, en même temps que la commande de pâtisseries passée par la bibliothèque. J'ai rédigé mon mot d'avertissement avec des lettres de sept centimètres de haut et soulignées trois fois – sans compter les cinq points d'exclamation pour faire bonne mesure, ce qui ne s'imposait vraiment pas. Mais, de toute évidence, j'aurais dû ajouter une traduction en français par mesure de sécurité. Pour que mon démon (un peu

trop) familier ne recommence pas à accuser son french lover, ce pauvre Jacques totalement épris de lui.

Le coup des choux à la crème a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Je ne pouvais partager plus longtemps mon cottage avec Neko et Jacques. L'heure était venue pour moi d'envoyer mon démon familier se faire voir ailleurs, sauf bien sûr pour les travaux pratiques de sorcellerie. Il pouvait s'acheter son lait, son poulet et son thon lui-même (vive la halle aux poissons !).

De toute façon, en matière de sorcellerie, nous serons toujours liés l'un à l'autre. Il continuera à venir chaque fois que je ferai appel à lui pour mettre en œuvre un sortilège. Le reste du temps, il sera libre de se divertir comme bon lui semble. C'est du gagnant-gagnant, non ? D'autant que ça fait des siècles que je n'ai pas trouvé le temps de pratiquer la sorcellerie.

Au lieu de pleurnicher sur le sort réservé à mon New York Super Fudge Chunk, je me dis qu'il vaut mieux fêter ça. Après tout, c'est la dernière fois que Neko aura fait une descente dans mon frigo. Fini ! Je suis presque arrivée à m'en convaincre lorsque Melissa franchit en coup de vent ma porte d'entrée avec un filet rempli de citrons verts et une véritable forêt de feuilles de menthe enveloppées avec soin, fraîchement coupées dans son vaste jardin de plantes aromatiques. Elle tient dans son autre main une assiette soigneusement recouverte de papier alu.

Tout en la libérant de son fardeau, je lui demande :

— C'est quoi ?

— Des moelleux au citron.

Autrement dit, des meringues croustillantes fourrées au fromage à tartiner et à la crème Chantilly parfumée au citron. C'est parfait avec cette canicule...

— Je suis contente de te voir.

— Tu devrais aller te changer. Nous pourrions parler après.

Je me range à son avis. Je me débarrasse de mon accoutrement colonial en deux temps trois mouvements. Un T-shirt noir et un short élimé plus tard, je me sens presque redevenue humaine. J'ai bien dit « presque ».

Je reprends le chemin de la cuisine en lui disant :

— Tu es un ange!

La préparation du cocktail est déjà bien avancée. J'enfourne un moelleux dans ma bouche en poussant un petit gémissement de plaisir lorsque le goût légèrement amer de la tarte au citron et le goût sucré de la meringue ensorcèlent mes papilles.

Melissa hausse les épaules.

— Je n'ai pas réussi à mettre la main sur notre pot à mojito habituel, mais je me suis dit que je pouvais utiliser ça.

Elle brandit une bouteille de verre qui contenait auparavant du jus d'orange. Melissa a déjà versé du jus de citron vert fraîchement pressé contenu dans un verre doseur dans le goulot étroit de la bouteille, puis elle y a ajouté les feuilles de menthe délicatement coupées.

— Ma carafe devrait faire l'affaire.

Je m'interromps dès que j'ouvre le placard à droite de l'évier. Plus de carafe. Plus de verre transparent avec un poisson coloré sur le côté.

— C'est un coup de Neko !

— C'est aujourd'hui le grand jour?

— Oui, et ce n'est pas trop tôt. Il était censé sortir tous les trucs de la cave ce matin. Jacques l'a aidé pendant que j'étais au boulot.

— Ça va te paraître étrange au début, non ? Plus de coloc au bout de deux ans, et sans interruption...

— J'adore tout ce qui est étrange.

Je m'accroupis devant l'évier et je fouille tout au fond de l'espace de rangement pour prendre ma bouteille de rhum. Il faut dire que je me suis mise à planquer tout ce qui est alcool derrière mes produits d'entretien à la suite d'un certain épisode que j'appellerai Le prétendu mystère de la vodka disparue, aux alentours de l'Independence Day. D'ailleurs, je me félicite de ma stratégie. Ça a marché. En fait, je crois qu'au cours du mois dernier Neko et Jacques n'ont pas bu une seule goutte d'alcool fort...

— Tu vas te sentir bien seule. Tu devrais envisager de sortir. Faire des trucs.

Je sens rien qu'à sa voix que ma meilleure amie a des choses à me dire. Tout en la regardant verser du rhum dans la bouteille de verre, je lui demande brusquement :

— Dis-moi ce que tu as en tête...

— Oh... rien d'important.

Je reconnaîtrais entre mille cette façon de me manipuler sans en avoir l'air.

— Mais encore... ?

Je me tourne vers le frigo pour prendre de l'eau de Seltz. Fort heureusement, personne n'a touché à mon stock. Jacques ne permettrait jamais que ses lèvres de Gaulois entrent en contact avec une chose aussi commune qu'une eau sans marque. A la très grande rigueur du Perrier, mais certainement pas ça.

Melissa me répond :

— Un simple week-end de séminaire sur le yoga, axé sur les postures animales qui permettent d'être plus en harmonie avec la nature.

Je soupire.

— Melissa...

Non contente d'être une pâtissière hors pair et une femme d'affaires avisée, ma meilleure amie se trouve être la femme la plus souple que j'aie jamais rencontrée. En plus, elle a un sens de l'équilibre que lui envierait une équipe de gymnastique aux jeux Olympiques !

— On va se marrer!

Je fais la moue.

— Parle pour toi !

Je m'empare de deux verres.

— Jane, allez! Les cours mettent l'accent sur l'équilibre intérieur. La Paix. Tous les outils dont tu as besoin pour vivre en harmonie avec ton prochain.

— Mon prochain, comme tu dis, est en train de déménager.

Je fais un geste vers la cave, naguère l'antre de Neko.

— Je ne vis plus avec personne. Que ce soit en harmonie ou autrement.

— On se fait un petit « pierre-papier-ciseaux » ?

Depuis des années, Melissa et moi réglons nos différends avec ce petit jeu. Depuis l'école. Je suis persuadée que j'ai gagné une fois sur deux, mais il semblerait qu'elle prenne l'avantage chaque fois qu'il s'agit de quelque chose d'important. Il n'y a pourtant aucun moyen de tricher! A moins que... Non, s'il y avait un moyen d'exploiter mes pouvoirs de sorcière pour gagner à ce jeu puéril, il y a longtemps que je le saurais.

— Melissa...

— Ne me dis pas qu'il va falloir régler ça par le Test de l'Amitié ?

Mince alors! C'est qu'elle parle sérieusement... Nous n'avons recours aux tests de l'Amitié – appelés aussi TA – que dans les cas les plus difficiles, ceux où tous les autres jeux de pouvoir ont échoué. Nous pouvons, par exemple, jouer au TA la dernière bouchée de cheesecake au chocolat – c'est la personne qui a réclamé le test qui a droit à la toute dernière bouchée (encore que, même à ce stade, nous finissons en général par partager le dessert). Nous pouvons aussi soumettre une soirée au

TA, chacune entraînant l'autre dehors sous des trombes d'eau ou sur les chaussées verglacées d'une nuit d'hiver.

Mais nous faisons rarement appel à ce test de l'Amitié, Melissa et moi. Si elle en parle maintenant, c'est qu'elle a sacrément envie que je suive ces cours de yoga! Elle doit être persuadée que ça me ferait du bien, ou du bien à elle. Voire à toutes les deux.

Inutile de lui faire recourir au TA pour rien.

Je soupire en lui tendant mes paumes ouvertes et en refermant les doigts de ma main droite en poing.

— Un...

Nous l'avons dit avec un ensemble parfait. Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Deux, trois !

Je choisis le papier.

Au même instant, Melissa choisit les ciseaux.

Je hausse les épaules, déjà résignée. Je me dis que j'ai au moins un coussin chauffant, ça me sera sans doute très utile après les cours.

— Et c'est pour quand, ces séances de torture ?

Melissa est radieuse.

— Le dimanche en huit.

Je réponds sans la moindre trace d'enthousiasme :

— Super!

Melissa remplit nos deux verres en prenant bien soin de mettre une feuille entière de menthe sur le rebord du mien.

Puis elle porte un toast.

— Je lève mon verre au yoga-animal !

— Au yoga-animal !

Il y a au moins une chose positive : les mojitos sont parfaits — glacés, rafraîchissants, le citron vert compensant le goût sucré du rhum. J'en bois une nouvelle gorgée et je sens diminuer un peu la tension de mes épaules. Je complète la mojito-thérapie par un autre moelleux au citron. Puis je jette un coup d'œil sur mon calendrier mural.

— Attends une minute! C'est impossible! J'ai un brunch avec ma mère!

— Je croyais que c'était ce dimanche...

Pourquoi ma vie n'a-t-elle aucun secret pour ma meilleure amie ? C'est quand même le comble du ridicule qu'elle connaisse mon emploi du temps mieux que moi ! Cela dit, elle a raison. Je prends un brunch avec ma mère et ma grand-mère le premier dimanche de chaque mois. Nous avons commencé à organiser ces rencontres il y a presque deux ans, ma grand-mère cherchant à tisser des liens entre ses « deux favorites ». C'est le nom qu'elle nous donne, à Clara et à moi. J'aime inconditionnellement ma grand-mère... Après tout, c'est elle qui m'a élevée. Elle a pris en main une gamine de quatre ans terrifiée et solitaire dont les parents avaient trouvé la mort dans un tragique accident de voiture.

Sauf que mes parents n'étaient pas morts. Ils s'étaient juste séparés. Et aucun des deux n'a voulu prendre la responsabilité d'élever la petite fille qu'ils avaient mise au monde. Ma mère a trouvé refuge dans une série de paradis New Age, en quête de pureté spirituelle, sans un regard pour moi.

Mais il y a deux ans, elle a enfin décidé qu'elle était prête à réapparaître dans ma vie. Nos rapports sont pour le moins difficiles, bien que le sang qui coule dans ses veines soit aussi le mien et celui de ma grand-mère : du sang de sorcière.

Le fait est que Clara – je ne m'habitue toujours pas à l'appeler « maman » – a toujours eu un faible pour les cristaux et les pierres. C'est sans doute ce qui l'a attirée vers son ancienne maison, à Sedona. Elle adore la magie codée des runes, les messages secrets qu'elles révèlent à travers leur symbolique.

Je prends note de la précision de Melissa avec des sentiments mêlés.

— C'est vrai, tu as raison.

Le ton dépressif de ma voix la fait rire.

— Allons, ne fais pas cette tête! Ça se passera superbien avec elles, tu verras. Si je ne m'abuse, Clara doit définir ton thème astral, non ?

Je fais la grimace. Ma mère et ma grand-mère possèdent toutes deux des pouvoirs limités de sorcière. Leurs pouvoirs se sont considérablement amplifiés en moi, pour des raisons que ni elles ni moi ne comprenons très bien. Mais une chose est sûre : Clara a une fâcheuse tendance à adopter tout ce qui est émaillé de tours de passe-passe ou de trucs New Age, et elle s'est lancée avec un enthousiasme étonnant dans l'interprétation des cartes célestes et les thèmes astraux.

— Ça me fait penser... Je lui ai dit que je lui donnerais ma collection de runes en jade. Elle a réussi à paumer son Tyr et son Nyd.

Melissa me regarde par-dessus son verre.

— Son Tyr et son Nyd ?

— Ce sont les runes qui symbolisent la guerre et la détresse. Je l'ai presque accusée de s'en être débarrassée exprès. Tu connais sa tendance à accepter la dure réalité.

Il est vrai que se conformer aux attentes du monde réel n'a jamais été son fort!

— Bref! Je lui ai dit que je lui donnerais mon jeu de runes pour qu'elle puisse faire des projections complètes. D'autant que je ne m'en sers pas beaucoup.

— Quand les as-tu utilisées pour la dernière fois ?

Melissa me pose la question par pure curiosité, mais je ressens comme une pointe de culpabilité. Je réponds, sur la défensive :

— Ce ne sont que de stupides runes en jade.

— Ça va, ne t'énerve pas!

Elle avale quelques gorgées de mojito, me rappelant ce faisant que je ferais bien d'en faire autant.

— Je sais bien que tu as été très occupée. C'est juste que je ne me souviens même pas de la dernière fois où j'ai vu David dans les parages.

David. David Montrose. Mon gardien. Mon garde du corps astral, l'homme chargé de me protéger dans ma pratique de la sorcellerie. Ces deux dernières années, nous avons connu des hauts (quelques baisers échangés çà et là) et des bas (son passé mystérieux avec une sorcière qui m'a défiée devant l'Assemblée des sorcières.)

Les yeux ronds, Melissa me demande en feignant l'innocence :

— Vous avez encore eu une prise de bec ou quoi?

Elle a toujours aimé David et elle pense que je devrais apprécier son aide plus que je ne le fais.

Béni soit le mojito qui m'aide à activer mes petites cellules grises...

— Non. Rien à voir avec une prise de bec. On s'est juste... éloignés peu à peu. Ça fait un bail que je n'ai pas trouvé de temps à consacrer à la sorcellerie. A cause d'Evelyn, partie sur le sentier de la guerre au sujet de la présentation sur James River et de la stagiaire chargée du référencement que je dois superviser, sans oublier...

— ... une centaine d'autres excuses du même tonneau ?

Le ton de Melissa ne souffre aucune protestation.

— Tu ne devrais pas le rayer de ta vie comme ça !

— Mais je ne l'ai pas rayé de ma vie...

J'entends ma voix virer à l'aigu et je lorgne un troisième moelleux au citron pour m'aider à changer de ton.

— ... enfin, pas vraiment.

Je me souviens encore de la compassion qu'il y avait dans les yeux de David, l'an dernier, lorsqu'il a constaté que ma vie amoureuse était en plein naufrage, par ma faute. La sympathie de David à mon égard m'avait agacée. Je n'ai d'ailleurs pas apprécié non plus l'arrogance de ses leçons.

Je me débarrasse de ma sensation de malaise en buvant une nouvelle gorgée de mojito.

— Je ferais mieux de descendre à la cave dès maintenant pour récupérer les runes. Si j'attends dimanche matin, je sais très bien que je les oublierai.

Melissa tend la main en direction de mon verre, me proposant de le remplir sans dire un seul mot. J'envisage un instant d'emporter mon nouveau verre à la cave, mais je me vois déjà renverser mon cocktail sucré et collant sur mes trésors de sorcière. Mieux vaut braver seule ma planque secrète. Je tends mon verre à Melissa en souriant.

— « Je bois l'air devant moi et je reviens avant que votre pouls ait battu deux fois. »

Melissa feint de bâiller, puis s'exclame (dans le cadre de notre petit jeu de citations de Shakespeare auquel nous ne cessons de nous livrer) :

— Ariel, dans *La tempête*! Au fait, tu as vu les affiches en ville sur la nouvelle production?

— De *La tempête*?

— Oui. Ils le jouent au Duke-Ellington.

— Le lycée ?

— Ça fait partie d'une expérience de vulgarisation. Ils ont actualisé la langue et jouent la pièce en vêtements de tous les jours pour la rendre plus accessible.

Elle dessine des guillemets en l'air avec ses doigts.

— Quelle horreur!

— Mais, sur l'affiche, il y a une photo du mec qui joue Prospero. Il est vraiment mignon, il ressemble beaucoup à David.

Je ne réponds pas. J'essaie de faire le parallèle entre mon gardien et le magicien Prospero. Je ne tente même pas d'appliquer l'adjectif « mignon » aux allures parfois sévères de David.

— Je parle de David Montrose...

Comme si je connaissais une douzaine de David !

— Je sais très bien de qui tu parles.

Mais Melissa ne se laisse pas démonter par mon ton sec. Elle ajoute pieusement :

— Je les ai autorisés à poser une affiche au magasin. Je fais ce que je peux pour soutenir l'art.

— Même si on fiche tout en l'air par la même occasion ? Je déteste ces histoires de modernisation.

— Tu te crois supérieure parce que tu connais toute la pièce par cœur ?

Je lui tire la langue avant de me lancer dans une citation de Prospero :

— « Maintenant mon projet commence à se développer dans son ensemble. » Si je me crois supérieure, c'est peut-être parce que j'ai raison.

— Ou parce que tu es têtue ! Allez, bois un peu !

Melissa trinque avec moi – avec son verre plein – et cite la suite de l'extrait de *La tempête*.

— « Si tout le vin de ma bouteille peut le guérir... »

Elle éclate de rire.

C'est merveilleux d'avoir une amie qui se fiche éperdument que je sois une intégriste de la littérature. Je descends l'escalier en coup de vent pour récupérer mes runes sans risquer de les oublier.

Si je m'attendais à ce que la cave soit différente maintenant que Neko est parti, je serais profondément déçue. J'ai toujours été choquée de constater qu'un homme aussi « branché mode » que mon démon familial possédait si peu d'effets personnels. Certes, il avait une collection quasi illimitée de T-shirts noirs et de pantalons noirs en cuir, en jean et en lin – plus d'autres tissus dont je ne connais même pas le nom. Sans oublier son éternelle paire de chaussures hyperclasse, sans doute d'origine européenne vu la qualité quasi parfaite du cuir.

Mais, à part ça, rien. Et, aujourd'hui, cette maigre garde-robe elle-même a disparu.

Je pousse un soupir. Melissa a tort, mon coloc ne me manquera pas une seule seconde. Je vais me repaître de son absence !

Je me tourne vers les rayonnages en acajou bourrés de livres qui courent le long des murs. Je me rends compte, en regardant les ouvrages les plus proches, que la poussière s'est installée. Ce n'est pas moi qui remporterai la Médaille de la parfaite ménagère. Quelle importance, d'ailleurs ?

Lorsque j'ai classé pour la première fois les bouquins que je venais de trouver chez moi, j'ai rassemblé sur des rayonnages spéciaux tout mon attirail de sorcellerie. En particulier mes cristaux, ainsi que les pots de verre délicats contenant les ingrédients nécessaires à la préparation de potions.

J'y ai disposé avec soin la baguette magique que j'ai utilisée sous le contrôle de David lorsque je lisais des passages de textes très anciens, ainsi que la baguette de sorbier qui soulignait comme par magie l'importance de certains mots. Rien à voir en tout cas avec mes verres de contact, qui m'irritent les yeux, ou mes lunettes souvent couvertes de traces de doigts.

Et là, sur le rayonnage du bas, les sacs de runes. Les runes en jade que j'ai promis de donner à Clara, mais pas seulement : il y a celles en bois sculpté ou modelées dans l'argile. Les runes en jade sont dans un sachet de soie délicatement brodé qui donne à penser qu'elles sont d'une lointaine origine chinoise.

Je trouve le sac exactement là où je l'ai laissé il y a plusieurs mois. Les points de broderie d'un rouge éclatant sont un peu ternis par la poussière, mais un bon coup de brosse et il n'y paraîtra plus. Clara ne verra pas la différence.

J'empoigne le sac. Je m'attendais à sentir les runes se déplacer sous mes doigts et le petit bruit sec des carrés de jade se cognant les uns contre les autres, un cliquetis familier évoquant l'entrechoquement de tuiles de mah-jong. Je m'attendais à voir les arêtes des runes pointer légèrement sous la soie délicate.

Mais il y a quelque chose qui cloche.

Dans mes mains, le sac est lourd, informe et détrem pé. Comme un paquet de farine au bas d'un rayon de supermarché. Anxieuse, j'ouvre les cordons qui ferment le sac.

A l'intérieur, à la place des carrés verts lumineux, je ne trouve que poussière. Une poussière blafarde, semblable à de la mousse séchée. Je vide le sac dans mes mains, en me demandant si ma façon minable de faire le ménage aurait en quelque sorte enterré les runes sous la crasse. Mais il n'y a aucune rune dans ce sac.

Mon cœur se met à cogner dans ma poitrine, et je passe au sac suivant, celui en cuir qui contient mes runes en bois. Je sais déjà que quelque chose ne tourne pas rond avant même de l'ouvrir... et de découvrir de la sciure tout au fond.

Mes runes en argile sont enfermées dans un petit sac en toile de jute. Lorsque je tire sur les cordons pour l'ouvrir, je ne trouve que des grains de poussière.

Mes runes. Toutes mes runes réduites en poussière!

Je jette un coup d'œil vers l'escalier, luttant contre l'envie irréfléchie de demander de l'aide à Melissa. Mais que peut-elle faire pour moi ? Elle n'a jamais pratiqué la sorcellerie de sa vie, ni de près ni de loin.

Luttant contre l'accès de panique qui commence à me submerger, j'attrape tant bien que mal ma boîte de cristaux qui est posée sur un autre rayonnage. J'effleure du bout des doigts le bois familier. Lorsque je travaillais régulièrement avec David et Neko pour parfaire mes pouvoirs, j'ai manipulé cette boîte tous les jours, pendant des mois. Je fais glisser le fermoir qui bloque la serrure et je

repousse le couvercle qui s'ouvre sur les cristaux précieusement conservés à l'intérieur.

L'améthyste. Elévation de l'esprit.

L'obsidienne. Pierre de l'Equilibre. Stabilisatrice.

La kunzite. Equilibre affectif.

L'onyx. Pour changer les mauvaises habitudes.

Mais tout est détruit. Tous les cristaux sont altérés, enveloppés de toiles grises. On dirait que les pierres ont été mangées de l'intérieur.

Je retiens un cri et je tends la main vers le livre le plus proche, intitulé Comment soigner les malades. J'ouvre brutalement la couverture, mais je ne vois rien d'autre que ma main couverte de poussière brun-rouge. Des résidus de cuir desséché et fissuré. Les pages en parchemin sont intactes, mais lorsque je feuillette le volume, les mots se mettent à danser et à vaciller. Et dès que je me mets à tourner les pages une à une, l'encre s'estompe pour disparaître totalement, avant même que je puisse reprendre mon souffle.

Je traverse la pièce comme une furie pour m'emparer d'un autre volume au hasard, sur un autre rayonnage. Le rôle des démons familiers dans la sorcellerie en Amérique. Reliure en toile. Décolorée comme si on l'avait laissée pendant des semaines sous la chaleur du soleil, en plein été. Et lorsque j'ouvre la couverture, les pages en chiffon de coton deviennent floues, et puis plus rien...

Alors que je me mets en quête d'un nouveau volume, un doigt glacé me caresse la nuque. Si j'ouvre un nouveau livre, je vais le détruire, lui aussi. Si je ne fais qu'effleurer une autre couverture, je risque d'effacer à jamais les sages conseils contenus dans le livre.

Mon matériel de sorcière se désagrège autour de moi, et je n'ai pas la moindre idée de ce que je peux faire pour stopper ce processus de destruction.

2

« David! » Je pense à lui très fort pour le faire venir, sans toutefois citer le nom de mon gardien à voix haute. « Neko ! » Tout en les invoquant, je réalise combien il est étrange d'avoir recours à la magie. Depuis combien de temps au juste n'avais-je pas prononcé une incantation ? Tout en remontant les marches d'escalier quatre à quatre, je me demande si ces pouvoirs magiques s'apparentent à un entraînement au marathon. Est-ce que j'aurai mal partout demain si aujourd'hui je vais au-delà de mes possibilités?

Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur cette question. Je dois absolument aller au cœur du problème, comprendre ce qui se passe dans ma cave. Je crie à nouveau « David ! », mentalement, et aussi « Neko ! Viens immédiatement ! »

En pénétrant dans la cuisine, je constate que Melissa a dû lire mon angoisse sur mon visage car elle pose son verre et me dévisage. Puis elle aperçoit le sac de soie que je tiens à la main.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as décidé de ne pas donner les runes à Clara ?

— Elles ne sont pas là.

— Quoi ?

— Elles sont détruites. Réduites en miettes. J'ignore ce qui a pu se passer.

— Comment ça, réduites en miettes ? Elles sont bien en jade, non ? C'est une pierre dure.

Avant que je puisse répondre, la porte d'entrée du cottage s'ouvre. Je crie aussitôt :

— Ici ! Dans la cuisine !

J'essaie désespérément de prendre un ton désinvolte. J'espère que je peux le faire, que je me fais du mouron pour rien. Que rien n'est catastrophique, qu'il y a des douzaines d'explications très simples pour qu'une pierre magique translucide soit réduite à l'état de poussière verte inutile.

David Montrose s'invite dans ma cuisine. Je me souviens encore de notre première rencontre. Il est apparu sur le seuil de ma porte comme Edward Rochester dans *Jane Eyre*, par une obscure nuit d'orage. Il était furieux contre moi au prétexte que j'avais libéré Neko de son enveloppe de statue. Je me rends compte aujourd'hui de ce pouvoir qui m'a tant effrayée cette nuit-là, la force à la fois physique et astrale qui habitait son corps, ses bras et jusqu'à ses mains aux longs doigts fins. Mais je n'ai pas peur de lui. C'est mon allié. Mon ami.

— Que se passe-t-il ?

On dirait que nous reprenons une conversation après une interruption de quelques minutes, alors que nous sommes restés plusieurs semaines sans nous voir, voire des mois... Je ressens une curieuse sensation au creux de l'estomac. Ça fait au moins trois mois que je n'avais pas revu David ! Ou plutôt quatre. Ne me dites pas cinq mois, c'est impossible. Si ? Comme le temps passe !

Sans un mot, je lui mets le sac de runes sous le nez.

Il fait la moue et fronce ses sourcils noirs. Il a les tempes grises, plus que dans mes souvenirs. Je me demande soudain ce qu'il a pu faire de son temps libre, lorsqu'il n'a pas à me superviser pour contrôler ma façon parfois anarchique de pratiquer la sorcellerie. Il y a de la dureté et de la méfiance dans son regard. J'en déduis qu'il n'a pas passé son temps à visionner les saisons passées de La nouvelle star pour rattraper son retard.

Avant que j'aie le temps de lui demander de ses nouvelles et de lui donner des précisions sur la transformation des runes en poussière verte, la porte du cottage s'ouvre de nouveau.

— Laissez-moi deviner, jeune fille ! Vous n'avez pas supporté l'idée de passer une soirée sans... Oh

!

Si je n'étais à ce point contrariée par la destruction de tout mon attirail de sorcellerie, j'aurais peut-être ri au nez de mon démon familier.

A peine a-t-il franchi le seuil de ma cuisine que Neko stoppe net. Il prend acte sur le champ de la présence de mon gardien et une légère crispation de son visage m'informe qu'il vient de passer illico en mode alerte. Je me pose des questions. Tout le reste de son existence – son côté fêtard, sa façon de jouer les gourous de la mode et les latin lovers auprès des hommes – ne serait-il qu'un numéro d'acteur astucieux, soigneusement mis au point pour détourner l'attention de son véritable objectif : canaliser les pouvoirs de la magie ?

Neko se rapproche et je vois frémir ses narines. Puis son regard se pose sur le sac de soie. C'est tout juste si je ne vois pas ses cheveux se dresser sur sa nuque, et un grognement sourd monte du fond de sa gorge. Il se déplace avec la grâce d'un danseur de ballet, à petits pas prudents. Et lorsqu'il tend le doigt en direction du sac, il commence par jeter un coup d'œil sur le visage de David, puis sur le mien, comme en quête d'approbation. Comme s'il demandait la permission.

Je hoche la tête.

— Je vous écoute. Tous les deux.

La pauvre Melissa est adossée au plan de travail, et je vois bien que l'intensité du regard de Neko l'effraie. Ça se comprend! Elle m'effraie, moi aussi. Et pourtant... je ne me suis pas encore demandé ce que David pense de tout ça !

Mon gardien hoche lentement la tête et dénoue les cordons qui ferment le sac. Puis il regarde à l'intérieur, comme un chimiste examine une éprouvette et constate que les résultats de son expérience ne sont pas ceux qu'il attendait. Je vois ses lèvres minces se pincer. Je me force à lui dire :

— Et ce n'est pas tout...

Je n'ai plus qu'un filet de voix. Je m'éclaircis la gorge. Si seulement je pouvais siffler un autre mojito ou deux avant de continuer...

Je répète :

— Et ce n'est pas tout!

Cette fois, j'ai parlé trop fort, mais ça y est, je suis lancée.

— Mes autres runes, mes cristaux. Mes livres aussi.

David passe le sac à Neko, qui est pris d'un léger tremblement. Je m'attends presque à ce qu'il crache à la manière d'un chat en voyant le contenu du sac, qu'il nous serve un feulement terrifiant, qu'il montre ses crocs tel un serpent son crochet, et grogne, les babines retroussées. Mais il se contente de vider le sac dans sa main pour évaluer les dégâts, après quoi il secoue la tête et pose le

sac sur la table avec une moue dédaigneuse.

Cette fois, ma peur se mue partiellement en colère.

— Alors c'est quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Encore un coup de l'Assemblée des sorcières ? Sont-elles en train de détruire ma collection au prétexte que je ne veux pas la partager avec elles ?

David secoue lentement la tête.

— Non. Ce n'est pas aussi simple.

Simple ? J'ai envie de crier. Franchement, cela n'a rien de simple ! Quelqu'un a désensorcelé mon cottage et toute ma collection. Quelqu'un s'en prend à moi, et je n'ai aucune idée de son identité. Ni des raisons qui le poussent à agir ainsi. Ni des méthodes qu'il utilise. Je n'y comprends rien.

— Si ce n'est pas l'Assemblée, alors qui est-ce ?

Je sens la panique gagner ma voix. J'ai déjà eu suffisamment de mal comme ça à protéger mes biens des autres sorcières l'an dernier ! Si David a le culot de prétendre aujourd'hui que notre confrontation a été simple... je crains de ne pas avoir le courage d'affronter ce qu'il va me dire.

Mais David ne répond pas. Mon fidèle gardien ne me donne pas de réponse simple, des mots qui sauraient atténuer les battements de mon cœur, qui feraient disparaître ce goût métallique que j'ai au fond de la gorge.

Il se contente de secouer la tête et de s'asseoir à ma table. Le grincement des pieds de la chaise sur mon lino fait écho à ce qui se passe dans mon cerveau. Mais qu'y a-t-il, bon sang ? Que refuse-t-il de me dire ? Si David éprouve le besoin de s'asseoir pour m'annoncer la nouvelle, ce doit être quelque chose de vraiment terrible. Je scrute son visage en quête d'un quelconque signe, d'un début d'explication, mais il reste impassible. Lisse. On dirait qu'il porte un masque, comme le masque en coton bleu derrière lequel les chirurgiens se cachent avant d'annoncer aux parents et amis d'un patient, épuisés et anxieux, que le pire est arrivé en salle d'opération.

Et si c'était ça ? David va m'annoncer que mes pouvoirs sont en train de me tuer. Que je dois cesser de pratiquer la sorcellerie, que je dois me déposséder de toutes ces choses mystérieuses qui sont stockées dans ma cave. Il va m'expliquer que la collection présente un danger pour moi, qu'il n'y a rien d'autre à faire que de tout arrêter, de tout détruire et de prendre mon courage à deux mains pour, dans un dernier effort, sauver ma vie tragiquement écourtée.

David jette un regard appuyé sur la carafe posée près de Melissa.

— Vous avez un autre verre ?

D'accord. Après tout, il n'a peut-être aucune nouvelle tragique à m'annoncer, que ce soit sur le plan médical ou en matière de sorcellerie.

Melissa, qui est à cent lieues de comprendre que je suis presque mûre pour rédiger mes dernières

volontés – mon premier testament – sort de sa torpeur pour servir un verre à David et à Neko. Mon démon familier, apparemment inspiré par l’attitude perplexe de David, entreprend des fouilles dans les recoins les plus sombres de mon frigo. On dirait que les avantages du départ de Neko côté garde-manger ne sont plus qu’un souvenir...

Comme s’il était capable de percer ma désapprobation grandissante, Neko se dépêche. Il se jette sur un morceau de cheddar et une demi-boule de gouda que j’avais camouflée derrière une vieille tortilla au blé complet.

Dès qu’il croise mon regard accusateur, il demande :

— Quoi ? Vous comptez garder des provisions à un moment pareil ?

Je répète d’un ton sec :

— A un moment pareil ? Mais je n’ai pas la moindre idée de ce que ça veut dire!

Naturellement, Neko ignore l’avertissement que je fais passer dans mon regard. Il se met à siffloter en posant le fromage dans une assiette, puis commence à piller mes placards, à la recherche de Triscuits et de crackers sans matières grasses.

Tandis que mon gardien se coupe une grosse tranche de cheddar qu’il dispose sur deux crackers, je m’exclame :

— David ! Stop!

Il hausse les épaules.

— Quoi? Autant se servir avant qu’il n’avale tout. Vous le connaissez.

— Je ne parle pas du fromage!

Je jette un œil vers Melissa en espérant qu’elle me soutienne. Mais elle ne semble pas pressée de prendre parti pour moi. Elle se contente d’examiner les en-cas disposés devant elle, puis s’empare d’une poignée de crackers. Lorsque je prends un ton bourru pour exprimer mon incrédulité, elle hausse à peine un sourcil, comme elle sait le faire quand elle est agacée, l’air de dire : « Qu’attends-tu de moi ? »

Je flanque un grand coup de poing sur la table, faisant jaillir de mon verre une bonne dose de mojito.

— David, je veux savoir ce qu’il m’arrive! Que se passe-t-il dans cette cave ?

— Rien.

Et il se remet à croquer ses biscuits.

J’ai du mal à résister au besoin impérieux d’envoyer valser l’assiette par terre. Je me contente de

pointer du doigt mon sac en soie.

— Je n'ai aucune idée de ce qui a pu se produire!

— Calmez-vous, Jane.

Je l'ai déjà entendu me parler comme ça. C'est son ton supérieur de Gardien en chef. Avec ce petit côté « j'en sais plus que vous » et « vous ne savez pas grand-chose de la sorcellerie »...

Chaque fois qu'il me parle sur ce ton, je deviens folle. Ça m'incite à répéter mes tours de magie dix fois plus avant de les faire en public, à travailler sur les sensations que me procurent les vibrations de mes cristaux jusqu'à être capable de les percevoir par une nuit sans lune, à me concentrer sur mes runes jusqu'à ce que je comprenne vraiment la signification des symboles gravés dessus, que je ressente au plus profond de moi leurs desseins jusque dans les moindres détails, bien plus que ne le ferait une simple mémorisation de la symbolique qu'ils sont censés véhiculer.

Encore que... ça fait des siècles que je n'ai pas continué mes études de sorcellerie.

Mais jusqu'à présent, chaque fois que David m'a parlé sur ce ton, ça m'a toujours fait le même effet.

Il y a au moins une personne qui se rend compte que la tension est montée d'un cran après les paroles condescendantes de David. C'est Melissa. Sans un mot, elle dépose mes moelleux au citron au beau milieu de la table de la cuisine, comme une incitation à faire la paix. La main de Neko surgit tel un serpent pour en prendre quatre à la fois. Mais, dès que mon démon familial s'aperçoit que je le fusille du regard, il repose deux des gâteaux sur le bord de l'assiette.

Je me force à m'asseoir à côté de David et, en dépit de l'inconfort de ma chaise, à essayer de me détendre. Si mon gardien n'est pas inquiet, si l'homme chargé de préserver mon bien-être physique et astral ne flippe pas, je ne vois pas pourquoi je continuerais à me faire du mouron. C'est du moins ce que je me dis.

Je bois une gorgée de mojito, mais je ne sens plus ni le goût du citron vert ni celui du rhum, ni même l'acidité de la menthe. Même au bout de quelques minutes. Je pose les mains devant moi sur la table, dans l'espoir de libérer ma tension. Je respire à fond pour me calmer, une fois puis deux, puis trois.

Je regarde mon gardien droit dans les yeux et je demande :

— Que se passe-t-il dans cette maison ?

Malgré le désespoir qui affleure sous ma question, David prend le temps de finir de mastiquer. Puis il avale sa dernière bouchée et s'éclaircit la gorge en avalant une rasade de mojito. Après quoi il me dit d'un ton faussement léger :

— Vos runes se sont réduites en poussière parce que vous avez cessé de les utiliser.

— Quoi?

C'est vraiment n'importe quoi.

— Vos cristaux sont devenus opaques parce qu'ils ont besoin de magie pour rester translucides. Les textes contenus dans vos livres se sont décolorés parce que vous n'en avez plus besoin, parce que la magie est devenue inutile. Ils sont morts.

J'ai la gorge qui se serre.

— Morts ? Qu'entendez-vous par là ?

Et, brusquement, je pense à la façon que j'ai utilisé mes pouvoirs. Je les ai gâchés. A quoi bon lancer un sortilège d'amour ou deux ? A quoi bon tant d'inquiétude concernant la Confrérie des sorcières ? Je me suis détournée de ma tâche première, changer le monde. Je n'ai même pas essayé d'utiliser mes pouvoirs pour le bien et non pour le mal. Pourquoi ai-je perdu cet objectif de changer le monde durablement, bien au-delà du jour où je serai dépouillée de mon enveloppe mortelle ?

Je cite presque à haute voix une partie du monologue d'Hamlet.

— « Etre ou ne pas être... Car quels rêves peut-il nous venir dans ce sommeil de la mort, lorsque nous sommes débarrassés de l'étreinte de cette vie ? Voilà qui doit nous arrêter ».

Melissa saisira sûrement l'allusion, et David pourrait le faire, lui aussi. Mais ce n'est pas un mélodrame qui va résoudre notre problème du jour. Il faut que j'aille au cœur des choses. Pourquoi ai-je renoncé à utiliser certains outils de sorcellerie vraiment cool au prétexte qu'une erreur fatale d'ordi m'a valu de perdre le catalogue de ma collection ? Qu'ai-je fait au cours des six derniers mois ?

David ne répondant pas immédiatement à ma question, je regarde le sac de soie rempli de poussière en répétant :

— Vous avez dit « morts » ?

— J'ai peut-être été un peu loin. J'aurais dû dire : « Ils sont en train de mourir. »

Super. Comme si ça arrangeait les choses.

Je m'exclame :

— Mais j'aime mes pouvoirs !

Melissa me fait la grâce de ne pas me contredire, alors que Neko réussit à étouffer un ricanement en enfournant un nouveau moelleux au citron. Quand a-t-il trouvé le moyen de se resservir en douce ?

J'insiste, presque en criant.

— Si, parfaitement !

Ignorant la tension dans ma voix qui présente tous les symptômes de l'hystérie, David me répond :

— Pas suffisamment pour les conserver comme il se doit.

Je proteste.

— Je ne comprends pas. La magie n'est pas comme le yoga. Je ne vais quand même pas perdre mes pouvoirs juste parce que je ne fais pas d'exercice tous les jours!

Je me demande d'où m'est venu cet argument. Un bref regard vers ma meilleure amie me fait comprendre que, pour elle, je n'y connais strictement rien côté yoga. Et encore moins côté pratique de la sorcellerie.

A dire vrai, que sais-je au juste de mes pouvoirs ? D'accord, j'ai appris à utiliser les outils stockés dans ma cave. Lorsque j'ai potassé mon sujet pour ma confrontation avec l'Assemblée des sorcières, David s'est montré très exigeant. Il m'a forcée à devenir experte en cristaux, en incantations, en herbes et en potions.

Mais quid des tenants et des aboutissants du statut de sorcière ? Quid de l'histoire de la magie ? Et de mon rôle de sorcière « indépendante », en dehors de l'Assemblée des sorcières?

Nous n'avons pas pu nous payer le luxe d'étudier tous ces points, l'automne dernier. J'étais déjà bien trop occupée à apprendre le b.a.ba de la sorcellerie, suffisamment pour pouvoir poursuivre cette nouvelle vie de sorcière à laquelle je commençais à m'habituer et que je commençais même à adorer. A l'issue de mes démêlés avec l'Assemblée, après ma petite « Déclaration d'indépendance en matière de magie », je n'ai même pas essayé d'en savoir plus. Et ma panne d'ordi n'a fait que renforcer ce manque d'intérêt.

Comme pour saluer ma paresse du printemps et de l'été derniers, David reprend une bouchée de son moelleux au citron, puis il s'adosse à sa chaise. On dirait qu'il n'a pas le moindre souci en tête, ce qui est très plausible si je ne suis plus une sorcière et, par voie de conséquence, s'il n'est plus mon gardien.

Il s'adresse à Melissa en faisant un geste vers l'assiette de gâteaux.

— Ils sont excellents !

— Merci. Quand je bats le fromage à tartiner pour la garniture, j'utilise des zestes de citron et j'ajoute un peu de jus de citron frais...

J'explose.

— Excusez-moi !

Neko sursaute, surpris par la rudesse de ma voix. Etonnés, Melissa et David se tournent vers moi.

— C'est la sorcière qui vous parle. J'ai une urgence et je me fiche de la recette des moelleux au

citron ! Et aussi de la confection des gâteaux, du yoga et de quoi que ce soit d'autre. Aidez-moi !

David me répond :

— Jane, vous ne savez pas dans quel guêpier vous vous êtes fourrée ! J'ajouterais que la sorcellerie est en fait beaucoup plus proche du yoga que vous ne semblez le croire. Dans les deux cas, la discipline est la clé du succès.

Puis il mord de nouveau dans son moelleux. C'est exaspérant !

Je jette un coup d'œil vers Melissa, mais elle réussit à prendre un air innocent en sirotant son mojito. Je me plais à imaginer que tout cela est une sorte de jeu élaboré entre elle et David, un magnifique stratagème pour m'inciter à suivre les cours de yoga animal sans que je fasse la tête.

Mais Melissa a déjà gagné cette bataille. Et elle n'a eu aucun moyen de joindre David au cours des cinq derniers mois. De son côté, David ne plaisante pas, surtout quand il parle de magie. Et les outils stockés dans ma cave sont en train de se détruire.

Je me force à jouer le jeu jusqu'à ce que j'en comprenne les règles.

— Si je saisis bien, il me suffit de maîtriser la version magique de la posture du « chien tête en bas », et tout ira bien ? J'étire les muscles de mes cuisses, et je récupérerai aussitôt mes runes ?

David soupire.

— Vos runes ne sont plus là. Naturellement, vous pouvez vous en procurer un autre jeu. Elles resteront stables pendant un certain temps – disons un an ou deux – même si vous ne jouez plus jamais les sorcières. Mais si vous ne recommencez pas à user régulièrement de vos pouvoirs, les nouvelles runes réactives à votre don se réduiront en miettes comme aujourd'hui.

— Mais c'est totalement idiot ! Les runes de jade sont restées pendant des années dans ma cave, des dizaines d'années avant que je les utilise ! Pourquoi voulez-vous qu'elles se désintègrent au prétexte que je suis restée quelques mois assise à ne rien faire ?

David fait la grimace et se sert un peu de cheddar. La tranche qu'il vient de se couper est tellement énorme que Neko en gémit de mécontentement, mais mon gardien ne s'en émeut pas.

— Vos instruments de magie ont été mis au repos par Hannah Osgood lorsqu'elle les a cachés là, dans votre cave. Dès que vous les avez trouvés, au moment même où vous avez commencé à les utiliser, vous avez en quelque sorte brisé les scellés. Et leur énergie a fini par s'échapper peu à peu.

Cette explication terre à terre a le don de me mettre en rogne. D'une certaine manière, elle a brisé les scellés en moi. Je sens la frustration me gagner.

— Mais alors, pourquoi ne sont-ils pas tombés en poussière il y a deux ans ? Pourquoi les livres ne se sont-ils pas effacés lorsque nous avons travaillé ensemble, l'an dernier ?

— Vous venez de donner vous-même la réponse. Nous étions en train de travailler.

David a l'air totalement indifférent, comme s'il ne s'intéressait pas aux heures interminables que nous avons passées ensemble, aux innombrables petits tours de magie qu'il m'a enseignés. Cette froideur dans sa voix accélère les battements de mon cœur. J'ai les pommettes en feu, et une furieuse envie de lui dire qu'il devrait me parler avec davantage de respect tout en s'arrangeant pour rendre son discours crédible.

Mais c'est stupide. Il ne fait que dire la vérité. Parler avec pragmatisme de faits historiques. Car nous avons effectivement travaillé ensemble. D'arrache-pied. Pendant plus d'un an. Et, brusquement, tout a cessé.

— Je ne comprends pas.

Je suis surprise de me sentir malheureuse à ce point. Ça s'entend quand je parle. Neko lui-même incline la tête en m'écoutant, comme s'il percevait un sens caché dans mes paroles.

— Vous n'essayez pas, Jane. Vous ne voulez pas comprendre ce que je vous dis.

Nous y revoilà! Mon gardien recommence à me faire la leçon, à me faire des remontrances alors que je n'attends de lui qu'une chose : qu'il soit pour moi un allié compatissant. Je commence à protester, mais David lève la main, la paume tournée vers l'extérieur. Dans un autre contexte, ce geste pourrait avoir une connotation pacificatrice, mais il a aujourd'hui un côté belliqueux. Indiscutable. C'est un geste de domination.

Il tend la main vers les poussières de runes. Il lance le sac de soie en l'air et le rattrape comme un joueur de tennis qui chercherait à évaluer le poids d'une balle avant un service décisif.

— Lorsque nous travaillions ensemble, votre pouvoir magique insufflait de l'énergie à vos outils. La puissance que vous dégagiez alors se répandait partout dans la cave, lui donnait... de la vie, la maintenait en activité. Dès que vous avez laissé tomber la magie, vos outils se sont dégradés. La destruction a été facilitée par la force de votre pouvoir et par toute l'énergie qui les a soudainement tirés de leur inactivité. Comme vos pouvoirs magiques étaient importants, les outils d'Hannah se sont immédiatement habitués à sentir autour d'eux un niveau d'énergie élevé.

— Mais je n'ai pas abandonné la magie!

David regarde Neko – un regard silencieux en dit long. Quelle est cette sorcière qui a laissé son démon familial quitter la maison ?

David ne prononce que ces quelques mots à mon attention :

— Vous n'avez pas eu souvent besoin de moi, ces derniers temps.

Je proteste.

— Je croyais que ça vous ferait plaisir. Avoir un peu de temps pour vous.

Il me regarde fixement. Une étincelle passe fugitivement dans son regard. Pour la première fois depuis des siècles, je revois en lui le guerrier, le combattant. Un homme formé à obtenir ce qu'il veut par tous les moyens.

Mais, dans le passé, il a toujours voulu me protéger. J'ai soudain l'impression que tout a changé, et cela me rend malade. Lorsqu'il parle, sa voix est si faible que je suis obligée de me pencher pour arriver à saisir ses paroles.

— J'étais votre gardien. Je n'ai jamais demandé de prendre du temps pour moi.

Il a dit « j'étais ». Il y a sous ce mot, et cette tension, comme une sorte d'avertissement. Quelque chose a mal tourné. Très, très mal tourné. Je décide de continuer coûte que coûte.

— Vous ne l'avez peut-être pas demandé, mais je suis certaine que vous vous êtes débrouillé pour en avoir quand même!

Neko tique. Il ne s'est jamais habitué à ces joutes oratoires qui me semblent, à moi, tout à fait normales. Devant le regard impassible de David, je me sens obligée d'ajouter :

— Si vous me disiez ce que vous avez fait ? La grande tournée des mystères du monde? A moins que vous n'ayez tué le temps sur la Riviera des sorcières ?

Tout en lui balançant des piques, je repense à notre première rencontre. David a commencé par faire appel à ma raison et à mes pouvoirs de sorcière débutante. Ensuite, il m'a parlé de sa vie d'avant, avant de devenir mon gardien. Il m'a appris qu'il travaillait pour racheter ses fautes passées vis-à-vis de l'Assemblée des sorcières.

Je m'exclame :

— Le tribunal d'Hécate ! Il vous a rétrogradé au poste de documentaliste!

Je sais que j'ai vu juste à sa façon de crisper sa mâchoire. Mais il proteste.

— Je n'ai jamais été documentaliste!

Bien sûr que si. Il avait la charge de trier la paperasse, ou les parchemins, enfin bref! Et il détestait ça.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu me chercher?

— Que vouliez-vous que je fasse, Jane ? Que je vous supplie d'utiliser vos pouvoirs ? Que je vous implore pour continuer à vous servir de gardien ?

J'entends les questions qu'il ne pose pas. Pourquoi ne l'ai-je pas, moi, fait venir ? Pourquoi me suis-je contentée de rester si longtemps sans utiliser mes pouvoirs ? Pourquoi n'ai-je pas pensé – ne serait-ce qu'une seule fois – à faire appel au gardien qui était resté à mes côtés pendant plus d'un an et avec qui j'avais mené des combats aussi douloureux que passionnés ?

Alors que personne ne m'a demandé de m'expliquer, je lâche :

— J'étais très occupée. J'ai eu un travail fou avec l'application que je suis en train de mettre en place sur les plantations de James River. Je supervise une stagiaire et j'ai essayé de bien faire mon boulot de bibliothécaire. Et aussi d'assumer mon rôle de fille. Vous savez très bien à quel point Clara peut être épuisante, avec qui que ce soit. Sans oublier mon rôle de petite-fille. Ma grand-mère n'a plus la santé qu'on lui a connue, même si, grâce à mes cristaux, je l'ai sauvée d'une pneumonie il y a deux ans. Cette maladie met vraiment les gens sur les genoux.

Je sens bien que mon discours n'est pas très crédible malgré la passion que je mets pour m'expliquer. Me justifier. Trouver des prétextes.

Je devrais présenter des excuses, mais je ne sais pas comment m'y prendre. Je ne peux pas me forcer à parler. Comme David ne prend pas la peine de répondre, je m'oblige à respirer un bon coup, je le regarde droit dans les yeux et je me lance.

— Bon, très bien. Alors je fais quoi, maintenant? Y a-t-il un moyen d'arranger les choses ?

Compte tenu de l'attention que David leur portait, Melissa et Neko se sont certainement éclipsés de ma cuisine, disparaissant... comme l'encre de mes livres.

David me contemple longuement de son regard perçant. Je meurs d'envie de mettre la main sur mon verre de mojito bien frais pour faire disparaître mon brusque mal de gorge sous une rasade acidulée de menthe et de citron. J'ai très peur. Il faut que ça cesse. Il m'effraie, alors je lui dis :

— Je suis votre sorcière, et vous êtes mon gardien. Vous devez m'aider. Maintenant.

Je ne lui avais encore jamais donné d'ordre jusqu'ici.

Certes, je lui ai demandé de m'aider un nombre incalculable de fois. Il m'est arrivé de pleurnicher, de protester devant ses exigences. Mais jamais je n'avais fait état de nos rapports hiérarchiques de façon aussi abrupte, ni exigé qu'il se conforme à mes souhaits avec une telle autorité. Il avale sa salive et je vois sa pomme d'Adam tressauter.

— Prononcez une formule magique, me dit-il.

— C'est tout?

Il coupe court au rire qui menaçait de jaillir du fond de ma gorge.

— Pas n'importe laquelle.

Son ton est acerbe. Brutal. Comme l'épée rituelle qu'il a portée pour me défendre, l'an dernier. J'en ai la chair de poule.

Il ajoute :

— Quelque chose de spécial, de puissant. Quelque chose qui vous permette de jouer de tous vos pouvoirs, qui vous force à faire appel à toutes vos compétences et à utiliser tout ce que vous avez à votre disposition.

Au ton de sa voix, on dirait qu'il serait ravi de me voir dépossédée de mon pouvoir.

— Quoi, par exemple ?

— Jane, il y a certaines choses que vous allez devoir apprendre seule.

— Quelque chose comme réveiller un démon familier ? Est-ce suffisant ?

Il se met à crier, ce qui a pour effet de me faire sursauter.

— Le mot « suffisant » n'est pas de mise ici !

Je jette un coup d'œil vers Melissa. Elle a les doigts crispés sur les bords du plan de travail, comme si elle cherchait à puiser de la force dans le prosaïque et le quotidien. Neko, lui, ne sait plus où se mettre et il détourne la tête pour ne pas croiser nos regards.

David poursuit.

— « Suffisant » n'est pas le problème. Nous parlons de choses sérieuses ! Il vous faut grandir un peu, développer vos pouvoirs, devenir une meilleure sorcière. Sinon, vous ne le serez plus du tout. Et si vous n'êtes plus sorcière, Neko ne sera plus votre démon familier, et je ne serai plus votre gardien. Nous partirons pour servir la prochaine sorcière qui réclamera notre aide.

Mon cœur s'emballe. C'est la peur qui m'étouffe sous ses battements d'ailes.

— Mais comment puis-je trouver des idées si je ne peux même pas lire les livres de ma cave ?

— Trouvez une solution pour vous protéger. Prononcez des formules magiques simples et conservez-en les effets pour vous constituer un stock.

— Quel genre de formule magique ? Pour faire la vaisselle, par exemple ?

David jette un œil dédaigneux vers mon plan de travail... et mon bol de céréales du matin. Plus le mug de thé d'hier soir. Plus l'assiette pleine de miettes de toast dont je ne saurais dire depuis combien de temps elle est là...

— Ce serait déjà un bon début.

Je rougis, et la gêne que j'éprouve à cause de mes piètres talents de femme d'intérieur me pousse à être plus brusque encore avec David.

— Mais quand dois-je mettre en œuvre la bonne formule ? Celle qui sauvera ma collection ?

— C'est vous la sorcière. A vous de décider.

Sa colère transparaît dans sa voix. Mal à l'aise, Neko pousse un couinement de souris. En bon démon familier, il tente de jouer les médiateurs.

— Si nous disions dimanche en huit ? Une nuit de lune noire, ce serait le moment idéal, non ?

— Vous dites dans huit jours...

Je jette un coup d'œil à Melissa, mais elle ne dit pas un mot. La date proposée est précisément le jour où elle et moi avions prévu de jouer les déesses du yoga.

David rebondit sur la suggestion de Neko et me dit sans la moindre trace d'émotion :

— Quoi que vous fassiez par une nuit de lune noire, c'est vous qui serez le maître d'œuvre. Vous ne serez pas libre de vous égarer comme les créatures de la pleine lune.

Il regarde Neko.

— Je suppose que votre démon familier pourra se rendre disponible.

Neko se gratte l'oreille d'un air détaché. Il a presque oublié son bref moment de bravoure sur le champ de bataille qui nous oppose, David et moi.

— C'est que... elle m'a dit que je pouvais partir. Ce n'est pas moi qui suis parti.

Maintenant, je me pose des questions. Une chose est certaine, Neko avait le droit de traîner en ville parce que je l'ai réveillé par une nuit de pleine lune. Mais un élément nouveau est apparu ces derniers mois : notre relation a évolué. Nous avons commencé à nous éloigner l'un de l'autre. J'ai prétendu que c'était parce qu'il me volait de la nourriture et me piquait des bouteilles, mais il y avait quelque chose d'autre. La vérité, c'est que le lien magique qui me liait à Neko s'est effiloché avec le temps, tout comme les rapports que j'avais avec ma panoplie de sorcière.

David se fait sa petite idée sans rien dire, même si son commentaire reste évasif.

— Quelle que soit la formule magique que vous prononcerez, elle devra cette fois clairement vous engager, vous. Et votre collection. D'accord?

Du coin de l'œil, je vois Neko hocher la tête et Melissa battre des paupières. Je me rends compte que David a le regard braqué sur moi et qu'une question le taraude. Je le lis dans ses yeux noirs. C'est moi qui porte sur mes épaules tout le poids de ce qui va se décider, tel un manteau de laine humide. Je résiste à l'envie de hausser les épaules, me contentant de répondre :

— D'accord. Cette fois, la magie fonctionnera.

David s'exclame :

— Très bien. Je vous revois donc dimanche en huit.

Et il s'en va. Il tourne les talons et quitte ma cuisine en laissant derrière lui un verre de mojito aux trois quarts plein et une assiette avec quelques miettes de crackers.

Je voudrais le suivre. Ouvrir la porte pour lui dire de revenir. Lui expliquer qu'il m'a manqué, que travailler avec lui m'a manqué. Que je regrette nos moments de complicité entre sorcière et gardien, mais que j'étais vraiment très occupée.

Mais je suis incapable de bouger. Après tout, je n'ai pas à lui présenter des excuses, surtout devant Neko et Melissa, alors que je n'ai rien fait de mal. Enfin, je crois.

Le silence devient si pesant que je me demande si je pourrai reparler un jour. Melissa a bougé. En fait, elle est en train de pousser Neko, de l'inciter à comprendre par une mimique qu'il doit faire quelque chose.

Mon démon familier met un moment à reprendre contact avec la réalité. Il bondit alors vers mes placards et tend la main pour atteindre l'étagère du haut et sa demi-douzaine de verres droits bleu cobalt. Ça fait des mois que je les ai rangés là-haut, hors de sa portée, lorsque j'ai compris que chaque verre qu'il emportait avec lui dans la cave ne revenait jamais dans ma cuisine.

— Jane, si vous utilisez votre pouvoir magique pour laver la vaisselle ce soir, pourriez-vous en profiter pour laver aussi ceux-là ? Jacques et moi avons cassé notre dernier verre à whisky cet après-midi, et ces verres seraient parfaits pour les remplacer.

J'envisage rien qu'une seconde de renouer avec la magie en prononçant une formule qui pulvérise toute ma collection de verres, histoire de lui faire les pieds, mais finalement je me contente de soupirer.

— Bien sûr, Neko. Pas de problème.

Il rayonne.

— Super! Avec la carafe au poisson, ça va le faire!

Il transvase ce qui reste de la concoction de Melissa dans un des verres bleus et ajoute :

— Allez ! Cul sec !

Je bois avec eux, mais je me demande ce que la lune noire va nous apporter. David sera-t-il vraiment là, à mes côtés, quand je devrai l'affronter?

3

Je m'installe dans le box du restaurant Whitlow's On Wilson en essayant de masquer la gêne que j'éprouve à me rendre à Arlington, en Virginie, la banlieue de Washington. Je ne m'aventure pas

souvent hors de la ville, et la dernière fois que je suis venue à Arlington a été un désastre. Je pensais faire une petite visite à l'amour de ma vie, mais j'ai découvert que c'était une vraie fripouille, menteur et infidèle de surcroît. Aujourd'hui, lorsque je dois me résoudre à parler de lui, je l'appelle « l'Eunuque de l'Assemblée des sorcières ».

Je me dis in petto : ça m'apprendra.

Autant commencer par manger.

Et pas question de me priver.

La serveuse vient de déposer sur notre table des montagnes de nourriture. J'ai commandé des œufs de Nova Scotia et des œufs Benedict avec du saumon fumé pour remplacer le bacon canadien. J'aime les brunchs à base de muffins anglais depuis que je me suis mise à passer le premier dimanche de chaque mois avec ma mère et ma grand-mère. Lorsque la tension familiale devient un peu trop importante, je peux me défouler sur un bon morceau de pain, me venger sur toutes les bonnes choses à manger. Après plus d'un an de rencontres « entre filles », j'ai élevé les œufs Benedict au rang du grand art.

Ce matin, Clara a fait une orgie d'omelette au bacon et au cheddar. Il semblerait que sa phase végétarienne soit morte de sa belle mort. Mamie, quant à elle, tient à se faire plaisir. Elle a choisi ce restaurant après avoir appris qu'on proposait aux clients un buffet grandiose. Tandis que mamie tente une approche vers la profusion de plats exposés sur les tables, Clara et moi nous occupons de notre thé.

J'espère que ce thé m'aidera à me concentrer. Conformément aux instructions données par David vendredi soir, j'ai prononcé une formule magique dans la cuisine. Rien de bien important : j'ai réuni du savon et de l'eau pour laver toute la vaisselle accumulée dans mon évier. J'ai réussi à garder de bout en bout le contrôle de l'opération, mais l'effort qu'il m'a fallu déployer m'a étourdie. J'étais comme prise de vertiges. C'était comme si j'avais couru pendant plus d'un kilomètre après être restée alitée pendant une semaine.

Mais j'ai suivi les prescriptions de mon médecin, sans hâte excessive. Qui veut voyager loin ménage sa monture. C'est du moins ce dont je dois me convaincre.

La combinaison des œufs de Nova Scotia et du thé est censée m'aider à me sentir mieux et à garder les pieds sur terre. En plus, le thé est un des rares points communs entre Clara et moi (les autres étant la couleur noisette de nos yeux et notre côté obstiné). Nous préférons toutes deux le thé au café. Le restaurant nous aide à exécuter notre pas de deux mère-fille qui est encore un peu emprunté. La serveuse nous apporte un coffret en bois pour que nous puissions choisir entre je ne sais combien de sortes de thé. Je plonge mon thé Lemon Lift dans un mug transparent et remue le sachet furieusement tout en essayant de trouver un sujet de conversation.

C'est Clara qui nous fait l'amabilité de rompre le silence la première.

— Dommage qu'ils n'aient pas de Raspberry Royale.

— Celui-là, je lui trouve toujours un goût de gelée de fruits. Chaque fois que j'en bois, je me revois dans la cuisine de mamie, en train de disposer des rondelles d'ananas en conserve au fond de ses ramequins juste avant qu'elle ne m'aide à verser l'eau bouillante.

Clara fait la grimace.

Zut ! Je n'avais pourtant aucune intention de lui reprocher de m'avoir abandonnée quand j'étais gamine. Je suis vraiment, absolument certaine d'être prête à lui pardonner, enfin je crois. C'était juste pour meubler le silence.

Clara a le courage de dire :

— Je me souviens de ces ramequins. Les bruns, c'est bien ça ? On aurait dit qu'il fallait les remplir de pain d'épices...

Je suis ravie de saisir cette occasion de faire la paix.

— Oui, c'est bien ça.

Heureusement, mamie revient à sa place avant Clara, ce qui me donne l'occasion de me lancer dans d'autres sujets de conversation, même s'ils sont pleins de pièges, eux aussi. Mon octogénaire de grand-mère, si délicate, a créé une sorte de sculpture, en empilant une véritable forêt de pattes de crabes en haut d'un joli petit village constitué d'œufs brouillés, de pommes de terre rissolées au bacon et de saucisses. Les fondations de l'édifice sont une pile de pain perdu, enfin je crois.

Mon estomac faisant des siennes, j'attaque mes œufs, élaborant une bouchée parfaitement équilibrée de muffin anglais, œuf poché, saumon fumé et sauce hollandaise. Je mâche consciencieusement, me délectant à la fois des saveurs salées et acidulées. Après quoi, je pose mes couverts au bord de mon assiette. Le moment est venu de tenir mamie et Clara au courant des récents développements mystérieux survenus dans ma cave.

Je m'exclame :

— Il y a du nouveau.

Exactement au même moment, mamie me dit :

— Il y a du nouveau.

Et Clara complète la triade.

— Il y a du nouveau.

Nous éclatons de rire. Un moment de rire partagé, simple, comme une libération. D'un même geste, nous invitons chacune des deux autres à continuer.

— Vas-y, mamie. Tu es la matriarche. A toi l'honneur!

Elle a l'air content. Elle finit de mettre en pièces une patte de crabe et prend même le temps de suçoter la chair blanche et savoureuse du crustacé tout en se réjouissant de notre impatience. Pour finir, elle sourit modestement en posant les mains sur ses genoux et se décide enfin à parler.

— L'oncle George et moi, nous allons nous marier.

Je m'étrangle avec une bouchée de saumon fumé.

— Vous quoi ?

C'est plus fort que moi. Mamie se marie? A son âge ?

Clara lui dit sèchement :

— Félicitations.

Du coup, je retrouve mes bonnes manières, bien que j'aie toujours la bouche pleine.

— Ah, oui, au fait... toutes mes félicitations !

Droite sur sa chaise, un peu guindée, mamie nous remercie d'un signe de tête.

Mamie et l'oncle George. En fait, ce n'est pas vraiment mon oncle. Ils sont restés amis pendant des dizaines d'années, après la mort de son mari... son premier mari ? George l'a accompagnée à je ne sais combien de galas, de pièces de théâtre, de dîners et de fêtes. Elle a assisté à d'innombrables opéras juste pour le plaisir d'être avec lui, et pour qu'il soit content, même si elle nous a avoué, à Clara et à moi, dans un de nos rares moments de complicité familiale, qu'elle trouvait ces bêlements plutôt ennuyeux.

Lorsque j'ai enfin terminé et avalé ma dernière bouchée, je lui demande :

— Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ?

— Pendant des années, il m'a semblé stupide de franchir le pas. A quoi bon, alors que tous nos amis savaient que nous étions ensemble et que nos familles s'en fichaient ?

Elle croise mon regard et tend le bras pour me tapoter la main.

— Ce n'est pas une critique, ma chérie. Pas du tout.

Clara lui pose la question qui s'impose.

— Mais alors, pourquoi avoir changé d'avis ?

— Je me suis dit qu'il y a des moments dans la vie où l'on doit dire les choses, défendre ce à quoi l'on croit. Annoncer au monde entier ses objectifs, ses priorités. Les choses qui comptent. Et puis, jusqu'ici, je n'avais jamais eu à organiser un vrai mariage.

Elle jette un coup d'œil vers Clara.

— Tu t'es enfuie, bien sûr. Ton père et moi, nous nous sommes mariés dans le jardin de ses parents. Cette fois, je veux quelque chose de grandiose, d'excitant. Et organiser une réception comme jamais personne encore n'a pu le faire.

J'ai soudain l'impression d'avoir pris place sur des montagnes russes : je viens d'arriver au sommet de la pente la plus raide et je descends en piqué vers le pire des désastres.

Forçant les mots à franchir le mur de glace qui est en train de se former à toute allure dans mon ventre, je dis à mamie :

— Dis-moi, tu es malade ?

Elle bat les paupières et repose la tranche de bacon qu'elle portait à sa bouche.

— Malade ?

— Quel besoin as-tu de te marier avec l'oncle George ? Pour avoir la certitude que tu ne seras pas seule ? Que quelqu'un sera à tes côtés pour prendre soin de toi ?

— Bien sûr que non, trésor. C'est un homme. Pour lui, prendre soin de moi se borne à m'apporter deux cachets d'aspirine et une tasse de thé, quoi que j'aie. S'il m'arrive quelque chose de grave, je ferai toujours appel à toi.

Elle avale une gorgée de café et ajoute :

— Et aussi à toi, Clara chérie.

Elle réussit presque à faire croire qu'elle avait l'intention de citer le nom de ma mère dès le départ. Au point que Clara ne réagit pas.

— Mais je dois être réaliste. Ni George ni moi ne sommes éternels. Nous avons tous les deux envie d'officialiser notre vie de couple... du genre « jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

L'air satisfait, elle enfourne une large portion d'œuf dans sa bouche. Elle mastique, avale une nouvelle gorgée de café et ajoute encore :

— Nous savons que nous serons là l'un pour l'autre, mais nous voulons aussi que les autres le sachent.

Clara dit :

— Eh bien, ma chère mère, je trouve ça merveilleux. La prochaine fois que je le verrai, je l'appellerai « papa ».

Devant l'absurdité de cette déclaration, je retourne à mon petit déjeuner, une bouchée de frites

maison hyperchaudes. Pour moi, l'oncle George ne sera jamais « papy ». C'est... oncle George. Depuis que je suis née, il a toujours été là, et si mamie a envie d'un document officiel et d'une petite fête pour le dire, ce n'est pas moi qui vais le lui reprocher!

Clara pousse parfois le bouchon un peu loin. (Et, d'autres fois, elle ne lève même pas le petit doigt!)

Mamie caresse la main de Clara en disant :

— Ce ne sera pas nécessaire, ma chérie. Mais je te remercie d'y avoir pensé. Et toi, quelle nouvelle voulais-tu nous annoncer ?

Clara pose sa fourchette au milieu des morceaux d'omelette qui restent dans son assiette et nous regarde avec un sourire radieux.

— Je m'en vais.

Cette fois, c'est mamie qui réagit.

— Quoi?

Quant à moi, je me contente de rester assise sur ma chaise, les yeux rivés sur mon assiette. Je suis soudain incapable de déglutir.

Clara va partir. Une fois de plus. J'ai toujours su qu'elle allait le faire, qu'elle attendait que je m'habitue à elle, que je me sente plus à l'aise en sa présence, jour après jour. Elle a attendu que je me laisse bercer par un sentiment de sécurité trompeur, et maintenant elle va de nouveau sortir de ma vie comme elle l'a fait quand j'étais enfant, une gamine de quatre ans trop naïve pour comprendre à quel point elle était irresponsable.

Comprenez-moi bien. Je n'aime pas sentir la présence de Clara autour de moi. J'ai toujours su que je devais me tenir sur mes gardes avec elle, comme si j'avais peur de faire une gaffe ou qu'elle se mette en colère à cause de moi... ou qu'elle s'en aille à cause de moi. Mais je ne peux pas m'en empêcher, je dis toujours ce que je pense et je suis incapable de dissimuler mes soupçons. Ça se voit sur mon visage. On peut lire en moi comme dans un livre.

C'est d'ailleurs ce que Clara fait en ce moment même.

— Jeanette, s'il te plaît...

C'est ainsi qu'elle m'appelait avant de sortir de ma vie pour la première fois.

—... ne me regarde pas comme ça !

— Je m'appelle Jane.

J'ai dit ça machinalement, cherchant refuge dans la peau de l'enfant que mamie a élevée. Je réintègre le cocon où je me sentais si bien.

— J'ai passé des moments super, ici. Mais il est temps pour moi d'avancer. De retourner à Sedona. Retrouver le Vortex.

Le Vortex. Et tous ces autres trucs New Age débiles que Clara ne cesse de chercher pour trouver un équilibre dans sa vie. Clara, comme mamie, est soumise aux effets de la sorcellerie qui s'est pleinement concentrée sur moi. Mais elle n'a jamais appris quoi que ce soit sur ses pouvoirs, ni découvert comment les exploiter. L'énergie astrale l'a poussée à errer, à réfléchir, à chercher à vivre de nouvelles expériences durant toute sa vie d'adulte.

Je m'efforce de lui poser une question anodine.

— Quand pars-tu ?

Clara gonfle ses joues puis expire lentement, comme si elle voyait resurgir le spectre de la bataille que nous avons apparemment décidé de ne pas mener.

— Pas tout de suite, bien sûr. Je pensais tout boucler d'ici au mois prochain. Mais, à présent, j'attendrai que le mariage de maman soit passé.

Nos regards se reportent sur mamie, comme si nous étions surprises de la voir toujours assise ici, à notre table.

Penchée sur une nouvelle pince de crabe, elle finit par relever la tête.

— George et moi n'avons pas encore fixé la date. Nous pensons qu'il vaut mieux laisser passer le Gala de l'opéra. Nous serons bien trop occupés pour faire quoi que ce soit avant. Le Gala demande une telle organisation, vous savez...

Clara compatit.

— Je sais.

Je résiste à l'envie de la fusiller du regard. Qu'est-ce qu'elle en sait? Elle n'a jamais aidé mamie à organiser un seul de ces galas. Elle n'a jamais assisté aux réunions des fans d'opéra dans l'appartement de mamie, elle ne leur a jamais servi le café ni les petits-fours. Elle n'a jamais supporté leurs salves de questions indiscretes, dont certaines étaient censées être une preuve d'affection mais que je ressentais comme un véritable interrogatoire, une atteinte à ma vie privée.

Clara se contente de hausser les épaules et de s'étirer en ajoutant :

— C'est ce qu'on dit. Eh bien, pourquoi ne pas vous marier en octobre ? Ce serait charmant, non ?

Mamie repousse son assiette.

— Un mariage en automne pour deux personnes à l'automne de leur vie...

Je m'exclame :

— Ne dis pas ça sur ce ton !

— Ma chérie, c'est pourtant vrai. Il n'y a rien de mal à admettre la vérité. Et puis j'ai toujours adoré les couleurs de l'automne. Le pourpre, l'or, l'orange. L'orange est la couleur préférée de George.

Je n'aime pas ça.

Je ne parle pas de l'orange, encore que je n'aie jamais eu de prédilection pour cette couleur. Je fais allusion à tout ce qui peut rappeler à mamie qu'elle est âgée et qu'elle me quittera tôt ou tard. Mais ma grand-mère a l'air si comblé en parlant des couleurs de l'automne que j'en suis réduite à lui adresser un sourire forcé et à hocher la tête.

Clara pose les mains à plat sur la table, comme si nous venions de mettre fin à une importante réunion d'affaires.

— Donc c'est réglé. Je partirai le 1er novembre. L'hiver à Sedona, ce doit être merveilleux.

Bien sûr. Une fois de plus, c'est Clara qui est au centre de la conversation... Je me mords la langue pour m'empêcher de décocher quelques remarques fielleuses. Je pense soudain au vieux roi Lear, avant que la folie ne s'empare de lui, et qui demande à ses filles à quel point elles l'aiment. Goneril et Regan mentent comme des arracheuses de dents, accumulant les faux compliments tout en complotant pour abattre leur père. C'est la plus jeune des filles, Cordélia, qui est la seule à lui dire la vérité : « J'aime Votre Majesté comme je le dois ; ni plus ni moins ».

Naturellement, à la fin de la pièce, Lear apprend tout des mensonges et de la trahison, et l'honnête Cordelia trouve une mort misérable. Je devrais peut-être mentir à Clara, dans ce restaurant. Lui dire à quel point elle me manquera et que son départ me brisera le cœur. Si Melissa était là, elle serait capable de me réciter toute la pièce de Shakespeare et me sortir l'argument parfait pour me convaincre de faire la paix avec ma mère.

Seulement voilà, Melissa n'est pas là. Moi si. Et je n'assurerai pas de mon amour la femme qui m'a portée.

Clara en l'occurrence. Mamie et elle me regardent toutes deux, dans l'expectative.

Mamie m'invite à parler.

— Et toi, ma chérie ? Quelle nouvelle as-tu à nous annoncer ?

Je repousse mon saumon fumé imbibé d'œuf sur les bords de mon assiette et je marmonne entre mes dents :

— Je suis en train de perdre mes pouvoirs.

Clara est la première à réagir.

— Quoi ? J'ai du mal à t'entendre, Jeanette. J'ai cru comprendre que tu utilisais tes pouvoirs...

— Je ne les utilise pas, je les perds!

J'ai l'impression d'avoir parlé un peu fort. Quand je vois la douzaine de personnes assises aux tables voisines se retourner vers moi, mes doutes se muent en certitude : j'ai parlé un peu trop fort. Je répète donc ma phrase plus bas, et je leur raconte l'histoire des runes, le cadeau que j'avais vraiment l'intention de faire à Clara. Je leur parle aussi de la formule magique que j'ai prononcée pour laver la vaisselle et ce que j'ai ressenti après dans ma cuisine, la sensation de vide, les vertiges.

Mamie tend le bras pour me caresser la main, l'image même d'une personne aimante qui s'inquiète pour sa progéniture.

— Ne te fais pas de souci, trésor. Je suis sûre que tu as juste besoin d'un peu de repos. Clara trouvera des runes ailleurs, j'en suis certaine...

Sa voix reste en suspens. Sans doute se demande-t-elle où une sorcière peut bien aller se procurer les outils de base pour exercer son métier.

Chez Witch Mart, peut-être ?

Je secoue la tête.

— Non, c'est justement là le problème. Je suis restée trop longtemps sans rien faire. David m'a dit que si je me retrouvais dans cette situation ridicule, c'est parce que j'avais cessé de faire appel à mes pouvoirs magiques.

— Ah, David... Comment va-t-il, en ce moment ? Tu ne me parles jamais de lui.

Il y a de l'affection dans la voix de mamie. Elle a toujours aimé David, lui a toujours fait confiance. Lui, de son côté, la traite avec l'exquise courtoisie d'un ambassadeur s'adressant à une impératrice douairière. Ce respect, plus le fait de lui offrir à l'occasion une corbeille de sucreries bien choisie, a fait de lui un des grands favoris de sa maisonnée.

— Il va bien, mamie.

J'ai répondu machinalement, le genre de réponse toute faite que je donnais lorsque j'étais une ado renfrognée et que ma grand-mère voulait savoir avec qui je traînais et où nous allions. Je me force à marquer un temps d'arrêt pour réfléchir à ma réponse.

— Je ne l'ai pas vu souvent, ces derniers temps. Je pense qu'il va bien.

Mais je sais que, une fois encore, je ne dis pas vraiment la vérité. Naturellement, mon gardien est toujours en bonne forme physique, j'ai pu le constater vendredi soir. Mais comment a-t-il pris ma crise de flemmardise ? Pourquoi au juste était-il si en colère contre moi, si brusque ? Qu'a-t-il fait au cours des cinq derniers mois ? Et qu'a-t-il ressenti après avoir été rejeté par sa sorcière et forcé de reprendre son boulot sans intérêt au tribunal d'Hécate ?

J'étais trop absorbée par mon drame personnel pour lui poser la question.

Mamie est une fine mouche. Ma réponse évasive la fait réagir aussitôt.

— Fais-moi une promesse, Jane.

— Oh non!

Je repousse violemment mon assiette, en lançant aussitôt un appel muet à Clara : S'il te plaît, sors-moi de là. Si seulement cela pouvait aider ma mère à lire en moi, ça vaudrait presque la peine d'exploiter mes dons de sorcière, d'affronter une nouvelle vague de vertiges et de confusion.

Clara dit à mamie :

— Encore une promesse? Décidément, tu es vraiment la spécialiste des promesses, maman! C'est d'ailleurs une des nombreuses choses que j'aime chez toi.

Je regarde Clara d'un sale œil. Peut-être que Goneril et Regan n'ont eu que de mauvais attachés de presse. Elles avaient peut-être raison de se liguer contre leur stupide père, un être insensible et indifférent.

Chassant de mes pensées l'envie de me venger de Clara, je m'exclame :

— Mamie, je ne ferai pas de promesse aujourd'hui.

— Celle-là est facile à tenir, Jane. Et elle est tout ce qu'il y a de bien. Tu dois la faire.

Je ne suis pas étonnée par son discours. Mamie pense toujours qu'elle agit pour le mieux.

A dire vrai, elle a raison.

Je sais bien qu'elle s'est parfois laissé emporter par certaines promesses. Imaginez un peu... elle m'a fait jurer un jour de n'embrasser aucun crapaud. Il faut avouer que j'avais été confrontée à ce genre de situation – ou presque – dans le cadre de mon apprentissage de la sorcellerie, Neko m'ayant appris à concocter une certaine potion... Et je suis effectivement restée fidèle à ce serment. Une promesse est une promesse, même si elle me paraît stupide au moment où mamie me pousse à prêter serment à haute voix.

Elle me fixe. Son regard curieux et acéré me fait penser à celui d'un oiseau. L'expérience m'a appris que sa patience est infinie. Elle va rester assise, là, à attendre que j'accepte de me conformer à ses exigences. Alors autant accepter l'inévitable et en finir au plus vite.

— Bon, d'accord. C'est promis.

Elle a un sourire fugitif, si éphémère que j'ai failli ne pas le voir.

— Il faut parler à David de tes problèmes.

— Mais je l'ai déjà fait, mamie ! David est la première personne que j'ai appelée lorsque j'ai pris

conscience de ce qui se passait.

— Et qu’as-tu retenu de votre conversation ?

Je bois une gorgée de thé froid, histoire de faire une pause pour me donner un peu de temps de réflexion. Mamie me connaît si bien ! Elle a très bien compris que les choses se sont mal passées lorsque j’ai fait venir David. Qu’a-t-elle réussi à lire entre les lignes, au juste? Sait-elle à quel point David s’est montré méprisant? Pense-t-elle que je l’ai blessé en l’ignorant aussi longtemps? Je repense à la façon dont je l’ai traité, le sommant de me répondre en faisant valoir ma supériorité hiérarchique. Il est possible que j’aie outrepassé – ne serait-ce qu’un peu, un tout petit peu – à mes droits de sorcière vis-à-vis de lui. Ou dépassé les bornes envers un ami.

— Jane, te souviens-tu de ta promesse de l’an dernier, quand tu as juré de parler à Melissa après votre différend?

Bien sûr que je m’en souviens. Tout est parti en vrille, et cela a duré un bon moment avant le retour à la normale. Je me rappelle à quel point ma meilleure amie m’a manqué, et combien j’avais besoin d’elle. J’ai promis à mamie de reprendre contact avec Melissa, et il m’a fallu des semaines pour ravalier ma fierté.

Mais, dès que je l’ai fait, je me suis sentie infiniment mieux. Melissa et moi avons repris nos vieilles habitudes de copines sans le moindre incident, ou presque.

Je réponds en soupirant :

— D’accord, mamie. Je te promets d’avoir une petite discussion avec David pour résoudre le problème.

Mamie hoche la tête, comme si elle était certaine que je suivrais la voie de la sagesse.

— Va le voir, Jane. Ne le convoque pas.

J’hésite. Avant même que j’aie le temps d’ouvrir la bouche, Clara me dit :

— Tu sais où il habite, au moins ?

Je réponds du tac au tac :

— Bien sûr que je sais où mon gardien habite!

Mamie se contente de hocher la tête, comme si elle n’avait pas pris garde au ton de ma voix.

— Parfait, ma chérie. Et maintenant, si nous commandions un dessert ?

— Bonne idée! Mais il faut d’abord que je fasse réchauffer mon thé.

Mamie commence à se retourner pour appeler la serveuse, mais je l’en dissuade.

— Non. Je vais prononcer une formule magique.

Ma mère et ma grand-mère me lancent toutes deux un regard sceptique. C'est Clara qui parle la première.

— Jeanette, demander un peu d'eau chaude, ce n'est pas très compliqué.

— Non, mais David m'a dit que je devais utiliser mes pouvoirs. Que je devais reprendre l'habitude d'avoir recours aux incantations.

Mamie a l'air dubitatif, mais elle prend la tangente.

— Si c'est David qui le dit...

Sa réflexion dope ma motivation. Ma propre grand-mère n'a pas confiance en moi lorsque je prends des décisions concernant mes pouvoirs magiques, mais si c'est mon gardien qui le dit... ce gardien qui n'est jamais là et qui se permet de juger les autres... ! Je vais lui montrer que je peux exercer mes pouvoirs à n'importe quel moment, et n'importe où. Selon mon bon vouloir.

J'emprisonne le mug de verre entre mes doigts et je ferme les yeux pour mieux me concentrer. Dès que je décide de prononcer une incantation, je prends conscience du bruit qui nous entoure dans ce restaurant. Un gamin hurle à une table, à l'autre bout de la pièce. Un homme essaie d'attirer l'attention de la serveuse en beuglant : « Mademoiselle! Mademoiselle! » je ne sais combien de fois. Une voiture de pompiers passe dans la rue, toutes sirènes dehors.

Je respire longuement à plusieurs reprises, en essayant de me concentrer sur ce que je fais. Après quoi je porte les doigts à mon front, pour offrir le pouvoir de ma pensée. J'agis vite, de peur d'attirer l'attention sur ce que je suis en train de faire, ce qui serait plutôt gênant. Puis j'effleure ma gorge de la paume de ma main, pour offrir le pouvoir de ma voix. Et je passe mes doigts sur mon cœur, pour offrir le pouvoir de mon esprit.

Je me souviens des mots contenus dans l'un de mes premiers grimoires. Au départ, ils étaient censés être prononcés par une bonne d'enfants pour faire monter la température d'un breuvage cicatrisant ou d'un cataplasme. Je me dis, pour me justifier, que mon thé Lemon Lift a les mêmes vertus thérapeutiques, ou presque.

Que le feu et l'eau, l'eau et le feu

Fusionnent pour donner

Une douce chaleur.

Que par mes pouvoirs de sorcière

Un prodige s'accomplisse.

Le mug frémit entre mes doigts. J'ouvre les yeux et je sens comme un frisson dans l'air. Semblable au

reflet chatoyant sur une route brûlée par le soleil d'été. Mon cerveau me dit que mes doigts sont peut-être en train de brûler et que mon thé a dû atteindre le point d'ébullition.

Mais mon corps me dit autre chose. Le thé est plus chaud, c'est indéniable. Mais mon incantation est loin d'avoir eu la puissance que j'en attendais. Que j'étais en droit d'attendre. J'ai des picotements dans les doigts en reposant le mug sur la table, comme si je m'étais endormie dans une mauvaise position.

Je soupire et j'avale une gorgée de thé, en répondant par un sourire forcé aux sourires inquiets de mamie et Clara.

Je n'ai qu'une envie : parler d'autre chose.

— Et voilà ! Bien... ! Quels desserts allions-nous commander, déjà ?

Nous hésitons entre le brownie sundae et l'apple cobbler. Clara change de conversation et reparle des futures noces de mamie. Personne n'a l'air surpris que nous finissions par opter pour les deux desserts... mais avec trois cuillères. Nous passons le reste de la matinée à parler des couleurs idéales pour un mariage d'automne. J'essaie de laisser le pourpre et l'écarlate, le mandarine et l'orange me faire oublier mes soucis du moment : mon gardien, mes pouvoirs de sorcière, et une promesse peut-être un peu trop imprudente susceptible de me jouer des tours.

4

J'ai menti à Clara.

J'ignore totalement où David habite. En fait, quand elle m'a posé la question au restaurant, j'ai été tellement surprise que j'en suis restée un moment sans voix. David et moi travaillons ensemble depuis deux ans, mais il ne m'est jamais venu à l'idée de me demander où il vivait.

Cela peut paraître bizarre, je sais. Après tout ce que nous avons traversé ensemble, toutes ces fois où il est venu à ma rescousse...

Mais c'est lui qui a pris contact avec moi, c'est toujours lui qui vole à mon secours. Et puis ne pas oublier que nous nous retrouvons pour travailler. Je ne perds pas mon temps à me demander où habite Evelyn, ma patronne à la bibliothèque, ni à évoquer les domiciles respectifs de ma stagiaire, du responsable des prêts ou du catalogueur.

Pour mes petits amis, c'est autre chose. J'ai passé ma vie à m'intéresser à leurs lieux de vie. Tout au fond de moi, je crois que j'étais déjà d'une méfiance malade vis-à-vis de mon PAI (c'est ainsi que j'appelais mon Petit Ami Imaginaire quand j'étais ado, avant que les choses ne deviennent sérieuses. Je suis alors passée à de nouveaux surnoms affectueux tels que Gros Nigaud pour qualifier cette racaille infidèle). Je me posais des questions sur sa maison, je l'imaginai dans sa cuisine, son salon... bon, d'accord... dans sa chambre aussi. J'aurais dû comprendre plus vite pourquoi il ne m'emmenait jamais chez lui.

Quant à mon fiasco sentimental avec l'Eunuque de l'Assemblée des sorcières, l'an dernier, je me dis rétrospectivement que tout a foiré juste après que j'ai visité sa maison. Pour être totalement honnête, disons que tout a foiré depuis le moment même où nous nous sommes rencontrés, mais c'est après avoir vu sa maison que j'ai vraiment pris conscience de m'engager dans la mauvaise voie. Toutes les preuves étaient rassemblées là-bas, devant moi. Tout ce que j'aurais dû savoir et identifier.

Mais alors, pourquoi ne me suis-je jamais préoccupée de savoir où David habite?

Cela n'a pas une grande importance aujourd'hui. En ma qualité de bibliothécaire spécialisée dans les ouvrages de référence, je suis capable de trouver les doigts dans le nez où quelqu'un habite dans les grandes métropoles du pays.

Sauf que... David ne figure dans aucun annuaire téléphonique – papier ou électronique – que j'ai sous la main. Il me faudrait avoir recours à des bases de données plus obscures. Si je croise les doigts en cliquant sur la case stipulant que j'ai une raison légitime, juridiquement parlant, de fouiller dans l'historique de ses emprunts et remboursements de crédits... personne n'en saura jamais rien.

A moins que David ne décide d'engager des poursuites contre moi pour harcèlement.

Je me répète pour la millième fois qu'il ne ferait jamais ça. Après tout, nous ne sommes pas ennemis. Je l'ai juste un peu froissé. Une petite voix dans ma tête me souffle qu'il serait content de me voir. Il serait excité comme une puce de constater que, pour une fois, c'est moi qui ai pris l'initiative de le rencontrer.

Oui. Bon.

J'ai toujours imaginé que David vivait dans une maison mitoyenne des environs de Washington, aux troisième et quatrième étages de la demeure d'un homme de la haute société du XIXe siècle, reconvertie en hôtel particulier. Je l'imagine descendant un long pâté de rues à l'ombre de grands chênes. Un anonyme perdu dans la ville et qui franchit la porte de sécurité pour grimper les étages qui mènent à son pied-à-terre personnel. La demeure elle-même est bourrée de pièces aux formes biscornues, avec des coins sombres qui accentuent l'impression d'étrangeté des lieux et où des générations entières de poussière défient quiconque essaierait de s'y attaquer.

Il doit fréquenter des petits restaurants du coin et remplir son frigo de restes de repas pris dans des bistrot familiaux. Je le vois hanter de vieilles librairies, essayant de dénicher je ne sais quel grimoire sur la sorcellerie. Il possède une splendide Lexus qu'il conduit rarement – la voiture noire comme la nuit que je n'ai eu que de rares occasions d'apercevoir –, une automobile de luxe au cuir si sensuel au toucher que j'en ai la chair de poule rien que d'y penser.

En fait, j'ai raison concernant la voiture.

Si j'en crois mes bases de données non autorisées, David n'habite pas le centre-ville. Il n'habite d'ailleurs pas à Washington, mais plus loin, dans une banlieue du Maryland. La grande banlieue chic. Attendez, c'est une blague ! Il habite à la campagne. Je cherche une carte sur Internet tout en vérifiant sur l'une des cartes routières qui figurent dans la collection de la bibliothèque Peabridge, car je ne

me suis jamais aventurée si loin de la civilisation en voiture.

Le samedi matin, j'envoie un bref e-mail à mamie avant de faire un tour jusqu'à son immeuble. J'utilise mon propre jeu de clés pour emprunter sa Lincoln, sans prendre la peine de monter chez elle lui dire un petit bonjour. La voiture ne lui manquera pas, vu qu'elle la sort en gros une fois par an. Et puis c'est bien elle qui m'a fait promettre de faire ce petit voyage, non ?

Je traverse la ville et je prends la direction du Maryland. Après avoir franchi l'infâme périphérique, je constate que le paysage change : on passe de l'autoroute à l'Amérique profonde et aux terres agricoles. Lorsque j'arrive presque aux confins de la Pennsylvanie, je sais que je m'approche du but. Je consulte ma carte routière plusieurs fois... et vérifie deux fois à chaque consultation. Même en utilisant l'odomètre pour être sûre, cela ne m'empêche pas de rater le dernier virage, et je dois rebrousser chemin à deux reprises.

David habite au bout d'une rue en lacets non pavée. De part et d'autre de l'allée sinueuse, la campagne fait place à des collines en pente douce. L'herbe, qui arrive à hauteur de taille, ondule comme la fourrure d'un animal. Un bouquet d'arbres marque la fin du chemin. J'emprunte un embranchement recouvert de gravillons et je gare la voiture de mamie près d'un pick-up blanc couvert de poussière.

La maison nichée dans les arbres ressemble à la ferme de rêve de la génération précédente, voire celle d'avant. Une véranda fait le tour de la maison et une balancelle aux épais coussins rayés semble me tendre les bras. Les murs en clins sont couverts de peinture blanche fraîche et les volets vert chasseur sont comme une invitation à la vie paisible de la campagne. Depuis le siège avant de la Lincoln, je n'arrive pas à voir à travers les rideaux des fenêtres.

Tandis que je coupe le moteur, un immense labrador s'agite sous la véranda. Je ne l'ai pas vu tout de suite car il était caché à l'ombre de l'avant-toit. Je n'ai pas le temps de me demander si je peux ouvrir ma portière et m'approcher d'un animal peut-être hostile car le chien se met à agiter sa queue contre la paroi de la véranda d'un rythme régulier, comme pour me souhaiter la bienvenue. Mon gardien est peut-être intimidant, mais son chien n'a pas réussi à se procurer le mode d'emploi.

Je m'essuie les mains sur le bas de ma robe en coton. J'ai fait très attention au choix de ma tenue pour cette rencontre. Je n'ai pas envie que David pense que je prends cette intrusion à la légère. J'avais pensé à mettre un short. C'était tentant, compte tenu de la nappe humide qui flotte dans l'air de cette journée d'été. Mais le short est un peu trop décontracté, trop cavalier. J'ai essayé mon jean, mais c'était beaucoup trop chaud pour un voyage en voiture. J'ai enfilé un pantalon de treillis, mais je savais qu'il serait froissé en arrivant.

J'ai finalement opté pour une robe bain de soleil vert marin, le dos nu me permettant de ne pas avoir trop chaud. C'est Neko qui l'a choisie pour moi au début de l'été. Jacques et lui avaient des invitations pour un thé à l'ambassade de Grande-Bretagne et ils ont demandé à Melissa de se joindre à nous, à condition que Neko puisse choisir lui-même notre tenue, que Melissa et moi ne mettions pas Neko et Jacques dans l'embarras. Comme si Neko n'avait pas mis à cran nos hôtes britanniques en descendant un pot entier de crème fraîche!

Bon, ça suffit. Je ne vais pas passer la journée dans cette voiture. En plus, la chaleur devient de plus en plus oppressante depuis que la climatisation a été coupée. Je sens mes cheveux frissonner sur ma nuque, se rebellant contre le chignon banane que j'ai réussi à faire avant de quitter le cottage.

Dès que j'ouvre la portière, j'entends un bruit bizarre... comme un battement régulier. Puis un coup brusque suivi d'un son beaucoup plus long. Une pause, et la séquence se répète. Encore et encore.

Les doigts de pied recroquevillés sur la semelle de mes sandales, je suis un petit chemin qui entoure la maison. Il est pavé de morceaux de coquilles d'huîtres selon la grande tradition de nos ancêtres coloniaux. Je connais une douzaine de bouquins qui traitent de l'agencement des sentiers au XVIIIe siècle. Je devrais peut-être en prendre un pour David, pour lui permettre de revenir aux sources d'information d'époque sur l'aménagement paysager. Cela l'amadouerait certainement en me voyant arriver sur le seuil de sa porte, caractéristique elle aussi du style colonial. Je pourrais foncer chez moi pour trouver le livre parfait et revenir ici. Je l'ai promis à mamie.

Je fais demi-tour pour regagner ma voiture, mais le chien me bloque la route. Je prenais tellement garde d'éviter de glisser sur les fragments de coquilles d'huîtres que je ne me suis pas rendu compte que l'animal me suivait. Il s'arrête lorsque je m'arrête, fouettant l'air de sa queue. Un comportement amical qui n'a rien de menaçant, mais qui suffit à me rappeler que j'ai une mission à remplir, une bonne raison d'être ici. Je ne peux pas courir me réfugier à la bibliothèque, ce serait une excuse pour éviter la confrontation avec mon gardien.

Tiens, voilà le bruit sourd qui reprend. Suivi d'un crissement. Nouvelle pause, et le cycle recommence.

J'avale une goulée d'air pour me donner du courage et j'avance de quelques pas, ce qui me permet de voir ce qui se passe au coin de la maison. Le chien arrive à ma hauteur.

Côté bruits, c'est reparti.

C'est alors que j'aperçois mon gardien, à l'ombre d'un énorme chêne. Il est vêtu d'un blue-jean délavé et d'une chemise écossaise déchirée. Il porte une paire de lunettes protectrices qui pourraient me sembler ringardes si elles n'étaient pas là pour témoigner qu'il bosse dur.

Car David est en plein travail. Il coupe du bois. Tranquillement, méthodiquement. Avec une précision qui me donne des frissons dans le dos en dépit de la chaleur lourde d'un mois d'août.

Bang. Sa hache en forme de coin s'enfonce à l'extrémité d'un rondin. On entend alors un crissement lorsqu'il fait rouler le bois coupé à côté du billot. Nouvelle pause. Puis il passe au rondin suivant et s'apprête à abattre de nouveau sa hache, façon Paul Bunyan.

Bang. Ksss. Pause. Bang. Ksss. Pause. Bang.

Silence.

J'ignore pourquoi il se rend compte de ma présence. Peut-être cela a-t-il quelque chose à voir avec le lien magique qui nous unit, un lien tendu entre le gardien et sa sorcière, même si nous n'avons pas

travaillé ensemble depuis des mois. Ou le fait que le chien remue la queue. C'est peut-être ça qui lui a fait relever la tête pour jeter un coup d'œil.

Il prend tout son temps. Il dépose sa hache, ôte ses lunettes, empoigne un des pans de sa chemise en lambeaux pour s'essuyer le visage. Tout à coup, j'ai une conscience accrue de tous les bruits environnants : la brise qui effleure les hautes herbes, de l'autre côté du chêne, les oiseaux qui communiquent entre eux depuis leurs cachettes.

— Jane...

Il prononce mon nom comme s'il m'accueillait à une réception officielle.

Le chien se met à gémir, un bruit de gorge, comme s'il avait envie de rejoindre son maître tout en sachant qu'il lui est interdit d'approcher du lieu de travail.

— Pas bouger, Aupied !

D'un geste de la main, il confirme l'ordre donné à son chien.

— Au pied ?

J'éclate de rire. On dirait que j'ai un peu bu, ou que je me sens tout simplement soulagée. Mon regard quitte le chien au pelage noir jais pour se poser sur son énigmatique maître.

David hausse les épaules.

— Oui, Aupied. A l'époque, ça m'a paru une bonne idée.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Qu'est-ce qui me prend de dire ça ? Et, d'abord, c'était quoi, la « bonne idée » ? Et « à l'époque », c'était quand ? Pourquoi devrais-je accepter ce discours de la part de mon gardien qui peut se révéler l'un des hommes les plus autoritaires et les plus dominateurs de la planète ?

Je vois juste le battement de son pouls à la naissance de sa gorge.

— Que faites-vous ici, Jane ?

Zut. Je suis coincée. Je ne m'attendais pas qu'il me pose la question de façon aussi directe. Et si vite.

Que répondre ? Que j'ai fait une promesse à mamie ? Que je me suis réveillée avec une insatiable curiosité ? Que les formules magiques que j'ai prononcées m'ont fait regretter le temps que nous passions ensemble pour ma formation ?

— Pourquoi ? Est-il interdit à une sorcière de rendre visite à son gardien si l'envie lui en prend ?

— En général, ça ne se fait pas.

Je le regarde, soudain prise de panique. Suis-je vraiment allée à l'encontre d'une quelconque règle régissant de longue date les rapports entre une sorcière et son gardien?

Il soupire et rectifie.

— Disons que ce n'est pas habituel. La plupart des sorcières font venir leur gardien à elles.

— Je ne suis pas comme les autres.

— Je l'avais remarqué, en effet.

Son ton sec fait monter la chaleur sous le chêne. Je sens de nouveau un picotement au bout de mes doigts, l'étincelle d'énergie qui n'a cessé de s'amplifier depuis que j'ai prononcé mon incantation pour laver la vaisselle, il y a une semaine. J'ignore si David a pu lire sur mon visage, mais, tout à coup, il semble se souvenir des bonnes manières.

— Vous voulez boire quelque chose ?

— Un verre d'eau, ce serait super.

L'espace d'une seconde, je me dis qu'il va me planter là, avec Aupied pour me surveiller, pendant qu'il rentrera chez lui. Mais il fait signe au chien de l'accompagner avant de se diriger vers une petite porte, laquelle, je ne tarde pas à le savoir, donne directement sur la cuisine. Il me fait signe d'entrer la première, le labrador noir sur mes talons. J'entends le bruit sec de ses griffes sur le carrelage mexicain.

Dès que mes yeux s'habituent à la nouvelle luminosité, je constate à quel point tout ce que j'avais imaginé sur la maison de David est faux. Mon gardien ne vit pas dans l'ombre et la poussière. La cuisine de la ferme est spacieuse et claire, illuminée par le soleil qui entre à flots par les grandes fenêtres. J'aperçois, dans l'embrasement d'une porte, une salle à manger, et plus loin un salon avec un austère canapé à une place et deux chaises assorties qui semblent suffisamment confortables pour s'y installer avec un bon bouquin par un après-midi de pluie. J'aperçois aussi deux bouts de canapé en bois et une ou deux lampes. Tout semble impeccable. Calme. Ordinaire.

La cuisine est parfaitement en ordre, bien agencée. Tout semble conçu pour une efficacité maximale. Je n'ai jamais imaginé David en cuisinier, mais, aujourd'hui, je l'imagine devant sa cuisinière avec ses lourdes casseroles en aluminium tandis qu'il prépare à la hâte je ne sais quel plat revigorant.

Il va droit vers le placard près de l'évier et en sort deux verres très ordinaires. Les glaçons s'entrechoquent tandis qu'il les extrait du freezer. Il en lance un à Aupied, qui le rattrape au vol. Puis David y verse l'eau d'une élégante carafe filtrante qui était dans le frigo.

Il me tend mon verre, et voilà que je pique un fard. Sans doute une réaction à la perfection et à la précision de ses mouvements. Si j'avais moi-même servi un verre à un invité dans ma cuisine, j'aurais mis au moins une minute avant de trouver un verre propre, après quoi j'aurais décollé avec peine les glaçons de leur bac. Quant à mon robinet de cuisine, il n'a jamais vu un filtre de sa vie, et en plein été, l'eau qui en sort est tiède.

J'essaie de porter mon attention sur autre chose.

— Vous avez une jolie maison.

— Elle appartient à ma famille depuis des décennies.

— J'ai été surprise de vous trouver ici.

Je cherche désespérément à avoir avec David une conversation normale. Une conversation banale entre deux personnes ordinaires, et non entre une sorcière et son gardien.

— Je m'attendais à ce que vous habitiez en ville.

— Il y a trop d'yeux en ville.

— Que voulez-vous dire?

Il plie les mains, comme pour attirer à lui les mots justes flottant dans l'air ambiant.

— En tant que gardien, je mène une vie plutôt marginale, non? J'ai des horaires bizarres, et je fais des allées et venues en un clin d'œil. Ici, personne ne me voit me déplacer.

Je pense à la fois où il a fait sa première apparition sur le seuil de ma porte, le portrait même de M. Rochester dans Jane Eyre. Je ne lui ai jamais posé de questions sur ses étranges arrivées.

— Comment faites-vous ?

Il commence à parler, puis se ravise pour mieux choisir ses mots.

— Nous, gardiens, sommes tenus de garder secrets certains de nos tours.

Les mots sont cinglants. Je perçois comme un reproche derrière eux. David a érigé un mur entre nous. A une certaine époque, il aurait répondu à toutes mes questions sur la magie, quelles qu'elles soient. Il pensait alors que mon éducation sur la sorcellerie était plus importante que n'importe quelle broutille de la vie privée. Mais c'était avant que je ne délaisse les formules magiques et autres incantations. Avant que je ne laisse David sur le banc de touche pendant presque six mois.

Je pourrais lui ordonner de me répondre. L'exiger, comme toutes les sorcières le font avec leur gardien.

Mais ce n'est pas dans mes intentions. Pas aujourd'hui, alors que j'essaie de rétablir le lien étonnamment fragile qui nous unissait.

— Mais votre Lexus ? Ça ne colle pas du tout avec la vie que vous menez.

— Elle est au garage.

Il fait un signe de tête en direction de la fenêtre, et j'aperçois le bâtiment indépendant avec une porte aux volets fermés, comme l'entrée d'une grotte secrète.

— En général, j'utilise le pick-up quand je suis ici.

— Et ce bois? Avez-vous l'habitude de couper du bois l'été?

Je repense à sa façon de procéder, simple et bien rodée. Une cohérence parfaite entre exercice et fonctionnalité.

— Je coupe du bois quand j'ai un peu de temps devant moi. J'en utilise plus de sept stères chaque hiver. Et puis l'exercice est bon pour moi quand je n'ai rien d'autre à faire, quand je suis fatigué de rester assis derrière un bureau.

Un bureau... Il parle de son travail au tribunal d'Hécate, où que ce soit. Mais quelle importance? En tant que gardien, il est apparemment capable d'aller d'un point à un autre, n'importe où, par le seul pouvoir de la pensée. C'est ainsi qu'il s'est présenté à mon cottage assez régulièrement avant que je ne décide de cesser d'être sorcière.

Je déglutis avec peine, faisant plus de bruit que je ne m'y attendais.

David me demande avec un aplomb parfait :

— Et à qui dois-je l'honneur de cette visite?

— A mamie.

Ce mot résonne curieusement dans la cuisine. Je bois une gorgée d'eau en me rappelant que je ne dois pas parler trop fort, et j'ajoute :

— C'est mamie qui me l'a fait promettre.

Il soupire en s'adossant à la table de travail.

— Promettre quoi ?

— De vous parler. D'essayer d'arranger les choses entre nous.

Et voilà. J'ai dit ça à toute vitesse, mais je suis certaine de l'avoir vu tiquer.

— Mais il n'y a aucun problème entre nous.

Aupied se lève de son poste d'observation au beau milieu de la cuisine. Il pousse un curieux gémissement qui monte du fond de sa gorge d'ébène. David fait un signe à l'animal et attend que le chien reprenne sa position initiale. Puis il s'éclaircit la gorge et répète :

— Il n'y a aucun problème.

— Si... mais j'ai renoué avec la magie. J'ai commencé par des incantations très simples, juste pour... amorcer la pompe, comme vous dites.

Dès que j'ai fini de parler, il demande :

— Et alors... ?

— Alors c'est bizarre! C'est différent de ce que c'était avant que je fasse une pause. Maintenant, je ressens ce que je fais. C'est comme une énergie, un champ de forces.

Je ferme un moment les yeux, en essayant de trouver les mots qui expriment le mieux ce que j'ai ressenti pendant toute cette semaine.

— J'ai des picotements dans les doigts, et mon cœur bat bien plus vite qu'il ne le devrait. Si je ne craignais de passer pour une matrone tout droit sortie d'une histoire d'amour de la Régence, je dirais que j'ai des palpitations.

Je le regarde fixement, comme une patiente attendant le diagnostic de son médecin traitant en qui elle fait entièrement confiance.

David se force à sourire.

— Je doute qu'on puisse vous comparer à une matrone, dans quelque roman que ce soit.

Je tire sur le bas de ma robe, prenant soudain conscience de la chaleur qui règne dehors, des copeaux de bois accrochés à la chemise de David, de l'humidité qui obscurcit ces tempes aux reflets argentés que je connais bien.

— Je ne cherchais pas les compliments.

— Loin de moi cette idée.

Il pose son verre sur le plan de travail en granit poli.

— Jane, vous ressentez la force de vos pouvoirs magiques. Je n'arrête pas de vous le dire, mais vous ne m'écoutez pas. Vous avez énormément d'énergie, de pouvoirs. Vous pouvez les étouffer, les contenir, mais si vous commencez à les laisser filtrer – comme vous l'avez fait pour sauver votre collection – vous sentirez monter la pression. Cela étant, ce que vous avez ressenti cette semaine n'était ni mauvais ni dangereux.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

Je pose la question, mais je connais déjà la réponse. David est mon gardien, il a le pouvoir de sentir mes dons de sorcière, et il sait à quels moments je les utilise. Chaque fois que j'ai recours à la magie, il ressent absolument tout.

Je suis incapable de le regarder dans les yeux. Il y a quelque chose d'incroyablement intime dans ce

que je viens de comprendre. C'est comme s'il avait trouvé mon journal du lycée et lu toutes les bêtises que j'écrivais sur mes coups de cœur pour des quarterbacks de football totalement inaccessibles. Non. C'est pire encore. C'est comme s'il avait lu toutes ces bêtises sur mon coup de cœur pour lui.

Mon regard fait le tour de la cuisine, enregistrant l'emplacement exact du moindre détail. Je vois le torchon à vaisselle, impeccablement plié en trois et posé sur la porte du four, le journal du matin, soigneusement étalé puis replié avec la même précision que s'il sortait de la presse, même si je suis prête à parier mon plus beau cristal de rhodosite – avant qu'il ne devienne opaque – que David a rempli la grille de mots croisés qui est à l'intérieur. A l'encre.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre en direction du billot, et j'imagine les innombrables heures qu'il a passées à couper du bois. La grâce physique qui émane de lui alors, et l'inévitable épuisement de son corps.

— David...

Je commence à lui expliquer que je n'ai jamais voulu le blesser ni l'éloigner de moi. Que je n'avais aucune intention de le chasser de ma vie lorsque j'ai délaissé la sorcellerie et que je me suis assise au bord de la route.

Il m'interrompt en secouant la tête.

— Jane. Ne parlez pas de ça.

Et, pour la première fois, mon gardien refuse de croiser mon regard.

Je suis habituée à son regard de défi, à la vérité impitoyable qui se lit au fond de ces yeux brun chocolat. Mais David s'est pris de fascination soudaine pour la monture de ses lunettes et pour les glaçons agglomérés qui heurtent les parois du verre.

Avant que je puisse dire un mot, avant même que j'essaie de trouver le chemin qui me ramènera en arrière, quand tout allait bien et que tout était normal entre nous, il me dit :

— Vous n'auriez pas dû venir ici, ce n'est pas bien. Donnez-moi le temps de prendre une douche rapide et je vous ramène.

— Je peux rentrer toute seule.

— Je suis votre gardien. Jouer les chauffeurs fait partie de mon travail.

Il ajoute avec un sourire forcé :

— J'en ai pour une minute.

Il passe près de moi pour rejoindre l'entrée et l'escalier qui mène au second étage de la ferme. Je fais un pas à gauche au moment où il fait lui-même un pas à gauche. Puis nous esquissons tous deux un

pas à droite. Quand il me frôle en passant, je pars d'un petit rire nerveux.

Il me lance du bas de l'escalier :

— Faites comme chez vous !

J'écoute les marches craquer, puis j'entends l'eau qui commence à couler là-haut, au-dessus de ma tête.

David est mon gardien. Il sait tout de moi. Il aurait dû réfléchir à deux fois avant de me donner l'autorisation d'explorer sa maison.

Je lance à Aupied :

— Assis!

Puis je me rue hors de la cuisine. Je ne vais certainement pas laisser passer ce qui est sans doute l'unique occasion de voir où David Montrose habite vraiment.

Les marches font plus de bruit sous mes pieds que sous ceux de David tout à l'heure. Sur le palier, j'aperçois une porte fermée... de toute évidence la suite du maître. Puis une autre chambre, sans doute une chambre d'amis, si j'en juge par son agencement : un grand lit recouvert d'une simple couette bleu marine, une commode blanche sans aucune décoration – si ce n'est quelques coupes de verre soufflé pourpre.

La troisième pièce est un cabinet de travail. C'est la seule pièce où l'on trouve la trace d'une présence humaine dans cette maison. Ce cabinet est occupé pour moitié par un énorme bureau ainsi qu'une table qui semble prête à céder sous les poids conjugués d'un gigantesque écran d'ordinateur plasma et de plusieurs ramettes de papier.

Sur la plupart de ces pages, je reconnais le Flambeau. Même depuis l'autre bout de la pièce. Le fameux Flambeau d'Hécate qui est partout le symbole des sorciers. Il émane de ce dessin aux lignes épurées de style Art déco une autorité naturelle, comme pour annoncer au monde que, dans ces papiers, il est question de sorcellerie.

J'entends derrière moi un halètement de chien. Je ne suis pas surprise de constater qu'Aupied m'a suivie jusqu'en haut. Ses griffes font un petit bruit sec tandis qu'il me suit comme mon ombre jusqu'au bureau. Et il s'appuie tout contre moi lorsque je m'empare du premier document.

« La Partie de la section I lègue à la Partie de la section II... »

Super. Un mystérieux acte de donation.

Je prends une nouvelle feuille de papier, sur une autre pile.

« Vient alors le Défendeur, qui objecte devant cette noble institution... »

Essayons une autre pile.

« Je, soussignée Roberta Inglewood, saine de corps et d'esprit... »

Il y a des centaines de feuilles sur le bureau. Je jette un coup d'œil au placard où trône une malle de voyage ancienne, qui déborde littéralement de documents. Un nombre incroyable de feuilles à trier, à hiérarchiser. Je sens la présence d'un pouvoir magique d'une pile à l'autre. Je vois les liens qui existent entre ces différents documents, les textes qui se correspondent. J'imagine l'ordre qui doit régner dans ce cabinet de travail.

Alors que je me dirige vers le tas de paperasses non triées, Aupied se met à gémir. Je m'arrête aussitôt. Je pose la main sur sa large tête noire pour essayer de le rassurer. Ce geste me rappelle le rituel auquel je me livre pour me calmer, avant de procéder à mes incantations. J'inspire profondément plusieurs fois de suite et je fais l'offrande du pouvoir de ma pensée, de mes paroles et de mon esprit.

Une force magique monte en moi, chatoyante comme des grains de poussière sur des ailes de papillon. A ma quatrième inspiration, je sens mes poumons frémir. J'ai l'impression d'être assise en haut d'une grande roue, suspendue dans les airs juste avant que le wagonnet ne descende en piqué dans sa folle course. Je tends les mains au-dessus des piles de papiers, puis vers la malle bourrée de paperasses.

Je sens la tension magique contenue dans chacun des feuillets. Et l'empreinte des différentes sorcières qui ont, la plume à la main, rédigé ces textes. Je suis à même de mesurer l'énergie et la puissance qui émanent de ces documents, je sais où se trouve chaque chose.

La connaissance me parvient avec une telle netteté que je n'ai nul besoin d'une incantation pour manipuler ces feuillets. Nul besoin de formule magique. La puissance magique émane d'elle-même des documents. Ils sont dotés de la force du tribunal d'Hécate.

Aupied vient se lover devant moi, sans cesser d'émettre ce gémissement qui monte du plus profond de sa gorge. Je lui touche de nouveau la tête, mais je ne sens pas sa fourrure car les picotements de mes doigts ont repris. Je lève les mains très haut, savourant le bruissement du tissu de mon bain de soleil qui effleure mon corps et de mon haut de coton sur mon cou.

J'écarte les doigts et établis le contact avec le tout premier feuillet par la seule force de ma pensée. Il fait bien partie des autres documents rédigés par une certaine Susan Albright, une sorcière de renom issue de la famille des Albright, à Boston. Je le sais, je le vois, je le sens grâce à l'étincelle d'énergie qui me traverse.

Aupied aboie une fois, un bref son aigu qui paraît d'autant plus fort que la maison est plongée dans le silence.

Un silence total. Aucun bruit de douche derrière une porte fermée ne vient le troubler.

Et puis soudain, avant que je puisse déplacer les feuillets, j'entends la voix de David.

— Jane, non !

Il a parlé d'une voix grave, en insistant bien sur ces deux mots.

Je ressens l'urgence de sa mise en garde. Mais cela n'a aucun sens. Je me sens comme possédée par toute cette énergie et il faut absolument que je l'utilise. Que je retienne cette vibration, cette dynamique et que je canalise mes pouvoirs sur ces documents du tribunal.

David répète « non » et vient se placer entre moi et le bureau. Je ressens cette présence comme un pavé dans la mare de mes pouvoirs magiques. Il avance vers moi, une présence fluide, apaisante, rassurante. Je prête à peine attention au drap de bain gris enroulé autour de sa taille, du même gris que l'encre à demi effacée sur une pile de contrats astraux.

Mais l'énergie que j'ai stockée en moi se fait pressante. Je dis à David : « Il faut que je le fasse », mais mes paroles se perdent, se heurtent à mon arrière-gorge et ne sont plus qu'un murmure discordant.

— Vous ne pouvez pas, Jane. Il y a de la magie dans ces documents. Un pouvoir magique qui ne vous appartient pas et que le tribunal vous punirait d'avoir pris.

Et, pourtant, ces feuillets m'appellent, m'attirent à eux, faisant écho à mon propre pouvoir magique devenu considérable. Et plus j'attends, plus je sens qu'il s'accroît. Je tente de contourner David, qui s'exclame aussitôt :

— Jane, je ne peux pas vous laisser faire ça.

Je ferme les yeux et vois les arcs dorés de l'énergie que j'ai fait surgir. Je les connais, je les reconnais comme la toile magique que je tisse toujours avant de prononcer une incantation, quelle qu'elle soit. Mais les fils sont plus épais que je ne m'y attendais, plus étincelants que je ne pouvais raisonnablement le penser. Et les palpitations que j'ai eues en début de semaine reviennent, si fortes que je vacille soudain, comme prise de vertige. Mon pouvoir magique continue d'enfler, rebondissant sur les flots d'énergie entremêlés qui s'échappent des feuillets. J'ai besoin d'utiliser mes pouvoirs et toute cette énergie contenue, de les déverser quelque part.

David reprend la parole, et le ton de sa voix est si impérieux que je suis forcée de le regarder.

— Jane, ils vont vous anéantir. Le tribunal ne vous laissera jamais travailler seule, sans une Assemblée de Sorcières pour vous contrôler. Et encore... à condition qu'ils ignorent que vous avez touché à tous ces documents, manipulé toutes ces archives.

Il pose les mains sur mes épaules.

— Arrêtez, Jane.

Je comprends ce qu'il dit, je sais qu'il a raison. Je sais très bien que ça ne me fera que du mal, à moi tout comme à lui.

Le problème, c'est que j'ignore comment juguler la magie qui continue de m'envahir. Je ne sais pas comment me purger de cette énergie et la repousser à un niveau qui me permette de la contrôler.

— David...

Je prononce son nom avec un mélange de peur et de frustration, déclenchant une tempête d'étincelles magiques.

Il répète :

— Arrêtez!

Ma folie répond à la pression de ses bras et je suis incapable de me contrôler. David absorbe les premières aiguilles scintillantes comme si de rien n'était. C'est vrai qu'il est pris depuis deux ans sous le feu de mes incantations. Il me connaît. Il me protège. Il assure ma sécurité.

Avant d'être totalement consciente de ce que je fais, j'avance d'un pas pour me retrouver dans ses bras. Je sens son torse puissant contre mon bain de soleil, la chaleur de son corps, le savon aux senteurs boisées qu'il vient d'utiliser pour sa douche. Il replie ses bras sur moi et m'attire tout contre lui, absorbant l'énergie que je ne suis plus capable de contrôler.

Je suis étonnée de voir la quantité d'énergie que j'ai rassemblée, et à quel point mes pulsions de sorcière ont pris possession de mon corps. Mais David réussit à tout absorber.

Je m'aperçois soudain que mes bras sont accrochés à lui. Je l'attire à moi le plus près possible et j'enroule mes doigts autour de sa nuque pour que son visage soit face au mien. Juste avant de l'embrasser, je vois littéralement la magie surgir entre nous.

J'ignore si c'est lui qui m'entraîne hors de son cabinet de travail ou si c'est moi. J'ignore si c'est lui qui me pousse vers l'immense lit de sa suite ou si c'est moi qui l'attire à mes côtés. J'ignore si c'est lui qui me débarrasse de mes sandales, ou si c'est moi qui en défais les boucles comme par magie avant de les envoyer valser par terre.

Ce qui est sûr, c'est que c'est lui qui lève la tête et qui s'aperçoit qu'Aupied nous a suivis dans la chambre.

Il s'écrie d'une voix rauque :

— Va-t'en !

Mais le chien se contente de bouger la queue.

David lui dit à nouveau :

— Va-t'en ! Tu m'entends, Aupied ? Va-t-en !

Cet ordre me fait irrésistiblement penser à un fameux passage de Macbeth, et le fou rire me gagne. Le

fier labrador est-il vexé de m'entendre rire ou a-t-il simplement décidé d'obéir à son maître ? Il soupire comme un vieil homme et sort à pas feutrés pour descendre l'escalier jusqu'à l'étage du dessous.

David se penche alors au-dessus de moi, écartant mes cheveux de mon visage. Je repense aux fois précédentes où nous avons été proches l'un de l'autre, où il m'a embrassée, où il m'a déshabillée après des exercices de magie qui m'avaient tellement fatiguée que je ne pouvais plus bouger. Je le revois dormant à mes côtés – juste une fois – avec la chasteté d'un frère.

Il me dit :

— Je ne...

Mais je pose un doigt sur ses lèvres. Ce simple mouvement fait de nouveau jaillir des étincelles en moi, comme lorsqu'on jette une nouvelle bûche dans l'âtre.

— Moi, si!

L'espace d'un instant, je concentre ma magie sur moi et je drape mon corps d'une couverture protectrice. J'utilise mes pouvoirs pour gérer mes cellules, pour m'assurer que cette rencontre voulue de longue date par le destin n'aura aucune répercussion durable. Jamais je n'aurais pensé que j'utiliserais cette incantation particulière, que j'exploiterais ce savoir très spécial dont j'ai pris connaissance dans un volume joliment illustré de ma bibliothèque.

Lorsque je reconnais le petit déclic me disant que mon sortilège a agi, je me tourne vers mon gardien. Mes doigts cherchent fébrilement la serviette de toilette, qui curieusement est toujours nouée autour de sa taille. Je l'arrache dans un déchaînement d'énergie magique.

Après quoi je retombe sur le lit et je laisse David Montrose opérer entre lui et moi un tour de magie beaucoup plus ancien et d'une tout autre nature...

5

— C'était une erreur.

— Il a dit quoi ?

Melissa est à deux doigts de s'étrangler avec son café liégeois. Nous nous sommes abritées dans le Starbucks du coin, tuant le temps en attendant l'ouverture de la chambre des tortures, pardon... de la salle de yoga.

— Il a dit que c'était une erreur, qu'il aurait dû faire en sorte que ça n'arrive pas.

— Mais c'est quoi, cette condescendance, cette misogynie...

Je suis obligée de lui couper la parole. J'ai déjà passé en revue une douzaine de fois la liste

complète des noms d'oiseaux depuis que mon macho de gardien, surprotecteur, coincé et entêté, m'a envoyée balader hier soir.

— Je ne pense pas qu'il ait vu les choses de cette façon.

— Ah, oui ? Alors peux-tu me dire quelle était sa version ?

— Il parlait de mon côté « sorcière »...

— Mais encore ?

— Tu sais bien, le côté magie.

J'essaie de noyer ce dernier mot dans un cocktail de thé glacé et de citron pressé.

— Il aurait quand même pu y penser avant de te mettre dans son lit !

— C'est justement ça le problème. Je ne suis pas certaine que ce soit lui qui m'y ait mise. Il est possible que ce soit moi qui aie pris cette initiative.

Je fais la grimace, chassant de mon esprit les souvenirs du second sortilège que j'ai mis en œuvre, un sortilège d'amour qui a totalement dévié de son objectif initial.

— Ce sont mes pouvoirs qui se sont mis à échapper à tout contrôle. C'est moi qui l'ai envoûté alors que je n'avais absolument aucun droit de le faire. Ces papiers lui appartenaient. Et moi, je me suis mêlée de ce qui ne me regardait pas : son boulot.

— Et la seule idée qui lui soit venue à l'esprit, c'était de t'arracher tes vêtements pour te déconcentrer ?

Le mépris de Melissa est presque palpable.

Je hausse les épaules. Hier, j'étais déjà à court d'arguments. Après avoir passé un après-midi dans le lit de David, je me suis offert une bonne douche. Et lorsque je suis sortie de la salle de bains, je m'attendais à le retrouver dans son lit, les draps de coton encore entortillés autour de lui. Mais la pièce était vide. J'ai enfilé mon bain de soleil et chaussé mes sandales, puis j'ai relevé mes cheveux en chantonnant. Ce n'est qu'après avoir descendu l'escalier que j'ai compris à quel point les choses avaient mal tourné. J'ai trouvé David dans sa cuisine. Il s'était entouré de pots et de casseroles, de plats et de verres, tout ce qui lui était tombé sous la main pour ériger un mur entre nous dans sa maison.

Il n'a pas perdu de temps pour prononcer son verdict : nous avons eu tort de nous abandonner à nos élans et à nos effusions magiques et il ferait en sorte que cette erreur ne se reproduise jamais. Je l'aurais peut-être mieux pris s'il m'avait tenue pour responsable, s'il m'avait laissé lui dire d'égale à égal que j'assumais totalement ce que j'avais fait.

Au lieu de ça, il m'a parlé comme à une étudiante, comme si j'étais toujours la jeune sorcière naïve

qu'il avait rencontrée deux étés auparavant. Il m'a expliqué qu'il aurait dû mieux se contrôler et définir les limites à ne pas franchir. Qu'il aurait dû se concentrer davantage et ne pas perdre de vue son statut de gardien. Que c'était une faute de sa part, et qu'il était désolé. Que c'était tout bêtement et sans conteste une erreur.

Au début, je me suis sentie gênée. Puis la colère a pris le dessus et, juste après, j'ai été envahie par une profonde tristesse, presque insoutenable.

Mais je n'en avais pas encore fini avec mes émotions en cette chaude nuit d'août. Car il a insisté pour me ramener chez moi en voiture. Il s'est assis derrière le volant de la Lincoln de mamie tandis que je me blottissais contre la portière, côté passager.

J'ai failli lui demander si sa réaction de rejet était vraiment dirigée contre lui et moi. J'avais une envie folle de lui dire que je n'étais pas Haylee, la sorcière dont il s'occupait avant moi (une sorcière qui rimait avec mégère). Celle qu'il avait juré de protéger, dont il était tombé amoureux et qui l'avait blessé en se trouvant un autre gardien, un homme qui l'aiderait à grimper plus vite l'échelle sociale de l'Assemblée des sorcières.

Je n'étais pas comme elle. Totalement déboussolée, je nageais dans la plus grande confusion.

Heureusement, il n'a pas essayé de me faire la conversation, de me parler de la pluie et du beau temps. Il m'a déposée à Peabridge avant de rapporter lui-même la voiture chez mamie. Il a juste pris le temps de me dire qu'il reviendrait le lendemain soir, c'est-à-dire dimanche.

Et dimanche, c'est ce soir. C'est cette nuit que je suis censée finir mon travail, pour me recharger en énergie.

Ouais... Youpi !

Le côté ironique de la situation, c'est que je sens une énergie nouvelle m'envahir, bien plus puissante, et ce depuis que j'ai compris que ma vie de sorcière ne serait pas rose tous les jours. Les palpitations, les courants d'énergie et tout le reste sont devenus permanents, et mes doigts sont pleins de fourmillements comme si je les frottais régulièrement avec du papier de verre. L'énergie fait naître des étincelles en moi, la dernière manifestation étant la formule magique de contraception que j'ai prononcée, l'énergie mystérieuse que j'ai transmise à David. Et que lui m'a retransmise ensuite.

J'ai l'estomac noué.

Je jette un coup d'œil autour de moi en espérant trouver quelque chose pour me distraire de ces palpitations déstabilisantes que l'énergie magique provoque en moi. Un panneau d'affichage est accroché au mur, avec des annonces pour des appartements à louer et des chiens à adopter. La moitié inférieure est recouverte par l'affiche dont Melissa m'a parlé la semaine dernière, la pub pour une production de *La tempête* réalisée par le lycée. En diagonale, je lis ces mots imprimés en blanc en caractères gras : « Emancipons l'Art. »

Le visage de Prospero me regarde fixement au-dessus du slogan. Melissa a raison. L'acteur

ressemble vraiment à David. Il y a quelque chose dans ses yeux, la ligne de sa mâchoire. Ses lèvres...

Je me force à regarder Melissa, à esquisser une sorte de sourire d'excuse.

— Assez parlé de ma vie de sorcière glamour. Comment vas-tu ?

Elle fait la grimace en remuant les glaçons de son café au lait. Il a dû se produire une nouvelle collision sur son autoroute personnelle des rendez-vous galants !

Je demande :

— A ce point-là ? C'était qui ?

La vie amoureuse de Melissa, c'est un peu comme l'Atlas des rendez-vous ratés. Ma copine est bien décidée à trouver l'Homme parfait d'ici à ses trente ans, une date limite qui se rapproche bien trop vite. En tout cas, personne ne peut l'accuser de rester assise en regardant le monde tourner autour d'elle, d'attendre passivement qu'il se passe quelque chose sans rien tenter.

Au fil des ans, elle a accumulé une foulditude de revers, totalisant plus de premiers rendez-vous qu'aucune fille ne devrait avoir à le supporter au cours de son existence. Elle trouve le temps d'honorer au moins un rendez-vous par semaine, établissant sa liste inépuisable de candidats à l'aide de diverses sources d'informations. Sa préférée est le site rendez-vousd'enfer.com (même si je passe mon temps à lui répéter qu'elle va finir par tomber sur un tueur psychotique si elle s'obstine !). Il y a aussi le Washington Today Magazine (où l'on trouve plus d'hommes mariés à la recherche d'un peu de piment dans leur vie que de candidats sérieux au mariage). Sans oublier l'Association des célibataires urbains (où l'on ne trouve que des jeunots pas tout à fait prêts pour un rendez-vous en prime time). Enfin, le grand fourre-tout, la collection de candidats « indépendants » recommandés par des amis ou par leur famille (les « amis » étant une catégorie de gens assez vague, suffisamment large pour englober des esprits avisés censés savoir jauger les gens, comme cet employé de la librairie du coin qui a recommandé son cousin un soir où Melissa avait mis un temps fou à trouver sa carte de réduction au fond de son sac. Le cousin s'est révélé être un fana de Nietzsche avec en prime un cheveu sur la langue. Notre référence a été pendant des mois « L'Homme et le surhomme »...)

Je demande, en tendant le dos pour écouter la nouvelle odyssée de ma meilleure amie :

— C'était qui, alors ?

Bon d'accord, je blague! J'adore ses histoires... toutes sans exception. Elles rendent un peu moins sordide le désastre qu'est ma propre vie côté rencontres. C'est quoi le mot, déjà? Schadenfreude ? Je dois l'avouer... je prends plaisir à écouter ses mésaventures. A quoi d'autre peut servir une meilleure amie?

— C'est un indépendant.

Même dans mon état de décrépitude affective, j'ai du mal à retenir un sourire. Les indépendants sont les meilleurs. Ou du moins les plus bizarres.

— Où l’as-tu rencontré?

— Au marché aux fleurs, côté grossistes. J’y suis allée hier pour acheter des herbes.

— Oooohh... Un homme qui connaît les fleurs!

Je mets toute mon énergie à faire semblant d’être impressionnée.

— Oui, mais je ne l’avais encore jamais vu là-bas. Il s’est pointé dans une camionnette Chevrolet poussiéreuse... l’Américain basique qui ne pense qu’au base-ball, à maman et à ses tartes aux pommes! Une vraie armoire à glace : on dirait le frère de Grizzly Adams, en plus athlétique !

En entendant parler du pick-up, j’ai comme un pincement au cœur. Mais je continue, coûte que coûte.

— Tu as donc craqué pour ce grand amoureux de la nature aux goûts simples ?

— Les apparences sont parfois trompeuses.

— Ah, oui ?

J’essaie de ne pas avoir l’air trop pathétique compte tenu de ma déception de la veille.

Melissa n’a pas remarqué que, l’espace d’un instant, j’ai eu l’esprit ailleurs en pensant à mon propre rendez-vous raté. Parcourue de frissons, elle tire sur la large liquette qu’elle a revêtue pour notre cours de yoga.

— Au début, je n’ai rien vu d’anormal. Il a laissé sa camionnette au marché aux fleurs et nous avons pris le métro jusqu’à Chinatown. Lorsque nous nous sommes retrouvés dans la rue, il a sorti brusquement un flacon de gel hydro-alcoolique. Tu sais, ce truc antiseptique pour les mains.

Je hoche la tête en me demandant où elle veut en venir. Melissa supporte très mal les mecs tordus. Et je ne pense pas que Purell remporte un franc succès auprès d’elle.

— Il m’a dit : « Un peu de gel ? » et je me suis dit : « Pourquoi pas ? » Nous venions de tripoter des tas d’herbes à ce marché. Quant au métro, c’est... le métro !

Je hoche la tête en disant d’une voix aussi neutre que possible :

— Si je comprends bien, tu ne veux pas de ce mec parce qu’il t’a proposé du gel pour les mains ?

Melissa me lance un regard furax et se met à tourner son café avant d’ajouter :

— Ce n’est pas le gel après le métro qui m’a dérangée.

— Alors, où est le problème ?

— Le problème, c’est qu’après le métro il a remis ça. Nous avons décidé de manger chez Tony

Cheng. Tu connais ? Le barbecue mongol... Ce restaurant aux lourdes portes vitrées ?

— Mais, oui, j'adore ce restau ! C'est celui avec les lions chinois dehors, pour protéger le monde de catastrophes.

Melissa soupire.

— Apparemment, ces statues ne suffisent pas à protéger les portes des bactéries. Kevin a tenu à se mettre du gel sur les mains après avoir poussé les portes.

Je prends un malin plaisir à lui concocter une explication.

— C'est vrai qu'il y a des centaines de mains qui les touchent tous les jours...

Impassible, Melissa me répond :

— Sans parler des portes à l'intérieur du restaurant. Celles à l'entrée de la salle.

— Il s'est encore mis du gel après les avoir touchées ?

Je fais des efforts pour ne pas rire.

— Et aussi après avoir déplié sa serviette de table qui contenait ses couverts en argent, puis après avoir rassemblé dans un bol les ingrédients du barbecue. Et après que le chef lui a redonné son plat après un peu plus de cuisson.

— Ce n'est pas possible, tu te fiches de moi !

Melissa fait la grimace et avale d'un trait son café glacé.

— Est-ce que j'ai l'air d'une femme qui raconte des craques ?

— Ce gel est une vraie saloperie, Melissa. Il contient à peu près quatre-vingt-dix pour cent d'alcool. Une cata pour les cuticules !

C'est en tout cas ce que Neko m'a dit, une fois.

Melissa fait tourner les glaçons dans sa tasse, puis elle tend les mains devant elle pour examiner la base de ses ongles comme s'ils détenaient le secret de l'Univers.

Elle confirme.

— Exact. C'est la mort des cuticules.

L'œil rivé sur ses mains, je dis avec une pointe d'horreur dans la voix (et le ventre noué) :

— Non! Ne me dis pas que...

Elle confirme d'un ton grave.

— Si!

— Tu as fait comme lui ? Tu t'es mis du gel à chaque fois ?

Melissa glapit.

— J'étais censée faire quoi ? Il n'a pas arrêté de me tendre le flacon, avec chaque fois le même petit sourire, en disant : « Un peu de gel ? » Je lisais l'inquiétude sur son visage, et si j'avais refusé, il m'aurait prise pour une sorte de barbare. Ou pire encore, il aurait pu appeler les services de santé pour leur annoncer qu'il avait trouvé le vecteur de contamination de toutes les maladies recensées en Amérique du Nord.

Je demande, luttant toujours contre l'incrédulité :

— Mais, enfin, ça fait cinq doses de gel en moins d'un quart d'heure!

— Et je ne parle pas du moment où il a payé l'addition. As-tu seulement idée de ce qu'ils font quand ils prennent ta carte et partent avec dans l'arrière-salle ?

Elle secoue la tête.

— J'ai attrapé un taxi dès que j'ai pu. Je me suis dit que ça valait la peine de payer la course, ne serait-ce que pour pouvoir sauver les restes de peau intacte que j'avais sur les paumes!

— Attends un peu... ton don Juan ne t'a pas embrassée pour te dire au revoir?

— Je n'allais quand même pas m'exposer à une nouvelle épreuve. Je suis certaine qu'il m'aurait obligée d'abord à me brosser les dents et à utiliser du fil dentaire, sans oublier le rinçage à la Listerine !

Je descends mon thé citron en affirmant ma totale solidarité avec ces femmes dont le sort douloureux est d'être ballottées sur les mers du célibat.

— Encore un qui mord la poussière ! Je ne sais pas comment tu fais.

Melissa s'écrie soudain comme si elle venait de faire une brillante découverte :

— Au fait... je voulais te demander...

— Quoi?

— Que dirais-tu si...

Elle se ravise et regarde ailleurs.

Je repose ma question.

— Quoi?

— C'est une idée stupide.

La voilà qui vire au rouge tomate. Ma meilleure amie, si obstinée, si directe, et qui n'a pas l'habitude de mâcher ses mots, se met à rougir comme une écolière !

J'insiste en haussant le ton :

— Alors, c'est quoi?

J'ai parlé si fort que les deux hippies tatoués de la table d'à côté se retournent vers nous.

Melissa joue avec le sachet de sucre vide qu'elle a utilisé pour son café.

— Que dirais-tu si je sortais avec...

Elle déglutit péniblement. J'essaie d'imaginer ce qu'elle a dans la tête, mais c'est si terrible qu'elle ne parvient pas à finir sa phrase. Serait-ce un prisonnier de l'établissement pénitentiaire du coin ? Un millionnaire marié qui veut troquer sa fortune contre des faveurs sexuelles ? Un pervers reconnu qui veut l'habiller en Minnie Mouse tout en lui promettant la bague au doigt et un mariage auquel elle pourrait inviter sa grand-tante Gertrude ?

Je flanque un grand coup de poing sur la table, si fort que les hippies me jettent des regards meurtriers avant de s'installer à une autre table.

— C'est qui, bon sang?

— Un client.

— Un client ? Tu veux dire... de Cake Walk ?

Elle hoche la tête mais refuse toujours de croiser mon regard.

— Tu veux dire, un client qui paie ? Quelqu'un qui vient sur ton lieu de travail et fait affaire avec toi comme un être humain tout à fait normal ? Un homme qui a le bon goût de reconnaître la meilleure pâtisserie de tout le district de Washington et qui te fait un compliment sous la forme d'une invitation à dîner ou à voir un film avec lui ? C'est de ce style de client que tu parles ?

— Eh bien, présenté comme ça...

— Tu connais une autre façon de le dire ?

— C'est juste que ça me semble minable. Sournois. Comme si je le rencontrais pour de faux prétextes... Je déteste l'idée que la seule raison qui l'ait fait venir à la boutique toute l'année, c'était

l'idée d'avoir une compensation en retour.

— Toute l'année? Melissa, tu es déjà pratiquement fiancée à ce mec !

— Je le connais à peine.

— C'est quoi, son café préféré?

— Tous ceux qui ont du caramel dedans. Il en prend un tous les matins.

— Et son biscuit favori ?

— Celui aux amandes. Il en prend l'après-midi.

— Et son gâteau favori ?

— Le délice de pomme à la cannelle de ma grand-mère. Mais ça, il n'en achète que dans les grandes occasions.

— Où travaille-t-il ?

— Là-bas, au port. Il est avocat.

Je lui dis sèchement :

— Ça, c'est son pire côté!

— Tu trouves ?

— Melissa, réveille-toi ! Tu viens de me décrire l'homme parfait ! Il s'appelle comment? Et pourrais-tu me dire pourquoi tu n'as pas dit oui dès qu'il t'a demandé de sortir avec lui?

— Il s'appelle Rob Peterson. Et c'est impossible, je ne veux pas mélanger le travail et le plaisir. C'est un peu trop facile. Et puis, si les rapports s'enveniment, je perds un client.

J'en reste bouche bée. A force de passer des années à faire du repérage, tous ces premiers rendez-vous d'enfer lui ont ramolli le cerveau ! A moins que ce ne soient les émanations de toutes les couches de gel pour les mains qu'elle a absorbées hier.

— Melissa White, si tu perds un malheureux client, ça n'empêchera pas le monde de tourner. Mais si tu passes à côté de cette chance – la chance de sortir avec un mec totalement normal et qui fait une pause dans ton magasin pour te voir au moins deux fois par jour depuis Dieu sait combien de temps...

Ma phrase reste en suspens. C'est que je suis à court de mots et de menaces pour lui ouvrir les yeux. Je finis par lui dire :

— Melissa, s'il te plaît! Rien qu'une fois, une seule... Sors avec ton client! Dis-lui oui.

Elle me fait front.

— D'accord. J'ai la vague impression que tu as raison.

— Vague... ?

— S'il me repose la question, je lui dirai oui.

— C'est à ton tour de lui demander! Tu lui diras que tu as réfléchi!

— Je...

— Tu es bonne pour le test de l'Amitié !

Elle a l'air troublé, mais elle prend sur elle.

— Je soumetts l'idée suivante au test de l'Amitié : tu dois sortir avec lui au moins une fois.

Elle finit par accepter.

— OK pour le test.

Puis elle jette un coup d'œil à sa montre.

— Aïe ! Nous allons être en retard!

Ça, ce n'est vraiment pas de chance.

Nous avons largement le temps d'arriver dans la salle de yoga. Tout le monde est encore en train de dérouler son tapis souple, en essayant de trouver l'endroit parfait pour la séance de torture qui doit suivre. Melissa m'adresse un sourire désarmant avant d'étendre son tapis au premier rang, le plus près possible de la prof. Je hoche la tête pour lui signifier mon approbation. Personnellement, je me contente de m'installer au deuxième rang, le paradis des tire-au-flanc, suffisamment loin de l'œil perçant de la prof de Vinyasa Yoga, la dominatrice qui organise ces cours.

Je m'installe dans la posture du Demi-Lotus au centre de mon tapis. Cet exercice m'est suffisamment familier pour que je sache ce que je suis censée faire : me concentrer sur moi-même, arriver à trouver mon Moi, comprendre la paix, l'harmonie et l'équilibre de mon corps. Mais je préfère profiter de cet instant pour repasser dans ma tête l'horrible gêne que j'ai ressentie hier, à l'instant où j'ai pris conscience que rien n'allait plus entre David et moi.

Il a peut-être raison. Nous avons sans doute commis une erreur. Si je me sens aussi mal rien qu'en repensant à ce qui s'est passé, et aussi mal à l'aise au souvenir de ses lèvres qui ont...

Je me force à inspirer profondément par trois fois, selon la technique du yoga. Autour de moi, les autres élèves s'installent sur leur tapis. A ma gauche, une femme alerte qui semble avoir une cambrure naturelle faite pour la posture de la Roue prend la posture du Lotus et, apparemment, elle

atteint le nirvana en se concentrant sur sa respiration. Je me sens abattue, comme si je ne devais pas penser à David mais me concentrer sur la paix et l'harmonie que les techniques anciennes de contorsion venues de l'Inde peuvent apporter dans ma vie.

Je tente de me recentrer sur moi-même, mais je ne peux m'empêcher de laisser mon regard errer sur les autres élèves. Tout au bout de la salle, il y a un homme qui doit avoir dans les soixante-dix ans bien tassés. Il étale son tapis et se lance dans la posture de la Salutation au soleil, correcte, mais un peu bruyante. Il est clair qu'il se prend au jeu, respirant par saccades et faisant montre d'une forme physique parfaite pour adopter la bonne posture. Assises derrière le vieil homme, deux ados pouffent en se cachant derrière leurs mains.

Près de moi, un autre homme balance son tapis par terre et tente de le maintenir bien à plat sur le parquet de la salle. Mais les extrémités du tapis rebiquent en dépit de tous les efforts que l'homme déploie pour les aplatir! Je reste une minute à le regarder se battre avant que mon instinct de bibliothécaire ne me souffle de l'aider.

— Si vous retournez le tapis, il restera à plat.

L'homme semble surpris que quelqu'un ait remarqué son problème, mais il finit par me décocher un sourire. Il a de grands yeux bruns derrière des lunettes noires rondes, si bien qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau à Harry Potter (enfin, un Harry Potter adulte). Il suit mes instructions avec un petit sourire en coin, puis s'exclame avec un brin d'autodérision :

— J'inaugure un nouveau tapis!

Son sourire est une invitation au papotage.

Mais je ne suis pas prête à ça. Pas prête pour le flirt ni « pour faire connaissance ». En regardant les yeux de mon voisin, je repense aussitôt à d'autres yeux bruns avec des petites taches vertes que je connais bien. Ces yeux bruns qui m'attiraient cet après-midi encore. Je revois ses boucles rebelles couleur châtaigne, ses tempes grisonnantes que j'ai envie de toucher rien qu'en tendant la main...

Je me secoue pour reprendre pied avec la réalité.

Heureusement, je suis sauvée par le gong. Au sens propre. La prof pénètre dans la salle en transportant un plateau laqué où j'aperçois des cônes d'encens, une minuscule fiole d'huile de lavande ainsi qu'une clochette en laiton de la taille de la main. Elle pose le plateau par terre devant son tapis impeccablement plat, puis elle presse les paumes de ses mains. Elle lève ses mains jointes à la hauteur de sa poitrine, les doigts vers le plafond. Puis elle incline la tête d'un mouvement gracieux pour nous accueillir.

— Namaste.

Namaste. Je rends grâce à ce qui en vous abrite l'Univers entier. C'est la formule de salut à l'indienne qui donne le signal du début des séances de torture – faites de torsions et de mouvements pivotants – auxquelles Melissa m'a traînée.

A la demande de la prof, je m'efforce d'inspirer à fond, essayant vraiment d'atteindre l'univers qui est en moi.

Un univers empli de confusion, en ce qui me concerne. L'univers des « mais qu'ai-je fait ? », des « quelle mouche m'a piquée de coucher avec mon gardien ? »...

Très vite, le manque de temps m'empêche de penser aux malencontreuses initiatives que j'ai prises hier. J'ai besoin de toute mon énergie pour me focaliser sur mes bêtises, là, maintenant, dans la salle de yoga.

La prof commence avec des postures simples. Elle nous demande de faire une demi-douzaine de salutations au soleil, censées aider notre cœur à pomper le sang et à préparer nos esprits et nos corps. J'arrive assez bien à suivre, reprenant une posture de la Planche parfaitement maîtrisée, pour passer à la posture du Chien tête en bas. Cette série d'exercices atteint assurément son but. Lorsque nous arrivons à son terme, je respire comme une baroudeuse, essayant de toutes mes forces de contrôler mes halètements, inspirant (comme je peux !) par le nez en cinq temps plus ou moins réguliers.

La prof devient mon héroïne personnelle lorsqu'elle nous demande de prendre la posture de la Vache, une position à quatre pattes qui économise la respiration. Je tire une fois ou deux sur mon pantalon de yoga, pour qu'il ne me retombe pas dessus, puis je m'adonne à une série d'exercices d'emboîtement... à quatre pattes, la colonne vertébrale creusée, mon ventre pointant vers le sol... puis la posture du Chat, le dos rond, comme pour symboliser Halloween.

Ce mouvement me convient, je me sens bien. Il faut dire que mon dos est ravi, moi qui passe mon temps les fesses sur ma chaise à Peabridge. Je parviens même à contrôler ma respiration, à trouver un peu de la paix et de la force intérieure dont Melissa et la prof n'arrêtent pas de me parler. Tandis que nous nous relevons pour les exercices suivants, je décoche un sourire à ma meilleure amie. Finalement, elle avait raison. Les cours de yoga sont exactement ce dont j'ai besoin. C'est ce qui me permet de supporter mon emploi du temps infernal au boulot, le tumulte de ma vie de famille et le chaos que j'ai laissé à David.

La prof nous demande alors de prendre la posture de l'Aigle. Je l'ai déjà fait. Une fois. Il y a des siècles, quand je croyais dans le pouvoir de la concentration. Et de l'équilibre.

Je me tiens le plus droit possible. Je me dis in petto de ne pas prêter attention aux corps parfaits qui m'entourent, à ces femmes qui semblent avoir été sculptées dans leur pantalon de yoga et dans leurs T-shirts moulants. Je lève les mains, je plie les coudes et j'opère un savant mouvement de contorsion qui me tiraille du côté des épaules. Mais je sais très bien qu'il y a un début à tout et qu'il faut faire de son mieux pour viser la perfection. Je choisis un point sur le mur devant moi et je le regarde fixement comme si le fait de me concentrer en cet instant précis sur cette posture, et dans cette salle, était la chose la plus importante de toute ma vie. Le fait que nous soyons tous embarqués sur le même bateau et que nous fassions tant efforts pour trouver l'équilibre, la paix et l'harmonie, me sécurise.

Je lève ma jambe droite, le genou tourné vers l'extérieur, et je fais glisser mon pied à l'intérieur de mon mollet gauche, puis de mon genou gauche et de ma cuisse gauche.

Voilà que l’Aigle trébuche et part en avant, atterrissant deux pas plus loin sur le tapis de Melissa.

D’un bond, je reprends ma place sur le mien. C’est tout juste si Melissa s’est aperçue de ma présence. Il faut dire qu’elle a parfaitement pris la posture de l’Aigle et qu’elle est totalement détendue.

J’ai un peu honte de moi. Je décide de renouveler ma tentative. Je me remets droite, les bras tournés et les yeux rivés sur le point, une jambe en l’air.

Je trébuche de nouveau... mais je réussis au moins à rester sur mon tapis. Ça, c’est la bonne nouvelle. La mauvaise, c’est que je suis la seule élève à n’avoir pas pu tenir la posture. Même le nouveau, celui qui s’est installé à côté de moi, a réussi à contrôler le balancement de son corps et à garder l’équilibre.

Je me ressaisis une fois de plus et je répète mes mouvements en serrant les dents : les bras, les yeux, la jambe.

Et je me retrouve de nouveau par terre. Je me relève en vacillant et...

— Hé... doucement!

Le mec d’à côté a abandonné sa posture de l’Aigle juste à temps pour m’empêcher de l’envoyer valser jusqu’au milieu de la salle. Melissa se retourne pour me regarder. Toute la classe fait de même. J’ai l’impression d’être un genre de monstre de foire.

La prof me dit calmement, d’une voix apaisante :

— Si jamais vous trouvez une posture trop difficile, rappelez-vous que vous pouvez prendre la posture de l’Enfant. Trouvez votre équilibre. Allez-y.

Mince alors! Je ne vais quand même pas tomber aussi bas! Et puis, d’ailleurs, j’en ai ras la casquette. Je ne passerai pas deux heures de plus dans cette salle à me contorsionner. J’accroche le regard de Melissa et j’articule en silence : « Je t’appelle plus tard », puis j’agite les doigts près de mon oreille, une façon universelle de dire : « Je te passe un coup de fil. » Je ramasse mon tapis vite fait et je me dirige vers la porte avant que la prof, médusée, ait le temps d’ajouter quoi que ce soit. Ou de suggérer une autre posture à tous ces gens qui sont de parfaits yogis.

Debout dans le couloir, je reprends mon souffle. Impossible de dire si c’est à cause de mes tentatives infructueuses de prendre la posture de l’Aigle que je suis essoufflée, ou encore si c’est parce que je suis mortifiée d’avoir jeté l’éponge. Je me force à faire les cent pas dans le couloir, devant la salle de cours. A présent, il m’est plus facile de respirer à fond et je sens la tension quitter peu à peu mes épaules.

La porte s’ouvre, et le mec qui a amorti ma chute sort de la salle. Il a mes sandales à la main et mon sac sous le bras.

Je me lance.

— Je suis désolée...

Il me répond en me tendant mes affaires :

— Il n'y a pas de quoi. Votre amie voulait vous les rapporter, mais je lui ai proposé de le faire à sa place. J'en ai marre de ce Royaume paisible!

Je lui réponds machinalement :

— Vous vous en tiriez bien.

— Je me sentais ridicule. Si je me suis inscrit à ces cours, c'est parce que ma copine le voulait.

— Alors vous devez rejoindre les autres!

Il fait la grimace.

— Euh, j'ai parlé de ma copine, mais en fait c'est mon ex. Nous avons rompu il y a trois mois, juste après avoir payé les cours, en fait.

J'enfile tant bien que mal ma sandale à mon pied droit en disant :

— Vous auriez dû vous faire rembourser.

Puis je tends la main vers mon sac.

— Ah... plus on est fier, plus dure est la chute ! Si vous n'aviez pas abandonné la posture de l'Aigle, je suis certain que la posture d'après m'aurait fait prendre la porte.

Incroyable, non ? Le voilà qui insiste sur ma maladresse et qui me taquine parce que je lui suis rentré dedans ! Apparemment, il trouve ça aussi incroyable que moi. Il fait la grimace en ajoutant :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est moi qui serais tombé en prenant la posture suivante. J'avais déjà beaucoup de mal à assurer pour l'Aigle.

Je souris d'un air narquois, mais j'accepte son explication. Je jette un coup d'œil à ma montre.

— Merci de m'avoir rapporté mes affaires. Désolée d'être impolie, mais il faut vraiment que je file.

— Je peux vous offrir un café ?

Je réponds sans réfléchir :

— Il faut que j'aïlle quelque part.

— Vous étiez censée rester ici deux heures de plus, non ? Allez... juste un petit café! Et vous pourrez m'expliquer tous ces machins : la paix, la concentration, la médecine holistique que vous trouvez ici, vous, les femmes.

Il fait un geste en direction de la salle de yoga.

— Je suis incapable de faire ça. Personnellement, la seule chose que je trouve ici, c'est ma meilleure amie qui est d'ailleurs bien plus douée que moi. Remarquez bien, nous ne sommes pas censés nous comparer les uns aux autres.

J'imité le ton angélique de la prof :

— « Nous sommes ici pour enrichir notre esprit, pas pour nous comparer aux autres élèves. »

— C'est peut-être pour ça que la plupart des mecs ne se laissent pas embarquer dans ce genre de trucs. Nous, les hommes, devrions lancer un cours rien que pour nous. Le yoga de l'extrême. La compétition de l'ère moderne.

Il fait une affreuse grimace et prend une fausse posture de culturiste, si incongrue compte tenu de sa carrure de mec ordinaire que je ne peux m'empêcher de rigoler.

Il reprend la balle au bond.

— Voilà, c'est mieux! Une tasse de café, d'accord? Soyez gentille de me faire croire que je n'ai pas totalement perdu mon temps, cet après-midi.

— Bon, d'accord. Juste un café.

J'ai décidé d'avoir de la compagnie plutôt que de passer mon après-midi à panser un ego meurtri.

Je tends la main.

— Jane Madison.

— Will. Will Becker.

Il me tient la porte en sortant et nous nous retrouvons dans la rue. J'imagine Melissa dans la salle de yoga, prenant la posture du Chameau ou celle du Cobra ou un truc encore plus exotique. Jamais je n'arriverai à devenir une championne de yoga. Là où je me surpasse, c'est quand je joue la reine de la caféine.

— Alors ? Quoi de neuf, la belle ?

Pour la énième fois, je repousse mes cheveux derrière l'oreille.

— Pourquoi cette question ?

Neko me répond en haussant le sourcil :

— Parce que vous êtes plus nerveuse qu'un chat. Et croyez-moi, je sais de quoi je parle!

Je rétorque, en me surprenant à me mordiller la lèvre :

— Et alors, je n'ai pas le droit d'être nerveuse ? C'est le plus grand chantier auquel je m'attaque depuis des mois.

Mais pas le seul tour de magie que j'aie réussi, me dit une petite voix dans ma tête. Non, je n'ai utilisé mes pouvoirs qu'hier. Je sens encore une petite torsion au creux de l'estomac, cette étincelle qui m'a fait comprendre que mon incantation avait marché. L'étincelle qui – en principe – me rappelle que mon impair vis-à-vis de David n'aura pas de suites. Pour la énième fois, je suis prise de panique en pensant que j'ai peut-être raté mon incantation contraceptive et mal interprété les signes de magie donnés par mon corps. Mais non. Je suis suffisamment sorcière pour savoir que ça a marché. Je n'ai pas ce genre de souci, c'est déjà ça.

Ce qui ne m'empêche pas de me ronger les sangs en essayant de trouver un moyen de rester normale et naturelle lorsque mon gardien passera le seuil de ma porte.

Cela ne s'arrange pas lorsque Neko se met à humer l'air en remuant le bout de son nez avec la délicatesse d'un chat calico qui sent une odeur de saumon pourri. Je suis soudain horrifiée à l'idée qu'il puisse savoir ce qui s'est passé entre David et moi. D'accord, j'ai pris une douche depuis, et même deux, et j'ai changé de vêtements. Mais mon démon familial a des pouvoirs divinatoires très curieux chaque fois que je me ridiculise d'une manière ou d'une autre.

On frappe à la porte. Neko hoche la tête.

— Le voilà! Je savais qu'il était derrière la porte.

C'est donc tout ce qu'il a senti : l'arrivée de David et rien de plus. Aucun secret, rien d'embarrassant pour moi. Neko attend que, d'un geste, je lui donne l'autorisation d'ouvrir la porte. Je le fais sans me presser, tout en descendant à la cave, dans ma tanière. Une fois en bas, j'inspire profondément une demi-douzaine de fois avant que mes complices en magie ne me rejoignent, moi et tous mes livres.

Neko est excité comme une puce. Chacun de ses muscles est tendu sous son T-shirt noir moulant. Il porte le pantalon en cuir qu'il avait la première fois que je l'ai fait apparaître. C'était il y a plus de deux ans. Il n'était alors qu'une statue de chat. Ses élégantes chaussures de style européen lui font de

petits pieds, et je pourrais qualifier sa démarche de légère si j'ignorais la puissance latente qui est là, à fleur de peau. Il est capable de me renvoyer mes tours de magie, d'amplifier les effets de mes incantations pour en faire un vrai spectacle, obscur et mystérieux. Sans Neko, je suis une puissante sorcière. Avec Neko – si j'en crois David –, il est quasiment impossible de résister à mon pouvoir.

Et David est quelqu'un de crédible.

Il s'arrête en bas de l'escalier, comme s'il attendait l'autorisation officielle de pénétrer dans mon domaine de sorcière. Il porte un pantalon gris anthracite au pli impeccable et une chemise en coton impeccablement blanche qui ressort dans l'obscurité de l'escalier, sans plis mais sans la raideur d'une chemise amidonnée. Je jette un regard furtif à son visage en redoutant ce que je pourrais y lire, mais ses traits sont lisses. Il a l'air implacable.

On pourrait nous prendre pour les présidents des cinq cents sociétés en tête du classement de Fortune, qui se réunissent pour s'entendre sur les prix le plus illégalement du monde, si j'en crois la loi antitrust, depuis l'avènement du capitalisme. Ou pour des espions envoyés pour nous assassiner les uns les autres au profit de mystérieuses agences gouvernementales se vantant d'agir pour la paix dans le monde. Ou pour des inconnus qui se rencontrent dans le hall d'un palace.

— Bonsoir, dit-il.

On pourrait aussi nous prendre pour d'anciens amants un peu gênés, qui cherchent un moyen de continuer à travailler ensemble.

Je retire ce que j'ai dit, c'est valable seulement pour moi. David, lui, n'a pas du tout l'air affecté par ce qui s'est passé.

Neko m'observe. Je me rends compte que si je ne me ressaisis pas immédiatement et si je n'ai pas une attitude normale, mon démon va comprendre ce qui se passe.

— Bonjour!

Mais ma voix est bien trop enjouée. Je m'éclaircis la gorge et j'ajoute :

— Merci d'être venu.

Aïe. Mauvais choix de mots.

David ne réagit pas. Il se contente de regarder les rangées de livres derrière moi.

— Avez-vous réfléchi au rituel ? A ce que vous allez faire ?

Parfait. S'il se comporte comme si rien ne s'était passé, pourquoi pas moi ?

Je confirme d'un hochement de tête, avec l'aplomb dont je fais preuve chaque jour dans mon métier. D'une voix plus ferme, je m'efforce de passer pour la professionnelle accomplie que je sais pouvoir être.

— Oui !

Et voilà! Ma voix n'a pratiquement pas tremblé.

— Je vais créer une anima.

Neko s'en arrête de respirer, et je prends un plaisir pervers à savourer mon petit effet. Le sourire aux lèvres, je trouve la force de continuer.

— Je vais lui donner vie ce soir et, ensuite, je lui donnerai pour mission de redresser la situation, ici. Elle pourra utiliser ses pouvoirs et concentrer les miens pour utiliser les cristaux et les livres, pour tout remettre en ordre. Chacune des tâches qu'elle accomplira m'aidera à asseoir ma puissance et mes pouvoirs.

David plisse les yeux. Puis il déglutit, et je vois sa pomme d'Adam bouger. Je me souviens l'avoir embrassé sur la gorge et, soudain, je respire avec difficulté. Cette sensation d'essoufflement me pèse sur le cœur comme une tonne de lits de plumes. Je me dis : Concentre-toi ! C'est important.

— Avez-vous révisé la formule magique ?

Compte tenu de l'émotion qui filtre dans sa question, on dirait qu'il me demande si j'ai pensé à vérifier le bulletin météo!

— Oui. Trois fois. Du moins le souvenir que j'en ai. Je l'ai étudiée à fond l'hiver dernier.

C'est la vérité. A l'époque, j'avais encore le souvenir douloureux de ma rencontre avec l'Assemblée des sorcières. J'avais envisagé de créer une anima, une créature censée réaliser toutes les choses mystérieuses que je lui demanderai, juste pour prouver que je ne suis pas seule avec ma magie. J'ai mémorisé la formule, mais je ne l'ai pas essayée depuis que mon ordinateur portable m'a lâchée et que mon intérêt pour mes compétences en sorcellerie a faibli.

J'ai souvent improvisé quand je travaillais avec David et Neko. Mais, cette fois, je ne peux prendre aucun risque. Je sens ce qui se passe vraiment : nous amorçons un virage décisif. Ou je sauve mes pouvoirs maintenant, ou je les perds à jamais. La création d'une anima est le sortilège le plus puissant que je connaisse par cœur, l'œuvre la plus complexe que je puisse accomplir sans l'aide des grimoires dont l'encre s'effacera à mon contact.

Je regarde Neko en me demandant ce qu'il pense de mon idée. L'année dernière, quand j'ai combattu l'Assemblée des sorcières, l'autonomie de Neko a été remise en cause. David l'a averti je ne sais combien de fois que j'avais besoin de parfaire mes compétences de sorcière, sinon l'Assemblée me rejeterait et me reprendrait Neko. Lui et tout mon matériel.

Je soupire. En tant que bibliothécaire et spécialiste de la littérature élisabéthaine, je connais la définition de l'ironie. Si j'ai combattu l'Assemblée des sorcières et obtenu mon indépendance de sorcière pour reperdre aujourd'hui Neko et ma collection d'accessoires, au prétexte que je ne m'en sers plus, ce serait le comble de l'ironie!

David hoche la tête, acceptant ma décision comme si j'avais toujours été un petit génie. Ben voyons...

— Très bien. Si nous commençons... ?

C'est tout. Pas de temps perdu en palabres, en discussions interminables. Aucun jeu de questions-réponses pour savoir si j'ai choisi le bon rituel, les symboles corrects, la façon parfaite d'exprimer mes intentions en matière de magie.

Momentanément incapable de parler, je hoche la tête.

David fouille dans la poche de son pantalon et en sort une petite fiole d'argent. Le genre de flasque qui pourrait contenir de l'eau bénite si David appartenait à une autre école ésotérique.

— C'est quoi ?

— De l'eau de pluie recueillie par une nuit de pleine lune.

Bien sûr. Où avais-je la tête ?

— Ainsi vous saviez... Pendant tout ce temps, vous saviez ce que j'essayais de faire.

Il hausse les épaules.

— Je savais qu'il y avait une forte probabilité que vous invoquiez les éléments, quel que soit le sortilège choisi. Maintenant, je peux reprendre mon eau, si ça vous ennuie. Si vous en avez déjà, vous préférez peut-être utiliser la vôtre.

— Non !

Ma voix est encore trop stridente pour mon goût. Je jette un coup d'œil vers Neko et je constate qu'il me fixe d'un air curieux.

On sait que la curiosité est un vilain défaut... Je fais le vœu secret que Neko comprenne la signification de cet adage si jamais il tente de me poser des questions directes.

Je tends la main vers la fiole, crispant machinalement les doigts pour éviter de toucher David. Evidemment, je manque de le faire tomber. On dirait un de ces curieux ballets que font parfois deux personnes en se croisant dans un couloir, chacune faisant un pas de côté pour éviter l'autre... Après moult contorsions avec mes doigts, je finis par empoigner les siens de toutes mes forces.

J'en oublie de respirer, comme si je m'attendais à ce qu'une décharge électrique se produise entre nous. Mais non, rien. Aucune lueur résiduelle de magie. Plus d'étincelle à la suite de ma formule magique contraceptive. Rien ne laisse deviner ce qui est arrivé hier après-midi.

Mon estomac se noue et, l'espace d'un instant, je suis au bord du malaise.

David me demande de sa voix calme et douce de baryton dont il a toujours usé pour me faire travailler mes sortilèges :

— Prête?

Je ferme les yeux et j'inspire longuement, me fichant pas mal à présent des éventuels soupçons de Neko.

— Prête.

Je pose le flacon d'eau sur le haut pupitre qui occupe le centre de la cave. Un sac en toile de jute trône au centre de la surface en acajou. C'est le sac que j'ai examiné il y a une dizaine de jours, pendant que Melissa buvait ses mojitos dans la cuisine sans se douter de rien. J'essaie de ne pas penser aux runes d'argile que j'aimais tant utiliser, à ces tuiles lisses qui émettaient un bruit sec sous mes doigts tandis que je caressais leur surface lustrée.

Elles ne sont plus que poussière. De la poussière.

Je secoue la tête et je lance à David :

— Allons-y !

Il m'observe pendant un long moment et je me demande à quoi il pense. Est-il en train de mettre en doute mes pouvoirs de sorcière ? Se pose-t-il des questions sur notre petite récréation de la veille ? Doute-t-il de mon dévouement à notre cause obscure?

Je ne le saurai jamais.

Sans dire un mot, il se baisse. Il me faut un moment pour comprendre l'explication de ce mouvement gracieux : lorsqu'il se relève, il tient à la main un poignard en argent. Je jette un coup d'œil à sa cheville, mais je ne vois aucun étui caché. Je me demande une fois de plus quels autres secrets mon gardien me cache.

Bon. David prend ma tentative très au sérieux. Pour lui, cela va bien au-delà de l'art du sortilège ordinaire que lui et moi avons pratiqué si souvent ici, dans le confort de ma cave. Il élève cette magie jusqu'au plus haut niveau de mes compétences de sorcière, en s'assurant que nous bénéficions d'une totale protection astrale.

J'ai soudain la gorge sèche, au point de ne plus pouvoir déglutir. Je sais que cette incantation est importante, que ce que nous apprêtons à faire aura de lourdes conséquences. J'ai toujours été persuadée que mon avenir de sorcière dépendait de ma capacité à créer une anima. Mais je n'avais pas encore vraiment compris le sérieux de ma tentative.

Ni son danger. Car il est rare que David use de ses pouvoirs de gardien de façon aussi évidente. Je suppose qu'il sent une menace très réelle peser sur notre entreprise.

A moins que David n'ait adopté son comportement habituel de paranoïaque autoritaire.

Je n'ai pas le temps de me demander si cette dernière pensée m'angoisse ou me sécurise. David incline la tête au-dessus du poignard en marmonnant quelques mots, trop bas pour que je puisse les entendre. Au même moment, Neko se glisse près de moi.

Je sens la présence de mon démon familier sur le plan physique ainsi que magique. On dirait un miroir en bronze poli qui me renvoie mon pouvoir en émettant une sorte de rayonnement mystérieux et constant. Neko peut se vanter d'être le prince de la mode et se montrer plus critique que je ne le mérite sur le maquillage que je dois adopter ou éviter, mais lorsque je suis le dos au mur, poussée dans mes derniers retranchements pour passer du mystère à la magie, je ne peux imaginer meilleur soutien. Nos chamailleries sur le lait et les crèmes glacées ne m'ont pas fait oublier notre complicité sur le plan astral. Elle me manquait.

Dès qu'il constate que nous sommes fin prêts pour l'incantation, David hoche la tête et tend les bras devant lui, en tenant le poignard d'une main ferme devant ses yeux. Et il dit :

— « Puisse Hécate veiller sur nous et nous protéger du mal. »

Neko et moi répondons d'une même voix, comme si nous avions fait une répétition préalable :

— « Puisse Hécate nous protéger. »

David marche en décrivant un quart de cercle, la lame d'argent levée devant lui, telle une baguette de sourcier à la recherche d'un pouvoir magique. D'après les travaux que j'ai déjà effectués ici, dans cette cave, je sais qu'il se tient droit vers le nord. Il se penche légèrement, tel un courtisan découvrant la présence d'un autre seigneur plus puissant que lui.

— « Puissent la Reine du Nord et la Reine de l'Eau veiller sur nous pendant cette incantation. »

Il m'est déjà arrivé une fois d'en appeler à la rose des vents, les anciens éléments, pour me protéger. Tout en faisant une révérence en signe de respect, je me souviens de cet autre cercle de pouvoir que David a suivi avec moi, la nuit où j'ai refusé de devenir membre de l'Assemblée des sorcières de Washington. Les mots me viennent à la bouche instantanément, sans que je sois obligée de faire appel consciemment à mes souvenirs.

— « Reine de l'Eau! Nous vous demandons de protéger nos travaux et de les bénir au nom de notre mère Hécate. »

Si David est fier que je me souviens de cette incantation, il cache bien son jeu. Mais je m'abstiens de manifester le moindre agacement. Nous devons nous occuper de choses autrement plus importantes que le refus de cette tête de mule à reconnaître mes talents ! Ou cette façon obstinée d'ignorer le fait que nous avons couché ensemble en dépit des exigences de sa déontologie de gardien. Aïe ! Je m'étais pourtant promis de ne pas m'aventurer sur ce terrain...

Comme pour me ramener à la réalité, David opère un nouveau quart de cercle et se plante droit vers l'ouest.

— « Puisse le Roi de la Terre veiller sur nous pendant cette incantation. »

Je réponds :

— « Roi de la Terre, nous vous demandons de protéger nos travaux et de les bénir au nom de notre mère, Hécate. »

Viennent ensuite le sud, avec la Reine de l’Air, puis l’est avec le Roi du Feu. Lorsque David revient au point de départ du cercle, au nord, une faible lueur scintille dans l’air, un rideau d’argent qui nous sépare des spectres et des goules, et des bêtes aux longues pattes. J’ai la gorge sèche. Je ressens la formidable puissance que mon gardien vient de libérer, même si un coin de mon cerveau paranoïaque me chuchote : « Et des créatures qui nous hantent la nuit. »

Ça suffit, avec mes peurs d’enfant! J’ai un travail de femme à accomplir. Un boulot de sorcière.

Tandis que Neko et David se rapprochent du pupitre, je soulève le sac contenant la poussière d’argile. Il est plus lourd à présent que lorsque je l’ai soulevé au début. Comme si les runes détruites percevaient l’usage que je compte faire d’elles. J’inspire longuement pour ralentir les battements de mon cœur et je desserre le cordon qui ferme le haut du sac de jute.

Je commence à fourrer ma main dans le sac, mais je me dis que la poussière d’argile va se loger sous mes ongles. Sans être la plus méticuleuse des femmes, loin de là, j’imagine les grains d’argile en train de s’animer, et mon ventre se tord à la pensée d’avoir de la chair vivante sous les ongles. Fièvre d’avoir – une fois n’est pas coutume – pensé aux conséquences de mes actes, je verse un tas de poussière de taille respectable dans la paume de ma main.

Puis je psalmodie :

— « Voici la terre, car nous sommes tous poussière. »

David répète : « Car nous sommes tous poussière. » Je suis surprise. Je ne m’attendais pas à cet échange d’incantations et de réponses. Apparemment, mon gardien voit les choses différemment car il lance un regard appuyé en direction de Neko, qui couine à retardement : « Car nous sommes tous poussière. »

Bon, très bien.

Une idée folle me vient à l’esprit. Je pourrais les manipuler tous les deux, dire ce qui me passe par la tête juste pour le plaisir de les entendre répéter après moi : « Jane Madison est une puissante sorcière. Je ferai tout ce que Jane Madison me dira de faire. Jamais plus de ma vie je ne remettrai en question Jane Madison. »

Oui, bon. Je suis leur sorcière, pas leur déesse. Si je les conduis ainsi sur le chemin du ridicule, ils vont ricaner comme des malades en dépit de l’atmosphère solennelle que David a créée avec son incantation de gardien. Je sais parfaitement pourquoi il me vient de telles pensées. C’est mon esprit qui tente de m’empêcher de me concentrer sur la formule magique que je suis sur le point de prononcer. De me focaliser sur cette magie qui m’effraie. Qui me terrorise.

Car si jamais mon sortilège échoue, c'en sera fini de ma « carrière » de sorcière.

Avant que j'aie le temps de m'appesantir sur cette éventualité, j'agrippe la fiole d'eau de pluie que David a apportée. Et je clame d'une voix tonitruante :

— « Voici l'Eau. Car l'eau crée un lien entre nous. »

Mes fidèles répètent après moi :

— « Car l'eau crée un lien entre nous. »

Je me force à occulter pour l'instant le plaisir de savoir que j'ai des adeptes.

Je verse l'équivalent d'une cuillère à soupe d'eau dans la paume de ma main, au milieu de la poussière d'argile. Au début, l'eau stagne en haut des grains rouges et glisse comme une perle géante de mercure. Mais lorsque j'enfonce le bout de mon doigt dedans, un doigt qui ne demande qu'à trembler, la tension à la surface de l'eau disparaît. L'eau s'infiltré dans l'argile, modifiant sa couleur. Elle prend une teinte rouge sang.

Sans me laisser le temps d'être terrorisée par cette image, je me mets à pétrir la terre et l'eau pour en faire de l'argile épaisse. Forte de l'expérience acquise dans les jardins d'enfants et que j'avais oubliée depuis longtemps, je réussis à façonner une forme à peu près humaine, en pinçant ici pour les jambes, là pour les bras. Puis je place en haut une boule informe censée représenter la tête. Je suis tellement concentrée que je m'en mords la langue. Mais cela ne suffit pas à m'empêcher de laisser mon esprit vagabonder. Cela me rappelle cette chose immonde que j'ai fabriquée pour mamie à l'occasion d'Halloween, il y a très longtemps. Je me vois encore roulant consciencieusement ma boule de pâte à modeler, pinçant légèrement le sommet pour faire la queue de la citrouille puis piquant la pâte à la place des yeux, avant d'utiliser un crayon bien taillé pour effectuer des découpes parfaites en forme de cônes. Mamie a sans doute conservé cette horrible chose quelque part dans son appartement.

Je me rends compte, cette fois encore, que mes pensées vagabondes ne sont là que pour me faire oublier ma peur. Je me reconcentre donc sur ce que j'accomplis. Le corps, les bras, les jambes, la tête : tout y est.

Je jette un coup d'œil à David et Neko. Ils ont tous deux le visage impassible. Je lève la figurine jusqu'à ma bouche et, esquissant une moue, je souffle doucement dessus en murmurant, comme si j'avais peur de rompre l'équilibre que je suis en train de créer : « Et voici l'Air. Car c'est par l'Air que nous sommes tous portés. »

J'emprisonne la figurine d'argile dans ma paume et, de l'un de mes doigts libres, je me touche la tête, la gorge et le cœur, accomplissant par ces gestes l'offrande de mes pensées, de ma parole et de mon esprit aux puissances des forces obscures. Avant même que j'aie le temps de me demander si j'ai concentré assez d'énergie magique, si j'ai suffisamment de puissance pour effectuer le sortilège que j'ai choisi, je murmure :

De l'obscurité, la lumière jaillira

Et du néant quelque chose apparaîtra.

Que les énergies s'unissent,

Que les ténèbres se dissipent.

La flamme alors crépitera

Et le feu triomphera.

Ai-je emmagasiné suffisamment d'énergie? J'adresse une prière silencieuse à une entité sans nom pour avoir les moyens de donner vie à mon anima.

« Emancipons l'Art. » Cette formule me vient spontanément, sans doute une nouvelle tentative de mon esprit sournois pour se dérober à l'œuvre que je suis près de réaliser, pour échapper au mystère et à la tension sexuelle qui règnent dans cette cave. Dans un flash, j'aperçois l'affiche de La tempête au mur du Starbucks, et l'image du visage imposant de Prospero. Ce visage qui ressemble étrangement à celui de David.

Et puis soudain me vient une mauvaise pensée. Je me revois avec David, étendue près de lui sur le lit de sa splendide chambre qu'on croirait tout droit sortie de chez Pottery Barn. Je me rappelle la façon dont David a repoussé les cheveux de mon visage, et surtout son regard, qui m'a paru si différent.

Un frisson me parcourt, et je force mon esprit à se focaliser sur l'instant présent. Je sens une énergie circuler d'un côté à l'autre du pupitre, puis s'accumuler au centre de sa surface en acajou. Je tends les doigts de ma main libre en fermant les yeux, pour rassembler toute l'énergie nécessaire à mon incantation, chassant le souvenir de ces instants coupables passés avec mon gardien, repoussant ma peine, ma honte et ma confusion. Je me redis : « Emancipons l'Art », puis je chasse ces mots de ma tête, car ce que j'ai le pouvoir de faire va bien au-delà de la création artistique. C'est de la magie.

Une minuscule boule de feu surgit du pupitre. Elle brûle sans consumer le bois.

Il n'y a pas de quoi pavoiser. Pour la sorcière la plus puissante de la côte Est – si j'en crois mon gardien –, il n'y a vraiment pas là de quoi se vanter. N'importe quelle sorcière de l'Assemblée de Washington est capable de faire ça les yeux fermés et les doigts dans le nez !

Mais ça marche. Et c'est mon œuvre.

La minuscule boule de feu grandit sur le pupitre en bois, de la largeur de ma main. Elle vacille et les flammes miniatures pourpre, magenta et orange soleil, dégagent de la chaleur, mais ne consomment rien. Tout n'est que magie.

Ignorant combien de temps je pourrai faire durer ce sortilège, je pose ma poupée d'argile au centre des flammes en disant :

— « Et voici le Feu. Car le Feu nous anime tous. »

Je suis surprise de constater que je respire avec peine. Mes réserves d'énergie s'amenuisent. J'en ai dépensé plus que je ne le croyais.

« Car le Feu nous anime tous. »

Je fixe la figurine des yeux et je vois les flammes magiques la cuire. Elle prend corps peu à peu, mais la silhouette est toujours informe. Tout à coup, j'ai peur de ne pas avoir la force de continuer, de ne pas pouvoir réveiller l'esprit de ma création. D'avoir déjà tellement donné pour elle – trop peut-être. Et de ne pas avoir suffisamment d'énergie pour finir ce que j'ai commencé.

Mais, avant que je puisse faire un pas en arrière, capituler et m'écrouler sur le canapé de cuir craquelé en suppliant David de me laisser une seconde chance avec une formule magique plus simple et plus facile, quelque chose que je sois capable de faire de bout en bout, voici que Neko se glisse à mes côtés. Il s'appuie sur mon épaule, à moins que ce ne soit moi qui m'appuie sur lui. Puis il incline la tête vers moi.

Sa présence physique renforce mes pouvoirs de sorcière devenus fragiles. Comme le pare-brise d'une voiture rend plus intense la chaleur du soleil par un après-midi d'été, Neko rassemble les dernières bribes d'énergie qui me restent et me les renvoie, plus brillantes encore. L'espace d'un instant, je plonge avec délice dans cette énergie retrouvée.

Me voici dans un espace magique, hors du cours normal du temps. Ma cave de Georgetown n'a rien à voir avec tout ce qui m'entourne. C'est un lieu à part, comme une île perdue dans une mer tropicale. Les livres alignés sur mes étagères ont appartenu à des sorcières célèbres, à des femmes puissantes. Je suis comme Miranda dans *La tempête*, effrayée par les grimoires secrets, par la bibliothèque de son île enchantée. Je suis Miranda. Je suis différente de Prospero, je suis à part. Différente de David. Miranda. Seule.

Et cette pensée me donne la concentration nécessaire pour continuer.

J'ai déjà fait le plus dur en invoquant les éléments, en les rassemblant et en leur donnant forme. Tout ce qui me reste à faire, c'est de donner à cette forme un nom. Et d'opérer la transformation finale.

Me concentrant sur l'esprit de Shakespeare, je tends la main au-dessus de ma créature d'argile. Je me laisse aller à penser une dernière fois : « Emancipons l'Art. » Puis je dis :

— Ariel. Je te donne pour nom Ariel.

Je ferme les yeux et je conjugue les forces des quatre brins d'énergie que j'ai fait naître : la terre et l'air, le feu et l'eau. Je les tisse pour en faire un vêtement, une peau. Une chair vivante, qui respire. Je puise au plus profond de ma réserve occulte, j'invoque mes dernières forces magiques nourries des sortilèges de purification et de chaleur. Et la magie du sexe. Je fais appel au souvenir de toutes mes incantations, de tous ces cristaux que j'ai ensorcelés, de ces potions que j'ai concoctées par des nuits de pleine lune argentée.

Je murmure de nouveau : « Ariel », et subitement tombe une sorte de rideau obscur. Un voile de ténèbres s'abat sur tout ce qui est présent. Puis c'est le retour progressif vers la lumière, et je reprends possession de toutes mes facultés.

Je regarde le pupitre. La figurine a disparu.

A sa place, accroupie au bas de la structure en acajou, se tient une frêle jeune femme. Sa peau est si pâle qu'on la croirait sculptée dans la glace. Ses veines délicates affleurent presque à la surface, et ses cheveux sont aussi sombres qu'un champ fraîchement retourné. Elle est couverte d'un voile de soie diaphane, comme si elle avait transformé en vêtement le feu qui l'a fait naître.

J'ai créé une anima.

Je titube, autant en pensant à ce que je viens d'accomplir qu'en ressentant cette impression de vide, de dépouillement de mon pouvoir magique. Le sortilège de l'anima m'a coûté bien plus que je ne le pensais. Il a puisé au plus profond de mon être, m'a vidée de toutes mes énergies.

C'est ce que je devais éprouver au quotidien avant d'avoir réveillé Neko, avant de découvrir que j'étais une sorcière. J'étais vide. Affamée. Seule. Cherchant désespérément une solution dont l'existence même me semblait douteuse.

Je regarde David. Il a l'air satisfait. Son sourire me rappelle combien il s'est investi dans mon initiation à la sorcellerie. Neko, en revanche, est manifestement nerveux vis-à-vis de la nouvelle venue, celle que j'ai créée en puisant au plus profond de moi mes mystérieux pouvoirs.

La créature bouge, tend un pied sous sa délicate enveloppe. Neko s'éloigne de moi d'un bond, frissonnant comme un chat surpris par une pluie d'orage. Dès que nous perdons le contact, la présence de Neko n'est plus qu'un souvenir, comme le fantôme d'un membre amputé.

Mon Ariel s'assied, agrippant sa soie avec une grâce que j'imaginai seulement la voir posséder. Elle fait lentement le tour de la pièce, et c'est à peine si elle remarque la présence de Neko et de David. En revanche, elle se focalise sur moi et fait un pas, un seul pas vers moi en titubant et incline la tête en disant :

— Sorcière.

Sauf qu'elle ne le dit pas.

Elle le pense.

Et ce qu'elle pense arrive directement dans ma tête.

Je jette un bref coup d'œil sur mon gardien et mon démon familial, mais apparemment ils ignorent tout de la communication qui s'instaure entre Ariel et moi. Je me laisse aller, pour retrouver le piège des yeux bleu ciel de celle que j'ai créée. Je pense très fort :

— Anima. Ariel.

— Qu’attendez-vous de moi, Sorcière ?

Ces mots exsudent une minuscule quantité... ou plutôt un soupçon d’énergie, une simple gouttelette. Le souvenir du pouvoir magique qui a été mien se dépose au cœur même de mon moi magique.

C’est quelque chose.

Et elle me parle. Elle me demande ce qu’elle doit faire. Ce doit être ainsi que le sortilège est censé agir. C’est sans doute comme cela que je suis censée régénérer ma force : en la faisant passer dans mon anima que je devrai ensuite pousser à en faire bon usage. A la multiplier. A me la rendre purifiée et grandie. Méconnaissable.

Je dis à Ariel en pensée, en faisant un geste vers ma réserve de pierres, dans le coin de la pièce :

— Nettoyer. D’abord ces cristaux. Tous ceux qui sont dans cette boîte.

— Je peux le faire, Sorcière. Je les laverai de leur terre. Avec mon eau.

J’essaie de plaisanter pour alléger le côté cérémonieux de son discours.

— Prenez garde à votre feu.

Mais je la sens perplexe, déroutée. Je m’empresse de penser à autre chose.

— Faites ce que vous avez dit. L’eau est parfaite.

— Oui, Sorcière. A vos ordres.

Une nouvelle gouttelette d’énergie pure se condense en moi, le fruit de notre échange. Je veux qu’Ariel me parle de nouveau, qu’elle me restitue mon énergie plus vite. Je veux qu’elle me nourrisse de l’énergie astrale qui est la mienne. Mais je sais que j’ai besoin d’être patiente et que le manque dont je souffre entre dans le cadre d’un projet plus vaste.

Ariel traverse la pièce d’un pas si gracieux qu’elle semble à peine toucher le sol. Elle s’agenouille près de la boîte en bois qui contient mes cristaux et ouvre le fermoir complexe d’une main douce et ferme.

Elle prend la première pierre qu’elle voit, une aventurine à la surface très polie. Ignorant toujours, apparemment, la présence des trois humains qui l’entourent (je doute que le terme « humain » soit le meilleur pour désigner Neko), elle porte le cristal à ses lèvres, souffle une fois dessus, et son souffle a comme un goût de pomme perceptible, même d’où je suis, à l’autre bout de la pièce. Puis elle pose la pierre malade au creux de sa main parfaite et replie ses doigts dessus. Son front se plisse, comme sous le coup d’une profonde concentration qui me fait penser à celle que déploient certains clients de la bibliothèque pour passer le temps en remplissant leurs grilles de sudoku Samourai.

Lorsqu’elle ouvre la paume de sa main et porte de nouveau l’aventurine à ses lèvres, c’est tout juste si je ne pousse pas un hurlement. Le cristal est redevenu comme avant. Les fissures qui s’étaient

multipliées à sa surface ont disparu, remplacées par une sorte de halo, une subtile et mystérieuse source d'énergie. L'aventurine a retrouvé son but premier : la guérison, la santé.

J'attends de sentir une nouvelle parcelle d'énergie intégrer mon stock de force magique. Je me prépare à recevoir un dépôt sur le compte de mon énergie occulte qui s'était considérablement appauvri depuis quelque temps. Mais il ne se passe rien.

Peut-être qu'une pierre ne suffit pas, qu'un seul cristal n'a aucun impact. J'émetts un son du plus profond de ma gorge, et Ariel lève aussitôt les yeux pour croiser mon regard.

— Oui, Sorcière?

— Rien. Continuez votre travail.

Je m'en veux de ressentir de la gratitude quand sa question me nourrit d'une nouvelle gouttelette d'énergie.

Ariel incline la tête et prend la pierre suivante.

Et, soudain, tout ce qui s'est passé me submerge. J'essaie de faire un pas en arrière, de me retourner, d'expliquer à David et à Neko la communication qui s'établit entre mon anima et moi.

David me fixe. Il a le front plissé, comme s'il était inquiet, comme s'il était perturbé par Ariel ou par les pensées que nous avons échangées, ou par autre chose de cet étrange rituel. Je sais que je devrais lui demander ce qui ne va pas, lui demander pourquoi il m'observe de cette façon.

Mais mes lèvres sont trop fatiguées pour pouvoir former des mots, et mes pieds trop épuisés pour me rapprocher des deux hommes, suffisamment près pour pouvoir chuchoter. Mes bras sont trop accablés pour se lever, faire un geste vers les cristaux, même en espérant qu'une nouvelle gouttelette de pouvoir magique apparaisse dans les profondeurs de mon énergie de sorcière.

Mon anima a dû me donner trois gouttelettes de pouvoir magique, mais mon énergie physique est totalement appauvrie.

J'ai juste le temps de garder encore les yeux ouverts pour voir David quitter son rôle de gardien protecteur. Il tend la main vers moi, le regard inquiet, mais je ne peux pas le laisser me toucher. Pas après ce qui s'est passé entre nous. Pas après cette façon qu'il a eue de me jeter de son lit hier.

Malgré mon état d'épuisement, il comprend que je le rejette et dit quelque chose à Neko. Quelque chose que je ne suis plus à même d'entendre. Mon démon familier passe un bras autour de ma taille pour m'aider à gravir l'escalier. Il me guide jusqu'à ma chambre, m'aide à m'asseoir sur mon matelas. Il allonge mes jambes et recouvre mon corps d'un jeté de coton. Je l'entends à peine quitter la pièce sur la pointe des pieds, et la conversation qu'il a ensuite avec David au salon est sans doute un effet de mon imagination.

Tout en m'enfonçant dans le sommeil, je rêve d'une nouvelle gouttelette magique pour retrouver tous mes pouvoirs de sorcière.

Je sais qu'Ariel a beaucoup de travail qui l'attend cette nuit.

7

Au petit matin, j'ai retrouvé la forme.

Je teste rapidement mon stock d'énergie, espérant le trouver plein grâce à la magie de mon anima. Rien. Enfin, à part les trois gouttelettes récupérées grâce à Ariel hier soir. Mais rien d'autre depuis.

J'essaie de noyer ma déception sous une douche, puis j'enfile en vitesse mon costume du XVIII^e siècle pour partir au boulot. Je ne saurais dire à quel moment je me suis habituée à poser cette armature en osier sur mes hanches, à mettre en place tous ces jupons par-dessus ces morceaux de bois cintrés et cette pièce de dentelle souple sur ma poitrine. J'ai même réussi à maîtriser quelques trucs rapides pour dompter mes cheveux auburn, et je fixe ma coiffe en mousseline avec quelques pinces quasi invisibles. Comme le dit Hamlet, c'est comme si j'étais prédisposée à le faire.

Il est vrai que le triste prince danois dit ensuite : « Plus prompt à briser une règle qu'à la respecter. » Je ne peux pas me payer le luxe de ne pas respecter le code vestimentaire de la bibliothèque Peabridge. Je me fais une grimace dans la glace.

Bien que je sois déjà en retard – comme d'habitude –, je dois descendre à la cave sur la pointe des pieds pour voir ce qui se passe du côté de mon anima. Je dois m'assurer qu'elle n'est pas en train de tremper dans une flaque géante de puissance magique incontrôlable...

Ariel est accroupie près de ma boîte de cristaux, comme si elle n'avait pas bougé de la nuit. Près d'elle, j'aperçois un petit tas de pierres revigorées. D'où je suis, je constate qu'elles sont brillantes et limpides, toute trace d'impureté et de rayure a été balayée au contact de la main de ma gouvernante astrale.

Je fais mentalement une approche timide de mes pouvoirs en me demandant pourquoi ma force n'a pas été renforcée par toute l'opération. Après tout, David a été très clair quant aux avantages de ce sortilège. Plus j'utilise mes pouvoirs, plus je retrouve ma force. Ariel n'étant qu'un prolongement de moi, c'est moi qui dois récolter les bénéfices de son travail.

Sauf que ce n'est pas le cas.

Je n'ai pas perdu les quelques gouttelettes d'énergie qu'elle m'a transmises hier soir. Elles continuent d'ailleurs de scintiller comme des bouteilles de lait perdues dans la glacière d'une épicerie, une nuit de tempête de neige à Washington. Mais la quantité d'énergie n'a pas changé. Aucun gain à noter.

Quelque chose cloche, et David l'a senti. Il s'apprêtait à me le dire.

Mais je me trompe peut-être. Il est possible que ce soit le fruit de mon imagination, alors que, épuisée au dernier degré, je luttais de toutes mes forces pour tenir debout.

A qui est-ce que je veux faire croire ça ? J'ignore totalement comment cette anima est censée travailler. J'ai étudié ce sortilège pendant l'hiver car je voulais créer un être vivant, une créature que je pourrais utiliser pour faire un pied de nez à l'Assemblée des sorcières. Je n'avais pas pour objectif de récupérer mes pouvoirs de sorcière ni de fabriquer une sorte de boomerang astral.

Il faut que je demande à David ce qui se passe.

Le problème, c'est que je n'en ai pas envie. Je ferme les yeux et j'inspire longuement. Je vois encore son regard calme et bienveillant lorsqu'il a mobilisé Neko pour m'assister. Y avait-il également de la pitié dans ses yeux?

J'ai déjà eu le tort de penser à David pendant que je réveillais Ariel, et de laisser cette stupide affiche pour la pub de La tempête détourner mon attention. Je ne vais tout de même pas courir après lui en pleurant! Il me dirait sans doute qu'il me faut juste être patiente, que la magie ne vient pas forcément sur commande, qu'il faut parfois prendre du temps pour accomplir certaines choses. Surtout quand on a été comme moi aussi irresponsable. Moi qui ai superbement ignoré mes pouvoirs des jours, des semaines, des mois entiers... C'est comme un régime. Ce n'est pas en faisant des kilomètres de tapis roulant pendant une matinée qu'on perd les kilos de graisse accumulés après toute une vie à se gaver de glaces Ben & Jerry !

Il faut juste que je donne à Ariel le temps de faire son travail. Après tout, la puissance magique qu'elle doit générer doit bien aller quelque part... Je pourrai réclamer la part qui me revient plus tard, quand je me serai habituée aux côtés étranges de mon anima.

C'est vrai que son comportement est mystérieux. Elle travaille dans le silence le plus absolu, passant d'un cristal à l'autre avec la précision troublante d'un aveugle qui se déplace dans un espace familier. Elle sort une minuscule apatite de son compartiment, et l'horrible teinte grise se mue en bleu transparent tandis qu'elle officie. Je me demande si Ariel se sent elle-même stimulée pendant l'opération.

Je lui dis, en espérant qu'un encouragement de ma part puisse changer le cours des événements :

— Bon travail, Ariel !

Elle se retourne lentement vers moi, comme si elle marchait dans son sommeil. Puis elle dit « sorcière », et dans ma tête, le mot est prononcé d'une voix blanche.

Je dis tout haut (parce que ça me paraît plus naturel) :

— Euh... continuez à faire ce que vous faites.

Elle répète le mot « sorcière », et je décide de croire que c'est sa façon à elle de prendre acte de mes instructions.

— Super! Les cristaux vont vous mobiliser au moins le reste de la journée.

La seule réponse de mon anima est « sorcière ».

Après qu'elle a prononcé ce mot pour la troisième fois, un léger regain d'énergie vient alimenter mes maigres réserves. En très faible quantité, mais c'est toujours mieux que rien. Et puis Ariel ne me donne pas de conseil vestimentaire comme Neko le fait en permanence. Je repense à mon démon familier qui s'est installé confortablement chez moi pendant plus de deux ans. Dans l'intimité de ma maison. Même quand il n'était pas au cottage, il y avait toujours un lien ténu entre nous que je pouvais utiliser pour le convoquer d'urgence. Et j'ai justement besoin de réconfort, en cet instant précis.

Je me connecte à lui.

Mais la connexion ne se fait plus.

Là où elle était, je sens une sorte de sillon creusé par un ruissellement d'eau. Il y a bien une petite lueur, le reflet de cet ancien lien qui nous unissait. Mais mon énergie a bel et bien disparu. Je l'ai investie dans la création de cet être mystérieux qui travaille en silence devant moi.

Est-ce de cela que David voulait me parler lorsqu'il m'a dit que la perte de mon pouvoir libérerait Neko ? Une autre sorcière aurait-elle réussi à trouver mon démon familier et à me le voler pour son usage personnel ?

Je me concentre et je prononce mentalement son nom. Neko ! Pas de réponse, qu'elle soit magique ou non.

Je grimpe les marches d'escalier et j'attrape mon téléphone portable là où je l'ai déposé hier soir, sur la table basse. Je vais plus vite à composer le numéro abrégé de Neko qui figure dans mon répertoire qu'à appuyer sur dix touches de mon téléphone fixe. Ça sonne une fois, deux fois... Rien. Je finis par éteindre mon portable en essayant de me convaincre que ce silence radio ne veut rien dire. Neko a quitté mon cottage tard hier soir. Jacques et lui sont probablement toujours enroulés dans leurs draps, dans l'intimité de leur boudoir.

Il faut que j'appelle David.

Je ne peux pas appeler David.

Il le faut.

Lui non plus ne répond pas. Mais il a au moins un répondeur.

— David, c'est moi. Je ne sens plus la présence de Neko. Je crois que cette histoire d'Ariel ne marche pas. Appelez-moi.

J'ai essayé de prendre un ton calme. Décontracté. Détaché.

Mon cœur bat si fort que j'ai beaucoup de mal à respirer, mais il faut bien que j'aille au boulot.

Evelyn monte la garde à la porte de Peabridge. Elle hoche la tête en signe de bienvenue tandis que je m'engouffre dans l'entrée avec moins d'une minute à lui accorder.

Elle me demande :

— Comment s'est passé votre week-end, Jane ?

Son visage est encore plus poudré que d'habitude, comme si elle essayait d'estomper son côté rougeaud qui jure avec son tailleur magenta et pêche.

— Très bien.

Je me dis qu'il vaut mieux simplifier les choses. Pas la peine de parler à Evelyn de mon erreur avec David. Ni de mon échec au cours de yoga. Ni de la créature mystérieuse accroupie dans la cave du cottage du jardinier de Peabridge.

Le mot « simple » sera d'ailleurs mon mantra du jour. Je vais jouer mon rôle de bibliothécaire modèle, de professionnelle concentrée dans sa tâche. De toute façon, je ne peux rien faire concernant mes problèmes de magie. Je dois attendre que David me rappelle.

Avant que j'aie la possibilité de concocter un mensonge bénin sur mes mésaventures du week-end, il y a soudain un regain d'activité sur les marches de la bibliothèque, et j'aperçois comme dans un flash un pantalon de mousseline teint en bleu indigo.

Evelyn s'exclame :

— Kit!

Ma stagiaire répond :

— Je suis là ! Et à l'heure!

Elle brandit une grande boîte en carton.

— Et j'ai acheté des gâteaux chez Cake Walk !

Evelyn jette un coup d'œil vers la pendule géante fixée au mur, au-dessus du bar.

— C'est-à-dire, il est juste 9 heures.

Je vois bien qu'elle a quelque chose à dire. Peut-être veut-elle se lancer dans une énième explication pour souligner que Katherine Elizabeth Montague – dite Kit – devrait porter une robe et non une tenue de garçon.

Mais Kit m'est trop utile pour que je la perde. Je l'attrape par le bras en lui disant :

— Nous ferions mieux de nous tenir prêtes pour la première vague de clients au bar, avant le début de la conférence sur l'histoire coloniale.

Kit me décoche un sourire reconnaissant et me suit dans la grande salle des ouvrages de référence.

Elle s'occupe aussitôt du café-bar avec des gestes rapides, automatiques.

Kit est diplômée depuis mai de l'université de Georgetown. Elle a passé son été en ville pour éviter de rentrer chez elle et retrouver une famille horriblement grande dans un New York horriblement surpeuplé.

Kit a été admise à suivre les programmes de politique publique à Harvard et à Brown. C'est une candidate tellement motivante que les deux écoles lui ont proposé chacune une bourse d'études à taux plein. Elle sait qu'elle veut changer le monde, se focaliser sur l'enseignement et tous les domaines où le collectif que nous sommes ne répond pas aux attentes des enfants de l'Amérique.

Mais elle sait aussi que le reste de sa vie est suspendu à la décision qu'elle doit prendre. Harvard ou Brown ? Harvard. Brown. Elle ne peut pas se tromper. Mais elle veut que ça se passe bien. Elle a donc demandé un délai pour les deux formations et s'est engagée à travailler pendant un an pour réfléchir avant de prendre sa décision.

Un travail sans salaire. Elle est devenue stagiaire à la bibliothèque Peabridge parce que nous sommes à proximité de l'université de Georgetown, que nous sommes connus, et surtout parce qu'elle passait par là le jour où nous avons mis une annonce sur la vitre de l'entrée pour proposer un stage (une de mes petites idées lorsque je me suis rendu compte que j'assassinerais les enfants qui viendraient à notre prochaine conférence si je devais continuer à le faire sans aide). J'ignore comment Kit subvient à ses besoins. J'ai peur de lui poser la question, de crainte qu'elle n'avoue ne pas pouvoir joindre les deux bouts et nous annonce qu'elle doit partir.

Or, Kit est parfaite pour ce job. Elle possède des connaissances universitaires, ce qu'Evelyn souhaitait, et elle adore travailler avec des gamins, ce qui personnellement m'impressionne beaucoup. Le seul hic, c'est que Kit refuse absolument de porter des habits d'époque coloniale. Elle dit : « Comment voulez-vous que je fasse ? Que je coure après les mômes en me prenant les pieds dans huit couches de jupons ? »

Je partage entièrement son avis. C'est d'ailleurs la raison principale qui m'a poussée à chercher une stagiaire. J'en ai ras le bol de courser des gamins.

Kit est la seule qui soit arrivée à un compromis. Elle veut bien porter le costume colonial... à condition que ce soit l'habit le plus pratique, celui d'un jeune homme du XVIIIe siècle. Le premier jour, Evelyn a bien protesté, mais ses objections ont été balayées par les arguments de notre astucieuse diplômée universitaire : 1) les gosses doivent connaître autre chose que les seuls habits de femme ; 2) nous avons un surplus de vêtements d'hommes qui ont été donnés à Peabridge par la fondation privée Colonial Williamsburg ; et 3) (l'argument massue, selon moi) Kit pourrait attirer ainsi vêtue davantage de garçons à notre programme d'été, ce qui ferait augmenter le nombre de clients de la bonne tranche d'âge de la bibliothèque dans la communauté de Georgetown.

Kit a un avenir certain dans l'élaboration de la politique du secteur public. Son argumentation a totalement convaincu Evelyn, et j'ai hérité d'une stagiaire qui m'a libérée de mes tâches ingrates. En outre, comme ma bienfaitrice habite à un pâté de maisons de Cake Walk, elle nous apporte des gâteaux tous les matins, ainsi que les derniers potins venant de Melissa.

Tandis que nous sortons les pâtisseries de leur boîte, Kit s'exclame, jugeant sans doute le moment propice :

— Au fait, Melissa m'a chargée de te transmettre un message !

— Elle a gagné à la loterie et nous allons devoir nous débrouiller pour résoudre notre problème de gâteaux jusqu'à la fin de l'année?

Kit fait la grimace en secouant la tête.

— Si c'était le cas, je comprendrais le sens de son message. Non, je suis censée t'annoncer qu'elle a préparé une tournée spéciale de caravelles au caramel et qu'elle va voguer sur les flots pour voir La tempête vendredi soir. Est-ce que tu y comprends quelque chose?

Je tique en entendant l'allusion à cette satanée pièce, mais je confirme d'un hochement de tête. Des caravelles au caramel... Melissa a voulu me faire comprendre que son futur soupirant avait une préférence pour un café aux effluves de caramel. Car Melissa a dû respecter ses obligations à la suite de notre test de l'Amitié. Elle a parlé à l'avocat Rob Peterson. Ce que j'ignore, en revanche, c'est pourquoi ils vont voir la pièce de Shakespeare.

Je repense à Ariel et je fais mentalement une nouvelle tentative pour tester où j'en suis, évaluer l'accumulation d'énergie dégagee par les cristaux. Mais toujours rien. Enfin, rien de nouveau. Je jette un coup d'œil au téléphone posé sur mon bureau et supplie mentalement David de m'appeler. Mais je ne suis pas folle au point d'être déçue de son silence.

Il m'appellera quand il aura reçu mon message. David est un être responsable, toujours. Avant que je puisse m'appesantir davantage sur ces peccadilles inspirées par mon gardien, les portes de la bibliothèque s'ouvrent et une demi-douzaine de mères se pressent pour entrer, entourées de leurs moutards pleurnichards, voire carrément en larmes. Je vois un sourire éclairer le visage de Kit. C'est fou, cet enthousiasme qu'elle a pour ces gamins!

Je lui demande :

— C'est quoi ta technique ? Diviser pour régner?

Mais elle ne prend même pas la peine de hocher la tête.

— Allons-y, les enfants! On descend à la cave!

Pour ne pas paraître totalement insensible à côté de l'enthousiasme que Kit manifeste pour prendre en main sa petite troupe, je fais un sourire avant de me planquer derrière la cafétéria. Lorsque Evelyn a créé notre service boissons, j'ai mal supporté le temps que je passais au bar. Après tout, je n'avais pas suivi mes cours de bibliothécaire pour apprendre à verser le parfait latte.

Mais à présent, avec notre nouvelle carte améliorée et simplifiée, je découvre que je suis loin d'être aussi déprimée qu'avant par cette formule bibliothèque et dégustation de café. Accorder à contrecœur une simple tasse de café à ces pauvres mères de Georgetown me semblerait tout simplement grossier.

Même si je continue à penser qu'elles dépassent les bornes en me demandant de verser leur décoction caféinée sur de la glace.

Il ne me faut que quelques minutes pour toutes les servir et les installer à une table dans la salle de documentation. Elles font semblant de parler en chuchotant de l'expo « Maison et jardin » du Palais des congrès. Les chuchotements durent environ trente secondes, après quoi elles continuent de papoter d'une voix normale. Mes nerfs de bibliothécaire sont mis à rude épreuve, mais je sais qu'Evelyn souhaite que les gens du coin se sentent ici comme chez eux. Je plaque donc un sourire sur mon visage et je me dirige vers mon bureau pour faire un peu de vrai travail de bibliothécaire.

Je réajuste ma charlotte et j'allume mon vieil ordi. J'ai une demi-douzaine d'e-mails qui m'attendent, et je me plonge aussitôt dans une série de brèves recherches documentaires. Je me rappelle encore que lorsque j'ai commencé à Peabridge, pour satisfaire chaque nouvelle demande d'infos, je me mettais à explorer un tas de sources spécialisées. J'aimais apprendre de nouvelles choses, chercher de nouvelles occasions d'enrichir mon esprit.

A présent, j'ai l'impression de connaître mon sujet un peu trop bien. Il y a une personne qui me pose des questions sur les coutumes coloniales pour Thanksgiving. Encore! (Nos Pères fondateurs n'observaient pas cette fête.) Deux autres clients vont même encore plus loin en posant des questions sur Noël. Encore ! (Là, j'ai un peu plus de choses à leur dire. Ils ne seront guère contents d'apprendre qu'il n'y avait ni Père Noël ni sapin de Noël, et que les cadeaux étaient réduits à leur plus simple expression.)

J'adore aider les clients... J'ai toujours une petite pointe d'excitation lorsqu'il s'agit de repérer les rares ou obscures sources d'infos. Mais, ces derniers temps, on me pose toujours trop souvent les mêmes questions.

C'est en ouvrant un e-mail que je découvre la première demande intéressante de la journée. C'est une femme qui vit à quelques pâtés de maisons de la bibliothèque et qui voudrait trouver des infos plus pointues concernant l'agencement des jardins coloniaux et sur les moyens mis en œuvre à l'époque pour optimiser la production de légumes sur les sols pauvres. Veut-elle vraiment nourrir une famille de quatre personnes pendant l'été caniculaire juste grâce aux fruits de ses plantations sur ses quelques mètres carrés de terrain ?

Je marmonne la devise des bibliothécaires de recherche : « Ne te demande pas pourquoi. » Me souvenant d'un ouvrage spécialisé que j'ai mis en rayon quelques semaines plus tôt, je repousse ma chaise et je me promène entre les rayonnages avec ma tasse de café (une demi-dose de sirop de cannelle pour faire bonne mesure et un couvercle en plastique blanc pour assurer la protection de la collection de la bibliothèque).

Compte tenu des désastres que j'ai connus avec mes jupes coloniales, peu commodes il faut le dire, je pousse un tabouret du bout du pied pour accéder au sommet des piles. Par commodité, je pose ma tasse de café dans le coin d'un rayonnage vide, presque à la hauteur des yeux. Puis je pose le pied sur le tabouret rond aussi gracieusement que possible. Je tends le bras vers l'ouvrage dont j'ai le souvenir, certaine qu'il se cache près des volumes à la reliure de cuir élimée correspondant aux comptes d'une exploitation agricole et émanant d'un des signataires de la Déclaration

d'indépendance.

Victoire ! Le traité sur les plantations est exactement là où je le pensais !

Toujours en équilibre sur le tabouret, j'ouvre le livre et je parcours les titres des principaux chapitres en me demandant si j'ai mémorisé le contenu du bouquin aussi bien que l'endroit où il était rangé. Par habitude, je commence à me mordiller la lèvre, ce qui constitue un progrès considérable par rapport à la façon dont je passais consciencieusement mes nerfs jusqu'ici. Il fut un temps où je me rongerais les ongles jusqu'au sang en travaillant ! Maintenant, lorsque je prends conscience de mon tic nerveux, je tends la main vers ma tasse de café, bien décidée à lutter contre toutes mes mauvaises habitudes.

— Ah ! Vous voilà !

Au son de la voix, je sursaute et j'étouffe un petit cri venu du fond de ma gorge. Apparemment, j'étais bien plus absorbée que je ne le pensais dans la lecture des techniques de jardinage à l'époque coloniale. J'étais même totalement imprégnée du texte que je lisais.

J'ai beau reconnaître cette voix et éprouver une étrange sensation au creux de l'estomac, j'essaie de descendre de mon inconfortable tabouret en jonglant avec mon bouquin et ma tasse de café. Voici que, pour comble de malheur, ma charlotte choisit ce moment pour se libérer de ses pinces à cheveux (une volonté d'indépendance qu'elle manifeste au moins une douzaine de fois par jour).

Je vole au secours du livre.

Mes instincts de bibliothécaire sont fortement ancrés en moi, même dans les circonstances les plus désespérées. Je parviens à pousser le volume en avant pour le poser sur un rayonnage du haut sans en froisser une seule page. Malheureusement, côté vestimentaire, mes capacités de réaction sont beaucoup moins rapides. La tasse de café se renverse sur ma poitrine, le couvercle en plastique s'ouvre brusquement en faisant un petit bruit embarrassant qui résonne dans les travées. Mais ce bruit est bientôt couvert par un bruit d'éclaboussure tandis qu'un liquide tiède tombe en cascade sur les dalles noires et blanches. Il est couvert à son tour par le juron que je pousse en voyant la tache beige qui imprègne mon corsage. Mon corsage en dentelle. Mon corsage en dentelle blanche légère devenu transparent...

Je me retourne pour faire face à l'homme à la voix chaleureuse et au teint hâlé. Je lui dis d'une voix à peine audible :

— Will...

Je tâtonne pour remettre la main sur ma perfide charlotte perdue dans un amas de jupons. J'en ai besoin pour dissimuler mon décolleté un peu trop exposé.

Will Becker s'exclame :

— Je suis vraiment désolé !

Il a l'air tellement chagriné que je retiens tous les mots dictés par la colère que je pourrais être tentée de lui balancer à la figure.

— Oh, mon Dieu! Laissez-moi vous aider!

La main secourable qui me prend le bras est ferme. Tout en m'aidant à descendre du tabouret, il évite de porter les yeux sur la coiffe qui a bien du mal à passer pour un caraco. Dès que je retrouve le plancher des vaches, Will se baisse pour ramasser ma tasse à café vide.

Il extrait un mouchoir de sa poche, un mouchoir en coton immaculé, et il l'étale par terre, sur la flaque laiteuse. Le fait que ma dentelle soit tachée présente au moins un avantage : une grande partie de la bibliothèque a échappé à un bain de caféine. Will éponge le reste de café avec une efficacité qui rendrait mamie fière, elle qui a toujours voulu m'apprendre l'art subtil de manier la serpillière. Je profite de l'instant où il tourne la tête pour éloigner le tissu mouillé de ma poitrine, en regrettant de n'avoir pas assez de pouvoir magique. J'aurais pu marmonner une rapide incantation pour sécher le tissu.

Tandis que je croise de nouveau les bras à contrecœur sur ma poitrine (des bras mis en valeur par ma charlotte), Will répète en se redressant :

— Je suis désolé. J'aurais dû toussoter pour vous prévenir de mon arrivée.

Je l'imagine debout, à l'autre bout de la rangée de livres, s'éclaircissant la voix avec le plus grand sérieux, comme un personnage de sitcom. Bien que je sois trempée et très mal à l'aise, cette image m'arrache un sourire. J'essaie de lui poser une question avec le plus grand naturel.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Après avoir passé un an à convoiter un garçon infantile, je me méfie de tous les hommes qui entrent dans ma bibliothèque et entament une conversation banale avec moi. Surtout ceux qui m'ont vue me ridiculiser en public, au cours de yoga de Melissa par exemple. En particulier ceux qui m'ont offert un café et m'ont changé les idées pendant deux heures en me racontant, avec un grand sens de l'autodérision, des histoires sur leurs échecs en société après avoir été témoins de ma nullité au cours de yoga.

Il me dit, comme si c'était la réponse la plus normale qui soit :

— J'avais des recherches à faire.

Ce qui semble effectivement une réponse normale, vu que nous sommes dans une bibliothèque de recherche.

Mais je me méfie encore.

— Des recherches sur quoi ?

Il s'empresse de répondre :

— Sur les dépendances à l'époque coloniale. J'en ai besoin pour le projet Harrison dont je vous ai parlé.

Le projet Harrison. Il m'en a parlé au cours de cette fameuse conversation. Il a été engagé par je ne sais quel milliardaire qui a fait fortune en créant sa start-up et qui en avait marre de mener la grande vie dans un loft de San Francisco. Ce type plein aux as a décidé de rentrer chez lui en Virginie, et il voulait la réplique exacte de la maison de James Monroe, Ash Lawn-Highland. C'est Will qui a décroché la commande pour transformer une maison de campagne de l'époque coloniale en espace de vie du XXI^e siècle qui puisse convenir à un homme aussi aisé que le sultan du Brunei.

Cette histoire de dépendances de style colonial suffit peut-être à expliquer la présence de Will à la Peabridge, mais je ne peux m'empêcher d'être en rogne. Je repense à ce Bâtard ingrat qui venait régulièrement à la bibliothèque pour son avancement de professeur. Il s'est secrètement réjoui de faire de moi son assistante de recherche personnelle sans même se fendre du moindre remerciement en bas de page!

Mais qu'y a-t-il donc entre les hommes et moi ? Ces hommes qui exploitent mon bon caractère et mes talents en recherche pour leur seul bénéfice... Je serre les dents, me préparant au pire, et je teste le ton de ma voix jusqu'à ce que j'aie la certitude d'être courtoise... même si ma voix est aussi froide que la pierre.

— Je vous propose de revenir dans mon bureau. Je pourrais chercher dans mon catalogue les sources d'infos dont vous avez besoin.

— Oh ! j'ai déjà fait le nécessaire.

Il fait un geste de la main, celle qui ne tient pas le mouchoir trempé, et j'aperçois un bout de papier. Des chiffres et des lettres y figurent sous une forme bizarre que je n'ai jamais vue que dans la gravure à l'eau-forte.

— Si je lis correctement la cote, les bouquins sur les dépendances devraient se trouver ici...

Il confirme du menton, en montrant les livres qui sont derrière moi, et plus particulièrement l'étagère juste en face de mon traité de jardinage. Celle qui contient deux douzaines de livres sur les dépendances dans l'architecture coloniale.

Will ne cherchait pas à me voir pour l'aider à poursuivre ses recherches. Il a déjà fait le travail tout seul.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Oui, ils sont tous là.

Je me faufile à côté de lui. J'ai besoin de me changer, d'ôter mes vêtements trempés. Et le plus tôt sera le mieux.

— J'ai seulement besoin de connaître les rudiments.

Apparemment, l'arôme entêtant du café teinté de cannelle ne le dérange pas car il continue sur le ton de la conversation.

— J'essaie juste de me faire une idée sur l'agencement des bâtiments. Je sais que de nombreuses bâtisses d'époque avaient des clins en bois sculpté, de sorte que vus de loin, on aurait dit de la pierre. Vanitas vanitatum...

Je dis sans réfléchir :

— Comme mon cottage.

— Votre cottage ? Où est-il ?

Il sourit d'un air intéressé, ce qui crée un peu d'agacement chez moi.

— Ici, à la Peabridge. Je vis dans un ancien cottage qui a appartenu à un gardien, au fond du jardin.

— Mais comment êtes-vous arrivée là ?

— C'est une longue histoire.

Je me demande quelle serait sa réaction si je lui racontais tout... y compris l'histoire des livres cachés dans ma cave. Une autre fois, peut-être. Un jour où je ne me serai pas aspergée de café.

— Pour faire court, disons qu'on m'a permis d'emménager dans ce cottage pour réduire mon salaire.

Je sais ce qu'il voudrait me demander. J'entends déjà sa voix prononcer les mots... Je me sens rougir, piquer un fard à la pensée que cet homme puisse s'inviter chez moi au prétexte d'étudier l'architecture de la maison. Et, pourtant, je m'entends dire :

— Voulez-vous le voir? Cela pourrait vous aider dans vos recherches ?

Sans réussir tout à fait à réprimer son impatience derrière une réticence affichée, il me répond :

— Je ne voudrais pas m'imposer.

Je commence à soupirer, mais je m'arrête dès que je me rends compte que, ce faisant, mon corsage moule encore plus mon corps...

— De toute façon, il va bien falloir que je rentre me changer.

Il fait la grimace.

— Je suis vraiment désolé. J'insiste pour vous régler la note du teinturier.

— Ne vous inquiétez pas.

J'aurai peut-être un petit sortilège d'ici ce soir. Un sortilège qui fera du lavage un véritable plaisir.

Mais je n'ai aucune raison de lui révéler tous mes secrets vingt-quatre heures seulement après avoir fait sa connaissance. (Vingt-quatre heures seulement ? Il m'est arrivé tellement de choses depuis notre rencontre!)

Après tout, se voir plaquer au sol par une femme maladroite au cours d'une leçon de yoga et apprendre que cette femme est un membre rebelle de l'Assemblée des sorcières, capable de mettre en œuvre des sortilèges, ce n'est quand même pas pareil ! Du moins en théorie. J'envisage un instant d'aller chercher Ariel, pour voir si je peux enfin renforcer mes pouvoirs, mais je ne suis pas sûre de pouvoir le faire sans que ça se voie sur mon visage. Or, je n'ai aucune envie de paraître encore plus bizarre aux yeux de Will.

Apparemment, je réussis parfaitement à dissimuler le cours (ô combien étrange) de mes pensées car Will me dit en haussant les épaules :

— Permettez-moi au moins de vous inviter à déjeuner.

J'aurais dû entendre le tintement d'une sonnette d'alarme dans ma tête.

Aucun homme ne m'a jamais encore invitée à déjeuner. Je ne parle pas d'un homme qui aurait succombé... à mon pouvoir magique ou qui aurait tenté de commettre l'adultère avec moi alors que je ne demandais pas mieux. Ou qui aurait décidé de me punir d'avoir laissé tomber mes études de sorcière.

Et pourtant, pas le moindre signe d'avertissement. Pas le moindre picotement pour me prévenir d'un danger imminent. Aucune menace de catastrophe à l'horizon si jamais j'acceptais son invitation.

Il est toujours possible que mon radar relationnel se soit détraqué en même temps que mes pouvoirs magiques. Bon, d'accord, ledit radar relationnel n'a en fait jamais fonctionné, ce qui expliquerait les terribles erreurs que j'ai commises avec mon Petit Ami virtuel. Et avec l'Eunuque de l'Assemblée des sorcières. Sans oublier David.

Ce n'est pas le moment de penser à David.

Je préfère croiser les doigts en espérant que le fait d'aller déjeuner avec Will ne sera pas un vrai désastre, quitte à adresser une prière à tous les dieux des rendez-vous qui pourraient m'écouter.

En fait, il n'y a aucune raison que ça vire au drame puisque je n'attends rien de ce déjeuner. Je ne suis plus une gamine. Je ne mets pas tous mes espoirs dans les sujets que nous pourrions aborder devant notre assiette garnie. Je m'imagine même en train de commander des spaghettis au petit restau italien qui est au coin du pâté de maisons, ce qui constitue une infraction à la loi sur les premiers rendez-vous, du point de vue tant culinaire que vestimentaire. Melissa en piquerait une crise d'hystérie!

Mais il ne s'agit pas d'un premier rendez-vous.

Et mon corsage en dentelle est déjà imbibé de café au lait.

Une fois que je me serai changée au cottage, ce n'est pas une ou deux taches de sauce tomate qui vont me faire peur ! Cela ne peut pas être pire que maintenant. D'autant que je n'ai aucune intention d'impressionner ce mec. Promis, juré!

— D'accord pour le déjeuner. Avec plaisir.

Je lui ouvre le chemin pour retourner vers l'avant de la bibliothèque.

— Je vous demande juste un instant pour poser ce livre sur mon bureau.

Kit est derrière le comptoir du café, occupée à servir les dernières gourmandises de la journée préparées par Melissa. Elle hausse le sourcil en voyant Will se dépêcher de récupérer ses propres bouquins, et je réussis à lui glisser un sourire discret. Pourquoi prendrait-elle un air de conspiratrice, celui que l'on prend parfois « entre filles » ? Il ne se passe rien entre Will et moi. Absolument rien. C'est juste un client de la librairie qui se trouve être intéressé par les revêtements extérieurs en fausses pierres de mon cottage. Voilà tout.

Si j'ai imaginé un seul instant qu'il y ait quoi que ce soit d'autre en jeu, mes illusions s'envolent dès que nous nous approchons de mon cottage.

Voici Will qui s'exclame :

— Des roses trémières ! Des pouliots et des églantiers odorants ! Vous avez planté là le parfait jardin colonial!

— C'est-à-dire, ce n'est pas moi personnellement...

Je me sens étrangement fière des efforts déployés par mes employeurs pour rendre ce jardin authentique.

— Je parle de Peabridge. J'ai toujours su que la bibliothèque était là, mais je n'ai jamais pensé à le vérifier en personne avant de vous rencontrer.

— Alors vous devez un grand merci aux nazis du yoga pour nous avoir mis tous les deux dans le même cours !

Nous arrivons devant ma porte d'entrée dans un grand éclat de rire.

Là, j'ai un moment d'hésitation. Inviter un homme à inspecter les murs extérieurs de ma maison n'a rien de bien méchant en soi. Si je faisais appel à un plombier ou à un électricien, ce serait la même chose, et leur présence ne donnerait lieu à aucun sous-entendu. Mais inviter un homme à entrer chez moi pendant que j'enfile une tenue plus confortable (ou du moins un peu plus sèche), c'est totalement différent.

Will a l'air de sentir mon embarras, comme s'il possédait lui aussi un pouvoir magique. Il descend du pas de porte en marbre et manifeste un intérêt fou pour la façade en bois détournée pour ressembler à de la pierre.

— Alors c'est ainsi qu'ils créaient cet effet de fausse façade?

Je confirme.

— Oui. Comme la résidence Mount Vernon.

— Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais prendre un moment pour l'étudier, pendant que vous vous changez.

— Super. Pas de problème.

J'essaie de conserver un ton neutre pour ne pas lui laisser voir ma gratitude.

J'entre en trombe dans la maison et je me débarrasse de mes atours coloniaux en deux temps trois mouvements. A dire vrai, je ne regrette pas une seule minute d'être libérée de cette lourde robe. J'ai du mal à imaginer comment mes aïeules du XVIIIe siècle pouvaient supporter la chaleur du mois d'août avec ces lourds jupons sans le réconfort de l'air conditionné.

Pour cet après-midi, il va falloir que j'enfile une tenue de tous les jours. Ça ne plaira pas à Evelyn, mais elle ne peut quand même pas exiger de moi que je me pavane comme la Milk Queen de Georgetown. J'ouvre ma penderie et j'attrape la première tenue qui me tombe sous la main : un pantalon noir et un chemisier en soie qui met mon décolleté en valeur mais pas trop et, surtout, qui occulte les taches de café. Cette tenue a été longtemps une de mes préférées, mais ça fait longtemps que je ne porte pas de vêtements de tous les jours au bureau.

J'enfile une paire de chaussures à talon bobine et je traverse le salon, prête à aller déjeuner avec mon architecte.

Mais, tandis que je passe près de l'escalier qui mène à la cave, je ressens une pointe de culpabilité. Ariel. Il faut au moins que je m'assure qu'elle va bien et que travailler sur ma collection de cristaux ne lui pose pas de problème. C'est tellement étrange d'avoir une anima pour se plier à mes quatre volontés. Ça doit faire le même effet que d'avoir une bonne ou une cuisinière... quelqu'un qui prend en charge tous ces détails du quotidien dont je me passerais facilement.

D'une chiquenaude, je fais fonctionner le plafonnier avant de descendre les marches. Dans la cave, tout est calme. Pas le moindre bruit.

— Ariel ?

Rien.

— Ariel ? Tout va bien ?

Rien.

Pas un bruit. Je fais le tour de ma cave déserte, en repérant automatiquement tous les coins et recoins où une créature magique de la taille d'une femme pourrait se cacher. Le canapé en cuir... vide. Pas la

moindre preuve que quelqu'un s'y soit assis. L'armoire... porte entrouverte. Idem. Le coffre... le couvercle est poussé contre le mur. Idem.

Je tire sur mon pantalon, comme si le fait de tendre le tissu pouvait ramener de l'ordre dans ma vie. Une boule à l'estomac, je comprends qu'il va me falloir à tout prix rétablir le contact avec David et Neko. Pour mon premier déjeuner avec ce sympathique admirateur de l'architecture coloniale, c'est râpé!

Mon anima a totalement disparu.

Envolée.

8

Finalement, je ne réussis à entrer en contact avec David que le lendemain, lorsque je l'appelle pour laisser mon neuvième message sur son répondeur. Mon soulagement de pouvoir enfin lui parler est presque balayé par ma rage de ne pouvoir le joindre quand je le désire. Lorsque je le somme de me dire ce qu'il fabriquait, il se contente de répondre :

— Je travaillais.

Il refuse d'en dire plus.

Je lui explique ce qui s'est passé, je lui dis qu'Ariel est portée disparue. Je ne prends pas la peine de lui dire qu'il m'a fallu présenter des excuses à Will, balbutier que je ne pouvais pas déjeuner avec lui, feindre de me rappeler une importante réunion à la bibliothèque en présence d'un conseil d'administration fictif, pour qu'il ne pense pas que je lui fais faux bond sans raisons.

David enfonce une porte ouverte en me disant :

— Il a dû y avoir un problème avec l'incantation.

— Cette nuit-là, vous saviez que quelque chose clochait, pas vrai?

Sur le point de me répondre, il change d'avis, hésitant suffisamment longtemps pour que j'aie la certitude qu'il est en train de me fabriquer de toutes pièces une réponse bidon. Pendant un centième de seconde, j'envisage de lui proposer d'aller chez lui pour lui parler de visu. Mais je me rends vite compte que la dernière chose dont j'ai envie, c'est bien de me retrouver debout dans sa cuisine et de m'asseoir droite comme un « i » dans son salon parfait. Et il est absolument hors de question que je monte l'escalier de cette ferme pour quelque raison que ce soit. Ça, jamais! Mieux vaut persévérer au téléphone.

J'insiste :

— Je l'ai vu dans vos yeux. Après avoir prononcé la formule magique.

Il soupire.

— J’aurais dû sentir sa présence. La présence de votre anima.

— Quoi?

Je suis tellement surprise de l’entendre admettre un fait que je suis incapable de formuler une réponse cohérente. David dit la même chose que moi. Il aurait dû sentir la présence d’Ariel après l’incantation, et moi celle de Neko.

Il poursuit son explication.

— Vous savez que je suis capable de sentir ce que vous faites, lorsque vous pratiquez la magie. Lorsque vous êtes en train de mettre en œuvre un sortilège, je le sais.

J’acquiesce sans même dire un mot. J’ai rongé mon frein assez souvent face à son pouvoir de gardien.

— Je devrais pouvoir sentir là encore les résultats de votre incantation. Surtout s’agissant d’une anima que vous avez créée, l’incarnation même de votre pouvoir magique de base.

— Mais alors... que s’est-il passé ?

Je l’ignore.

Je l’imagine en train de se passer la main dans les cheveux. Il le fait assez souvent devant moi.

— C’est presque comme si un lien s’était rompu.

Je repense au sortilège que j’ai mis en œuvre. A un certain moment, j’ai pensé à David. Je me souviens combien j’étais gênée de revivre les moments passés dans sa cuisine, et honteuse en prenant conscience qu’il me repoussait, mettant de côté notre « relation ». J’ai chassé David de mes pensées en réveillant Ariel. J’ai fait en sorte qu’il reste en dehors de mon travail.

Tandis que je ferme les yeux, essayant de chasser ma confusion et le chaos que j’ai créé en ne mettant pas correctement en œuvre mon sortilège, David me dit :

— Vous savez comment fonctionne la magie, Jane. Vous avez fait offrande de vos pensées, de votre voix, de votre esprit. Etiez-vous sincère, en cet instant précis ? Etiez-vous totalement concentrée sur ce que vous faisiez ?

— Bien sûr !

Je sais bien que c’est faux. J’ai été distraite par mon gardien. Mon attention s’est détournée vers notre écart de conduite, puis vers cette stupide pièce de théâtre dont Melissa m’avait parlé, et cette damnée affiche. « Emancipons l’Art. » Quelle idiotie!

Je répète : « Bien sûr ! », mais sans grande conviction.

— Alors je ne vois pas. Avez-vous essayé de faire venir Ariel ?

Oui. J'ai essayé de penser à son nom, de l'appeler le plus fort possible mentalement. J'ai tenté de lui ordonner de rentrer, de la sommer de me servir comme elle est censée le faire depuis l'instant où j'ai versé la poussière de rune dans la paume de ma main. Et je me suis heurtée au silence, un silence assourdissant.

— Bien sûr que j'ai essayé de la faire venir! En vain.

— Et Neko ?

— Neko ? Je ne sens plus sa présence non plus. Il n'a même pas la décence de se mettre sur répondeur téléphonique. Il faut quand même être bête pour ne pas avoir de répondeur!

Ignorant ma remarque, David me demande :

— Vous ne sentez plus sa présence non plus ?

C'est la première fois qu'il a l'air vraiment inquiet. Il en a peut-être fini de jouer les instructeurs détachés, les analystes froids.

— C'est ce que je vous disais dans la première douzaine de messages que je vous ai laissés.

— Vous n'avez pas laissé une douzaine de messages.

Je marmonne :

— J'aurais très bien pu.

Mais à quoi bon me plaindre ? Ce n'est pas ça qui va régler le problème. J'essaie de m'expliquer le plus clairement possible.

— Je suis capable de me souvenir qu'avant je sentais toujours sa présence, si vous voyez ce que je veux dire. Que nous pouvions discuter tous les deux, que je pouvais établir un contact avec lui. Mais, maintenant, plus rien! Je n'ai plus de pouvoir!

Plus j'explique ce qui m'arrive, plus je me sens frustrée. Au point que ma voix se brise en prononçant le dernier mot. Je m'éclaircis la gorge et je lui dis :

— Vous m'avez dit qu'en créant une anima, ça rendrait les choses plus faciles. Il faut faire quelque chose!

David reste silencieux pendant un bon moment, au point que je me demande si la communication n'a pas été coupée. Quand il se décide à me répondre, son ton est grave.

— Je ne peux rien faire pour vous. Pas avant que nous retrouvions Ariel.

— Dans ce cas, cherchez-la!

— Je vais le faire. Il est évident que j'ai des contacts. Je vous tiendrai au courant des événements.

— C'est tout?

Il soupire. Je l'imagine une nouvelle fois en train de se passer la main dans les cheveux, un signe d'exaspération que je connais bien.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre, Jane. Je vous mettrai de nouveau en contact avec Neko. Je vais lui expliquer ce qui se passe.

— Et je fais quoi, en attendant ? Suis-je censée aller travailler et me conduire comme si de rien n'était?

— Avez-vous une meilleure idée ?

C'est bien là le problème. Je n'ai pas de meilleure idée. Je n'ai pas d'idée du tout.

Pendant quatre jours d'affilée, je me consacre à mon travail. Un travail de bibliothécaire à temps complet. Je passe une semaine assise à mon bureau, à servir de mentor à Kit en répondant à ses questions, à faire semblant d'être une femme tout ce qu'il y a d'ordinaire qui mène une vie des plus ordinaires.

Le mercredi, j'appelle Melissa pour organiser une mojito-thérapie le vendredi soir, mais elle décline mon invitation en me rafraîchissant la mémoire.

— Je vais voir La tempête avec Rob.

— Surtout, ne fais plus allusion à cette pièce devant moi !

— Toujours pas de nouvelles, c'est ça ?

Mardi soir, j'ai tout raconté à Melissa devant des assiettes pleines de suprêmes au citron vert et de délices à la cannelle. C'est un miracle qu'elle n'ait pas été obligée de me vider de sa boutique.

— Rien.

— Il y a une séance de yoga pendant tout l'après-midi de samedi, dans la même salle que d'habitude. La Tradition du guerrier. Tu verras, c'est très relaxant.

— Je suis sûre que je trouverai ça exaspérant, mais merci quand même.

Le vendredi soir, je m'assieds près du téléphone et j'attends qu'il sonne. J'utilise même mon portable pour appeler deux fois mon téléphone fixe, afin de m'assurer qu'il n'y a aucun problème de connexion. Pourquoi faut-il que tout le monde me laisse tomber en même temps ? Pas de nouvelles de Neko ni de David. Ni de Will, bien sûr.

Encore que Will n'ait pas de véritable raison de m'appeler. Quand j'ai inventé cette histoire de réunion du conseil d'administration, je lui ai donné mon numéro. Mais il a probablement compris que je lui racontais des histoires. Il a dû se sentir totalement snobé, et je n'entendrai plus jamais parler de lui.

Je me couche à 20 heures en mettant mon oreiller sur ma tête pour ne pas voir les derniers rayons du soleil d'été qui pénètrent par la fenêtre.

À 21 heures, je dors à poings fermés, plongée dans un de ces rêves brumeux où vous ne pouvez ni bouger, ni voir, ni parler. J'émerge lentement, ouvrant les yeux pour regarder mon réveil. Les chiffres verts luisent patiemment, mais il me faut pas mal de temps pour me rendre compte que nous sommes toujours vendredi soir et que je n'ai dormi qu'une heure. Et il me faut plus de temps encore pour comprendre que j'ai été réveillée par quelqu'un qui frappait violemment à ma porte.

Je lance :

— J'arrive!

Puis je traverse le salon en traînant des pieds.

Ce vacarme n'a aucun sens. Neko ou David se seraient contentés de pénétrer dans mon cottage. Ils ont tous les deux les pleins pouvoirs pour perturber ma vie privée, selon les engagements occultes pris de part et d'autre. Je n'imagine pas qu'Ariel puisse faire autant de bruit, même si elle a décidé de rentrer.

Mon cœur bat plus fort lorsque je pense à mamie. Je ne l'ai pas vue depuis presque une semaine. Qui sait si l'excitation qu'elle éprouve à l'approche du mariage n'était pas un peu trop forte pour son cœur de vieille dame ? Et si elle était tombée chez elle, vaincue par ses poumons affaiblis à la suite d'une pneumonie il y a deux ans ? Si, en ce moment même, elle était aux urgences et que la police ait été envoyée pour me ramener dare-dare, afin que je puisse m'agenouiller près de son lit, lui prendre la main et écouter ses dernières paroles ?

J'ouvre la porte d'un geste brusque. C'est Melissa.

— Ah, c'est toi !

Soudain libérée de mon inquiétude, je me laisse aller de tout mon poids sur le chambranle de la porte.

— Oui, c'est moi ! Qui croyais-tu que ce soit ?

— J'ai pensé que mamie... c'est-à-dire, j'ai pensé que ce n'était pas Neko. Ni David. Euh, je...

J'enfouis mon visage dans mes mains, plus troublée que je ne devrais l'être.

Melissa a l'air estomaqué.

— Tu dormais ?

Je baisse les yeux sur ma chemise de nuit et je lui avoue la vérité, vaguement honteuse.

— Oui.

Comme sous le coup de la surprise, Melissa éternue.

— A tes souhaits ! Allez, entre. Si nous laissons la porte ouverte, tous les moustiques de la région vont me tomber dessus !

Melissa ferme la porte derrière elle et je la conduis jusqu'au salon. Elle lance « Jane ! » d'une voix pressante.

A présent, mon cerveau a retrouvé un rythme un peu plus normal. Melissa était censée avoir rendez-vous avec Rob Paterson... Il faut croire que le rendez-vous est tombé à l'eau et que ça s'est très mal passé pour qu'elle soit venue au rapport directement chez moi. Tandis que j'allume la lumière dans la cuisine, elle s'exclame :

— Jane ! Je l'ai trouvée ! J'ai retrouvé Ariel !

— Quoi ?

Je n'y comprends rien. Melissa n'était pas censée chercher Ariel. Melissa est mon amie au quotidien. C'est une fille tout ce qu'il y a de plus normal. Aucune trace de sorcellerie en elle. Je lui ai parlé de mes problèmes ésotériques, je lui en ai même rebattu les oreilles, mais elle n'a pas le pouvoir de les résoudre. Pourtant, nécessité fait loi.

— Où l'as-tu retrouvée ?

— Au lycée Duke-Ellington.

— Duke... Tu veux dire qu'elle était dans la pièce de théâtre ?

Melissa hoche la tête avec un grand sourire. Au point que je ne serais pas autrement surprise de la voir éclater de rire.

— Sur scène, au premier plan.

— Que s'est-il passé ?

J'attrape une chaise et je m'affale dessus. J'ai encore un peu de mal à me réveiller. Le monde me paraît flou, tout barbouillé.

— Tu sais que c'était la première, ce soir ?

— Pas vraiment, non.

Melissa s'exclame avec un rien d'exaspération dans la voix :

— Mais si, c'est d'ailleurs pour ça que nous y sommes allés! Rob fait partie des administrateurs du Conseil des arts et lettres.

Elle rougit.

— Au départ, c'est lui qui m'a apporté l'affiche dans la boutique. C'est par lui que j'ai entendu parler du spectacle quand je lui ai demandé de sortir avec moi.

C'est donc Rob qui est à blâmer. S'il n'avait pas apporté cette affiche à Melissa, elle ne m'en aurait jamais parlé. Je n'aurais jamais remarqué l'acteur qui ressemble à David et j'aurais suivi à la lettre le rituel sans jamais me laisser distraire lorsque j'ai fait apparaître Ariel. Super. Je dis bravo !

Melissa poursuit sur sa lancée, oubliant apparemment qu'il y a un responsable à tout ça.

— Nous étions assis dans notre fauteuil pour regarder le début de la pièce. Tu sais, la scène du naufrage, avec tous ces cris et cette confusion...

Je hoche la tête. Ça fait des années que je n'ai pas revu la pièce, mais la scène 1 est un grand classique du théâtre shakespearien. Un naufrage! Là, sur scène! J'imagine ce que le public de l'époque élisabéthaine devait ressentir. Les gens ont certainement été davantage fascinés par ce spectacle que le public impatient du XXI^e siècle!

— C'est à ce moment-là que c'est arrivé.

— Que quoi est arrivé ?

— La pièce a été interrompue. Miranda était en train de raconter que le seul souvenir qu'elle avait de son enfance était celui des femmes qui prenaient soin d'elle. C'était étrange... La langue de cette production a été entièrement mise au goût du jour. Miranda me faisait penser à une laissée pour compte des banlieues, geignarde et tout droit sortie d'une comédie musicale de lycée... C'est tout juste si je ne m'attendais pas à la voir entonner une chanson pour expliquer que Prospero ne l'avait jamais comprise!

— Si tu me disais ce qui s'est passé!

— Tout à coup, au beau milieu de l'une des répliques de Miranda, cette femme est montée sur scène.

— Cette femme ?

— Ton Ariel.

— Quoi ?

— Elle correspondait exactement à ta description. Très grande... Elle aurait pu être top-model. Sa peau était si blanche qu'elle rayonnait dans le théâtre. Un seul mot m'est venu à l'esprit : marbre. Ses

cheveux étaient noirs, on les distinguait à peine sous la lumière des projecteurs.

Tandis que Melissa poursuit son récit, les battements de mon cœur s'accélérent. Grande, mince, le teint pâle, les cheveux noirs.

— Que portait-elle ?

— Une étrange robe diaphane qui ondulait à chacun de ses mouvements, comme si elle flottait autour d'elle. Le tissu était fait de trois couleurs : rouge, orange et jaune.

Je connais bien cette robe. Je l'ai vue dans ma cave. Je l'ai fabriquée avec ce qui me restait de pouvoir magique.

Je me force à demander :

— Tu dis qu'elle est montée sur scène ?

— Elle s'est levée de la place qu'elle occupait dans le public et elle a remonté l'allée, comme si elle faisait partie du spectacle. Puis elle a grimpé sur scène et nous a tous regardés avec attention. La moitié de la salle a cru qu'elle était une des comédiennes de la pièce, qu'elle était censée jouer une scène onirique...

Une sorte de nausée me tord le ventre.

— Et l'autre moitié ?

— L'autre moitié s'est dit que quelque chose clochait. Le mec qui jouait Prospero l'a d'ailleurs confirmé. Il a tenté d'improviser, de nous faire croire qu'il convoquait des serviteurs pour chasser un fantôme. Il ne s'en est d'ailleurs pas mal sorti... Compte tenu du langage moderne de l'adaptation, il n'avait pas à fabriquer un texte en pentamètres iambiques ! Mais les machinistes qui sont arrivés sur scène n'avaient rien de serviteurs sur une île...

— Ils ont fait quoi ?

J'essaie de me représenter ce qu'elle me décrit, d'imaginer toute la troupe coincée par cette étrange femme. Mon anima.

— Au début, un seul mec est intervenu. Il a essayé de lui faire quitter la scène, mais elle a refusé de bouger. J'en avais la chair de poule. Elle ne disait rien, se contentant de rester là, telle une statue.

Elle ne disait rien. Telle une statue.

Ou telle une anima.

— Et ensuite ?

— Tout le personnel technique est arrivé sur scène. Ils étaient vêtus de noir et certains d'entre eux

portaient des casques à écouteurs. Ils se sont rassemblés autour d'elle comme si c'était une sorte d'animal sauvage.

Un animal sauvage... Ce n'est pas si loin de la vérité.

— Et alors ?

— Elle a brandi une pancarte.

— Une pancarte?

— Une banderole. Comme ces trucs qu'on fabrique à l'école pour encourager une équipe de sports. Je n'ai pas vu où elle la cachait, c'était comme si elle l'avait fait surgir de nulle part. Elle l'a tenue bien haut pour que tout le monde puisse la voir. Il y avait écrit dessus : « Emancipons l'Art. »

« Emancipons l'Art. » Le slogan qui figurait sur l'affiche publicitaire de la pièce. Le slogan auquel j'ai pensé en créant Ariel. Le slogan qui, apparemment, a pris ce qui me restait de pouvoir magique et l'a transformé en quelque chose que je ne peux même plus reconnaître, qui m'est totalement étranger. Quelque chose qui m'a été volé.

Je répète :

— « Emancipons l'Art... »

— Elle a tenu la pancarte en l'air, puis elle s'est retournée pour s'assurer que tout le public la voyait. Des gens ont commencé à applaudir... comme si elle était Norma Rae ou une fille de ce genre. Puis les techniciens ont changé de ton. Ils se sont rapprochés d'elle en formant un cercle pour essayer de l'attirer vers les coulisses. Mais, avant qu'ils réussissent à la faire bouger, elle a sauté de la scène et s'est enfuie en courant.

— A-t-elle emporté sa banderole?

— C'est ça qui est étrange. D'où l'objet de ma visite, d'ailleurs.

Melissa me regarde, je lis de la peur dans ses yeux.

— Elle a totalement disparu, Jane. C'était comme si elle n'avait jamais été là. Comme si elle était entièrement le fruit de notre imagination. Les gens se sont mis à discuter. Ils pensaient que c'était un truc de théâtre. Mais moi, j'étais certaine qu'il s'agissait d'autre chose. Et qu'il fallait que je t'en parle.

J'en ai mal au cœur.

— Et après, que s'est-il passé?

— La régisseuse est arrivée. Elle nous a dit qu'ils reprendraient le spectacle depuis le début, qu'il leur faudrait environ quinze minutes pour redémarrer à la scène du naufrage et que ceux qui le

désiraient pouvaient prendre un café au bar du foyer en attendant. J'ai dit à Rob que je devais partir et je suis venue te voir aussi vite que j'ai pu.

— Sans Rob ?

— Tes histoires de sorcellerie me semblent déjà bizarres alors que je suis au courant depuis deux ans. Je ne savais pas comment lui raconter ce qui se passait vraiment.

— Tu lui as dit quoi ?

— J'ai dit que je connaissais un journaliste qui serait excité à l'idée d'avoir ce scoop. Rob voulait quand même venir avec moi, mais il n'a pas pu car, après la pièce, il devait discuter avec les autres administrateurs du Conseil des arts et lettres.

La voici qui se remet à éternuer.

Je dis machinalement :

— A tes souhaits! Melissa...

Bien que mon cerveau fonctionne à plein régime en essayant de traiter toutes les infos qu'elle vient de me donner, je me sens terriblement coupable d'avoir gâché son rendez-vous.

Mais comme nous sommes amies depuis des années, elle n'a aucun mal à lire en moi.

— Ne t'inquiète pas pour ça, il y aura d'autres rendez-vous. Le suivant est demain, en fait.

Je bondis.

— Allez, ma grande! On y va.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— D'abord, m'habiller. Ensuite, il faut que j'aille au lycée pour voir s'il s'agissait bien d'Ariel.

— Tu crois vraiment que c'était elle?

La voilà qui a des doutes, maintenant.

Une grande femme aux cheveux noirs et à la peau diaphane vêtue d'une robe de soie vaporeuse? Non. Rien à voir avec mon anima.

Je fonce dans ma chambre, j'allume et j'ouvre la porte de mon placard d'un geste brusque. Quelle tenue mettre pour faire la chasse à son anima un vendredi soir à Georgetown ? Mon choix s'arrête sur un jean et un corsage vert. Je reviens au salon avec mes chaussures de tennis et je les enfile sous le regard de Melissa.

— Tu n’as pas l’intention d’appeler David ?

J’espérais éviter ça. Pourtant, Melissa a raison. Ce serait idiot de partir en chasse sans emmener mon gardien. Par réflexe, j’essaie d’établir un contact avec lui mentalement.

Rien.

Le lien qui nous unissait n’est plus qu’un pâle reflet de ce qu’il était. Ça m’agace d’autant plus que je comptais dessus! Mais, à présent, il n’y a plus rien. Je m’empare de mon téléphone en soupirant... et je jure en constatant que David est encore sur répondeur.

« David, Ariel est ici, à Georgetown. Au lycée. Je vais essayer de la trouver. Appelez-moi sur mon portable dès que vous prendrez connaissance de ce message. »

Je ne prends même pas la peine de tenter de joindre Neko. Je suis sûre qu’il est dans une quelconque boîte à la mode – où la musique est trop forte pour qu’il puisse entendre son téléphone sonner – et qu’il se livre à des activités trop intenses pour sentir la vibration du portable dans sa poche.

Finalement, nous avons eu tort de nous inquiéter, Melissa et moi. Lorsque nous arrivons au lycée, la pièce n’est pas encore terminée. Nous allons pouvoir forcer quelques portes et jeter un coup d’œil dans des salles de classe obscures. Nous décidons de passer au peigne fin les rues avoisinantes avant que le gros de la foule ne sorte, mais, en fin de compte, c’est un peu inutile. Ariel peut être n’importe où, se cacher dans n’importe quel coin sombre, se tapir derrière n’importe quel arbre, n’importe quelle voiture ou maison. J’ai beau m’efforcer de lui donner un ordre, j’échoue lamentablement.

Au bout d’une heure, nous reprenons le chemin de Cake Walk. Melissa allume les lumières disposées sous les vitrines du bas. Mais elle laisse volontairement le plafonnier éteint pour que nous ne soyons pas dérangées par des clients noctambules qui auraient des envies de grignoter. Elle extrait un plat de dessous la vitrine d’exposition et retire le papier alu qui le recouvre. J’aperçois un dessert à base d’amande et de chocolat.

Elle me demande :

— Un Désir de minuit ?

J’éclate de rire, relâchant partiellement la tension qui s’est accumulée pendant que nous recherchions en vain le fruit de ma magie. Le Désir d’amande est une des créations de Melissa, mais c’est moi qui ai eu l’idée d’ajouter du chocolat, et le nouveau nom me donne toujours envie de rire. Je soupire en guise de remerciement tandis que Melissa me verse un grand verre de lait pour accompagner cette douceur.

Nous observons un moment de silence complice, puis Melissa me demande :

— Tu n’as rien remarqué de différent ?

Elle fait un geste vers le mur.

Je vois un évier d'une propreté irréprochable, une lavette bien rincée, un téléphone mural. Plus un petit panneau blanc pour noter les messages urgents et un calendrier.

Le calendrier où elle note ses rendez-vous galants.

Or, ce calendrier ne comporte, pour chacun des jours de la semaine dernière, que des cases blanches sans aucune annotation. Pas une seule croix rouge depuis une semaine... donc aucun premier rendez-vous !

— Melissa, tu es sûre que ça va?

Elle sourit.

— Pourquoi cette question ?

— Tu as perdu ton stylo rouge ?

Elle se remet à rire. Un rire chaleureux, amical et tellement enjoué, sans aucune arrière-pensée, le rire d'une amie qui passe un bon moment partagé avec sa meilleure copine. Un rire si contagieux que j'en oublie presque de pleurnicher sur la disparition de mon anima.

— Je me suis dit que j'étais un peu trop obsessionnelle.

Obsessionnelle? Melissa ? La femme qui depuis une douzaine d'années fait méticuleusement le compte de ses premiers rendez-vous ? Ma meilleure amie, qui sort un soir sur deux, avec la précision d'un professionnel rangeant ses stocks de produits laitiers sur ses rayonnages dans l'épicerie la plus chic de la côte Est?

— Tu crois ?

Je ne prends même pas la peine de dissimuler mon ton goguenard.

— Je mettais juste les rendez-vous ratés en rouge pour me persuader que je faisais quelque chose. Que j'essayais de trouver le moyen d'être heureuse.

— Et maintenant ?

Elle rougit. Son visage a pris la couleur de l'encre rouge qui ne faisait que confirmer, semaine après semaine, son statut de vieille fille avec une régularité douloureuse.

— Maintenant, j'ai vraiment fait quelque chose pour être heureuse. En demandant à Rob de sortir avec moi, j'ai pris la meilleure décision de toute ma vie. Nous avons flirté pendant toute la semaine. Mercredi, il m'a aidée à fermer la boutique.

Elle vire carrément au rouge tomate.

— Et il a insisté pour... dîner avec moi. Nous en sommes arrivés à un point où, ce soir, j'avais

l'impression de sortir avec lui depuis toujours.

— Où avez-vous dîné?

— Au Don Lobos.

Ce petit restaurant mexicain est l'un de nos préférés. Je demande à Melissa, davantage pour le bonheur qui transparaît dans sa voix que par réel intérêt pour le sujet :

— Tu as pris quoi ?

— Nous avons partagé des crevettes à l'ail. Et ensuite, j'ai...

OK. Que je m'inquiète ou non au sujet d'Ariel, je ne peux pas laisser passer ce que Melissa vient de me dire.

— Ne me dis pas que toi, tu as mangé des crevettes à l'ail ! Toi si pointilleuse sur les plats à bannir pour les premiers rendez-vous !

Qu'Ariel aille se faire voir! Il est des nouvelles si stupéfiantes qu'il faut leur donner la priorité qu'elles méritent.

— Nous en avons mangé tous les deux. Et puis je ne pense pas qu'il faille se référer aux plats à bannir pour les premiers rendez-vous quand on a l'occasion de parler chaque jour, et ce depuis un an, avec le rendez-vous en question !

— Et quid des cinq sujets de conversation en vigueur?

Depuis des années, Melissa s'est préparée à des rendez-vous potentiellement difficiles en sélectionnant des sujets de conversation pour éviter que lesdites conversations ne tournent court et laissent la place à de longs silences gênés.

— J'ai oublié de les préparer.

— Tu as oublié?

C'est le monde qui s'écroule autour de moi. Les montagnes s'écrasent dans les océans. Le soleil s'abîme dans un gouffre. Toutes les vérités que je connais depuis toujours viennent de voler en éclats ici, sur le carrelage du Cake Walk. C'est tout juste si j'ose répéter ma phrase!

— Tu as oublié de dresser une liste des cinq sujets de conversation ?

— J'imagine que je n'en avais pas besoin. Je connais Rob depuis toujours. Nous avons des tas de sujets concrets à évoquer : son travail, le Conseil des arts et lettres, mon boulot ici.

— J'ai du mal à y croire. Toi, la reine des sujets de conversation, tu laisses tout tomber?

Melissa hausse les épaules. Apparemment, ce simple mouvement déclenche un nouvel éternuement.

— J'en ai marre! J'ai dû attraper un rhume.

Elle se dirige vers son évier en Inox sans tache et se savonne les mains avec la minutie d'un chirurgien s'appêtant à sauver une vie. Alors qu'elle se frotte sous les ongles, la voici qui prend une teinte pourpre assez spectaculaire.

Je fais ce que font toutes les meilleures amies un peu curieuses de nature.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

Je répète :

— Qu'est ce qu'il y a ?

Melissa éclate de rire.

— C'est juste que Rob a un rhume. Il m'a dit que c'était pratiquement fini, mais...

Ma meilleure amie éclate de rire, elle qui est toujours d'un calme olympien. Comme une écolière. Comme une écolière qui craquerait pour un garçon de sa classe.

Je ne peux m'empêcher de sourire, même si une petite partie de mon cerveau continue d'imaginer la meilleure façon de prendre au piège mon incontrôlable anima.

— Tu aimes vraiment ce mec, hein ?

Pour quelle raison Ariel est-elle venue dans ce théâtre ? Est-ce parce qu'un des personnages de la pièce porte le même nom qu'elle ? Ou le fait qu'un des acteurs ressemble à David ? Qu'ai-je donc implanté dans ce qui sert de psyché à Ariel lorsque j'ai pensé à La tempête et à la campagne « Emancipons l'Art », au moment précis où je l'ai fait apparaître?

Prise d'un accès de timidité, Melissa baisse les yeux sur son essuie-mains.

J'ai une brusque bouffée de tendresse pour mon amie. Même si son histoire finit par tourner court, c'est quand même autre chose que son flot habituel de rendez-vous ratés.

— Voyons voir si je peux faire quelque chose pour te réchauffer.

— Tu penses à quoi ?

— Une petite potion magique.

Je passe la pâtisserie en revue en essayant de me souvenir de mes grimoires sur les plantes.

— Aurais-tu un nénuphar blanc?

Melissa me répond d'un ton léger.

— Bien sûr. J'en ai dans mon frigo, derrière la gutierrezia et la cosse de lotus.

Elle rit en me voyant faire la grimace.

— J'ai une pâtisserie, Jane, pas une serre. Et je n'ai pas de nénuphar blanc, bien sûr.

— Ecoute, j'essaie juste de t'aider. Si tu n'as pas de nénuphar, on pourra sans doute se contenter de gingembre.

— Ça, j'en ai. Mais je suis capable de faire du thé au gingembre toute seule.

— Tu connais les mots qu'il faut prononcer pour que ça marche vraiment ?

— Euh, d'après le ton de ta voix, je suppose que la réponse est non.

— Va chercher le gingembre.

Melissa me regarde d'un air sceptique, mais elle va vers son énorme frigo et en sort une racine de gingembre noueuse. Elle se ramifie en six branches et se décompose en nodules de la taille d'une noisette.

— Ça te va ?

— C'est parfait.

— Et maintenant, tu as besoin de quoi? Que j'aie cueillir une racine de mandragore ?

Je réponds avec un sourire malicieux.

— Ça dépend. Tu veux te débarrasser du rhume que Rob t'a donné ou le piéger avec un bébé ?

Melissa jette sur le gingembre un regard angoissé. J'éclate de rire.

— Je plaisante! Je ne connais aucune incantation pour faire un bébé.

— Tu n'en connaîtrais pas une pour ne pas avoir de bébé?

Mais je la sens mal à l'aise à sa façon de rire. Elle me tend la racine.

Je la soupèse, comme si j'essayais d'en évaluer le prix si je l'achetais dans une épicerie pour sorcières. Je referme les doigts de ma main gauche autour du gingembre, sans le serrer. Puis je lève la main droite pour me toucher le front, la gorge et le cœur. A chaque étape, j'expire longuement en me concentrant sur ce que je fais. Je ferme les yeux, m'efforçant de me souvenir du livre de magie sur les plantes que j'ai étudié, un des premiers volumes de ma collection que j'ai appris par cœur. Après

tout, avec une amie telle que Melissa, qui a un jardin rempli de plantes derrière sa maison, ce serait de la folie de ne pas profiter de ces richesses à portée de main.

Tout en continuant à me concentrer sur l'image du grimoire, j'inspire de nouveau longuement et je commence à psalmodier à voix basse. Ça ne concerne que Melissa, la racine de gingembre et moi.

— Gingembre sauvage, feu et eau...

Rien. Je ressens une sorte d'immense vide. Je devrais sentir des picotements au bout des doigts, un frisson d'énergie prêt à jaillir et à envahir la racine noueuse.

Je m'éclaircis la gorge et je recommence :

— Gingembre sauvage, feu et eau,

Dévoilez votre pouvoir, montrez votre valeur...

Rien ne se passe. Absolument rien. J'ai l'impression de réciter une comptine, un petit poème ridicule qui n'a jamais été conçu pour posséder la moindre parcelle d'énergie, la moindre force mystérieuse. Autant marmonner les paroles d'un chant de Noël.

Melissa, qui est habituée à mes sautes d'humeur, n'a aucun mal à lire la déception sur mon visage.

— Tes tours de magie ne marchent toujours pas?

Je pose la racine de gingembre en tentant de prendre un air désinvolte.

— C'est beaucoup dire. Ça ne m'était encore jamais arrivé.

— Tiens, on croirait entendre un de mes premiers rendez-vous de l'an dernier!

Je ris avec elle, mais le cœur n'y est pas. J'ai essayé de mettre en œuvre un des sortilèges à base de plante les plus simples que je connaisse. Si je ne suis plus capable de chasser un rhume, comment pourrais-je rattraper mon anima ?

Et où cette créature va-t-elle finir par se nicher avant que je réussisse à retrouver sa trace. ?

Le district de Columbia est vaste...

9

Accoudée au pupitre de la cave de Peabridge, je regarde le dernier participant quitter la pièce après mon exposé. Je suis contente de mon public. Les gens ont posé des questions pointues sur les relations entre nos ancêtres coloniaux et les aventuriers espagnols qui ont pris possession de la Floride à la même époque. J'ai organisé et préparé ma conférence ce week-end, sur un coup de tête, utilisant l'énergie que je devrais consacrer à Ariel pour remplacer une présentation vue et revue sur

l'économie coloniale. J'ai alterné cette préparation avec ma recherche tout en guettant la sonnerie de mon téléphone.

Au fond de la pièce, Evelyn bavarde avec M. Potter, un des administrateurs de la bibliothèque et notre plus grand bienfaiteur. En fait, c'est grâce à la généreuse donation de M. Potter que nous avons financé le projet de catalogage qui nous a permis de découvrir le livre sur les jardins coloniaux, celui que je lisais lorsque Will m'a fait sursauter et renverser mon café.

Will... Je me prends à rêver à lui pour la millième fois en trois jours. Qu'a-t-il bien pu penser lorsque je lui ai bredouillé des excuses pour annuler notre déjeuner improvisé? Le fait d'avoir joué les écervelées en prétextant avoir oublié un rendez-vous sur mon agenda ne l'a-t-il pas dégoûté de moi au point de faire le serment de ne plus jamais m'adresser la parole? Comme il ne m'a pas appelée ce week-end, est-il temps pour moi de faire une croix dessus ?

Mettant fin à mes cogitations, M. Potter s'exclame :

— Jane ! Excellent travail! Je n'avais jamais compris l'importance de l'influence espagnole dans les premières colonies!

Je lui réponds avec chaleur :

— Monsieur Potter, puis-je vous offrir une tasse de café?

— Avez-vous du sirop de chocolat?

— Et de la crème fouettée ?

Je souris, devinant la réponse. M. Potter se contenterait même d'un mug de crème fouettée avec une goutte de chocolat et une cuillère. Evelyn est aux anges tandis que j'accompagne notre administrateur préféré jusqu'en haut des marches.

Tout en préparant sa boisson, je papote un petit moment avec lui. Je lui parle de Pékin, de son shih tzu, et lui me pose des questions sur mes divers projets de recherche. Puis il me dit en souriant :

— Quelle bonne nouvelle, l'annonce du mariage de Sarah et George, n'est-ce pas? Les mariages sont toujours des moments fabuleux !

Je me donne mentalement un coup de pied. Allez savoir pourquoi, j'avais réussi à faire l'impasse sur mamie et la demande en mariage de l'oncle George.

C'est l'enthousiasme de monsieur P. qui me fait repenser à ce brunch au cours duquel mamie nous a annoncé son prochain mariage, et Clara son départ imminent. J'ai vraiment été négligente... et ce n'est pas la minicata avec mon anima qui me vaudra d'être pardonnée. Je m'intime l'ordre de téléphoner à mamie et à Clara dès ce soir.

Je réponds à M. Potter :

— J'ai été absolument ravie d'apprendre la nouvelle!

— Vous savez, elle va vraiment nous manquer, au Gala d'automne.

— Comment ça ?

Je ne comprends pas du tout ce qu'il est en train de me dire. Le Gala de l'opéra a toujours été l'événement social le plus marquant de l'année, pour mamie. Elle a même dit qu'elle choisirait la date de son mariage en fonction de la date du concert.

— Sarah a compris qu'elle ne pourrait pas organiser les deux événements en même temps. Deux mois seulement avant Halloween, c'est vraiment peu...

— Halloween?

— C'est la date qu'ils ont choisie.

M. Potter se rend manifestement compte de ma perplexité.

— Je suis sûr que Sarah a simplement oublié de vous en parler. George et elle ont décidé d'organiser un bal masqué pour leur mariage, d'où le choix d'Halloween.

C'est du grand n'importe quoi ! Une folie ! Un bal masqué ? Je me demande si mamie n'est pas en train de retomber en enfance... M. Potter hoche la tête comme s'il était naturel de se déguiser à tous les mariages d'octogénaires.

— Elle va avoir un travail fou pour tout préparer. Heureusement qu'elle a votre camarade pour l'aider.

— Vous avez dit... « camarade » ?

Melissa ne m'a jamais rien dit à ce sujet. J'imagine qu'elle m'aurait au moins touché un mot à propos de la date du mariage de mamie!

M. Potter ajoute, l'air songeur :

— Comment s'appelle-t-il déjà... ? Neko ?

— C'est Neko qui aide mamie à organiser son mariage ?

Quel petit sacripan, celui-là ! Il ne daigne même pas me rappeler au sujet de la fugue d'Ariel, mais il prend le temps d'aider mamie à choisir ses compositions florales... J'imagine qu'il n'a plus besoin de moi maintenant que mon frigo et mes placards sont vides, et que je ne peux plus lui imposer mes volontés de sorcière.

M. Potter prend ma surprise pour de l'inquiétude. Il croit que je me fais du souci pour mamie.

— Je suis sûr que Sarah n'a pas voulu vous ennuyer avec tout ça. Elle m'a confié que votre ami est charmant, qu'il l'a aidée à choisir les couleurs et bien d'autres choses.

— Il l'a aidée à choisir les couleurs... ?

J'ai beaucoup de mal à imaginer ma grand-mère – une femme qui a pourtant les pieds sur terre – plongée dans l'examen d'échantillons de tissu!

— Et quelles couleurs a-t-elle choisies ?

— Orange et argent.

— Quoi ?

M. Potter est en train de me taquiner. Jamais Neko ne se ferait le complice d'un tel choix : marier l'orange et l'argent. Jamais de la vie ! C'est absurde!

— Moi aussi, ça m'a surpris. Surtout lorsque Sarah a apporté des échantillons à notre dernière réunion du Club des amis de l'opéra, le jour où elle nous a remis les livres de comptes. L'orange est, comment dire, vraiment très vif. Mais je sais que vous ferez une très jolie première demoiselle d'honneur.

Je demande machinalement :

— Première demoiselle d'honneur?

Quels autres secrets vais-je découvrir sur le mariage du siècle ? Mais, finalement, tout est d'une logique implacable. Qui d'autre mamie voudrait-elle affubler d'une robe à froufrous orange et argent ? Clara se battrait certainement pour défendre son droit de porter une tenue normale. Quitte, si nécessaire, à précipiter son départ pour Sedona.

Ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée, après tout. Fuir la scène du crime... d'une offense au bon goût.

Je jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de M. Potter. C'est tout juste si je ne m'attends pas à voir Neko en train de glousser dans l'encadrement de la porte, car cette conversation est exactement l'idée qu'il se fait d'une bonne blague. Mais non, pas de Neko en vue. En revanche, quelqu'un d'autre est là, qui fait bondir mon cœur dans ma poitrine.

— Will !

Mon ami l'architecte hausse les épaules en souriant, comme pour s'excuser de m'avoir fait sursauter. Puis il tend la main vers son portefeuille en disant :

— Je pourrais avoir une autre tasse de café?

Je regarde le marc de café dans ma carafe à décanter, puis je tends à M. Potter son café au chocolat

débordant de crème fouettée, son péché mignon.

— Euh... je vais en préparer une nouvelle cafetière.

Will regarde la pendule.

— Non, laissez! Il est trop tard, vous seriez obligée de jeter presque tout.

Je le gratifie d'un sourire reconnaissant. Il ajoute :

— Laissez-moi plutôt vous inviter à dîner. Quand je pense à cette réunion des administrateurs qui vous a empêchée de venir déjeuner vendredi dernier, c'est la moindre des choses...

M. Potter a l'air perplexe. Il répète :

— Une réunion des administrateurs ?

Je m'empresse de répondre :

— Mais oui, celle de vendredi dernier. Vous savez, la réunion organisée d'urgence sur le financement des expositions spéciales, au rez-de-chaussée. Celle qu'on a décidé de faire au dernier moment...

Je sens que ma voix vire dans les aigus.

— Monsieur Potter, permettez-moi de vous présenter un des nouveaux clients de la Peabridge, Will Baker. Will est architecte.

Je me retourne vers Will en priant que M. Potter soit suffisamment impressionné par ses états de service pour laisser de côté ma réunion fantôme.

— Will, M. Potter est l'un des plus généreux mécènes de la bibliothèque. C'est aussi un ami personnel et très proche de ma grand-mère.

Je meurs d'envie d'accéder à la mémoire de M. Potter et de faire un petit tour de magie à ma façon, histoire qu'il prenne pour argent comptant la présentation que j'ai faite au pied levé, sans revenir sur mon mensonge à propos de cette maudite réunion! Mais je n'en ai pas le pouvoir. Et si mon démon familial se prépare à faire une seconde carrière dans l'organisation de mariages, il se pourrait que je ne retrouve plus jamais mes pouvoirs...

Alors que je suis à deux doigts de m'effondrer sur le comptoir du bar, M. Potter me fait un clin d'œil à peine perceptible avant de poser des questions à Will sur son intérêt pour l'architecture coloniale. Ce vieux monsieur vient à ma rescousse, une fois de plus... un allié dans mon combat des cœurs solitaires, bien qu'il ne sache rien des complications sans fin de ma vie amoureuse. Et, à ma grande surprise, M. Potter et Will papotent déjà comme de vieux amis.

Je jette un coup d'œil sur la pendule. A cause de ma conférence, je n'ai pas vu passer l'après-midi.

Rien que le jeu des questions-réponses m'a pris presque une heure! Je soupire d'un air désespéré, car je n'ai pas la moindre envie de perdre encore du temps à nettoyer le bar. Comme si elle lisait à distance dans mes pensées amères, voici que Kit surgit de derrière les rayonnages.

— A mon tour de fermer la baraque!

J'ai une envie folle de prendre dans mes bras ses épaules couvertes de mousseline, mais je m'en tiens à un sourire reconnaissant.

— Merci!

Elle soulève son tricorne de sa tête – elle a fait des tresses à ses cheveux – et m'adresse un salut, puis se met à remplir le petit évier d'eau savonneuse.

— A votre service, madame.

M. Potter s'exclame :

— Jane, ma chère. Pékin m'appelle ! Il faut vraiment que je parte. J'espère que vous apprécierez le Don Lobos.

Je fais celle qui n'a jamais entendu parler de ce restaurant.

— Le Don Lobos ?

Will s'en mêle.

— Euh, je pensais... je veux dire, j'ai juste mentionné ce nom à M. Potter... Enfin...

Pour toute réponse, M. Potter me fait un second clin d'œil.

— J'espère que vous passerez un bon moment tous les deux.

Puis il serre la main de Will avant de se diriger vers la porte.

Je souris en suivant des yeux le vieil homme aussi coquet que coquin (il se mêle de tout !) et je m'empresse de dire :

— Le Don Lobos est une très bonne idée.

Je sais que c'est vrai. Melissa y a passé une excellente soirée.

Nouveau regard vers la pendule. Il est toujours 16 h 50. Encore dix minutes avant la liberté.

Kit me dit :

— Vas-y !

— Et Evelyn ?

— Elle est au téléphone avec la fondation Colonial Williamsburg. Elle voudrait que leur tonnelier nous fabrique des fûts pour remplacer toutes nos poubelles. Il lui faudra une demi-heure pour organiser la livraison. Je te remplacerai.

— Merci, je te revaudrai ça. Que dirais-tu d'un bon gâteau demain matin ?

— C'est ça, achète-moi avec des pâtisseries! Mais quoi que tu fasses, je ne veux pas entendre parler de Brunette blonde!

J'éclate de rire. Je sais que ce brownie nappé de caramel est le gâteau préféré de Kit.

Je me tourne vers Will.

— Donnez-moi le temps de filer au cottage pour me changer. Juste cinq minutes, d'accord?

Il me répond en souriant :

— Entendu. Rendez-vous devant le portail du jardin.

Cette soirée de septembre est chaude, mais l'humidité de fin d'été – c'est ce qu'il y a de pire à supporter – atténue la morsure du soleil pendant la journée. J'opte pour un jean noir et un chemisier turquoise sans manches que Neko m'a offert l'an dernier pour mon anniversaire. Il est toujours décidé à diversifier ma garde-robe, où le noir est roi. Pourquoi me plaindrais-je ? Il a bien meilleur goût que moi.

Au moins, cette tenue n'est pas orange et argent. Orange! Neko serait-il en train de faire une mauvaise blague à mamie?

En fermant la porte du cottage, je jette un coup d'œil à mon répondeur. La lumière rouge ne clignote pas, je n'ai donc pas de message en attente. Qu'ai-je fait pour être ainsi ignorée par mon démon familial et mon gardien ? Pourquoi ne m'aident-ils pas à retrouver Ariel ? Peut-être pensent-ils que c'est ma faute si j'ai perdu mes pouvoirs, comme si je les avais oubliés dans le métro...

Je rejoins Will devant le portail.

— Un problème ?

— Non, pas du tout. Je pensais juste à un boulot que je dois faire.

Je tâche d'effacer de mon visage toute trace de contrariété.

— Il sera temps d'y penser demain.

— Vous parlez comme un véritable hédoniste...

— Absolument pas. Je suis réaliste, c'est tout.

Il tient le portail ouvert pour me laisser passer. Le parfait gentleman ! Puis il me demande :

— Est-ce que le Don Lobos vous convient ? J'ai juste évoqué ce nom incidemment devant M. Potter. Nous pouvons très bien aller ailleurs.

— Le Don Lobos est parfait.

C'est la pure vérité. Je décide de suivre la trace de ma meilleure amie qui a passé là-bas un moment aussi soudain que réussi en galante compagnie. Je commande les fameuses crevettes à l'ail que je partage avec Will. Puis j'opte pour des enchiladas à l'oignon et au fromage, sans me soucier de savoir si le cheddar – ce fromage qui fait de longs fils – risque de mettre à mal la dignité d'un premier rendez-vous ou si la sauce tomate va dévaster mon chemisier de soie. Je savoure la sangria, me risquant même à chercher au fond du verre un morceau d'orange sans craindre que le vin rouge ne colore le bout de mes doigts, et sans ressentir la moindre gêne.

Nous bavardons pendant tout le repas. Will m'apprend qu'il a grandi à Rockville, une banlieue du Maryland, qu'il a poursuivi des études supérieures au William and Mary College, et qu'il est tombé amoureux de l'architecture.

Je lui explique que j'ai suivi un mastère de littérature anglaise avant de comprendre que Shakespeare n'allait pas m'aider à payer mon loyer. Et que la bibliothéconomie – en particulier à Peabridge – n'était guère plus à même de résoudre mes problèmes quotidiens.

Will me pose des questions sur mamie, et je lui parle de son prochain mariage. Et aussi de Clara, qui a de nouveau fait irruption dans ma vie il y a deux ans, mais qui est bien décidée à repartir loin de moi. Je lui raconte mon histoire sans céder à l'émotion, simplement, avec franchise. Lui m'apprend qu'il est le deuxième de trois enfants de parents divorcés puis remariés. Il a deux frères plus âgés que lui, et deux sœurs plus jeunes. Apparemment, ils vivent tous en harmonie dans leur petite ville de banlieue.

Juste avant que nous ne plantions chacun notre cuillère dans un flan au caramel pour deux, je repense aux cinq sujets de conversation de Melissa. Pas étonnant que ma copine les ait laissés tomber lorsqu'elle est sortie avec Rob. Comment peut-on avoir besoin de cinq idées couchées sur papier juste pour alimenter la conversation ? Will et moi sommes capables de continuer à papoter ainsi de tout et de rien. Nous commandons d'ailleurs un café après avoir terminé le flan, comme pour profiter le plus longtemps possible de notre table au Don Lobos et prolonger la soirée ensemble. Tout se passe bien. Tout est simple.

Lorsque nous sommes à court d'excuses pour rester dans ce restaurant mexicain, Will paie l'addition. Je tends la main vers mon sac, comme le fait toute femme du XXI^e siècle qui se respecte, mais il refuse que je paie ma part.

Il me dit avec un sourire :

— C'est vous qui m'inviterez la prochaine fois.

Je sens une chaleur au niveau de mon bas-ventre à l'idée d'une nouvelle soirée – aussi parfaite que ce soir – en compagnie de cet homme avec qui il est si facile de passer le temps. Encore que... la soirée n'est pas encore finie.

Lorsque Will me raccompagne jusqu'à Peabridge, la nuit est lourde. Nous nous empressons de quitter le quartier commerçant, un peu trop animé pour notre goût, et empruntons les petites rues des quartiers résidentiels. Tout en marchant, Will me prend la main. Ses doigts sont solides, fermes. J'imagine le pouvoir de créativité de cette main, je l'imagine traçant des lignes sur un plan d'architecte. Peut-être qu'un autre jour, dans un autre contexte, j'aurais bégayé en sentant sa main sur la mienne. Mais tout me paraît si simple ce soir, je me sens tellement à l'aise en compagnie de Will. Tout va bien.

Jusqu'à ce que j'aperçoive la Lexus noire garée juste devant la bibliothèque.

Il y a des tas de berlines de luxe noires à Georgetown. Beaucoup d'entre elles ont un intérieur cuir onyx et font aussitôt penser à des familles fortunées. Certaines ont même une finition intérieure en noyer qui brille à la lueur des réverbères. Mais on ne trouve dans aucune d'elles mon gardien, assis derrière le volant, immobile comme une statue. Sa chemise blanche brille un peu dans la lumière ambiante.

Je lutte aussitôt pour respirer normalement.

— Zut, alors!

Will s'arrête avec moi, sans se départir de son sourire.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai un visiteur.

Je retire ma main de celle de Will. Je me sens soudain dans la peau d'une fille de seize ans qui se fait choper après le couvre-feu.

— Qui est-ce ?

Je note une légère inquiétude dans sa voix.

Tandis que je me creuse la cervelle pour trouver un mensonge, David ouvre sa portière. Alors qu'il s'extrait de son siège avant, Neko – qui était tapi dans l'ombre du mur du jardin – s'avance vers nous d'un pas léger. Il a vraiment tout du chat qui revient d'une partie de chasse nocturne.

Je me demande si Ariel est revenue. Ou, pis, si elle est toujours dans la nature.

J'inspire un bon coup, et je me lance.

— Will Becker, permettez-moi de vous présenter David Montrose et... euh... Neko. Ce sont... des collègues.

Les hommes se serrent la main. L'air est imprégné d'une soudaine tension dans l'air, un vague sentiment de malaise que je n'avais pas encore ressenti de toute la soirée. Les bras ballants, je me mets à la recherche des poches de mon jean, mais j'ai mal calculé mon coup, et me retrouve les mains sur les hanches. J'ai l'air d'une idiote. Je commence à lever ma main droite en direction de mes lèvres pour ronger mes ongles impeccables, mais je m'arrête juste à temps.

David se livre à un examen minutieux de Will et hoche presque imperceptiblement la tête.

— J'ai bien peur de devoir interrompre votre soirée, Jane. Nous avons un problème avec nos livres de comptes.

Nos livres de comptes... Je dirais plutôt de contes... Du genre de ceux qui sont dans ma cave. Je comprends parfaitement le message de David, même si je n'ai qu'une envie : l'ignorer. Je peux également lire en lui, rien qu'à la raideur de ses épaules et à sa politesse affectée. Il est clair qu'il est prêt à m'affronter. Je vais devoir faire face à mon gardien. Pas question de me contenter de l'envoyer paître et de continuer à profiter de ma soirée dans l'insouciance.

Je me tourne vers Will et je hausse les épaules en signe d'impuissance.

— Je suis vraiment désolée. Je dois absolument m'occuper de cette affaire.

Il fronce les sourcils.

— Mais... vous allez bien ?

Je soupire.

— Oui. Très bien.

Pendant un instant, je m'inquiète de sa réaction. Comment va-t-il prendre mon départ? Je suis partagée entre deux attitudes. La première serait de dire à David et Neko d'aller se faire voir au cottage, leur donner l'ordre de tourner au coin de la bibliothèque pour que je puisse enfin faire ce dont je rêve : partager un baiser avec Will.

La seconde serait de ne pas m'embarquer sur cette voie. Car je n'ai pas la possibilité de donner à ce baiser sa suite logique, cet aboutissement que j'appelle de tous mes vœux et dont j'ai pris conscience ce soir, entre les crevettes à l'ail et le café. Mais je n'irai pas plus loin avec Will, pas ce soir. Pas avec mon gardien qui tourne en rond comme un lion en cage.

Apparemment, Will perçoit ce moment de flottement. Il s'avance entre David et moi et tourne le dos à mon gardien avec une grâce qui va à l'encontre de sa prétendue incompetence en matière de yoga. Il pose sa main sur mon cou et se penche en avant pour m'embrasser la joue. Puis il murmure :

— Appelez-moi demain.

Il fait ensuite un pas en arrière et dit à David d'une voix égale, en hochant la tête :

— Ravi d'avoir fait votre connaissance.

Mon gardien lui fait un petit signe de la tête, par réflexe, apparemment. Je regarde Will s'éloigner. Je meurs d'envie de le voir se retourner et jeter un coup d'œil furtif dans ma direction avant de disparaître. Mais il ne se retourne pas.

Je ferme les yeux en inspirant profondément, puis je me concentre pour une longue et lente expiration.

Je me force alors à regarder David droit dans les yeux.

— On peut dire que vous avez mis du temps!

— J'étais parti en week-end.

— Et vous ne pouviez pas lire vos messages ?

Ma voix a viré à l'aigu. Je me sens à la fois frustrée d'avoir laissé Will partir et inquiète pour Ariel.

David répond du même ton mesuré :

— Je ne les ai pas écoutés.

Je me tourne vers Neko.

— Et vous, quelle excuse allez-vous me donner?

Il hausse les épaules. Il est vêtu d'un T-shirt noir moulant qui met en valeur sa minceur et son élégance.

— Je ne pensais pas avoir à en fournir une. Comme vous délaissiez la magie, je n'étais pas tenu de venir.

Son insouciance me met en rogne.

Attendez! J'étais inquiète au sujet d'Ariel. J'ai essayé de retrouver la trace de mon anima, je l'ai poursuivie, j'ai tenté de la coincer pour la ramener à la maison et découvrir pourquoi je n'avais plus de pouvoirs.

Et pendant ce temps-là, Neko s'est éclaté tout le week-end avec Jacques, manquant à ses obligations, libre de tout souci et sans même prendre la peine de répondre aux appels de sa sorcière.

Je prends le ton accusateur d'un avocat général.

— Et pourtant, vous avez trouvé le temps de faire un choix de couleurs avec ma grand-mère.

Il hausse les épaules.

— Il faut savoir mettre ses talents au service des gens.

Il y a quelque chose qui me met hors de moi dans son insouciance flamboyante. Qui met le feu aux poudres de ma frustration à peine voilée concernant Ariel, et le fait de voir Will s'en aller. Avant même de réfléchir à l'impact de mes paroles, je lui lance :

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie de continuer tout ça.

Je suis aussi surprise que David et Neko... peut-être même plus. Mais, aussitôt après avoir prononcé ces mots, je sais que c'est la vérité. Si je n'étais pas une sorcière, je serais une femme libre. Je pourrais passer mon vendredi soir chez moi à ne rien faire, à rattraper des heures de sommeil en retard. Je pourrais écouter ma meilleure amie me raconter ses histoires de cœur sans me sentir coupable de l'avoir enlevée à l'homme de ses rêves pour l'obliger à traquer – sans succès – une créature magique en cavale. Je pourrais mener une action de promotion digne de ce nom pour la bibliothèque Peabridge sans passer la moitié de mon temps à attendre que mon téléphone sonne et que mes collègues astraux se joignent à moi pour retrouver la trace d'Ariel.

Et j'inviterais Will Becker chez moi.

Car c'est bien là le cœur du problème. J'ai partagé plus de choses en une seule soirée avec Will qu'avec n'importe quel homme de... de toute ma vie. Et, pourtant, je ne lui ai pas dit toute la vérité. Il ne sait pas qui je suis vraiment. Je ne lui ai pas dit que j'étais une sorcière et je ne suis pas sûre d'avoir envie qu'il le sache. Je ne suis même pas certaine de pouvoir lui en parler. Les rares mecs qui ont découvert mes pouvoirs m'ont quittée. Ou trahie.

Peut-être que le fait de perdre mes pouvoirs n'est pas la fin du monde, après tout. Peut-être suis-je prête à redevenir la Jane d'avant, celle qui a vécu des années avant de découvrir les grimoires dans la cave du cottage. Je suis sans doute mûre pour vivre normalement.

— Vous ne le pensez pas vraiment...

La voix de David est plus tendre que je ne m'y attendais. Plus douce, plus gentille.

C'est la voix que j'ai entendue dans sa cuisine. Le ton qu'il avait adopté pour me dire que nous avions fait une bêtise. Le ton qui m'a rendue mal à l'aise, qui a suscité ma colère et m'a fait comprendre que je n'avais pas la moindre idée de qui il était, de qui j'étais, de ce que nous formions ensemble. L'espace d'un instant, je songe à le défier, à l'obliger à parler de ce qui s'est produit chez lui, dans sa chambre. Mais un rapide coup d'œil en direction de Neko suffit à me faire comprendre que c'est impossible. Pas maintenant. Pas en public. Pas avec le souvenir encore frais de ma soirée presque parfaite avec Will.

Je prends mon courage à deux mains et me force à dire les mots qui me terrorisent :

— Je crois que si.

Neko fait le gros dos.

— Vous ne croyez pas que nous avons notre mot à dire, Jane ?

Je proteste.

— Vous l’avez déjà fait! En ignorant mes appels, en n’étant pas là lorsque j’essayais de retrouver la trace d’Ariel, vous vous êtes déjà prononcés!

Plus je parle, plus je suis en colère. Je me suis sentie rejetée, presque un paria à force d’appeler David et Neko et de laisser message sur message. Je suis devenue la fille qui ne peut jamais obtenir de rendez-vous. Leur refus de décrocher leur téléphone, je l’ai vécu comme la confirmation de toutes les amourettes sans espoir que j’ai connues dans ma vie.

— Quant à vous...

Je plaque la paume de ma main sur l’épaule de Neko et je le pousse en arrière.

— ... pouvez-vous me dire ce que vous fabriquez avec ma grand-mère ? Vous êtes organisateur de mariages, maintenant ? Vous ne trouvez pas que j’ai mon mot à dire, moi aussi ?

— Si vous preniez la peine d’appeler votre grand-mère de temps de temps, vous sauriez que je l’aidais! J’essayais d’établir un contact avec vous, Jane ! J’essayais de vous dire que j’étais toujours là, près de vous, pour vous, même si vous ne pouviez pas tirer sur la laisse de votre démon familial!

Il est manifestement furieux contre moi.

— Vous avez une façon de présenter les choses... comme si c’était ma faute! Je n’ai jamais voulu perdre mes pouvoirs. Je pensais qu’ils grandiraient en les concentrant sur Ariel.

— Ce n’est peut-être pas votre faute, mais si vous laissez tomber, c’est moi qui en subirai les conséquences. Et Jacques aussi ! Si je suis affecté au service d’une autre sorcière, que deviendrons-nous ? Qu’arrivera-t-il à Jacques ?

— Vous êtes injuste! J’ai essayé de vous joindre. J’ai appelé une douzaine de fois! Mais vous étiez bien trop accaparé par votre vie amoureuse à la noix...

Je suis incapable de retenir les mots qui sortent de ma bouche. Sans le vouloir, je repense à Will, à notre dîner parfait, et à notre conversation, si naturelle... Je me dis que cela ne faisait pas partie de ma vie amoureuse, mais de ma vie tout court. De mon avenir. C’est ce que je pourrais être si je n’étais constamment embourbée dans le drame, dans le monde bizarre de la sorcellerie.

Neko me regarde sans ciller. Ses pupilles noires féroces lui donnent un côté plus félin que jamais.

Il lâche d’une voix où le mépris suinte à travers chaque mot :

— Oui. C’est à cause de ma vie amoureuse à la noix, comme vous dites !

Il se tourne vers David, qui a écouté notre échange dans un silence inquiétant.

— Vous avez du travail, ce soir? Vous avez besoin de moi ?

David secoue la tête.

— Non. Vous pouvez partir.

Je commence à protester, mais il me coupe la parole plus brusquement encore que Neko.

— Jane n'a pas l'énergie nécessaire pour travailler. Je vous appellerai si nous avons besoin de vous.

Neko commence à s'éloigner, mais il s'arrête avant d'atteindre l'extrémité du domaine de Peabridge. Il glisse la main dans la poche de son élégant pantalon de cuir, puis revient d'un bond vers moi.

Il me fourre quelque chose dans la main.

— Tenez!

Je le prends machinalement.

— C'est quoi?

Il me répond d'un ton léger qui sonne si faux que je m'en étrangle presque :

— Des bonbons à la menthe. Pour l'haleine.

— Mais je...

— Je vous assure que si. Forcément, après des crevettes à l'ail...

Et voilà mon démon familier qui s'en va, tel un chat s'enfonçant dans la nuit chaude de septembre. Je le suis du regard, m'attendant à le voir se retourner, éclater de rire et avouer que tout cela n'était qu'une plaisanterie, qu'il me taquinait une fois de plus avec son éternel côté pince-sans-rire.

Mais c'est raté!

David finit par me demander, avec une amabilité de façade :

— On y va ?

Je réponds, en dissimulant avec peine ma frustration :

— Où ça ?

— En bas, dans votre cave. Voyons ce qu'on peut faire pour retrouver votre anima...

Je commence à protester. A dire que je n'ai aucune envie de poser la main sur mes livres, que je ne peux ni les ouvrir ni les lire sans faire davantage de dégâts dans ma collection. Et puis je parlais sérieusement tout à l'heure : je ne suis pas sûre du tout de vouloir continuer à exercer mes talents de

sorcière.

Mais David n'a pas l'intention de se voir opposer un refus. Il est têtu, déterminé, impétueux. Il m'est déjà arrivé de l'affronter, mais j'ai toujours cédé. Et puis lui au moins peut lire ces livres, si je n'en suis pas capable. Peut-être pourra-t-il trouver un moyen de nous sortir de cette situation...

Tournant le dos à l'obscurité, je me dirige en silence vers mon cottage.

David ouvre la porte d'entrée en faisant jouer la serrure avec ce qui reste de son pouvoir magique de gardien, pouvoir qu'il détient toujours pour avoir le droit – l'obligation – d'assurer ma sécurité. Je serre vaguement les poings, cachant les bonbons à la menthe que Neko m'a donnés. Je sais que David a entendu le commentaire sarcastique de mon démon familier et je sens mes joues s'empourprer.

— Vous voulez une tasse de thé ?

C'est la première chose qui me vient à l'esprit tandis que je m'efforce de trouver un moyen d'échapper à la présence obsédante de David.

— Avec plaisir. Je vais me préparer en bas.

Il traverse le salon avec la décontraction d'un homme qui se sent à l'aise chez lui. Je le regarde actionner l'interrupteur et je l'écoute descendre les marches quatre à quatre. Je me sens moins à l'aise que lui lorsqu'il se promène dans mon cottage ou qu'il entre dans ma cuisine.

Je fais chauffer la bouilloire et fouille dans mes placards pour mettre la main sur la théière et les mugs. Je laisse instinctivement de côté le thé à la menthe qui est juste devant le placard. David n'apprécie pas trop la menthe. Je me dis que c'est dommage tout en avalant l'un des cadeaux d'adieu de Neko.

Je me mets en quête de camomille au citron et je finis par trouver la boîte tout au fond de l'étagère. J'en extrais deux sachets que je mets dans la théière. Puis j'exhume un plateau sur lequel je dispose deux cuillères, deux mugs et j'ajoute des serviettes en papier aux couleurs vives que j'ai récupérées dans une corbeille à cadeaux il y a longtemps, trop longtemps pour que je me souvienne de l'occasion. Au bout du compte, j'ai toujours largement de quoi m'occuper pour une femme dont la vie est – semble-t-il – sur le point de basculer ou de changer du tout au tout.

En attendant que l'eau frémissse, j'inspecte ma cuisine. Je me souviens encore de l'état dans lequel elle était lorsque Melissa et moi sommes entrées pour la première fois dans ce cottage. Pleine de toiles d'araignées ! Et la moindre surface était recouverte d'une épaisse couche de poussière. Nous avons tout gratté, tout récuré sans ménager nos efforts, et, en guise de remerciement, je lui ai offert un simple hamburger avec des tonnes de frites, sans oublier ma reconnaissance éternelle. A l'époque, tout était normal. J'étais heureuse, satisfaite de mes amis, de mon boulot et de ma vie.

La bouilloire se met à siffler et je verse l'eau bouillante d'un mouvement fluide, automatique. J'ai mis une éternité à apprendre où étaient rangées mes affaires, dans cette cuisine. Pendant des mois, je me suis trompée de placard, je fouillais au mauvais endroit. Mais, avec le temps, cet endroit a fini

par devenir ma maison. Je peux me verser à boire au clair de lune, aller chercher – en cas d’urgence – des Oreo au fin fond de la deuxième étagère, même au beau milieu d’une prise de bec au téléphone. Je suis capable de repérer chacun de mes plats, chacune de mes pièces d’argenterie dépareillées et de mes assiettes ébréchées (qui peuvent néanmoins servir).

Le cottage Peabridge, c’est mon chez-moi.

Le cottage Peabridge, avec tous ses livres, ses cristaux et ses accessoires de sorcellerie. Sans oublier le gardien qui m’attend en bas. Mais qu’est-ce que je vais bien pouvoir lui dire ? Comment faire pour soutenir une conversation, seule avec David Montrose ? Et que dire de mon souhait d’oublier mes pouvoirs à jamais ?>

Je finis mon bonbon à la menthe et je respire un grand coup avant de prendre le chemin de la cave.

Dès que je franchis la dernière marche, David me prend le plateau des mains. Il a déjà commencé à parcourir les livres, empilant sur le pupitre ceux dont le titre semble correspondre à ce qu’il cherche. Je me dis qu’il serait un élément précieux dans une bibliothèque de recherche... Je souris malgré moi. Un sourire ironique.

David me demande :

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Puis il hausse un sourcil interrogateur pour savoir qui se charge du service. Comme je ne réponds pas, il s’empare de la théière, et le parfum de camomille emplit la cave.

— Rien. Je pensais juste aux livres. A tout le savoir qu’ils renferment.

Nous buvons notre tisane sans rien dire, un peu gênés. En tout cas, moi, je me sens mal à l’aise. J’ai toujours envie de lui poser des questions, je veux savoir à quoi il pense, ce qui l’a fait changer d’avis. Pourquoi était-il heureux de coucher avec moi avant d’estimer que nous avions eu tort ?

Serais-je nulle à ce point au lit ?

Il me demande, comme si nous faisons la causette depuis déjà cinq minutes :

— Vous voulez vraiment renoncer ?

— Je ne suis pas sûre. Je pense que oui. Je ne sais pas si je suis capable de continuer.

— La vie de sorcière n’est pas de tout repos, vous le savez. Mais vous n’êtes pas obligée de la vivre seule.

— C’est pourtant le cas, apparemment. J’ai essayé de vous joindre, Neko et vous, pendant deux jours.

Voilà, c’est dit ! Apparemment, c’est ça qui a déclenché ma colère. J’en acquiesce la certitude lorsque ma voix se brise sur le dernier mot. Je suis au bord des larmes.

David boit une gorgée de camomille avant de répondre. Lorsqu'il prend la parole, on dirait qu'il cueille chaque mot sur un arbre, en cherchant les mots parfaits, ceux qui sont mûrs.

— J'ai décroché mon téléphone. Je ne voulais pas vous appeler, mais pas uniquement parce que j'estimais que c'était préférable. Je voulais vous laisser respirer un peu, avoir du temps pour vous. Je n'avais pas encore suffisamment réfléchi à la perte de vos pouvoirs. Comme je suis votre gardien, j'ai supposé que vous pouviez me joindre, m'appeler à n'importe quel moment au cas où vous auriez vraiment besoin de moi.

— Mais j'avais besoin de vous!

— Je sais. J'ai eu tort.

La simplicité de sa confession me stupéfie. Il n'essaie même pas de se justifier. Il n'essaie pas de trouver des prétextes pour me mettre tout sur le dos, ni de me faire douter de moi, ou d'inverser les rôles. Il accepte la responsabilité qui est la sienne.

Tous les arguments que j'avais préparés s'envolent, disparaissent dans les coins sombres de cette cave comme des moutons sous le canapé.

Il me fixe et je sens le poids douloureux de ce regard à travers la vapeur qui se dégage de la camomille.

— Jane, nous devons absolument la retrouver. Il faut qu'Ariel revienne. Une fois que vous aurez retrouvé vos pouvoirs, vous pourrez prendre une décision, une décision éclairée, sur ce que vous voulez faire. Si vous avez envie ou pas d'être une sorcière.

— Je ne vois pas ce que je peux faire d'autre pour retrouver sa trace.

— Que vous ayez envie de rester une sorcière ou pas, pour l'instant, vous l'êtes toujours, Jane. Les sorcières sont censées travailler en assemblée.

Je lui dis d'un ton catégorique :

— Non. Je ne retournerai pas à l'Assemblée des sorcières de Washington. La seule pensée d'approcher cette clique de manipulatrices qui passent leur temps en commérages me donne la nausée. Ce sont justement elles qui m'ont donné envie de quitter le monde de la magie. Si je menais une existence de femme normale, c'est le genre de sac de nœuds que je n'aurais jamais eu à affronter.

— Vous avez une meilleure idée ?

Je repense à toutes les meilleures idées que j'ai eues. Devenir bibliothécaire, devenir la petite amie de Will ou la petite-fille de mamie. J'ai pensé à cesser de me chamailler avec Clara, de lui reprocher les piètres décisions qu'elle a prises quand elle était jeune. A vivre une vie totalement normale, dans une ville normale, avec des amis normaux.

Et sans gardien pour m'embrouiller les idées avec une simple question de cinq mots.

Je secoue la tête.

— Pas encore, mais j'en aurai une. Donnez-moi juste un peu plus de temps, et j'en aurai une.

— Mabon est dans trois semaines. C'est l'équinoxe d'automne. Vous devez trouver Ariel d'ici là.

— Mabon...

C'est comme un espoir.

— Et maintenant, voyons ce que nous pouvons apprendre ici. Peut-être que l'un de ces livres pourra nous dépanner.

Je mets de côté mon mug et je me prépare à ce qui m'attend. Ce boulot, je le connais. Je suis bibliothécaire et je sais comment chercher les sources d'information pour satisfaire la curiosité de mes clients. Même si mon catalogue a été détruit il y a six mois et si je suis incapable de lire les textes toute seule. Même si je ne suis pas certaine de vouloir être partie prenante de cette démarche.

— David, je suis terrifiée.

— Je sais. Je le sais très bien. Mais nous traverserons cette épreuve ensemble.

Nous nous mettons au travail, côte à côte, en respectant le silence l'un de l'autre, jusqu'à ce que notre camomille refroidisse, et encore longtemps après.

10

Cela me prend une semaine. Une semaine de cogitation intense. Une semaine à me tourner et me retourner dans mon lit sans trouver le sommeil. Pendant une semaine, je me demande si j'ai bien fait de laisser Will partir après notre dîner au Don Lobos, de rembarquer Neko et de travailler avec David. Une semaine où, un jour sur deux, j'ai reçu un message de Will sur mon répondeur. Puis je l'ai rappelé ensuite en priant pour tomber sur son répondeur, frissonnant de soulagement en entendant son message enregistré. Une semaine où chaque matin, j'ai dit à Kit que je passais prendre nos gâteaux quotidiens au Cake Walk, afin de ressasser mon histoire auprès de Melissa.

Laquelle finit par lâcher :

— Jane, je n'ai rien de plus à te dire. Tu as agi, maintenant tu dois assumer. Ou changer de vie. Mais, surtout, arrête de me parler de ça ! Appelle Will quand tu seras certaine qu'il est chez lui et demande-lui de sortir avec toi. Au pire, il te répondra que tu l'as blessé et il refusera... Mais si j'en crois tout ce que tu m'as dit de lui, j'ai l'impression qu'il n'en fera pas une maladie.

J'ai envie de protester, de lui dire qu'elle simplifie un peu trop les choses. J'ai envie de me réfugier sur un des tabourets du comptoir et de boire du thé Pekoe au parfum d'abricot en ignorant la bibliothèque Peabridge, le bureau des infos sur les ouvrages de référence et le cottage.

Cela étant, je ne suis pas totalement idiot.

— Je peux me servir de ton téléphone ?

Elle fait un geste vers le mur.

Je jette un coup d'œil à ma montre. 8 h 40. Il ne sera peut-être pas là. Je pourrais laisser un nouveau message plein d'esprit, un truc marrant qui n'appelle pas de réponse. Passer pour une fille « vraiment sympa » sans me prendre la tête, comme si j'étais sur une autre planète.

Première sonnerie. Mon cœur se met à cogner dans ma poitrine. Deuxième sonnerie. Mes poumons se bloquent, et j'ai du mal à respirer. Troisième sonnerie. Mes genoux cèdent au soulagement. Je sais que son répondeur ne décroche qu'après la quatrième sonnerie.

— Will Becker à l'appareil!

Et voilà, c'est à moi de jouer. C'est le déclencheur qui est censé me pousser à répondre, à me faire dire quelque chose à haute voix. Je finis par articuler :

— Salut ! C'est Jane.

Il a l'air vraiment content.

— Jane ! Je suis heureux que vous ayez persévéré pour qu'enfin nous puissions nous parler.

— Oui.

J'espère qu'il ne peut percevoir ma confession muette, deviner à quel point j'avais espéré tomber sur son répondeur. Une fois de plus.

— Ecoutez, je sais que vous êtes très occupé. Je voulais juste savoir si nous pouvions, à tout hasard, dîner ensemble la semaine prochaine. N'oubliez pas, nous nous sommes mis d'accord pour que ce soit vous qui soyez mon invité, cette fois. Vous vous en souvenez ? Après le dîner au Don Lobos, avant que vous ne me raccompagniez chez moi. Avant que...

Melissa fait semblant de se couper la gorge de la main, histoire de me rappeler que je dois finir de papoter. Je bredouille :

— Enfin... euh... vous voyez...

Je ne finis pas ma phrase. Je coince le téléphone contre mon épaule et j'attrape mon mug de thé comme une femme en train de se noyer s'accroche à un gilet de sauvetage.

— Ce serait super!

— Vraiment?

Le voilà qui se met à rigoler. Il éclate de rire comme un mec très à l'aise, un mec serein qui ne se rend pas compte un seul instant qu'il a affaire à une cinglée.

— Vous avez quelque chose de précis en tête?

Quelque chose de précis ? Exact. Si je veux me comporter en femme libérée qui fixe un rencard à un homme, j'ai forcément quelque chose de précis en tête. Enfin, derrière la tête. Un projet que j'ai tourné et retourné dans ma tête avant de demander au premier mec normal que j'ai rencontré depuis un million d'années de sortir avec moi. Paniquée, je regarde Melissa, mais elle hausse les épaules en signe d'impuissance. J'articule le mot « quoi? » à son intention. Elle fait la grimace. Il est clair qu'elle n'a aucune idée de ce que je lui demande.

Je suis consciente que je vais passer pour une idiote, mais j'ai peur de ne plus avoir jamais l'occasion de respirer si je ne dis pas quelque chose.

— Eh bien, j'ai pensé...

Tu parles ! Je n'ai vraiment aucune idée. Je pense juste que j'ai toujours détesté le fameux « quart d'heure américain » quand j'avais dans les treize ou quatorze ans. Et, apparemment, rien n'a changé depuis. Mon visage a dû passer par dix nuances différentes de cramoisi. Autant raccrocher tout de suite. Il est absolument, totalement, complètement impossible que des adolescents soient censés poursuivre régulièrement ce genre de conversation s'ils souhaitent avoir ne serait-ce qu'un semblant de vie amoureuse!

Et, pourtant, voici que Will s'engouffre dans la brèche. Par miracle ? Par magie ? Impossible à dire.

— Et si nous allions assister à une conférence au Smithsonian Institute ? C'est jeudi soir à 18 heures. Le sujet est : « Les temples grecs et l'architecture contemporaine ». C'est une amie à moi qui fait cette conférence. Elle parlera de l'architecture classique puis nous fera faire un tour rapide du Mall. J'ai deux billets gratuits.

— Parfait!

L'étau qui me comprimait les poumons se desserre brusquement. Je dis, soudain très inspirée :

— C'est une merveilleuse idée! Et ensuite nous nous chercherons un petit restau grec. Comme ça, nous resterons dans le contexte.

Will répond :

— C'est un de mes préférés.

Je suis sûre de l'entendre sourire à l'autre bout de la ligne.

— Je fais un saut à Peabridge pour passer vous chercher ? Vous sortez bien à 17 heures ?

— Oui. Mais donnez-moi quinze minutes pour me changer.

— Disons donc 17 h 15. Chez vous, je suppose ?

— Je préfère.

Cette fois, je ne cherche pas à dissimuler le sourire qui transparaît derrière mes paroles. Finalement, c'est très facile de demander à un mec de sortir. Pourquoi me suis-je pris la tête avec ça ? Je regarde l'heure sur l'horloge murale de Melissa.

— Oh, il faut que je file! Je vais être en retard au boulot!

— Je vous souhaite une bonne journée. A jeudi!

Radieuse, je raccroche et me tourne vers Melissa.

— Tu vois ? Je suis capable de prendre des initiatives dans ma vie privée!

Elle secoue la tête en souriant.

— Oui, ça t'arrive!

Elle me tend une boîte en carton pleine de gâteaux.

— Mais tu seras vraiment en retard si tu ne te décides pas à partir.

— Merci.

Tout en me raccompagnant à la porte, elle me lance :

— Et pour l'autre truc? Cette histoire de sorcellerie? As-tu décidé de ce que tu allais faire ?

Des gâteaux plein les bras, je hausse les épaules tant bien que mal.

— Ce week-end, il m'est venu une idée. Mais je dois appeler David.

— Alors appelle-le.

— Je ne peux pas. Ça aurait l'air bizarre.

— C'est quoi ton problème avec les téléphones? Dis-toi que c'est une chose magique qui n'a rien à voir avec l'autre chose.

L'autre chose? Je suppose qu'elle parle de la chambre.

— C'est-à-dire, tout est lié...

— Non. C'est toi qui en es persuadée. Mais pour les autres, ce sont des choses totalement distinctes. C'est un peu comme travailler avec quelqu'un dans un immeuble de bureaux. Si tu devais poser une question pour ton job au vice-président de Special Communications, eh bien tu le ferais.

— Pas si j'avais couché avec lui un jour et qu'il m'avait jetée comme une vieille chaussette.

Melissa fronce les sourcils. J'ignore si c'est parce qu'elle désapprouve mon langage ou parce qu'elle accepte la faille que j'ai détectée dans son raisonnement.

— Bon, d'accord. Donc, dans ce cas précis, la notion de harcèlement sexuel sur le lieu de travail ne s'applique probablement pas. Quoique... attends! D'une certaine façon, si! David est ton employé. Il n'a donc pas le droit de te harceler.

A mon humble avis, la Commission pour l'égalité des chances d'emploi a sûrement quelques arguments contraires. Je pousse un gros soupir, mais je ne prends même pas la peine de discuter. Le résultat des courses, c'est que Melissa a raison. Il faut que j'appelle David. Sans lui, je ne pourrai jamais régler l'ensemble des problèmes : la disparition de mon anima, la perte de mes pouvoirs et mes interrogations existentielles sur la vie de sorcière.

— Je l'appelle dès que j'arrive à la Peabridge.

— Commence plutôt par préparer du café. Ne laisse pas Evelyn prendre ton absentéisme trop au sérieux!

J'éclate de rire. Je fonce dans les rues de Georgetown. Je me demande bien ce que ferait Evelyn si elle me prenait en flagrant délit d'absentéisme. Elle et moi nous reposons de plus en plus sur Kit pour répondre aux questions basiques sur le référencement des ouvrages. Evelyn a profité de mon temps libre – ou censé l'être – pour me déléguer de plus en plus de travail de direction : analyse du budget, préparation des rapports destinés aux administrateurs. J'apprécie qu'elle reconnaisse les progrès que j'ai accomplis, mais ce n'est pas ce dont j'ai vraiment envie. Ce n'est pas ce que j'étais censée faire lorsque j'ai signé mon contrat d'embauche en qualité de bibliothécaire spécialisée dans le référencement des ouvrages.

Même si mon travail à Peabridge fait partie des rêves de vie heureuse dans une petite maison coquette entourée d'une palissade blanche. Un rêve que je fais chaque fois que la sorcière que je suis songe sérieusement à arrêter les frais.

En fait, c'est ça mon problème. Je ne suis jamais heureuse.

Mais je décide quand même de suivre le conseil de Melissa dès mon arrivée au boulot. Lorsque Evelyn franchit la porte d'entrée, le café est prêt et les délices du Cake Walk sont rangés sous leurs cloches de cristal. Je lui décoche un sourire jovial avant de regagner mon bureau et de décrocher mon téléphone, telle une femme en mission.

Pourquoi est-ce si difficile de téléphoner à David ?

Nous travaillons tous les deux sur le même problème, et j'ai peut-être trouvé une solution. Tout ça n'est qu'une proposition d'affaires... S'il ne répond pas, eh bien tant pis. Ce n'est pas un référendum sur l'état de nos relations que je suis en train de faire !

Je m'éclaircis la gorge et je compose son numéro.

Il me répond dès la première sonnerie, en me balançant son nom comme une carte de visite.

Je bafouille un bon moment avant de lui dire ce dont j'ai besoin. Au début, il se montre sceptique, et je me dis qu'il va refuser. Mais, lorsque je me lance dans mes explications, il m'écoute et finit par donner son accord.

— Mais pour que tout ça fonctionne, il va falloir vous faire aider par Neko.

— Je sais.

— Je vous souhaite bonne chance! Ça ne va pas être simple de le convaincre de se joindre à nous.

— Mais je suis sa sorcière!

C'est la seule chose qui m'est venue à l'esprit alors que j'essayais de rassembler tout mon courage.

David répète :

— Bonne chance!

Puis il raccroche, et ce petit déclic a quelque chose d'irrévocable.

Mais je connais Neko mieux que personne.

Je compose le numéro de son portable. Il ne répond pas. Je regarde l'horloge. Quelle idiote je suis! Il est forcément chez lui et doit être encore dans le cirage à l'heure qu'il est. Je compose donc le numéro de son fixe et je laisse sonner. Quarante-sept fois.

Il finit par décrocher en lâchant d'un ton sec :

— Quoi?

— Des crevettes Hunan. Chez moi. Ce soir. A 19 heures.

Il me répond avec humeur :

— Je ne suis pas libre.

— Je demanderai une double ration de crevettes.

— Je ne peux quand même pas tout laisser tomber...

— Et je leur demanderai de garder les légumes.

— Jane...

— Et je commanderai aussi des toasts aux crevettes en amuse-gueule.

Il ajoute :

— Et une moitié de crabe Shumai.

Entre amis, on n'est pas à quelques quenelles près, si ?

Je fais la grimace et je réponds :

— Va pour une moitié de crabe Shumai.

Il répète :

— A 19 heures.

Puis il coupe la communication.

Gran et Clara sont plus faciles à intégrer dans le circuit. Elles auraient été d'accord pour me voir même sans se laisser corrompre. Elles ont l'air toutes deux ravies de m'entendre. Le porc au riz cantonais n'est jamais qu'un plus ! Je jette un coup d'œil au tiroir fermé à clé où m'attendent mon malheureux portefeuille et ma pauvre Carte bleue qui ne se méfie de rien.

Si mon plan marche, ça vaut le coup d'organiser un festin chinois, non ?

David arrive le premier avec deux grandes boîtes, une dans chaque main.

Tout en fermant la porte derrière lui, je demande :

— Vous avez eu du mal à les trouver ?

Au lieu de répondre, il s'exclame :

— Vous êtes certaine de vouloir faire ça ?

— Je ne pense pas avoir le choix.

Avant que je puisse en dire plus, Neko entre dans la pièce sans se presser, aussi sûr de lui que s'il vivait toujours sous mon toit. Toujours aussi élégant, un peu dangereux aussi. Il adopte d'emblée une attitude un peu hautaine et regarde les cartons que David a dans les mains en haussant le sourcil.

— Je n'avais pas compris que nous étions censés apporter des cadeaux.

Je me demande s'il peut sentir ce qu'il y a à l'intérieur depuis l'autre bout de la pièce.

Comme j'ai passé une partie de l'après-midi à mettre au point mon offre de paix, je lui dis :

— J'espérais que vous pourriez m'aider, Neko. Mamie et Clara seront là dans une minute, et je tiens à ce que mamie sache que j'ai beaucoup réfléchi à son mariage. J'ai choisi mes bijoux, ceux que je porterai avec ma robe de première demoiselle d'honneur. Que pensez-vous de ceux-là ?

Je me tourne vers la table basse où j'ai étalé une paire de boucles d'oreilles en argent. Les clous d'oreilles pointus ressemblent à des piquants d'oursin et dégagent une sorte de malignité façon début des années quatre-vingt.

Neko a l'air horrifié, comme je m'y attendais.

— C'est quoi? Vous espérez capter un signal satellite dans l'église?

— J'ai juste cru que...

— ... que vous gâcheriez le bonheur parfait de votre grand-mère le jour de son mariage!

Il claque la langue avec le mépris d'un styliste d'Hollywood. David ne peut s'empêcher d'éclater de rire devant l'expression scandalisée de mon démon familial.

— Mieux vaut refondre ces horreurs ! Il vous faut des perles.

On dirait qu'il m'apprend un nouveau mot...

— Des perles montées sur tige ou en pendants d'oreilles. Classiques.

— Des pendants d'oreilles... ?

Et je ne peux m'empêcher d'ajouter :

— Vous êtes sûr que ça ira avec l'orange et l'argent?

Neko en frémit.

— Votre grand-mère est une femme de caractère.

— Dites-moi plutôt quelque chose que j'ignore.

Je pense à toutes ces années de conflits, quand j'étais ado.

— Vous savez, ce n'est pas seulement pour les couleurs. Elle insiste pour avoir de l'opéra au service religieux. Pour la procession d'entrée et pour le final.

— Il n'y a pas de mal à ça, si ?

— L'air de La Reine de la nuit ? Pour un mariage ?

Je souris.

— Je pense qu'elle essaie juste de faire de la place à l'oncle George. Vous savez, l'opéra a toujours été son truc à lui. Elle veut en rajouter un peu vis-à-vis des invités, pour que les gens sachent combien George et elle sont en phase.

— Je sais.

Je souris, pas mécontente que nous ayons pu surmonter aussi facilement notre petite brouille. Mais Neko, lui, n'est pas tout à fait prêt à passer l'éponge.

— Vous qui disiez que votre grand-mère a peut-être tendance à en rajouter un peu devant les amis et la famille, vous devez impérativement faire quelque chose pour vos mèches. J'ai vu des lampes magiques cuivrées d'une couleur moins tocarde que celle de vos cheveux ces derniers temps.

Là, il a fait mouche! Surtout quand je vois David feindre un intérêt énorme pour les paquets qu'il a posés près du canapé.

— C'est pourtant vous qui m'avez dit de me faire une couleur!

— Peut-être, mais vous n'êtes pas retournée chez Jacques pour les raccords. Je me trompe ?

Là, je suis coincée!

— Non.

— Jane, Jane, Jane ! Il serait peut-être temps d'apprendre, non?

Il soupire, comme si nous parlions de la malnutrition du tiers-monde. Bon, maintenant qu'il m'a sorti ses vacheries, nous pouvons passer à autre chose. J'ai ma dose d'humiliation, sur le plan tant cosmétique que vestimentaire.

Sauf que, pour Neko, ce n'était que de l'échauffement.

— Voyons un peu ce que vous avez fait sans moi... Ne me dites pas que cet eye-liner vert est censé faire passer la tartine noisette que vous vous êtes collée sur le visage ?

Avant même que j'aie le temps de protester, il se prépare à porter l'estocade.

— Et si vous vous imaginez que vous aurez plus de rendez-vous en vous habillant comme un garçon, je vous le dis comme je le pense, vous risquez d'être déçue, ma chère!

Je regarde mon chemisier. Je me rends soudain compte qu'il ne fait rien pour mettre en valeur ma silhouette. Et du plus profond de mon pauvre cerveau, une petite voix met en doute le choix d'eye-liner vert sur un visage qui a pris la belle couleur rouge du merlot.

Je commence à regretter d'avoir introduit du crabe Shumai dans ma stratégie de séduction pour attirer Neko ici. Mon humiliation aurait sans doute largement suffi à ramener mon démon familial sur le droit chemin.

Mais il y a au moins un point positif : j'ai réussi à dérider mon gardien. Je suis certaine d'avoir entendu David étouffer un rire avant de s'exclamer :

— Voulez-vous que je vous ramène quelque chose à boire avant d'entamer le deuxième round ?

Je bougonne d'un air sombre :

— Il n'y aura pas d'autres rounds. Et c'est moi qui me charge des consommations.

Je me tourne vers Neko en plaquant un sourire d'ange sur mes lèvres.

— Vous prenez quoi ?

Neko ronronne :

— Vous avez encore du chardonnay Fish Eye ?

Je réponds, bien décidée à conserver un ton enjoué :

— Non. Vous êtes venu à bout des six bouteilles avant de partir. Et puis, ce soir, nous allons travailler.

Il fait la moue, les lèvres en cul de poule.

— Un soda pour moi. Avec une goutte de citron. Et une feuille de menthe ou deux, si possible.

Super. Nous en sommes réduits à des mojitos sans alcool. Sans alcool et plus que dilués.

Je m'absente un instant à la cuisine pour jouer les barmaids. Au moment où je tente d'extraire les derniers glaçons de leur bac en plastique, on frappe à la porte. C'est David qui nous fait l'honneur d'aller ouvrir, et j'entends l'exclamation de surprise de mamie en découvrant sa présence.

— C'est toujours un plaisir de vous voir, mon cher!

Je l'imagine en train de lui tapoter le bras, même si je ne peux rien voir depuis la cuisine.

Clara débarque du salon en coup de vent et tente, sans succès, de cacher qu'elle a toujours des problèmes avec le prénom que je préfère.

— En franchissant le portail, nous sommes tombées sur le livreur, Jeanette. Euh... je veux dire Jane. Nous avons essayé de régler la note, mais il a affirmé que c'était déjà fait.

— C'est la magie des cartes de crédit!

Je la débarrasse d'un grand sac en papier brun en m'efforçant de ne pas trop mettre l'accent sur le mot « magie ». L'odeur de sauce au soja et d'huile chaude me tord l'estomac... à moins que ce ne soit une pointe d'appréhension.

J'ai improvisé en passant ma commande pour mamie, Clara et David. Mais l'intérêt de composer un menu pour cinq, c'est qu'on peut justifier le nombre de plats choisis en prétextant qu'au final

personne ne doit être déçu. En plus des crevettes Hunan de Neko, j'ai pris des barquettes de poulet Mu Shu, du bœuf aux brocolis, des haricots verts à la Setchouanaise et du porc au riz cantonnais, ainsi qu'un énorme saladier de poulet croustillant au sésame pour compléter le festin.

Nous n'avons rien à envier aux criquets. Nous abordons les plats les uns après les autres, comme une armée en marche, jonglant avec les baguettes et utilisant nos cuillères comme instruments de combat. Mamie se ressert trois fois et Clara passe son temps à ramasser les derniers morceaux de bœuf entre les brocolis verts qui constituent la garniture. De mon côté, je garde à l'esprit les prouesses magiques qui m'attendent. Je me limite donc à grignoter quelques bouchées de chaque plat (sauf les crevettes de Neko, car je sais à quel point mon démon familial peut être possessif...)

Je capte le regard de David. Apparemment, il approuve mon attitude.

Après que nous ayons vidé les plats jusqu'à la dernière miette, je fais passer les desserts. Pour Clara, les cookies aux amandes sont les meilleurs qu'elle ait jamais goûtés, et Neko se rue sur son fortune cookie. Il s'exclame, comme si nous venions juste d'arriver :

— Venez! Prenez un fortune cookie ! Allez, prenez-en tous! Ouvrez-les, dépêchez-vous ! Maintenant, nous allons former un cercle et lire nos prédictions à haute voix!

Il donne l'exemple, et il y met un tel enthousiasme qu'il réduit son cookie à la vanille en miettes pour attraper le papier glissé à l'intérieur.

— Vous ferez de nombreux voyages et vivrez une foule d'aventures. Au lit.

Mamie s'exclame :

— Quoi?

Neko bondit et retombe sur le canapé.

Au lit ! C'est comme ça qu'on lit les prédictions. On ajoute « au lit » après les mots. C'est beaucoup plus marrant! Tout est bien plus drôle au lit ! Pas vrai, Jane ? A toi de lire ta prédiction !

Je garde la tête baissée, refusant de prendre le moindre risque de croiser le regard de David.

Je ne peux pas tuer Neko. Exécuter mon démon familial réduirait à néant tout mon plan magique. L'assassiner rendrait impossible le reste de mon obscure rédemption. Je ne pourrais jamais retrouver Ariel. Si je l'assaillais à coups de couteau ou avec de l'huile bouillante, si je le dépeçais de la tête aux doigts de pied, je me retrouverais dans une situation pire que celle où je suis déjà.

Je fais des efforts inouïs pour déglutir et je me force à sourire tout en essayant de me rappeler que ce qu'il attend de moi, c'est que la honte me fasse rougir.

Et ça, pas question!

Je respire un bon coup et je m'assieds bien droite sur le bord du canapé vert ultraconfortable.

— Je lirai ma prédiction après. Quand nous aurons fini.

Mamie réagit aussitôt.

— Fini ? Mais... ma chérie, que sommes-nous censés faire ?

Prenant bien soin d'éviter de regarder David, je dis :

— J'ai un service à vous demander. A toi, mamie, et à Clara.

J'ai piqué leur curiosité.

— Ça concerne la sorcellerie.

Mamie fait la moue. Lorsque nous avons eu notre prise de bec avec l'Assemblée des sorcières, l'an dernier, elle est passée de l'inquiétude de mon désir de m'intégrer au dédain envers un groupe de femmes qui, pour semer la discorde, sont allées jusqu'à se moquer de ses carences en matière de sorcellerie.

Clara, en revanche, a l'air pensif. Elle est beaucoup plus ouverte au mystère. Elle a passé des années à Sedona à méditer, à s'imprégner des pouvoirs des cristaux et des vibrations du Vortex. Elle a moins besoin de l'Assemblée des sorcières que mamie. Clara estime que sa nature propre lui donne davantage accès à la sorcellerie que tous ces groupes de femmes qui se réunissent pour avoir un minimum d'entregent et de pouvoir d'exclusion.

C'est Clara qui répond la première à ma déclaration. :

— De quelle sorcellerie parles-tu ? Qu'attends-tu de nous, Jeanette ?

Elle a dû me voir tiquer, mais elle ne prend pas la peine de reformuler sa question avec mon vrai prénom.

Je respire un bon coup et je me lance.

— Je ne vous ai jamais vraiment raconté ce qui s'est passé ici. J'ai...

Je suis obligée de m'arrêter, la gorge nouée par les sanglots. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'ai les nerfs à fleur de peau dès qu'on aborde ce sujet. Et combien j'ai peur d'en parler à mamie et à Clara.

Je déglutis avec peine avant de continuer.

— J'ai besoin de votre aide.

Mamie se penche vers moi et me tapote la main.

— Mais bien sûr, ma chérie. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour t'aider.

Elle cherche son sac à main.

— C'est un problème d'argent ? Si c'est de ça qu'il s'agit, je peux t'aider. Mais je ne vois pas pourquoi tu as organisé ce dîner et pourquoi tu nous as invités en dépensant autant d'argent si c'est juste pour demander un prêt.

Je réussis à sourire.

— Non, mamie. Il ne s'agit pas d'argent.

— D'un sortilège, alors ?

Zut ! Clara est perspicace, quand elle s'y met. Naturellement, la présence à mes côtés de David et Neko l'a aidée à deviner. Je n'ai plus aucune raison de nier ou de tourner plus longtemps autour du pot, d'autant que je suis déjà suffisamment en retard comme ça !

— Eh bien voilà : j'ai perdu mes pouvoirs. Ils se sont envolés parce que je suis restée trop longtemps sans les utiliser. L'an dernier, j'avais d'autres choses en tête : mon boulot et, comment dire, la vie...

— Tu ne les as pas utilisés!

Clara est abasourdie. Je sais qu'elle a utilisé son énergie petit à petit, s'exerçant tous les matins avec ses runes, augmentant ses facultés magiques pour mesurer l'aura de toutes les personnes qui l'entourent.

Mamie refait la moue.

— Eh bien ma chérie, si c'est pour cette raison que tu as perdu tes pouvoirs, j'imagine dans quel état doivent être les miens!

Elle s'époussette les mains, comme si elle essayait de se débarrasser de je ne sais quels résidus desséchés. Puis elle ajoute :

— Je n'ai pas utilisé les miens depuis que ces horribles femmes de l'Assemblée nous ont placées en cercle.

— Je... Mais...

Je la fixe du regard. Tout mon plan est tombé à l'eau.

J'essaie de dire quelque chose, mais je ne sais pas comment finir ma phrase.

Je jette un regard paniqué en direction de David, lequel sourit doucement.

— Sarah, nous parlons ici de vos pouvoirs de base, de vos aptitudes. Vous savez que vos pouvoirs ont toujours été... légers.

— En matière de magie, je suis la plus faible de nous trois.

David se permet de confirmer d'un hochement de tête.

— Les sorcières les moins puissantes ne connaissent pas cette phase d'épuisement de leurs ressources. Bien sûr, votre pouvoir finira par disparaître peu à peu si vous ne l'utilisez jamais, mais cette perte sera relativement lente. Même après être restée un an sans l'utiliser, il est probable que vous n'avez pratiquement rien perdu. Ce n'est pas le cas de Jane.

Super. Voilà un nouvel aperçu des prétendus avantages de ma capacité incroyable à mettre en œuvre des sortilèges. Je me transforme bien plus vite que les autres en vieille coquille vide.

Mamie demande :

— Donc je peux encore aider Jane ?

Son désir sincère de m'aider me fait venir les larmes aux yeux.

David hoche la tête.

— Oui, en effet.

Clara se penche vers nous.

— Mais pour quelle raison précise sommes-nous ici ? Qu'avez-vous déjà tenté?

Je hausse les épaules.

— David et Neko ont essayé de m'aider la première fois que j'ai pris conscience de ce qui se passait. Nous pensions avoir trouvé la solution. J'ai prononcé une incantation pour créer une anima...

— Une quoi ?

Clara tourne la tête vers moi, manifestement surprise.

— Une anima. Une sorte de robot magique. Mais elle ne ressemble pas à un robot. Elle ressemble à une femme. Elle... oh, et puis quelle importance ? Elle a raté son coup. Elle était censée développer mes pouvoirs en faisant quelques tours de magie à sa façon, ici même, dans cette cave. En polissant mes cristaux et en nettoyant mes livres. Elle était censée me restituer ma propre force magique à dater du moment où je l'ai créée. Mais quelque chose a mal tourné, les choses ne se sont pas mises en place comme prévu. J'avais déjà très peu d'énergie lorsqu'elle m'a parlé, mais après, plus rien ! Il ne me restait plus une seule parcelle d'énergie.

Mamie me regarde d'un air futé.

— On dirait que tu essaies de jouer les Tom Sawyer. Donner à faire à quelqu'un d'autre ce que tu aurais dû faire toute seule.

Je hausse les épaules.

— David et moi pensions que ça marcherait.

Mamie se contente de répondre :

— En général, les raccourcis ne marchent pas, ma chérie.

Ravalant ma frustration, je hoche la tête en guise d'acquiescement.

— Tu as raison. C'est pourquoi j'ai un autre plan.

Je vois Mamie décocher un regard à David.

— David est d'accord, Mamie. Il pense que ce nouveau plan est une bonne idée.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demande Clara.

Je m'arme de courage pour la grande révélation.

— Je veux que chacune de vous réveille son propre démon familial. Je veux vous apprendre ce qu'est la sorcellerie comme jamais l'Assemblée des sorcières n'a pris le temps de le faire.

Silence.

Le visage impassible, David observe ma famille. Neko a les yeux braqués sur moi comme si je venais subitement de me faire pousser des crocs, des ailes et une trompe. Mamie a l'air perplexe et Clara légèrement décontenancé. C'est Mamie qui se reprend la première, ce qui ne m'étonne guère. C'est une femme pragmatique, logique, ma grand-mère.

— Je ne comprends pas. Comment le fait de nous donner un cours à nous peut-il t'aider à récupérer tes pouvoirs ?

— La magie n'est pas comme la science. Dans le domaine de la science, lorsqu'on consomme quelque chose, une batterie par exemple, elle s'use jusqu'à épuisement. Avec la magie, c'est exactement le contraire. Plus on l'utilise, plus elle se renforce. Le fait de réveiller Ariel aurait dû accroître le pouvoir que j'avais à ma disposition, seulement voilà, j'ai commis une erreur. Si vous réveillez toutes les deux votre démon familial et si je vous enseigne tout ce que moi, je sais, il devrait y avoir un effet amplificateur. Je devrais revenir là où j'en étais. Voire plus loin, avec un peu de chance. Ce sera un peu comme si nous formions notre propre assemblée de sorcières.

Mamie secoue la tête.

— L'Assemblée que j'ai connue ne nous a apporté que des ennuis.

— C'est vrai. Mais, entre nous, ce sera différent. Nous aurons nos propres règles, nous déciderons de nos propres limites. Nous ne serons pas comme elles.

Clara ne s'intéresse pas à notre organisation sociale. Elle continue de s'attarder sur l'idée d'avoir son démon familier. Puis elle lâche :

— C'est comme la méditation.

— Que dis-tu, ma chérie ?

Mamie a l'air un peu ennuyé. Mais, pour la première fois depuis des siècles, je ressens comme une bouffée d'amour pour Clara.

— Exactement! C'est comme la méditation. Plus tu te concentres, plus tu draines de l'énergie en toi, et plus tu deviens forte.

Clara reprend mon image et la complète.

— C'est comme le yoga!

Je chasse de ma tête le souvenir de ma piètre performance dans la posture de l'Aigle.

— Ça, je l'ignore. Bref... j'ai demandé à David de vous trouver chacune un démon familier. Il les a apportés ici ce soir.

Mamie a toujours son air dubitatif, mais le regard de Clara survole les mystérieuses boîtes.

— C'est là-dedans ?

Je hoche la tête.

— Et ce sont des chats ? Comme Neko ?

Je regarde David. En fait, je n'ai aucune idée de la forme que prendront les nouveaux venus.

Il s'éclaircit la gorge avant de répondre.

— Non. Chaque sorcière réveille un démon familier qui lui correspond, et à elle seule. Parfois, il renforce la personnalité de sa sorcière, dans d'autres cas, c'est une force d'appoint.

David soulève une boîte et l'apporte à Mamie, puis il dépose l'autre devant Clara.

Le regard des deux femmes se pose tour à tour sur les boîtes, puis sur David et sur moi. Je les regarde l'une après l'autre.

Vous êtes prêtes à le faire? Je ne vous le demanderais pas s'il existait un autre moyen. Mais j'ai besoin de vous.

Mamie s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Mais bien sûr, ma chérie. Bien sûr que nous allons t'aider.

Clara se contente de hocher la tête en guise d'assentiment.

Je me souviens tout à coup de ces matins de Noël, quand j'étais petite. Je fixais Mamie avec l'impatience et l'attente à peine contenues dont une gentille petite fille était capable. Cette image me fait sourire. Je leur fais signe d'ouvrir les boîtes.

— Allez-y ! Sortez-les!

Les boîtes ne sont pas fermées par de l'autocollant. Leurs couvercles se soulèvent doucement. Mamie et Clara bougent en parfaite synchronie, comme si elles avaient répété leurs mouvements autrefois, dans une autre vie. C'est étrange, et un peu inquiétant. Les deux boîtes sont remplies de billes de calage tout ce qu'il y a de plus ordinaire et de flocons de polystyrène qui tombent par terre. Neko se rapproche en frétilant, comme s'il s'apprêtait à bondir sur l'emballage.

C'est Mamie qui libère son démon familier la première.

C'est une statue de bois de la longueur de son avant-bras et peinte de couleurs vives : pourpre, jaune et bleu cobalt. Des petits yeux malins apparaissent au-dessus d'un bec noir et crochu. Un ara écarlate.

Clara ne perd pas de temps à fouiller dans sa boîte. Son démon familier lui tombe dans les mains. Lui aussi est en bois sculpté, mais l'artiste a laissé les couleurs naturelles de la statue éclater au grand jour. Je vois une longue queue préhensile enroulée autour de quatre pattes et un collier blanc autour d'une bouille aux traits fins. Le démon familier de Clara est un singe capucin.

Pendant qu'on ouvrait les paquets, Neko a bondi. Il commence à rôder autour du canapé et à regarder les statues sous tous les angles. Je le connais suffisamment bien pour deviner les questions qu'il se pose tout en cherchant à appréhender les pouvoirs magiques déballés devant nous.

Un ara. Un perroquet. Intelligent et d'une grande longévité, qui reste attaché pendant des décennies aux humains qu'il côtoie. Cela correspond parfaitement à Mamie.

Pour Clara, un singe. Curieux de tout. Prêt à tout explorer et capable d'une distraction infinie. Un peu pénible... encore que ce dernier signe distinctif ne corresponde pas à un critère de recherche de la part de David.

Mais Clara est déjà en train de tomber amoureuse de son démon familier. Ou simplement de l'idée d'en avoir un. Elle me regarde, et je vois une crainte mêlée d'admiration dans ses yeux.

— Et maintenant, que fait-on ?

Je jette un coup d'œil vers David, mais il se contente de tendre la main pour m'inviter à répondre. Neko vient s'installer près de moi, à la fois impatient et détendu. Apparemment, j'ai totalement réussi mon coup avec mes crevettes : il a tout pardonné et s'en remet entièrement à moi.

— Il faut prononcer une incantation. Voici celle que j'ai utilisée pour Neko.

Je pose les mains sur l'épaule de Neko et les mots me reviennent aussi clairement que s'ils étaient

écrits sur une page, sous mes yeux.

Réveille-toi, ô chasseur,

Sombre comme la nuit.

Partage avec moi ton pouvoir,

Ton don de double vue.

Entends mon appel,

Viens m'aider de bon gré,

Me prêter ta magie et

Tout ce que tu voudras.

Mamie et Clara hochent la tête. Ce ne sont pas les sorcières les mieux formées qui soient, mais elles savent reconnaître les mots utilisés dans les incantations et se souvenir des mélopées qui transfèrent l'énergie, la force et le pouvoir.

Clara s'exclame :

— Il va falloir modifier le texte, changer la première ligne pour l'adapter chacune à notre démon familial. Non ?

Elle attend des conseils de ma part.

Je confirme. L'incantation qui a réveillé Neko a été préparée à mon intention par l'ancienne sorcière dont il dépendait, Hannah Osgood. Le livre m'attendait – moi ou toute autre sorcière non avertie – pour que je mette en œuvre le sortilège. La trame est fondamentalement la même pour réveiller n'importe quel démon familial, mais Mamie et Clara vont devoir ajuster le texte pour l'adapter à leurs objectifs personnels.

Mamie lève les yeux de son oiseau écarlate. Son visage est légèrement crispé, et je me demande quelles promesses elle s'apprête à soutirer, quelles exigences elle va demander. Mais, une fois de plus, elle me surprend en disant :

— Pouvons-nous prononcer cette incantation en même temps ? Pouvons-nous mettre en œuvre notre sortilège ensemble ?

Je regarde David, qui répond :

— Mais bien sûr. Si cela vous permet de vous sentir plus à l'aise, il n'y a aucune raison pour que vous ne puissiez pas libérer votre démon familial en même temps!

Clara reporte son attention sur moi.

— Que faisons-nous, Jean... Jane ?

Le fait qu'elle se souvienne de mon prénom usuel prouve à quel point elle a envie d'être initiée par moi.

— Mémorisez bien l'incantation. Et essayez d'imaginer comment l'adapter à votre démon familial.

Mamie a peut-être été plus timide en matière de magie, mais c'est une championne de longue date en matière de mots croisés. Je ne suis pas surprise de la voir hocher la tête avant Clara.

Bien que je n'aie personnellement aucun tour de magie à réaliser, je pose la main sur l'épaule de Neko. J'ai voulu qu'il soit là – j'avais besoin qu'il soit là – pour me placer au cœur du maelström magique qui va se déchaîner et m'apporter son soutien.

Je reprends la parole.

— Maintenant, respirez profondément par trois fois.

Je vois la tension de Mamie se relâcher à chaque expiration tandis que Clara affûte son énergie.

— Et maintenant, faites l'offrande de vos pensées... de votre voix... et de votre esprit.

Ce disant, je porte successivement la main à mon front, à ma gorge et à mon cœur.

— A présent, prononcez votre incantation à voix haute.

Elles commencent ensemble, mais j'entends d'abord les mots prononcés par Mamie :

Réveille-toi, ô toi qui as des ailes

Et plane tel un cerf-volant...

Au même moment, Clara psalmodie :

Réveille-toi, ô toi le malicieux,

esprit brillant, et être radieux...

Puis elles récitent la suite du sortilège d'une même voix.

Partage avec moi ton pouvoir

Ton don de double vue.

Entends mon appel,

Viens m'aider de bon gré

Me prêter ta magie et

Tout ce que tu voudras.

Je ressens de tout mon être cette sorte de flash obscur désormais familier. Le monde disparaît, comme englouti dans une onde de néant. Avant même que je puisse enregistrer le cri étouffé de Mamie et le hoquet de surprise de Clara, tout réapparaît comme par enchantement, mais en plus net, en plus clair qu'avant.

Une femme plantureuse se tient près de Mamie. Ses cheveux d'un roux éclatant contrastent étonnamment avec la couleur jaune citron de son corsage et l'indigo délavé de son jean. Elle a un nez long et fort. Son visage est de ceux qu'on s'attendrait à voir au dos d'une ancienne pièce de monnaie romaine.

Un enfant est accroupi près de Clara, un jeune garçon avec les traits délicats d'un enfant mais les cheveux blancs comme neige d'un vieillard. Bien que je le regarde, il se tortille dans ses vêtements, grattant son T-shirt couleur châtaigne aux manches longues, tirant dessus pour le faire sortir par-dessus la ceinture de son pantalon assorti en velours côtelé.

Mamie se dirige la première vers son démon familier. Elle caresse la manche de la femme d'une main hésitante. De loin, comme si nous étions séparées par un fossé, je sens la présence d'un arc d'énergie entre elles, le pouvoir magique d'une sorcière qui reconnaît son démon familier. Et lorsque Clara tend la main vers l'enfant pour aplatir l'épi de ses cheveux, je ressens un peu plus encore ce pouvoir magique.

Mais la magie fonctionne avant tout entre ma famille et leurs familiers. Elle n'a rien à voir avec moi. Ce n'est pas elle qui va me redonner la force dont je manque cruellement en ce moment.

Je regarde David. J'ai peur de lui poser les questions qui bouillonnent dans mon esprit. Est-ce que quelque chose a changé ? Avons-nous gagné quoi que ce soit en réveillant deux nouveaux démons familiers ? David se contente d'un haussement d'épaules quasi imperceptible, apparemment incapable de répondre à mes inquiétudes, ou réticent à le faire. Ma déception a un goût acide.

Une main sur la hanche, Neko n'a pas l'air conscient de mon inquiétude.

— Vous savez, chérie, vous avez vraiment commis une énorme erreur.

— Comment ça ?

J'ai du mal à quitter les nouveaux arrivants des yeux. Mon cœur bat à toute vitesse... J'ai l'impression d'avoir fait quelque chose de mal, qui pourrait mettre notre future collaboration en danger.

— Avec deux bouches de plus à nourrir, vous auriez dû prévoir davantage de plats!

Le petit garçon de Clara dit s'appeler Majom et la femme perchée près de Mamie se nomme Nuri. Même sans les éclaircissements de Neko ou de David, je sais que les deux créatures sont étroitement liées à leur sorcière, bien plus que Neko et moi ne l'avons jamais été.

Accordez-moi au moins une chose, j'ai vérifié le calendrier avant de décider de passer à l'action. Une action désespérée. Je me suis assurée que Mamie et Clara ne feraient pas la seule erreur que j'aie jamais commise en matière de sorcellerie. Elles n'ont pas réveillé leur démon familier sous le regard libérateur de la pleine lune.

Non, Majom n'errera pas dans les rues de l'Etat de Washington, et ses mains faussement innocentes de petit garçon ne lui attireront aucun ennui. Cela dit, nous avons encore du pain sur la planche! Le familier de Clara s'est déjà excusé pour partir aux toilettes et il a profité de l'occasion pour fouiller tous les tiroirs de la minuscule chambre, faisant tomber mon maquillage. Il s'est aussitôt empressé d'ajouter du shampoing et du démêlant au mélange, juste pour voir ce qui se passerait. Mais je l'ai surpris à temps pour mettre fin à son petit jeu.

Heureusement que Nuri, le perroquet de Mamie, est un peu plus facile à contrôler. La plupart du temps, elle se tient à l'écart, perchée sur le bras d'un des canapés, penchant la tête d'une drôle de façon en nous regardant discuter jusque tard dans la nuit. Lorsqu'on lui pose une question directe, elle répond d'une voix bizarre, en émettant une sorte de coassement étonnamment fort et ridiculement discordant. Comme un fumeur de longue date qui aurait une peur bleue de parler en public.

Nous ne tardons pas à constater que Neko ne plaisantait qu'à moitié en disant que les démons familiers avaient besoin de manger. Les deux arrivants sont affamés! J'ignore combien de temps ils sont restés sous leur forme inanimée. Je fais signe à Neko d'aller dans la cuisine et de faire le tour des placards et du frigo. Après tout, c'est un cas d'urgence, non? Et je n'ai rien entreposé de particulièrement coûteux. Mamie et Clara emboîtent le pas de leurs familiers, et l'on croirait qu'ils n'ont encore jamais vu une cuisine de leur vie...

Je me tourne vers David en m'efforçant de faire disparaître toute trace d'admiration dans ma voix.

— Où les avez-vous trouvés ?

Impassible, il me répond :

— Chez Target.

— David...

Il hausse les épaules.

— Je connais des gens qui connaissent des gens. Je passe mes journées à établir le catalogage de collections obscures. Il m'arrive forcément de tomber sur quelques infos précieuses.

— Mais qu'est-il arrivé à leurs sorcières ?

— Ils ont des sorcières, votre mère et votre grand-mère.

— David...

— Vous tenez vraiment à le savoir ?

Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Un démon familial reste lié à une sorcière aussi longtemps qu'elle est capable de pratiquer la magie et qu'elle fait la preuve de sa valeur auprès de l'Assemblée des sorcières. Mais que se passe-t-il quand une sorcière perd ses pouvoirs ? Ou si elle meurt ? Tout cela commence à ressembler un peu trop à ma propre histoire. J'ai la bouche sèche.

— J'ai juste besoin d'une réponse : y a-t-il un risque qu'on les poursuive ? Est-ce que quelqu'un va tenter de les enlever ?

— Non.

Je le regarde un moment dans les yeux pour tester la véracité de son discours. David ne me ment pas. Il ne m'a jamais menti. La fermeté de son regard accélère les battements de mon cœur, mes paumes sont moites. Puis je lui demande, comme si je changeais de sujet :

— Est-ce qu'elles ont aussi un gardien ? De mystérieux inconnus au regard sombre vont-ils se pointer ici et frapper à ma porte ?

Je vois une ébauche de sourire sur les lèvres de David.

— Je me suis occupé de tout. J'ai pris la liberté de mettre mon nom dans les livres. Pour le Tribunal d'Hécate, c'est moi qui suis responsable de vous trois et de vos démons familiaux.

— Et vous pouvez vraiment le faire ?

— Je l'ai fait, non ?

Bon, d'accord. Il me ressort une fois de plus son vieux refrain. Il connaît tout des tenants et aboutissants de la sorcellerie alors que moi, je fais des erreurs. Et il rattrape au fur et à mesure toutes mes bêtises. Il est infiniment mieux préparé à l'occultisme que je le serai jamais.

— Je ne vous ai pas demandé si vous aviez le droit de le faire, mais si vous étiez capable de le faire. Il ne sera pas facile pour vous de suivre trois sorcières jalouses de leur indépendance, avec tous leurs sortilèges.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je pense que votre mère et votre grand-mère seront un peu plus faciles à gérer que vous.

Comme je commence à protester, il rectifie.

— Que vous ne l'étiez. Vous vous êtes améliorée, enfin un peu. Nous verrons bien ce qui se passera lorsqu'elles auront atteint leur apogée, le maximum de leurs pouvoirs. Mais la plupart des sorcières ne génèrent pas autant de chaos que vous. De ce point de vue, vous êtes exceptionnelle.

— Ça alors ! Merci beaucoup.

— De rien.

Le ton est si sec que je suis incapable de dire s'il me taquine ou s'il est tout simplement d'une politesse accablante.

Est-ce vraiment ce que je veux ? Etre empêtrée dans les filets de gardiens et de démons familiers, avec des règles à suivre que je ne comprends pas toujours très bien ? Une vie paisible de bibliothécaire lambda me paraît aujourd'hui autrement plus attirante.

Mais la voix chantante de Neko me dispense de répondre à cette question.

— Ja... ane ! Vous aviez l'intention de faire quoi de ce gâteau au fromage congelé ?

— Vous voulez dire, à part le manger ? A l'occasion d'une fête, avec une douzaine de personnes ?

Il ronronne.

— C'est bien ce que je pensais. Je suppose que vous n'avez pas assez d'énergie pour mettre en œuvre un sortilège de décongélation. Alors si on le mangeait maintenant ?

David dit calmement :

— Il y a mieux à faire. Jane, enseignez ce sortilège à votre mère et à votre grand-mère. En développant leur pouvoir, vous nourrirez le vôtre.

— Mais je ne sais pas comment les guider...

— Rien de tel que maintenant pour apprendre.

Sur ce, il me prend par le bras et m'accompagne vers la cuisine.

Je songe à protester. A dire que je n'ai jamais mis en œuvre – c'était quoi, déjà ? ah oui... – un sortilège de décongélation. Qui donc pourrait pousser qui que ce soit à lancer un sortilège de décongélation ?

Mais lorsque je regarde le visage de Mamie et de Clara, j'y vois de l'excitation. Dans les yeux en amande de Majom, je lis une curiosité espiègle. Quant à Nuri, elle absorbe les faits, s'imprègne des informations comme une éponge malgré son port de tête un peu curieux. Je me souviens des légères gouttelettes de pouvoir magique qui ont fusionné au plus profond de mon réservoir de puissance occulte lorsque Ariel m'a parlé. Bien sûr, je n'ai rien ressenti là, il y a un instant, lorsque les démons familiers se sont réveillés, mais il se pourrait que je puisse changer cela. C'est possible.

— Bon, d'accord. J'ai quelque chose qui pourrait marcher.

Majom et Nuri s'installent près de leurs sorcières comme s'ils avaient pratiqué la magie ensemble toute leur vie. Neko arrive et se tient debout à mes côtés. Une présence étonnamment réconfortante, qui m'offre la possibilité d'utiliser mes propres pouvoirs magiques dans un avenir proche. Je sens David rôder derrière nous, tout près. Je ressens sa présence comme quelque chose de concret.

Mamie et Clara se tirent sans peine des préliminaires – les inspirations profondes, l'offrande de leurs bonnes intentions astrales. Tout en continuant à me demander si je serai capable de maîtriser un sortilège « temps » pour répondre à mes besoins culinaires, je prends la parole.

— Bon, je vais vous dire les mots à prononcer. Pendant que vous les direz, vous devez vous pencher vers votre démon familier.

Je vois Mamie changer de position.

— Ce n'est pas seulement physique, c'est mental. Comme si vous poussiez une porte à tourniquet avec vos pouvoirs. La porte bouge, mais elle vous freine aussi.

Mamie et Clara ont l'air sceptique, mais elles hochent la tête pour me manifester leur bonne volonté. Elles sont prêtes à essayer.

De mémoire, je prononce l'incantation à leur attention.

Sens l'hiver, toi mon cœur qui bat moins vite,

Prends conscience du froid, de cette surface glacée.

O rêve d'été, apporte-nous une chaleur nouvelle.

Que les rayons dorés du soleil percent cette glace.

Tandis qu'elles répètent l'incantation, je garde les yeux braqués sur le gâteau. Je sais qu'elles ont échoué avant même qu'elles ne s'éloignent de leur démon familier. Il n'y a pas eu de flash obscur. Neko tente quand même de tester le résultat en plongeant un doigt au centre du gâteau.

— Rien. Le gâteau est toujours aussi dur que la pierre.

— Ça aurait dû marcher!

Je suis en colère. L'art des sortilèges m'a toujours semblé facile. Je ne suis pas habituée à l'échec, ni à ce qui est totalement ordinaire. J'ignore si c'est ma faute ou la leur. Je ne sais même pas comment faire pour comprendre ce qui n'a pas marché.

Mamie fait preuve, comme toujours, de bon sens pratique.

— Nous pourrions peut-être utiliser le micro-ondes, ma chérie.

— Non.

C'est Clara qui a répondu, d'un ton sans appel. Jamais je ne l'ai vue aussi motivée, aussi inspirée. Elle agrippe la main de Majom et fait un pas vers moi.

— Nous le ferons en utilisant la magie. Pense aux mots, Jane. Assure-toi que tu les as dits correctement.

Je commence par protester, selon mon habitude. Je n'aime pas que Clara joue au petit chef avec moi, dans quelque domaine que ce soit. Mais elle a raison. Quelque chose a empêché le sortilège de marcher, et ce sont les mots qui, en théorie, sont source d'erreur. Je les repasse dans ma tête. Quand j'arrive à la fin de l'incantation, je crie :

— Je sais ! « Que les puissants rayons du soleil percent cette glace ! »

Clara hoche la tête consciencieusement.

— Essayons encore une fois !

Cette fois, Mamie et elle psalmodient ensemble, sans que j'aie besoin de les encourager. Elles n'ont pas besoin de moi, je suis inutile. Mais dès qu'elles prononcent le mot « puissants », le fameux flash obscur se produit.

Un flash obscur avec quelque chose en plus. Un accès de jalousie pernicieux. Une sorte de démangeaison mentale fulgurante qui me rappelle que c'est moi qui devrais éprouver une sensation de puissance et de force. Je n'avais pas pris conscience de tout l'espoir que j'avais placé dans ce malheureux sortilège de décongélation.

Lorsque j'ouvre les yeux, David est en train de m'observer. Silencieux. Impénétrable.

— Quoi ?

— Rien.

Pendant qu'il me parle, les quelques gouttes d'énergie que j'ai récoltées grâce à Ariel s'insinuent lentement dans mon esprit. Je reprends mon souffle pour m'opposer à cette sensation, me rappelant qu'il y a peu de temps encore j'étais capable de pratiquer la magie, que je débordais d'énergie. Finalement, ça ne remonte qu'à quelques semaines. Dans le bureau de David.

Il répète :

— Rien.

Mais il n'en croit pas un mot, et moi non plus. Avant que je trouve la bonne réponse à lui donner, Neko se met à disséquer le gâteau au fromage à toute vitesse et avec une précision dont Martha Stewart elle-même serait fière.

Trois jours plus tard, je regrette l'épisode du gâteau au fromage, convaincue d'avoir pris six kilos. Et je passe toute la journée au boulot à m'angoisser sur la tenue à adopter pour mon rendez-vous avec Will. Il me faudrait une tenue à la fois intello et amusante, avec un côté femme de tête tout en gardant un petit caractère espiègle.

Je prends à peine le temps de lire le message que Neko a laissé à mon attention sur le plan de travail de ma cuisine dans le courant de la journée : « Tout le monde viendra ici ce soir pour dîner et faire un rapide tour de la cave. Inutile de modifier vos projets. Laissez-moi juste de l'argent pour les plats à emporter, et tout devrait bien se passer. »

C'est drôle comme le plus innocent des messages peut prendre des airs de menace. Je pose deux billets de vingt dollars sur la table en adressant une prière au panthéon des dieux de l'amour et de la sorcellerie. Cet argent devrait suffire à aider mon quatuor de copines sorcières et de démons familiers à atteindre leur objectif de formation. Surtout avec Neko – je devrais peut-être dire : malgré Neko – pour les accompagner. J'envisage d'ajouter un autre billet de vingt pour compléter mon opération corruption. Mais je n'ai aucune garantie que cela leur permette de progresser davantage dans leur approche des mystères de la magie. En plus, Neko ne me rendra sûrement pas la monnaie... Ça, je connais suffisamment mon démon familial pour en être certaine.

Mon démon familial. Lorsqu'il est venu vivre chez moi, il a réussi à bouleverser entièrement le cours de ma vie. C'est la partie de mon plan qui m'a causé le plus de soucis : comment Mamie et Clara vont-elles expliquer à leur entourage la présence de leur démon familial ? Le fait de les avoir vus en chair et en os ne fait qu'accroître mon inquiétude. Que dira Mamie à l'oncle George à propos de Nuri ? Comment Clara expliquera-t-elle à ses voisins qu'elle a un nouvel enfant, un petit garçon hyperactif qui vit chez elle ?

Je n'aurais pas dû m'inquiéter. En fait, Mamie s'est contentée de hausser les épaules en s'exclamant avec son aplomb habituel : « Je me contenterai de dire que c'est une amie à nous, ma chérie. Je dirai à George qu'elle a besoin d'un toit le temps de remettre de l'ordre dans sa vie. Elle dormira dans ta chambre, et je ne pense vraiment pas que ça pose un problème à George. »

J'ai commencé à protester, à expliquer que Nuri allait créer une énorme pagaille. Puis j'ai pensé à cette femme timide et un peu gauche : comparée à Neko, elle est d'un calme quasi olympien. Il sera beaucoup plus facile pour l'oncle George de s'habituer à elle que moi à Neko. Et il sera toujours temps de faire plus tard le bilan de la présence du démon familial de ma grand-mère à son domicile.

Quant à Clara, elle a éclaté de rire lorsque j'ai abordé le sujet : « Je dirai aux gens qu'il s'agit de mon petit-fils. Dès que nous rentrerons à Sedona, j'expliquerai que si je suis venue dans la région, c'est à cause de lui ».

J'ai posé les yeux sur mon ventre, ce ventre qui ne s'est jamais arrondi, que ce soit pour Majom ou tout autre enfant. Je me suis abstenue de lui décocher une réponse acerbe. Clara parle déjà de rentrer à Sedona... Mais elle y est déjà dans sa tête!

Je relis le message de Neko. Je n'ai déjà plus le temps de discuter de l'opportunité de la séance de formation de ce soir. Mamie, Clara et leurs démons familiers vont débarquer ici et je ne peux rien

faire pour protéger ma maison. Ni ma collection de sorcière. Ni même mon équilibre mental.

Si, une seule chose : annuler mon rendez-vous avec Will Becker. Mais ce n'est pas du tout dans mes intentions.

Je m'éclipse dans ma chambre en soupirant, bien décidée à dénicher la tenue parfaite pour un rendez-vous galant. Si je ne parviens pas à être la sorcière que je voudrais être, j'ai au moins de bonnes chances d'être une petite amie tout à fait acceptable. Ou la digne spectatrice d'une conférence. Ou une simple connaissance, peu importe.

Neko a fait aussi un boulot monstre dans ma chambre. Un pantacourt noir est étalé sur le lit. Il a dû le dénicher tout au fond de ma penderie. Un T-shirt en soie est posé dessus, aussi impeccablement plié que le jour où je l'ai rapporté du magasin. Sa couleur oscille entre le bleu et le vert, cette teinte qui m'a fascinée la première fois que mon regard s'est posé dessus. Des sandales à lanières m'attendent par terre. Elles seront parfaites pour la conférence comme pour la visite guidée qui s'ensuivra.

Je pourrais me fâcher contre mon démon familier, m'offusquer de sa façon de m'exploiter avec les boissons et la nourriture. Je pourrais piquer une colère en le voyant faire de mon cottage une sorte d'annexe de la Grand Central Station où il peut aller et venir comme bon lui semble. Je pourrais me faire du souci à l'idée qu'il puisse donner le mauvais exemple à Majom et à Nuri sur la façon dont un démon familier doit se conduire.

Mais je serais stupide de remettre en cause son sens de la mode. J'échange donc ma robe à cerceaux contre ma nouvelle tenue en un temps record.

Comme promis, Will m'attend près du portail du jardin.

— J'ai essayé de me garer devant la bibliothèque, mais la place de parking la plus proche était à plusieurs pâtés de maisons d'ici.

— Il est toujours difficile de trouver une place de parking à Georgetown.

Sauf si on a le flair grâce à ses pouvoirs magiques. Je n'ai aucune envie de lui opposer cet argument, mais il est vrai que David n'a jamais eu de problème pour trouver une place pile devant la bibliothèque. Si j'ai vraiment l'intention de laisser ma vie de sorcière derrière moi, autant commencer à m'y habituer dès maintenant. Marcher jusqu'à la voiture n'est quand même pas une épreuve insurmontable.

Nous tournons au coin de la rue en échangeant des propos sur la résidence datant de l'époque coloniale qui se trouve devant la bibliothèque, sur le trottoir d'en face. Will m'apprend qu'ils en ont parlé dans un récent numéro d'Home Architecture, mais lui qui l'a visitée estime que la revue aurait dû mettre en valeur de meilleurs exemples de la splendeur coloniale de cette ville.

Will s'arrête soudain près d'une Coccinelle Volkswagen verte qui fait de la pub pour le site de location de voitures Borrowed-car.com.

— Nous y sommes! J'espère que la pub ne vous dérange pas. En fait, je n'ai pas de voiture à moi.

J'en loue une chez eux quand le besoin se présente.

J'ai entendu parler du service de location de voitures de la ville. Ils prennent en charge l'achat des voitures, l'assurance et l'essence, et les clients les louent à l'heure. J'aime cette idée de protéger l'environnement, de partager un véhicule. Tout le monde n'a pas l'argent ou la motivation nécessaire pour devenir propriétaire d'une Lexus. Mais je suis juste un peu décontenancée à l'idée que Will a investi – au sens littéral du terme – dans la soirée que nous allons passer ensemble. J'essaie de repousser cette idée et de me persuader que je ne suis pas l'équivalent d'une heure de divertissement à huit dollars...

Avant que le silence ne devienne trop pesant, je lui dis :

— Je trouve ça logique. Moi non plus, je n'ai pas de voiture, mais, si nécessaire, j'utilise celle de ma grand-mère.

Mamie. Serait-elle un sujet de conversation à huit dollars ? Je pourrais sûrement me remémorer une anecdote amusante sur les promesses qu'elle m'a demandé de tenir ou sur les fois où j'ai emprunté sa voiture. Et si je n'arrivais pas à me souvenir d'un fait réel, je pourrais toujours en inventer un de toutes pièces!

Huit dollars l'heure. Ce n'est pas si cher, finalement.

Will me tient la portière en parfait gentleman, et nous traversons la ville. Je m'acharne à retrouver des anecdotes dignes de notre voiture de location, mais je finis par opter pour la formule dûment testée et éprouvée : poser des questions sur Will au lieu de parler de moi.

Cette technique marche étonnamment bien. Will me parle de sa collègue – Moira Prentiss –, celle qui doit faire la conférence de ce soir. Will n'est pas avare de détails sur le voyage que Moira a effectué récemment en Grèce, ce qui nous amène à débattre des vacances d'été et, de fil en aiguille, à un triste aveu de ma part, à savoir que je n'ai pas fait de voyage vraiment intéressant depuis des années.

Lorsque nous arrivons au centre de conférences, Will me prouve qu'il a l'œil expert d'un conducteur citadin. Il repère une place de parking avant même que je ne commence à en chercher une. Pendant qu'il se gare en double file, comme le fait tout homme né derrière un volant, il sourit en regardant le bâtiment en pierre rouge du Smithsonian Castle. C'est la partie la plus ancienne de tout le musée, elle domine le Mall comme un pan de l'histoire de la Grande-Bretagne posé là par erreur. Je suis déjà venue assister à une conférence ici, le jour où Melissa m'a traînée à un séminaire d'une journée sur les secrets de la baguette française. Tandis que nous descendons l'escalier qui mène à la salle, je sens un frisson d'impatience me parcourir. J'aime bien donner moi-même des conférences à Peabridge, mais je trouve encore plus jouissif de m'asseoir pour laisser quelqu'un d'autre faire le boulot.

Moira Prentiss est à la hauteur. Il est évident qu'elle a préparé son texte depuis longtemps. Elle présente un choix de diapositives et d'anecdotes amusantes, présentant en alternance des vues sur les îles grecques et des clichés sur la capitale de la nation. Je commence à regarder d'un nouvel œil les bâtiments que je vois à longueur d'année. Le Capitole prend soudain des allures de musée dédié à

L'architecture et le mémorial Jefferson est à la fois l'incarnation parfaite de la pensée rationnelle par le biais de l'un des Pères fondateurs.

De toute évidence, les autres participants apprécient la conférence autant que moi. Dès que Moira a terminé, les applaudissements crépitent, résonnant sur les murs vert céladon. Nous nous retrouvons bientôt tous dans la rue plongée dans le crépuscule et nous descendons le National Mall en direction du Capitole, celui-là même dont Moira a parlé dans son intervention.

Je m'exclame :

— C'est ça qui est génial avec les bons conférenciers. Ils vous font prendre conscience de choses qu'on a l'impression de connaître depuis toujours.

Will est d'accord.

— Elle a été super!

Je ris de son enthousiasme. Si j'avais eu rendez-vous avec un autre que lui, j'aurais pu être jalouse. J'aurais pu me poser des questions sur le fait qu'il chante les louanges d'une autre femme – une femme jolie, cultivée et bonne oratrice – alors qu'il sort avec moi. Avec un autre, j'aurais pu remettre en question mes propres mérites, m'interroger sur ma propre capacité à distraire les gens, à être spirituelle, à répondre entièrement à ses attentes.

Surtout dans une voiture louée huit dollars l'heure.

Mais, avec Will, je ne me préoccupe pas de ce genre de choses. Après tout, c'est lui qui m'a proposé de l'accompagner à cette conférence, non? Il aurait pu s'y rendre avec n'importe quelle collègue ou amie, mais il m'a choisie, moi.

Tandis que nous marchons avec le reste de la troupe, Will s'empare de ma main. Ses doigts emprisonnent les miens et je me sens bien. Tout me paraît simple. Pas de tentatives maladroitement, et je ne me soucie pas de savoir si mes paumes sont moites ou non.

Je jette un coup d'œil sur lui, et il sourit en pressant légèrement ma main. Je me sens toute chose, et je lui presse la main à mon tour. C'est vraiment fabuleux de demander à un homme de sortir avec vous! J'aurais dû le faire depuis longtemps.

Moira fait stopper le groupe pour que nous puissions admirer la National Gallery of Art de l'autre côté du Mall. Je sens intensément la présence de Will à mes côtés, son bras contre le mien, comme une attente nouvelle. Moira pointe le doigt vers le dôme qui surplombe le musée et dit :

— Il y avait peu de bâtiments de facture classique grecque construits en forme de cercle. Nous avons peu d'exemples de dômes grecs recensés, ils datent plutôt de l'époque romaine. Mais le temple d'Aphrodite de Cnide a bien une base circulaire. C'est peut-être lui qui a inspiré ce type d'architecture.

Quelques personnes posent des questions, et nous continuons à descendre le Mall. Le Capitole se

dresse devant nous, brillant de tous ses feux dans le crépuscule. Trois voitures de police sont tapies sur la place au pied du bâtiment, avec leurs gyrophares bleu et rouge. Will se rapproche encore de moi, et je sens la chaleur rassurante de son corps contre le mien. Je me sens protégée.

Moira affiche une moue désapprobatrice tandis que nous attendons pour traverser que le feu piétons passe au vert.

— Je me demande ce qui se passe là-bas. Nous ferions peut-être mieux de rester ici.

Mais lorsque je jette un coup d'œil de l'autre côté de la rue, je comprends que je serai incapable de suivre son conseil.

Une grande terrasse de marbre s'étend au pied du bâtiment. Et au centre de la place, entourée d'une foule grandissante de badauds, se trouve une femme. Une grande femme, pâle à faire peur. Une femme aux longs cheveux noirs, aussi noirs que la nuit au-delà du Capitole. Une femme couverte d'une sorte de cape légère, un mélange vaporeux de pourpre, de rouge magenta et d'or.

Je libère ma main de celle de Will alors que, dans le groupe, quelqu'un s'exclame :

— Ça alors! C'est l'Artistic Avenger !

— La quoi?

Moira est visiblement déconcentrée depuis que son projet de jouer les guides touristiques a été interrompu.

L'homme répète :

— La justicière de l'art. Elle vient ici tous les soirs. Elle joue les piquets de grève devant le Congrès pour essayer de leur faire augmenter le budget des arts et de la culture. Elle a même créé un slogan : « Emancipons l'Art. » Tout le monde en a parlé.

Tout le monde. Tout le monde sauf moi. Moi, et tous mes correspondants. C'est la première fois que j'entends parler de la justicière de l'art.

Will n'a pas conscience du trouble qui agite mes pensées. Il me passe la main dans le dos, acceptant que nos doigts ne soient plus entrelacés. Il dit à Moira :

— Ça t'ennuie que nous nous approchions un peu?

Elle hausse les épaules et jette un coup d'œil vers le feu de signalisation qui vient de passer au vert. Notre petit groupe se mêle à la foule qui s'est déjà massée autour de la justicière de l'art. Une demi-douzaine de policiers nous observent, prêts à bondir au cas où, mais ils ne font rien pour interrompre cette illustration manifeste de la liberté d'expression.

Je suis tout près d'elle à présent, et il n'y a aucun doute possible. Instinctivement, je m'éloigne d'un pas de Will, de sa chaleur humaine, de l'attraction que j'éprouve pour cet homme.

Je prononce mentalement le nom d'Ariel, luttant contre l'envie folle de fermer les yeux.

Elle se retourne et me fixe du regard. Le mot « sorcière » s'impose à elle. Une perle dorée tombe là où se concentrent mes pouvoirs, une façon de me rendre la pareille, d'accuser réception de nos retrouvailles. Je lutte contre l'envie de rire que cette sensation éveille en moi. Mais je me garde bien de laisser quiconque voir le lien qui existe entre nous, cette connexion qui m'attire vers elle.

C'est alors qu'elle se met à bouger, à danser comme une ballerine professionnelle. Consciente de l'espace qu'elle occupe, elle décrit de petits cercles, produisant de l'énergie à partir de je ne sais quel point invisible et inconcevable de perfection physique. Je suis incapable de compter le nombre de tours qu'elle fait, incapable d'évaluer la trajectoire réelle de ses bras gracieux et de ses jambes parfaites. La foule commence à applaudir, mais elle continue, semblant tirer de la force de chacun des spectateurs qui s'est joint aux autres autour de cette scène improvisée.

Nous poussons tous un cri lorsqu'elle qu'elle cesse de faire ses pirouettes pour transformer le magnifique courant d'énergie en un bond fabuleux. Elle atterrit au bas des marches, les marches de marbre chatoyantes qui mènent au Capitole. Puis elle se penche pour ramasser une affiche que je n'avais encore jamais vue, que personne n'avait remarquée avant qu'elle ne la montre à la foule. Avant même de la voir, je sais déjà ce qu'elle dit.

« Emancipons l'Art ».

Sans dire un mot, elle fait virevolter l'affiche dans son pas de danse, la brandit puis la laisse retomber, la traitant comme un partenaire dans un pas de deux silencieux.

Je me souviens brusquement d'un livre que Mamie me lisait tous les soirs lorsque j'étais enfant et que je traversais ma phase « ballerine » – après la phase « hôtesse de l'air » et avant la phase « vétérinaire ». C'est marrant, je n'ai jamais eu de phase « bibliothécaire » ! Le livre s'intitulait Les souliers rouges, et c'était une nouvelle version du conte de fées d'Hans Christian Andersen. Cette histoire me terrifiait, même si je me sentais obligée de l'écouter encore et encore...

En regardant Ariel danser dans le nuage de feu qui lui tient lieu de robe, je me souviens de ce conte de fées. De la magie des rêves d'enfant, de mes dons de sorcière.

Puis, soudain, elle s'arrête. Elle pose son affiche par terre. Elle est là, toujours aussi parfaite, telle une statue de glace. Elle est juste un peu essoufflée dans l'air de la nuit.

Les gens commencent à chuchoter. Les policiers se mettent en position, comme pour anticiper un mouvement de foule. Un homme tient son portable en l'air et prend une photo d'Ariel. Un autre homme lui crie : « Vous vous appelez comment ? Qui êtes-vous ? »

Mais elle ne répond pas, se contentant de lever le menton et de croiser mon regard. Cela me rappelle une citation d'Ariel, l'Ariel de la pièce de Shakespeare, La tempête, au magicien Prospero, qui ressemble tellement à mon gardien : « A la fin, je les ai laissés dans l'étang au manteau de boue au-delà de ta grotte, s'agitant pour dégager leurs pieds enfoncés dans la fange noire et puante du lac. »

C'est le passage où Ariel raconte comment l'esprit a dupé les hommes avec sa magie.

Une minicascade d'énergie astrale se déverse en moi... presque une demi-douzaine de gouttes d'énergie sauvage, à l'état brut. Cette sensation me coupe le souffle, ce qui n'empêche pas mon anima de se retourner et de courir se fondre dans la nuit derrière la place du Capitole. Je la poursuis sans réfléchir.

Je l'appelle :

— Attendez ! Ariel !

Je crois sentir sa robe sur ma main, je tente de la retenir... mais je n'agrippe que la nuit d'été. Je pense avoir une vision fugitive de l'obscurité, plus noire que les buissons autour du bâtiment en cette heure de la nuit. Il me semble entendre un chuchotement tandis qu'un être plus léger que l'air passe en effleurant le sol près d'un bouquet d'arbres.

Je continue de la poursuivre – elle ou son ombre – au coin du bâtiment malgré le point de côté qui me fait souffrir. La lumière des réverbères me fait cligner les yeux dès que nous émergeons sur une autre terrasse, couverte elle aussi de marbre. Je jure entre mes dents en constatant qu'Ariel a disparu.

Elle est partie. C'est comme si elle n'avait jamais été là. Comme si elle n'était pas apparue à des centaines de badauds, sans compter la police du Capitole. Comme si notre rencontre s'était produite par le plus pur des hasards.

Les mains sur les genoux et penchée en avant, je tente de reprendre mon souffle.

J'entends un bruit de pas. C'est Will qui a réussi à me rattraper.

— Jane ! C'était quoi, cette chose ?

J'aspire de grandes goulées d'air en m'efforçant de trouver une excuse qui paraisse ne serait-ce que vaguement crédible, même si cela semble difficilement concevable, à la limite du vraisemblable.

Finalement, la vérité me semble encore être la meilleure solution.

— Je l'ai prise pour quelqu'un que je connais.

— Sûrement quelqu'un d'important, j'imagine.

— C'est vrai.

Je ne vois vraiment pas comment lui expliquer. Comment lui dire que c'est une anima, et moi une sorcière. Comment lui faire comprendre que mon univers est insensé, désordonné, et que s'il veut vivre ne serait-ce qu'un tant soit peu normalement, il ferait mieux de vite décamper et me laisser seule.

— Ça va ?

Eh bien, si je m'attendais à ça ! Des questions sur Ariel, oui. Des exclamations sur mon comportement déjanté, bien sûr. Mais de l'inquiétude ! Il va même jusqu'à plisser le front...

Je finis par me relever.

— Oui, ça va bien. Mais vous savez quoi?

Je masse mon point de côté qui me fait encore un mal de chien.

— Je vais être obligée d'annuler notre dîner.

Le dîner et la suite. Cette sorte de marché que nous nous apprêtions à conclure en silence, avec nos doigts entremêlés, et la paume de sa main posée sur le bas de mon dos.

Je vois sa mâchoire se raidir, et il s'éclaircit la gorge avant de parler.

— C'est ce que je craignais.

— Je suis désolée...

— Est-ce que ça a quelque chose à voir avec ce type? Celui qui était chez vous l'autre soir?

Difficile de lui reprocher de poser la question.

Je réponds la mort dans l'âme :

— Oui.

Will ne dit rien. Il se contente de me tourner le dos et de se diriger vers sa voiture. Lorsque nous nous arrêtons au feu rouge, il fourre les mains dans ses poches en attendant qu'il passe au vert, comme le font tous les piétons. La petite troupe des participants à la conférence a disparu, se passant de nous pour suivre Moira dans l'étape suivante de sa tournée architecturale.

Lorsque nous arrivons devant la voiture, Will commence par m'ouvrir la portière et attend que je me sois installée pour la refermer. Puis il regagne son siège et met la clé de contact avant de se tourner vers moi.

— Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

Il essaie manifestement d'être compréhensif, de chercher une logique dans ce que je lui ai dit ou ce que je ne lui ai pas dit. Je secoue la tête en regardant par la vitre.

Oui, je peux lui en parler. Lui dire que je suis une sorcière, que j'ai des pouvoirs magiques – inégalés sur toute la côte Est – quand ils ne s'amuse pas à se désintégrer au prétexte que je les ai négligés ou que j'en ai fait un mauvais usage. Je peux aussi lui raconter que j'ai créé une anima, mais que je me suis emmêlée les pinceaux avec elle, en finissant par faire d'elle une étrange militante de la défense des arts en raison de ce que je pensais au moment précis où je lui ai donné la vie.

Oui, je peux lui raconter tout ça.

Parce que, chaque fois que j'ai parlé de mes pouvoirs à des hommes, tout s'est très bien passé.

A mi-chemin de la route qui nous ramène à Georgetown, je finis par lui répondre :

— Non, je ne peux pas. Pas maintenant. C'est impossible.

Il ne trouve rien d'autre à dire avant de me déposer devant les grilles de Peabridge.

Je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'il m'embrasse pour me souhaiter une bonne nuit. Mais je reste quand même sur ma faim.

12

J'essaie de joindre David, mais, naturellement, il ne décroche pas. Il n'est jamais là quand j'ai besoin de lui. Quelle sorte de gardien est-il ? J'ai laissé un message en bafouillant un peu, et je marche de long en large dans le salon depuis une demi-heure en attendant qu'il rappelle.

Quand je prends enfin conscience que je pourrais faire un marathon entier avant d'avoir des nouvelles de mon protecteur astral, si distant avec moi, je saute dans mon pyjama et je grimpe dans mon lit.

Je ne ferme pas l'œil de la nuit.

Je passe mon temps à contempler le plafond, à essayer de me convaincre que j'étais vraiment capable de discerner des motifs occultes dans l'ombre des feuilles (comme mon pouvoir de lire les runes a apparemment disparu à jamais, je me dis que je ferais aussi bien d'essayer de trouver des preuves de magie ailleurs). Je me tourne et me retourne dans mon lit. Je m'entortille tellement dans mes draps que je suis obligée de me lever, pas une ni deux mais trois fois, pour remettre un semblant d'ordre. Je donne des coups de poing dans mon oreiller, je le tourne dans tous les sens, je le plie en deux pour qu'il s'adapte à ma tête. En vain.

Je passe ma nuit à ruminer. J'ai perdu mon anima, et j'ai misé sur Mamie et Clara alors que je n'ai aucune raison de croire qu'elles peuvent m'aider. Par ma faute, mes relations avec David se sont détériorées à jamais. Et je suis en train de perdre ce que je tentais de construire avec Will.

Le fait d'avoir partagé avec lui des crevettes à l'ail ne change rien.

Je finis par abandonner sur le coup de 4 h 30 du matin et je m'arrache à mon lit. Je reste sous ma douche jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau chaude, j'enfile un jean déchiré et un T-shirt délavé. Melissa a déjà vu pire.

Marcher jusqu'à Cake Walk est déjà en soi un tour de magie. Le fond de l'air est frais, on sent déjà l'approche de l'automne. Je regrette de ne pas avoir emporté de pull avant de me mettre en route. De

rares voitures me dépassent bruyamment, se frayant un chemin sur les rues pavées et les rails des tramways. Un geai bleu pousse un cri alors que je passe devant une maison, ouvrant son bec pour émettre un son qui paraît bien trop puissant pour son corps. Des écureuils vont et viennent sur les trottoirs, s'arrêtant çà et là pour grignoter les glands qu'ils entreposent avec un zèle qui, de toute évidence, me fait défaut.

Le temps que j'arrive à la pâtisserie, j'ai réussi à me fabriquer une zen attitude qui a fini par déconnecter mon cerveau (à moins que ce ne soit la privation de sommeil). Je me vois contrainte de franchir la porte d'entrée par la seule force de ma volonté. Je m'approche du comptoir en traînant des pieds pour témoigner de mon degré d'épuisement.

Je m'exclame :

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Une voix mélodieuse me répond en riant :

— Oh ! là, là !

C'est une voix bizarre. Une voix d'homme.

Du coup, je m'empresse d'ouvrir les yeux. Et je lâche un « oh ! » de stupéfaction.

Le mec assis au comptoir est souriant. L'expression de son visage accentue ses allures de chérubin. Il a le style de joues qu'une grand-mère doit adorer pincer et quelques kilos de trop au niveau de la taille. Il commence à perdre ses cheveux, juste un peu au sommet du crâne, ce qui lui donne un vague air de moine du Moyen Age. En voyant ma perplexité, il plisse ses yeux bruns.

Je balbutie :

— Je suis dé... désolée ! Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un ici.

Je cherche désespérément Melissa derrière son comptoir, ravalant un début de panique lorsque je constate qu'elle n'est pas là. Elle n'est pas non plus accroupie au pied de la vitrine réfrigérée.

Avant que je puisse traduire ma confusion en phrases cohérentes, j'entends le pas de Melissa dans l'escalier du fond. Tout en remontant la bretelle desserrée de sa salopette, elle s'exclame :

— Super! Vous avez quand même fini par vous rencontrer!

— Euh...

Je prends soudain conscience que je porte un jean troué et que mon T-shirt a l'ourlet tout effiloché à force d'avoir été lavé.

Le chérubin me tend la main.

— Rob Peterson !

Je lui serre la main comme un automate et je complète les présentations.

— Jane Madison.

— Melissa m'a dit que vous feriez peut-être un saut au magasin, mais elle vous attendait plus tard, dans la matinée.

C'est donc le rendez-vous de rêve de Melissa. Le mec à qui elle a demandé de sortir après plus d'un an de réflexion. Celui qui passe tous les jours à la pâtisserie depuis une éternité, qui a son café préféré et son gâteau préféré.

Melissa éclate de rire, comme si elle avait l'habitude de me présenter ses petits amis.

— Thé glacé ou chaud?

Je retrouve avec plaisir une situation à peu près normale.

— Chaud. On se croirait déjà en automne, dehors.

Ma meilleure amie exhume mon mug préféré de sous le comptoir et le remplit d'une eau si chaude qu'elle a presque atteint le point d'ébullition. Elle me fait signe de choisir mon thé, et je passe un temps inhabituel à faire ma sélection. J'opte pour le bon vieux thé pour petit-déjeuner anglais. C'est simple et facile à choisir.

Tout en continuant d'ignorer le petit ami éléphanteau au centre de la boutique, je demande d'un ton enjoué :

— Tu as un peu de crème ? Et surtout, laisse bien infuser le thé.

Melissa sort du frigo un petit pichet.

— La nuit a été rude ?

— Tu ne peux pas savoir à quel point.

Je ne le savais pas non plus, d'ailleurs. J'ai pensé et repensé je ne sais combien de fois à ce que j'ai vu. Et la seule chose qui m'ait empêchée de devenir folle à 3 heures du matin, c'était de savoir que je pourrais tout raconter en détail à ma meilleure amie dès le lever du soleil ! En tête à tête.

Rob s'exclame :

— Si je comprends bien, le moment est venu que je retourne là-haut...

Bien que ce soit très exactement ce que je voulais dire, je proteste.

— Ce n'est pas ce que je...

Il sourit en haussant les épaules.

— Il faut que j'aie pris une douche avant d'aller au bureau.

J'essaie une dernière fois d'être polie.

— Mais vous êtes arrivé avant moi !

— Ce matin, oui. Mais vous avez des choses à lui raconter, et j'ai comme dans l'idée que ça n'a rien à voir avec moi.

Il prend sa tasse de café et passe derrière le comptoir. Il s'arrête pour effleurer d'un baiser les lèvres de Melissa, puis se retourne vers moi.

— Je suis ravi de vous avoir rencontrée.

Ses yeux pétillent. Je me demande si je correspond à l'idée qu'il se faisait de moi et au portrait que Melissa a pu lui brosser.

Oubliant les règles du savoir-vivre en société – que Mamie m'apprend à longueur d'année –, je dis à ma copine :

— D'accord. C'est donc le fameux Rob !

J'écoute le bruit de ses pas dans l'escalier. Après, je devine plus que je n'entends le bruit de la douche là-haut, dans l'appartement de Melissa. Quelque chose dans ce bruit presque incongru venant d'un homme surpris au petit matin me fait prendre conscience de l'importance de la scène dont j'ai été témoin. Ma meilleure amie a une liaison, et cette liaison a évolué puisqu'ils ont passé la nuit ensemble. Notez bien, il n'y a rien de mal là-dedans.

Melissa sourit.

— Ça ne m'a pas échappé.

— Rob Peterson !

Cette fois, elle se contente de hocher la tête. Je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil furtif au calendrier. Ses pages lisses à carreaux blancs sont totalement vierges. Pas une seule croix rouge en vue.

— Mais il a l'air vraiment sympa, ce mec !

Melissa râle un peu.

— Tu n'es pas obligée d'avoir l'air aussi surpris.

— C'est-à-dire...

Comme il n'y a aucun moyen élégant de finir ma phrase, je décide de changer de sujet.

— Non! Mais c'est juste que j'ai été étonnée de finir par le rencontrer. Etonnée de le trouver ici aussi tôt!

Melissa répond, totalement détachée :

— Ou aussi tard.

Je sais que je suis censée dire quelque chose de grivois, un encouragement, quelque chose de conforme à notre amitié et à nos revendications de femmes modernes. Je sais que je suis censée lui taper dans la main ou lui donner une savante poignée de main, ou encore m'exclamer : « Bien joué, ma vieille! »

Au lieu de ça, je lui repasse ma tasse pour obtenir une deuxième dose d'eau chaude.

Après m'avoir servi, Melissa me demande :

— Alors ? Que se passe-t-il ?

— Probablement rien d'important...

— Bien sûr ! Tu rappliques ici sur le coup de 6 heures tous les matins pour me dire qu'il n'y a rien d'important.

Je fais la grimace.

— Will et moi avons assisté à une conférence hier soir, au Smithsonian.

— Sans blague ! Une conférence ?

Son ton moqueur laisse à penser que nous avons fait quelque chose de pire encore que la tournée complète des boîtes du district.

— Le problème n'est pas là.

J'ai parlé d'un ton si sérieux qu'elle s'arrête aussitôt de plaisanter. Elle se penche vers moi, bien résolue cette fois à écouter ce que j'ai à lui dire.

— As-tu entendu parler de l'Artistic Avenger ?

— Quoi?

Au moins, je ne suis pas la dernière personne à ignorer le nouveau phénomène dont tout le monde parle en ville.

— L'Artistic Avenger. Apparemment, elle a planté sa tente sur les marches du Capitole. Elle fait campagne pour obtenir un meilleur financement de la création artistique. Son slogan est : « Emancipons l'Art ».

— Mais... c'est ton anima !

Je hoche la tête d'un air grave.

— Ariel, oui.

Melissa respire un grand coup et dit :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Alors je lui déballe tout jusqu'au moment où Will m'a raccompagnée chez moi. Je lui raconte notre embarras au moment de nous séparer.

— Je ne sais pas quoi faire, Melissa. Ce mec me plaît vraiment.

— Alors dis-le lui.

— Mais je ne peux pas !

— Et pourquoi pas ?

Je pousse un soupir d'exaspération.

— Je suis censée faire quoi ? Mettre mon tablier favori, l'inviter à prendre une tasse de café chez moi et lui dire : « Au fait, j'ai oublié de vous dire que je suis une sorcière » ?

— Ça sonne plutôt bien. Personnellement, je laisserais le tablier de côté, mais à chacun ses goûts. Tu pourrais aussi prendre deux Eclats de rire pour pouvoir le ravitailler quand il commencera à te poser des questions.

Elle fait un geste vers les assortiments d'amandes, de noisettes et de cacahuètes au caramel qui trônent entre nous sur le comptoir comme deux dômes doux-amers.

— Je n'ai pas envie de plaisanter !

Melissa secoue la tête.

— Moi non plus ! Tu devrais t'écouter, Jane. Quand tu parles de ce mec, tu es différente, beaucoup plus décontractée. Tu te sens à l'aise quand tu es avec lui. Tu ne cherches pas à être la petite amie parfaite. Tu lui fais déjà confiance. Alors pourquoi ne pas partager ce petit secret avec lui ?

Je commence à protester, par habitude. Puis je m'interromps brusquement.

Melissa a raison. Les choses sont différentes avec Will. Avec lui, je ne m'assieds pas à mon bureau à espérer que, contre toute attente, il s'invite à Peabridge. Je ne reste pas les yeux rivés sur mon téléphone, comme pour l'inciter à m'appeler. Je ne m'étudie pas à chaque instant, prête à me censurer en soupesant chaque mot et chaque syllabe lorsque je me lance dans une conversation avec lui.

Avec lui, je me sens totalement détendue.

Oui, j'ai beau ne le connaître que depuis quelques semaines, je me sens bien avec lui.

Et si – « si » est un bien grand mot – s'il se passe quelque chose entre nous deux, si nous en sommes à poser les fondations d'une vraie relation, il faudra bien que Will sache tout de mes pouvoirs. Je me vois mal m'installer en banlieue avec un SUV, un jackrussell terrier et 2,4 enfants avec un mari qui ignore tout de ma magie, comme une sorte de Samantha Stephens de la série *Ma sorcière bien-aimée* remise au goût du jour.

A moins, naturellement, que j'abandonne la sorcellerie pour toujours.

Il y a seulement quelques jours, cette option me semblait très intéressante. Aujourd'hui, je n'en suis pas si sûre. J'ai vu Mamie et Clara travailler avec leurs démons familiaux, mais leur sortilège de décongélation ne m'a pas aidée à renforcer mes pouvoirs. J'ai été tellement déçue en voyant qu'elles ne pouvaient pas me restituer mon énergie astrale à l'instar de la réticente Ariel !

En fait, je n'ai pas la moindre idée de ce que je veux vraiment.

Je dis d'une voix proche du chuchotement :

— Tu crois vraiment que je devrais lui en parler?

Melissa me répond d'un hochement de tête tout en me passant un Jeannot Lapin pour me redonner des forces. J'enfourne d'un seul coup le gâteau à la carotte dans ma bouche, laissant le glaçage à base de fromage frais fondre sur ma langue, tout en envisageant de prendre le taureau par les cornes, comme dit le proverbe. Après avoir mastiqué et avalé mon gâteau, je me fais – si je puis dire! – l'avocat du diable.

— Et si jamais il pète les plombs ? S'il ne veut plus jamais me revoir?

— Mieux vaut le savoir avant de t'impliquer davantage dans cette relation, non ?

Je la regarde bien en face.

— Je suppose que tu arraches toujours tes pansements adhésifs sans l'ombre d'une hésitation, je me trompe ?

Elle sourit et m'offre un deuxième Jeannot Lapin.

— Exact. Mais j'ai toujours quelque chose de bon qui m'attend pour me faire oublier la douleur.

Avant que je puisse lui dire que c'est d'accord, que je raconterai à Will tout ce qu'il doit savoir sur l'étrange créature que je suis, j'entends de nouveau des bruits de pas dans l'escalier. Puis Rob passe la tête depuis le couloir.

— La voie est libre ? Votre discussion entre filles peut elle être interrompue, juste le temps pour un homme de traverser la pièce ?

Melissa rayonne.

— Mais bien sûr.

Alors que Rob profite de la situation pour l'embrasser, la porte de la pâtisserie s'ouvre. Je me retourne, pas mécontente de la diversion. C'est Neko qui s'invite dans la boutique.

— J'étais sûr de vous trouver ici.

— Pourquoi donc ?

— La nuit a été chaude, non ? J'ai fait un saut chez vous, ce matin. Le lit était un vrai chantier, comme si des cambrioleurs s'en étaient donné à cœur joie. Mais aucune trace de vous, et je n'ai pas vu de chaussures d'homme planquées sous le lit !

Je fusille Neko du regard, puis j'ose jeter un coup d'œil à Rob. Il est en train d'observer mon démon familier et je note un rien d'effarement sur son visage poupin.

Neko lance un bref regard au bras de Rob passé autour de la taille de Melissa, puis il s'exclame, en mettant l'accent sur la première syllabe de sa phrase :

— Oh... bonjour! Je ne pense pas que nous nous connaissions.

Si Melissa n'était pas ma meilleure amie, je ne remarquerais peut-être pas qu'elle grince les dents. Non, c'est faux. Nous entendons le bruit tous les trois. Et comme si le fait d'actionner ses molaires n'était pas un avertissement suffisant, elle pousse un soupir exaspéré que n'importe quel badaud serait à même d'entendre. Sa frustration semble aussi obsédante qu'un air dont on a du mal à se souvenir.

— Neko, je vous présente Rob Peterson.

Puis elle se tourne vers Rob.

— Neko est un ami proche de Jane.

Mon familier serre la main de Rob en le secouant comme un prunier, comme s'il était en train d'assimiler je ne sais quel message secret au seul contact de sa chair. Nerveuse, je scrute le visage de Melissa. Elle sourit de toutes ses dents. Je sais qu'elle pense à la dernière fois où elle a présenté un de ses petits amis à Neko. Je suis pratiquement sûre que Jacques n'a même pas jeté un regard par-dessus son épaule en emboîtant le pas de mon démon familier qui quittait pour toujours le magasin de

Melissa, sortant à jamais de son cœur et de sa vie privée.

Rob lance :

— Enchanté de faire votre connaissance.

Puis il se tourne de nouveau vers Melissa.

— Il faut que je fasse un saut au boulot. La déposition est toujours prévue pour ce matin et pourrait même durer une partie de l'après-midi. Mais tu es partante pour dîner avec moi ?

— Bien sûr ! Passe-moi un coup de fil lorsque tu sauras à quelle heure tu peux te libérer.

Elle lui sourit de toutes ses dents. J'ai comme dans l'idée que ce n'est pas uniquement à cause de leur projet de la soirée. C'est de l'ordre du non-dit, une façon de commenter autre chose.

Rob l'embrasse et fonce vers la porte. Une fois sur le seuil, il se retourne.

— Je suis ravi de vous avoir rencontrés tous les deux. J'espère qu'on dînera ensemble un de ces soirs, Jane ?

Avec plaisir.

— Et le voilà qui s'éloigne.

Neko n'attend même pas que la porte se soit refermée pour se retourner brusquement vers Melissa.

— Je n'ai pas droit à une bonne tasse de chocolat chaud ? Vous pouvez garder le chocolat en doublant la dose de lait!

Melissa secoue la tête en souriant d'un air peiné.

— Une seconde !

Alors que je fais un pas vers le comptoir, Neko s'exclame :

— Quoi ? Pourquoi me regardez-vous de cette façon, toutes les deux ?

— Pour rien, rien de spécial. C'est juste parce que nous sommes contentes toutes les deux que tu n'aies pas décidé de piquer Rob à Melissa.

— Piquer Rob... ?

Il fait un pas en arrière en signe de protestation indignée, la main droite sur le cœur comme si notre critique à peine voilée lui portait un coup fatal.

Melissa s'exclame :

— Vous devez admettre qu'il y a un précédent.

Un précédent. Elle a dû passer un temps fou à assimiler le jargon juridique.

— Ma chère, je suis peut-être un homme totalement irrésistible, mais il y a des limites à mes pouvoirs de persuasion ! Croyez-vous que je puisse le rendre gay juste en lui serrant la main?

Melissa proteste.

— Bien sûr que non!

Neko la regarde d'un œil malicieux.

— Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répéterai aussi souvent que nécessaire : Jacques m'avait déjà remarqué avant de vous demander de sortir avec lui. Ce n'est pas vous qui l'intéressiez. C'était moi, jeune fille!

Melissa pose son mug de lait chaud sur le comptoir d'un geste brusque.

— Si on oubliait Jacques, d'accord ? Je parle de Jacques et de moi. Faisons la paix!

— D'accord.

Neko plonge le nez dans sa tasse, émergeant presque une minute plus tard avec une moustache blanche suffisamment épaisse pour qu'il fasse les gros titres de la campagne de pub sur le lait!

Il se tourne vers moi.

— J'ai une bonne raison de venir ici, Jane. Il faut absolument que vous repreniez le contrôle de votre grand-mère.

Je pense aussitôt à Nuri, me demandant quel type de problèmes ma grand-mère peut avoir avec son démon familial. Mamie a toujours eu des difficultés avec la magie. Plus encore que Clara, elle a été frappée d'ostracisme par l'Assemblée des sorcières parce que ses pouvoirs étaient faibles. Je l'ai sans doute poussée trop loin. Peut-être n'aurait-elle pas dû réveiller son démon familial... Elle doit être horriblement malheureuse, si malheureuse qu'elle ne mettra plus jamais en œuvre aucun sortilège.

— Que se passe-t-il, Neko ?

— Je connais des petits pays qui mobilisent leurs armées avec moins d'organisation que votre grand-mère pour ce mariage!

Je réponds par un grognement, laissant le soulagement balayer mes soucis astraux. S'il n'est question ici que des détails du mariage, tout ira bien.

Melissa se tourne vers moi avec un regard presque accusateur.

— Que se passe-t-il ? J'ai du mal à croire que ta grand-mère soit du genre à se soucier des signes extérieurs du mariage !

Neko pousse un soupir théâtral.

— Pour le reste du monde, c'est une vieille dame douce et sereine. Mais pour ceux d'entre nous qui l'aident à se préparer pour le grand jour...

Je lui lance un regard furibond.

— C'est vous qui l'avez voulu!

— Je me suis dit que j'étais capable de lui suggérer deux ou trois choses, rien de plus ! Je ne me suis pas rendu compte qu'organiser un mariage pour des gens de quatre-vingts ans réclame plus d'efforts que d'envoyer un homme sur la Lune!

Je demande :

— Quel est le problème ?

— Ils ont viré le quatuor à cordes. Elle cherche un orchestre au grand complet. Neuf musiciens, plus un DJ pendant les pauses. George adorant le saxo, il nous en faut deux.

Je proteste faiblement.

— Elle veut juste que les gens s'amuse.

— Et elle fait une fixation sur les cadeaux.

— Voyons, Neko ! La plupart des mariées offrent à leurs invités des petits cadeaux.

— Votre grand-mère veut offrir un CD.

— Et alors ? Ça ne doit pas être trop cher à graver. Qu'a-t-elle choisi ? Leur première danse ?

Il frissonne.

— De l'opéra. Elle veut qu'on mette de l'opéra, Jane. Un air différent pour chaque invité. Un CD personnalisé pour chacune des personnes présentes au mariage. C'est-à-dire deux cents personnes, d'après la liste des invités!

— C'est ridicule!

— Je suis bien de votre avis.

Il pose son mug sur le comptoir avec une assurance qui tend à prouver que nous sommes parvenus à un accord, puis il ajoute :

— Dites-lui qu'elle va trop loin.

— Je ne sais pas...

J'essaie de m'imaginer en train de sermonner mamie sur le savoir-vivre en matière de mariage. J'ai du mal à imaginer quel tour prendrait la conversation. Elle qui a passé sa vie à me dire ce qui est bien et ce qui est mal ! Je doute que nous puissions supporter d'inverser les rôles.

— Je pourrai peut-être convaincre Clara de nous soutenir. Nous pourrions lui en parler tous les deux.

— Je ne veux pas savoir comment vous comptez vous y prendre. Il faut juste lui faire entendre raison.

— Vous avez l'air désespéré.

Il me regarde d'un air malicieux.

— Ce n'est pas moi qui suis désespéré. Mais vous le serez bientôt en voyant la robe qu'elle vous a choisie.

Soudain, je panique. J'en ai la gorge sèche.

— Comment ça ?

— Vous verrez bien.

— Neko, je sais déjà de quelle couleur elle sera.

Melissa demande :

— C'est quoi, la couleur ?

Neko répond avec un malin plaisir :

— Orange. Orange et argent.

L'horreur envahit le visage de Melissa.

— C'est une blague...

— Pas du tout. L'orange, c'est la couleur favorite de George. Et argent parce qu'ils sortent ensemble depuis vingt-cinq ans.

Il y a au moins une logique derrière tout ça. Ma grand-mère n'a pas totalement disjoncté.

Neko pousse un soupir d'exaspération.

— Vous ne pouvez pas savoir combien de fois j'ai dû répéter aux gens qui se chargent des pochettes d'allumettes qu'il n'y avait pas d'erreur sur les couleurs !

— Des pochettes d'allumettes ? Mais personne ne distribue plus de pochettes d'allumettes à un mariage!

La bouche de Neko se crispe. Puis un sourire cruel apparaît sur son visage.

— Apparemment, il y en a encore une pour le faire ! Et je ne parle pas des serviettes en papier, des dragées d'Espagne et des quatre cents cierges.

— Elle a quatre-vingt-cinq ans !

— Mais elle est bien décidée à avoir le mariage qu'elle n'a pas eu plus tôt.

Neko a lancé ces mots dans un geste théâtral, une main plaquée sur le front.

— Ma propre grand-mère en mariée tyrannique ! Qui l'eût cru ?

— Et je ne vous ai pas encore parlé de ses projets concernant le lancer du bouquet...

Il jette un regard malicieux du côté de la porte d'entrée. Melissa rougit.

— Bon, ça suffit! Puisque vous avez décidé de nous torturer, donnez-moi des détails sur ma robe. Est-elle si horrible que ça ?

— Pas question de gâcher la surprise! Vous en aurez un échantillon lorsque nous nous retrouverons ce soir, après le boulot.

— Nous?

C'est la première fois que j'entends parler de projet de groupe.

— Nuri et Majom commencent à s'impatienter.

Melissa, qui était en train de découper des Brunettes blondes en tranches sur un plateau, lève la tête.

— Qui sont Nuri et Majom ?

Zut ! Voilà qu'entre Rob, alors que je n'ai pas encore eu l'occasion de glisser un mot à Melissa sur ma modeste tentative : gérer une assemblée de sorcières.

— Nuri et Majom sont les démons familiers de Mamie et de Clara. Nous les avons réveillés l'autre soir. Ils vont nous aider à régler... le problème de la cave.

Melissa me répond en haussant les épaules, comme si elle entendait parler de ce genre de choses à longueur de journée.

— Mais bien sûr ! Qui refuserait de voir d'autres démons familiers courir dans tous les coins du district?

Elle sourit gentiment à Neko en ajoutant :

— Sans vouloir vous vexer...

— Mais c'est évident! Je comprends très bien.

Il rapproche son mug de Melissa sans rien dire, comme pour lui demander de le remplir pour faire la paix.

Je dis à Neko :

— Nous ne pourrions pas nous voir ce soir.

— Pourquoi ça ?

— J'ai d'autres projets.

Enfin, j'aurais d'autres projets si je suivais les conseils de Melissa en contactant Will.

— Des projets plus importants que de récupérer vos pouvoirs magiques ?

Neko a l'air vraiment sérieux. C'est la première fois depuis qu'il a mis les pieds dans le magasin.

— Si vous tenez à le savoir, je vais appeler Will Becker. Je vais lui demander une fois de plus de sortir avec moi.

Parce que la première fois s'est drôlement bien passée et que chaque fois que nous sommes ensemble, mon côté sorcière vient tout gâcher. Je suis bien décidée à avoir un rendez-vous normal, ne serait-ce qu'un seul. Oui, comme n'importe quelle femme dans le monde. Un rendez-vous de bibliothécaire et non de sorcière.

— Will est bien le garçon avec qui vous avez dîné l'autre soir?

Je vois d'ici les rouages du cerveau de mon démon familial qui commencent à tourner. Mais Neko est suffisamment malin pour s'abstenir d'évoquer les crevettes à l'ail. Ou les bonbons à la menthe pour l'haleine.

— Oui, c'est bien lui. Je lui dois quelques petites explications. Il faut dire que nous avons vu Ariel hier soir, au Capitole.

— Vous avez quoi ?

Je lui raconte rapidement l'histoire.

— Il m'était difficile de lui expliquer ce qui se passait vraiment. D'autant que David et vous l'avez effrayé l'autre soir avec votre petit numéro de Men in Black.

— Alors là, ça m'étonnerait!

Neko a l'air choqué et consterné par mes propos. Je lui lance un regard furibond. Il ajoute :

— Nous étions peut-être un peu... intimidants. Vous est-il venu à l'idée que ce Will pouvait être le genre d'homme à s'effrayer d'un rien ?

Sa question me fait l'effet d'une piquûre, même si je sais que mon démon familial fait le pitre.

— Neko !

J'ai vraiment envie que ça marche entre Will et moi. Je voudrais pouvoir lui parler de la sorcière que je suis, laisser derrière nous ce secret « inavouable ».

Neko me dit, en insistant bien sur chaque mot :

— Attendez une seconde! Vous êtes vraiment amoureuse de ce mec !

Je regarde désespérément dans la direction de Melissa pour trouver de l'aide, mais elle se contente de hausser les épaules et de nous tourner le dos pour remplir un nouveau pot de café.

Impuissante, je dis :

— C'est un mec sympa. Le problème, c'est que je ne sais pas comment lui en parler... Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

— Dites-le simplement, chérie.

— Ce n'est pas facile.

— Décrochez votre téléphone. Prenez rendez-vous. Dites-lui tout, que vous êtes une sorcière. S'il n'a pas suffisamment de cran pour accepter la situation, c'est que ce n'est pas l'homme qu'il vous faut.

— Oui, d'accord.

— Je suis sérieux. Il faut le lui dire!

Je jette un coup d'œil à Melissa. Elle regarde fixement Neko, apparemment sidérée de voir que Neko s'est rangé à son avis.

Je dis à contrecœur :

— Je le ferai.

— Promis?

Tout à coup, je perds patience.

— Quoi ? Vous vous prenez pour ma grand-mère, maintenant? Je vous ai dit que je l'appellerai, et je le ferai.

Je cherche désespérément une échappatoire pour cesser de parler de ma vie et de mes amours.

— Je vous propose une séance d'entraînement à la sorcellerie dimanche après-midi.

Neko secoue la tête.

— Non. Dimanche, je dois aller chercher votre robe avec votre grand-mère. Votre robe et son voile. Savez-vous qu'elle s'est mis en tête de porter son ancienne robe?

— Celle de ses dix-sept ans ?

— Oui. Elle rentre encore dedans.

Je pense à la capacité de ma grand-mère d'engouffrer des montagnes de nourriture, et je marmonne quelques mots peu charitables.

Neko hausse le sourcil, puis il a la sagesse de revenir à notre programme de travail.

— Ce soir, je vais travailler avec Nuri et Majom, pour les empêcher de céder à la crise de nerfs. Je leur enseignerai quelques tours que tous les démons familiers devraient connaître, de nos jours.

— Par pitié... pas ça.

Il m'ignore, continuant à débiter son petit couplet.

— Dimanche, Sarah et moi irons chercher la robe. Nous pourrons tous nous entraîner dès lundi. Et vous pourrez passer chez votre grand-mère vendredi pour les essayages. Je lui ai promis de faire les retouches moi-même. Quelqu'un d'autre pourrait penser qu'il y a eu erreur sur le choix du tissu... ou du modèle.

Je lis de la jubilation sur son visage, et mon cœur fait un raté. Ça ne peut pas être nul à ce point. Aucune robe ne peut être hideuse à ce point.

Orange et argent...

C'est vraiment horrible!

Je sens un frisson me parcourir, et je fais glisser mon mug sur le comptoir pour que Melissa refasse le plein. Puis je dis à ma meilleure amie d'une voix rauque :

— Mojito-thérapie !

Elle sourit.

— Quand ?

— Vendredi prochain. Chez Mamie. C'est la seule chose qui puisse m'aider à supporter cet essayage.

Neko secoue la tête d'un air triste.

— Chérie, sachez qu'il n'y a pas assez de rhum en ce bas monde pour vous permettre d'affronter cette épreuve.

Ce qui m'effraie le plus, c'est que, jusqu'à présent, jamais Neko ne s'est trompé à mon sujet en matière de mode.

13

Pendant tout l'après-midi, je simule des dialogues par écrit.

Ce n'est d'ailleurs pas très difficile. Je sais exactement ce que je vais dire. Je peux tourner et retourner les mots dans tous les sens, les savourer comme je le fais avec les délices concoctés par Melissa. Après tout, j'ai une longue expérience de l'expression orale et écrite. Et j'ai déjà fait mon coming-out de sorcière, enfin façon de parler. J'ai confié à je ne sais combien de gens que j'avais des dons en matière de magie : Melissa, Mamie, Clara, l'Inexcusable Bête, l'Eunuque de l'Assemblée des sorcières.

Bon, c'est vrai, ces deux dernières confessions se sont plutôt mal passées.

Mais je me refuse à croire que mes problèmes, dans ces deux cas bien précis, sont liés au fait que mes confidents étaient des mâles. Si j'ai eu des problèmes, c'est parce que ces confidents mâles n'étaient que des menteurs hypocrites, des moins-que-rien. Et qui avaient d'autres femmes dans leur vie.

Mais Will n'est pas comme ça. Je veux croire que Will est différent. Que j'ai retenu quelque chose de mon expérience, après avoir passé des jours, des semaines et des mois douloureux à douter de moi, et à la remise en question qui a suivi le temps que j'ai passé avec l'Indécrottable Bon à rien et l'Eunuque de l'Assemblée.

J'ai tellement envie que Will soit différent des autres et que ce qui se passe entre nous soit bien réel. Dans un coin de mon cerveau, une petite voix n'arrête pas de dire que je n'ai jamais eu de liaison digne de ce nom avec un homme, que je n'ai jamais vécu une vraie histoire d'amour, digne de confiance et salutaire (même avec l'homme à qui j'ai été fiancée, bien avant que ces histoires de sorcellerie ne bouleversent ma vie). Mais je fais de mon mieux pour répondre à mes questions, comme Melissa le ferait si elle était assise ici, à Peabridge, et pour faire entrer un peu de bon sens dans ma tête, au sens propre comme au figuré.

Ce n'est pas parce que je n'ai pas rencontré l'homme de ma vie qu'il ne m'attend pas, là, dehors. Si j'ai réussi à rater toutes les aventures que j'ai eues jusqu'ici, cela ne signifie pas que je sois

condamnée à un nouvel échec. Si tous les mecs avec qui je suis sortie et qui m'ont fait entrevoir une lueur d'espoir ont finalement prouvé qu'ils n'étaient que des losers, cela ne signifie pas que Will sera comme eux.

Will est différent.

Cette phrase devient mon mantra pendant tout l'après-midi. Will est différent, et par conséquent nous pouvons avoir une petite conversation, lui et moi. Will est différent, je peux donc lui dire la vérité sur moi. Will est différent, je peux donc être honnête avec lui. Will est différent, il peut donc accepter que je sois une sorcière.

Enfin, disons que pour ce dernier point, il est impératif que Will soit différent...

Dès que j'ai repris confiance en moi, je décide de passer l'après-midi à travailler sur un projet ennuyeux mais crucial pour la bibliothèque : le redoutable inventaire des livres en rayons. Armée d'une liste exhaustive de toutes nos possessions, je me dirige à grands pas vers la partie la plus éloignée de la bibliothèque. Je feuillette mon support papier jusqu'à la bonne page et je commence à comparer la liste de ce que nous devrions avoir sur les rayonnages avec ce qui se trouve vraiment là. Pour chaque livre manquant, j'écris une annotation dans la marge... Il faudra que je vérifie s'ils ont été empruntés. Si ce n'est pas le cas, nous essaierons de les débusquer là où ils ont pu se perdre ou être mal rangés. Notre responsabilité est de préserver l'intégralité de notre collection de livres et de nous assurer qu'elle est en bon état.

C'est un boulot abrutissant. Je dois prendre garde de ne pas me tromper de numéros. Mais, en même temps, c'est une tâche qui se fait machinalement. Je peux y dédier une partie de mon cerveau, et libérer le reste de mes pensées pour écrire et réécrire mes dialogues.

Moi : « Will, j'ai quelque chose à vous dire. C'est important. »

Lui : « A ce point ? »

Moi : « Je suis une sorcière ».

Lui (en haussant les épaules) : « Waouh ! C'est cool. Si on se commandait un plat chinois ? »

Oui, bon. Ça m'étonnerait que les choses se passent de cette façon. Faisons une nouvelle tentative.

Moi : « Will, il y a une chose dont je voudrais vous parler. C'est important. »

Lui (horrifié) : « Oh, mon Dieu ! Vous êtes enceinte. »

Moi (reconnaissante pour ce message d'avertissement) : « Mais... nous n'avons rien fait. Et maintenant, je sais que c'est exclu. »

Non, ça ne colle toujours pas. J'essaie encore.

Moi : « Will, j'ai quelque chose à vous dire. C'est important. »

Lui : « Je vous écoute ».

Moi : « Je suis une sorcière. »

Lui : « Une sorcière ? Vous voulez dire que vous avez des pouvoirs magiques et tout ça ?

Moi : « C'est ça. Je peux mettre en œuvre des sortilèges. Envoûter les gens avec des sorts. Je sais aussi lire les runes. »

Lui : « Waouh ! J'ai toujours pensé que les sorcières étaient différentes. Effrayantes. Comme tout ce qui vient d'un autre monde. Mais vous êtes tout à fait normale. »

Moi (avec un petit sourire) : « Enfin, pas tout à fait. »

Lui (rassurant) : « Vous l'êtes dans tous les domaines qui comptent pour moi. Merci de m'avoir fait suffisamment confiance pour m'en parler, Jane. J'imagine à quel point cela a été difficile pour vous. »

Et voilà ! Comme ça, c'est parfait. Un peu d'humour, une bonne dose de franchise. Nous finirons par nous comprendre parfaitement, tous les deux.

Avoir une conversation avec quelqu'un est assurément bien plus facile quand on a eu la chance de pouvoir répéter les dialogues à l'avance. J'envisage de l'appeler cet après-midi et de lui demander de dîner avec moi ce soir. Mais cela pourrait l'induire en erreur. Il faut dire que je risque de lui paraître plutôt désespérée si je lui propose de sortir le soir même ! Je pense que ça ne se fait pas. Je préfère attendre et l'appeler lundi. Je lui laisse le week-end pour qu'il comprenne à quel point parler avec moi lui manque. Même si la situation était un peu tendue la veille. Surtout compte tenu de la tension de la veille.

Je redresse les épaules et je lève mon stylo-bille. Je me sens mieux qu'au moment où j'ai vu Ariel devant le Capitole. Finalement, ça se passera bien. Parfaitement bien.

Je termine mon boulot d'inventaire – six pages de bouquins dont je n'ai jamais entendu parler. J'ai peut-être encore pas mal de choses à mettre en ordre côté cœur, mais, côté boulot, ma patronne va m'adorer.

A la fin de la journée, tout en éteignant mon ordinateur, je me cramponne à cette lueur de détermination positive. Je m'y cramponne encore en disant au revoir à Kit, en faisant signe à Evelyn de l'autre côté du couloir. Je m'y accroche encore en pénétrant dans le jardin, en respirant l'air froid et piquant qui me dit que l'automne s'est bel et bien installé dans la région. Je m'y accroche en franchissant le seuil de ma porte, en savourant d'avance la soirée tranquille que je vais passer chez moi maintenant que j'ai chassé mon besoin d'appeler Will.

Mais je me sens totalement démunie en tombant sur lui, assis sur le perron. Il se lève dès qu'il m'aperçoit.

Je dis dans un couinement :

— Que faites-vous ici ?

— C'est votre collègue qui m'a appelé.

Kit ? Pourquoi a-t-elle appelé Will ? Comment a-t-elle pu l'appeler ? Elle n'a pas son numéro. Elle ne sait rien de lui. Enfin, elle l'a vu dans la bibliothèque le jour où j'ai renversé mon café, et peut-être aussi la fois où il a rencontré M. Potter. Mais de là à lui téléphoner ! Je m'efforce de transformer ma surprise en phrase cohérente.

— Quand vous a-t-elle appelé ?

— Qui ?

— Kit.

— Kit ?

Bon, d'accord. Je commence à en avoir marre.

— C'est ma collègue. Qui vous a appelé ?

— La personne que j'ai eue au téléphone était un homme.

Je commence à comprendre ce qui s'est passé.

Neko.

Neko, qui, lorsqu'il était dans le magasin de Melissa, m'a dit que « je n'avais qu'à lui dire les choses simplement ». Neko, qui m'a pratiquement fait promettre de prendre contact avec Will. Neko, qui me connaît suffisamment bien pour ne pas me faire confiance lorsque je dis que j'appellerai Will de mon propre gré.

Je ressens de plus en plus intensément le silence qui se prolonge entre nous. Il est temps de sauver la face, sans grand enthousiasme.

— Je vois. Vous voulez parler de mon autre assistant. Je suis désolée.

Ce n'est plus le moment de dire à Will toute la vérité sur ma vie secrète. Je retiens une grimace.

Will met les mains dans ses poches. Il m'observe tel un lycéen qui se creuse la tête pour trouver ce qu'il pourrait dire à la fille du vestiaire d'à côté. Ses lunettes sont un peu de travers sur son nez, et mes doigts meurent d'envie de les remettre en place pour que tout soit parfait.

Will finit par dire :

— Vous vouliez me voir ? Il paraît que vous avez quelque chose à me dire...

Inutile de faire celle qui charge en permanence ses assistants de prendre les rendez-vous à sa place.

— J’imagine. Je veux dire... oui, c’est exact. Je veux vous parler.

Je serre les dents. Je me sens encore moins à l’aise que lorsque j’étais au lycée et que j’essayais d’embrasser le garçon avec qui je sortais pour lui souhaiter bonne nuit, me rongant les sangs à l’idée que Mamie était peut-être derrière la porte, en train de nous écouter. Je soupire, sachant que ma conversation si soigneusement préparée marcherait mieux dans le confort de mon salon.

— Vous voulez bien entrer ?

— Oui, merci.

Je prends mon temps pour insérer la clé dans la serrure. J’ai besoin de repasser le texte dans ma tête une dernière fois. Je m’efforce de me rassurer. Après tout, j’ai tout prévu là-bas, au fin fond de la bibliothèque. J’ai fini par trouver la formulation qui convient. Quel est le début, déjà? Je suis censée dire quoi?

Il est temps que je me décide à tourner la clé et à ouvrir la porte.

Tandis que nous pénétrons dans le cottage, Will regarde autour de lui.

— Nous voici enfin dans le saint des saints.

J’improvise en haussant les épaules.

— Ce n’est pas si intéressant que ça.

En faisant un mouvement, je sens le lacet de mon corsage me démanger. Mais je résiste à l’impérieux besoin de me gratter. Il y a des limites à la tolérance d’un homme en visite chez vous ! Je décide de m’occuper en priorité de ma tête, d’ôter les épingles qui maintiennent ma charlotte en place et de libérer mes cheveux de leur semblant de chignon. J’attrape le bonnet de mousseline enrubanné, les doigts crispés, puis carrément le poing serré.

Après quoi je dis, comme si je venais de découvrir une nouvelle espèce de papillon de toute beauté :

— Vous boirez bien quelque chose, non?

— Avec plaisir.

A sa façon maladroite de bouger ses épaules, je me rends compte que Will est aussi mal à l’aise que moi. Dès que j’aurai retrouvé tous mes pouvoirs, il va falloir que je concocte un châtiment spécial pour Neko.

Je m’empresse de précéder Will jusqu’à la cuisine.

Il y a une bouteille de vin rouge – un merlot Fish Eye – sur la table de travail. Et le tire-bouchon est

disposé avec soin juste à côté, flanqué de deux verres immaculés. Des serviettes en papier sont joliment déployées en éventail. Un simple bol blanc est posé juste à côté, rempli à ras bord de crackers en forme de poissons rouges.

Un message est plié sous le bol. Je reconnais les gribouillis de Neko de l'autre bout de la cuisine. Le message dit : « Désolé, mais c'est pour votre bien. »

Je m'empare du papier que je roule en boule avant que Will ne puisse voir la confession de mon « assistant ». Par précaution sans doute.

Puis je passe la bouteille et le tire-bouchon à Will en lui lançant :

— A vous l'honneur!

Il les prend d'un air pensif, et je fourre en urgence dans ma bouche une poignée d'amuse-gueules. Pendant que Will fait sauter le bouchon et verse le vin, je trimballe les serviettes en papier et les crackers jusqu'à la table. On n'entend dans la pièce que le glouglou du vin qui coule dans les verres.

Will me tend un verre.

— Vous avez choisi pour thème le poisson, on dirait?

Je réponds d'une voix faible :

— Oui. C'est pour ainsi dire mon thème préféré.

Will lève son verre et trinque avec moi. Puis nous buvons par petites gorgées, presque machinalement.

Je me souviens à présent de ma première réplique.

— Will, j'ai...

Malheureusement, Will choisit cet instant précis pour combler le silence de son côté.

— On dirait que...

Du coup, nous stoppons net tous les deux, en attendant que l'autre continue. Will met quelques poissons dans sa bouche, mais je me montre ferme.

— Je vous en prie. A vous l'honneur.

Il mâche et avale ses crackers.

— Je voulais juste vous signaler que votre assistant a dit que c'était urgent. J'ai commencé par lui répondre que je ne pouvais pas venir, mais il m'a affirmé que vous aviez vraiment besoin de me voir.

— Oh, je suis désolée. Je veux dire, si vous aviez d'autres projets...

Il secoue la tête et avale quelques gorgées de vin. Pas de doute, il est aussi nerveux que moi. Et je dois avouer que le voir embarrassé ne me déplaît pas du tout.

Il s'enhardit peu à peu, au fur et à mesure qu'il me parle.

— Non. Pour être parfaitement honnête avec vous, je n'avais rien d'autre de prévu. C'est juste qu'il s'est produit des choses tellement bizarres, après cette conférence... Je me suis dit que vous pouviez avoir besoin d'être seule. De prendre du recul.

— Je sais que je me suis conduite de façon étrange.

Je fais le tour de ma cuisine du regard, espérant je ne sais quelle diversion. Dommage que mes pouvoirs soient en panne! Je me serais volontiers organisé une bonne séance d'incantations, là, maintenant. J'aurais pu effacer la mémoire de Will, remonter dans le temps, avant l'épisode d'Ariel. Avant qu'il ne me voie faire le tour du Capitole des Etats-Unis au pas de course, comme une malade.

Mais je n'ai pas suffisamment de pouvoirs pour ce faire. Je ne peux mettre en œuvre aucun sortilège sur sa mémoire. Rien que la vérité.

J'inspire profondément et je commence à réciter la phrase que j'ai mis tant de temps à élaborer au boulot, cet après-midi même.

— Will, j'ai quelque chose à vous dire. C'est important.

En artiste confirmé, il récite son texte à merveille.

— Je vous écoute.

Un peu surprise de constater à quel point tout se passe bien, je passe à ma réplique suivante.

— Je suis une sorcière.

Il me regarde, les yeux ronds.

— Ce n'est pas drôle.

Je ne peux m'empêcher de réagir.

— Quoi?

C'est vrai, ça, il a sauté une ligne. Il était censé me répondre : « Une sorcière ? Vous voulez dire que vous avez des pouvoirs magiques et tout ça ? »

Au lieu de ça, il pose son verre de vin et recule sa chaise de la table.

— Voyons, Jane ! Ce n'est pas drôle. Vous me faites appeler par votre assistant, vous préparez ce vin et ces biscuits comme si vous vous réjouissiez de me voir. Vous me demandez de m'asseoir, vous entamez une conversation tout à fait sérieuse, et puis voilà que vos propos virent à la farce...

— Mais je ne plaisante pas!

Je suis piquée au vif. Tout se passait à la perfection. Je me demande où ma conversation soigneusement élaborée a pu dévier.

— Bon, d'accord. Vous êtes une sorcière. Vous avez jeté un sort, dernièrement ?

— En fait, mes pouvoirs magiques ne marchent pas très bien en ce moment. C'est ce que j'essaie de vous dire. C'est pour en parler que je vous ai fait venir. J'essayais de récupérer tous mes pouvoirs, et j'ai créé cette femme, vous savez... l'Artistic Avenger, pour m'aider.

— J'ai « créé » cette femme... Vous êtes cinglée ou vous me prenez pour un idiot?

Il y a de la colère dans sa voix, mais pas seulement. Je reconnais cette autre chose, pour l'avoir ressentie moi-même plus d'une fois.

Mais avant que je puisse identifier ce que c'est, il faut bien que je réponde.

— Bien sûr que non!

— Vous me prenez vraiment pour un imbécile. A moins que ce ne soit une sorte de jeu ? Une arnaque visant les gens qui viennent faire des recherches sérieuses à Peabridge ?

Il cligne les yeux et je comprends que, derrière les verres de ses lunettes, il est un peu secoué. Il a reçu un choc et il est sur la défensive, mais je vois aussi autre chose. Cette émotion que je connais si bien et sur laquelle je n'arrive pas à mettre un nom.

Je laisse un peu de ma déception se transformer en colère.

— Vous n'y êtes pas du tout! Je suis vraiment sorcière!

— Alors je suppose que vous avez un manche à balai ? Un chat noir peut-être ?

Désespérée, je réponds :

— Absolument ! Pas un manche à balai, non, ça c'est ridicule. Mais j'ai un chat noir. Vous lui avez parlé, d'ailleurs! Il vous a dit qu'il était mon assistant. Il s'appelle Neko.

Will bondit. Il fait le tour de ma cuisine du regard, les yeux hagards. Je le vois se focaliser sur les quatre coins de la pièce et sur la face avant noire et brillante de la cuisinière.

— Je suppose que c'est le moment où je suis censé dire : « Mais où sont les caméras cachées ? » Parce que je commence à me sentir totalement idiot.

L'abattement commence à me gagner. J'ai la gorge serrée. Toute cette conversation était tellement mieux quand j'en écrivais les dialogues !

— Ce n'est pas du tout ce que vous croyez !

— C'est quoi, alors ?

C'est à ce moment précis que je reconnais l'émotion que je n'arrivais pas à identifier. Je la reconnais au moment même où Will la ressent. Si je le sais, c'est que je l'ai déjà ressentie auparavant.

De l'embarras.

Will pense que je me suis moquée de lui. Que je l'ai fait marcher. Que je l'ai attiré ici pour le mettre mal à l'aise, pour qu'il se sente stupide, et tout ça pour mon plaisir personnel.

Du coup, je ne me souviens plus de mon texte. Je ne sais plus quoi dire pour améliorer les choses, pour lui faire comprendre, lui faire savoir que je n'ai en aucun cas tenté de le blesser et de le faire passer pour un imbécile de quelque façon que ce soit.

Sentant que les larmes me montent aux yeux, je hausse les épaules et je quitte la cuisine.

Je traverse le salon. J'ouvre la porte qui mène à la cave et j'actionne l'interrupteur.

Je retiens mon souffle en descendant les marches, en espérant – ou en craignant – entendre le bruit de ses pas derrière moi. J'attends désespérément qu'il me suive.

Il arrive.

Je l'entends descendre l'escalier. Me frôler en passant. Je le vois marcher vers le centre de ma cave.

Je me dirige vers l'extrémité de la bibliothèque, pour pouvoir l'observer pendant que son regard embrasse ce qui se trouve dans la pièce. Comme n'importe quel intellectuel digne de ce nom, il s'arrête d'abord sur les étagères où trônent des centaines de livres à la reliure de cuir. Puis son regard se porte sur la boîte à la structure complexe où sont stockés mes cristaux, et enfin sur le conteneur en bois avec ses diverses couches soigneusement articulées et repliées.

Bien sûr. C'est un architecte. Ce qui l'attire, c'est l'agencement des choses. Il étudie tout : le petit chaudron en fer forgé sur l'étagère du bas, les sacs d'herbes séchées qui sont juste à côté. Il commence à lire les titres des ouvrages, dont certains – ceux composés de mots archaïques – à haute voix. Il a manifestement du mal à tout avaler.

Il murmure :

— Je ne peux pas croire que ce soit réel.

C'est à peine si je l'entends tant mon cœur cogne dans ma poitrine. Mais je sens sa surprise. De la surprise, mais pas seulement. Il a envie d'y croire. Il a envie que tout ça soit bien réel.

— C'est réel.

— Mais vous pouvez très bien collectionner toutes ces choses, sans être obligée de pratiquer la magie avec. Vous êtes peut-être une fan, comme ceux qui collectionnent tous les petits personnages de Star Wars.

Il faut que je lui prouve mon savoir-faire. Même si mes pouvoirs ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étaient, je dois lui montrer que je dis la vérité.

Je jette un coup d'œil sur les cristaux qu'Ariel a nettoyés pour moi. Je ne pense pas pouvoir rassembler suffisamment d'énergie pour utiliser leur force, pour exploiter toute la magie qu'ils contiennent.

Naturellement, les runes sont, elles aussi, une cause perdue. Les sachets où elles sont enfermées pendent toujours lamentablement, telles des masses informes. Je n'ai même pas pris la peine de les ranger car j'étais toujours incapable de rassembler mes pouvoirs pour retrouver mon statut de sorcière à part entière. J'ai peur de prendre un livre, terrifiée à la pensée qu'en l'ouvrant je puisse trouver un parchemin vierge, des pages vides qui ne feraient qu'accréditer la thèse d'une imposture de ma part. Ou, pis encore, les pages où l'encre s'effacerait sous notre regard incrédule et inquiet.

Je suis seule. Sans mon démon familier, sans mon gardien, incapable de me servir des outils habituels de ma profession. Livrée à moi-même.

Et pourtant, tout au fond de moi, je sens qu'un peu de magie est là. C'est le noyau dur des pouvoirs qui me restent, les précieuses gouttelettes amassées à la suite de mon dialogue muet avec Ariel. Une énergie faible, vacillante, presque invisible à mon regard astral.

Si je m'en sers pour tenter de convaincre Will que je suis une sorcière, restera-t-il la moindre parcelle de magie en moi ? Redeviendrai-je une femme ordinaire qui essaie de prouver qu'elle est plus que cela? Quelle importance, d'ailleurs...

Je dois prouver que je ne suis pas une menteuse.

Qui ne risque rien n'a rien.

Je lève le bras gauche devant moi, la paume incurvée au niveau de la taille. J'inspire longuement trois fois pour tenter de me calmer, de me concentrer. Et je fais l'offrande de mon esprit, de ma voix et de mon cœur.

Je ferme les yeux et je murmure mentalement une incantation, l'une des plus simples que j'aie jamais prononcées. Si je m'étais engagée plus tôt sur la voie de la sorcellerie, comme une magicienne ordinaire qui vit sa vie de sorcière tout à fait normalement, j'aurais pu maîtriser ce sortilège dès l'enfance.

L'obscurité recule,

La lumière s'installe.

Ouvre les yeux,

Et que le feu se lève.

Lorsque j'ose enfin regarder, je vois de petites flammes bleues rayonner au creux de ma main.

Elles ne me servent à rien. Un clair de lune donnerait plus de clarté. En tant que symboles de mon statut de sorcière, ces flammes sont plutôt minables. Elles sont incapables de prendre de la hauteur pour avoir raison des coins sombres de cette cave, incapables de crépiter du plus profond de mes pouvoirs et de ma force prétendument redoutables.

Mais elles sont bien réelles. Elles sont la manifestation physique d'un pouvoir dont je serai privée si je ne réussis pas à retrouver Ariel, à résoudre mon problème avec l'aide de Mamie et de Nuri, de Clara et de Majom. Si je ne parviens pas à découvrir ce qui n'a pas marché et pourquoi.

Le regard de Will se pose sur ma paume, puis sur mon visage. Il a l'air de se relâcher sous le coup de la surprise et recule d'un pas comme s'il avait peur de moi.

Il murmure :

— Ce n'est pas truqué ?

— Non. Ce n'est pas truqué.

— Mais c'est incroyable! Qui d'autre est au courant?

La lumière bleue vacille lorsque je pense à tous ceux qui savent que je suis une sorcière.

— Quelques membres de ma famille, d'autres sorcières et leurs aides. Une poignée de gens.

Je pourrais ajouter « et deux ex », mais je préfère m'abstenir.

— Une... poignée?

Il fait un geste vers ma paume incurvée. A ce moment précis, je comprends que tout se passera bien. S'il est capable de faire de l'humour, c'est qu'il accepte et comprend ce que je lui dis. Il tend la main vers les miniflammes bleues qui dansent au creux de ma main et répète :

— Une poignée ?

— Façon de parler.

Je hausse les épaules et je laisse mon pouvoir magique se dissiper. Le feu a consumé toutes les gouttelettes d'énergie qui subsistaient au fin fond de mes pensées. J'ai la sensation que tout est encore possible, que le potentiel est bien là, mais il ne me reste plus la moindre parcelle de magie à invoquer. Rien.

Certains pourraient estimer qu'en fin de compte ma démarche n'a pas servi à grand-chose. Mais j'avais besoin de le faire. Besoin de prouver mes dires.

— Vous êtes incroyable.

Je rougis.

— Vous devez dire ça à toutes les filles.

— Non, je vous assure! Je n'arrive pas à imaginer ce qu'on peut ressentir. Je veux dire, quand on a des pouvoirs magiques! Comment savoir à qui vous pouvez faire confiance ou pas, avec un tel secret ?

Je suis à deux doigts de lui dire que, justement, je n'ai pas toujours fait le bon choix. Mais je préfère une autre réponse.

— J'avais juste besoin de le faire.

Inutile de lui dire qu'aujourd'hui je suis totalement vidée de mon énergie. Et que je ne serai peut-être plus jamais capable de mettre en œuvre un seul sortilège. Je ne voudrais pas qu'il se sente coupable.

Il a encore les yeux écarquillés, et ses lunettes lui donnent un air vulnérable, comme un écolier orphelin qui s'efforce d'être accepté en tant qu'homme.

— Merci, Jane.

— De quoi ?

— De m'avoir fait confiance. De m'avoir fait suffisamment confiance pour m'en parler, pour me confier la vérité.

J'essaie de trouver la réponse adéquate, de me remémorer la réplique suivante. Je réfléchis à la réponse idéale.

Mais je me rappelle qu'écrire par avance le texte d'une conversation est une perte de temps absolue.

Je réponds donc, en haussant les épaules :

— J'ai pensé que vous aviez le droit de savoir. Et qu'il fallait que vous le sachiez si jamais nous devons passer encore un peu de temps ensemble. Je veux dire, si vous avez toujours envie de me voir. Si tout ça ne vous décourage pas trop...

Je fais le tour de la pièce en m'imprégnant de l'étrangeté des lieux, de sa singularité, de toutes ces richesses abscones qui ont fait partie de ma vie pendant deux ans. Je ne vois pas ce que je pourrais dire ou faire d'autre.

Mais Will, lui, le sait.

Il le sait depuis qu'il m'a invitée à dîner. Depuis que nous nous sommes promenés la nuit, dans les rues calmes de Georgetown. Depuis cet horrible retour chez moi en voiture, et ce mur de silence qu'Ariel a mis entre nous, un silence d'autant plus terrible que nous voulions tous deux l'abattre pour partager nos mots, nos pensées. Et plus encore.

Will franchit la distance qui nous sépare. Il me serre tout contre lui, écrasant le lacet de mon corsage sur sa chemise unie en drap fin. Il passe la main dans mes cheveux, blottit ses mains contre ma tête. Et il m'attire à lui pour m'embrasser.

Je ris, mes lèvres soudées aux siennes, en découvrant le goût du merlot de Neko. Ma gaieté le fait rire à son tour, comme lorsqu'on pose une drôle de question et qu'on y répond. Nous voulions tous deux avoir cette conversation dès le soir de notre premier rendez-vous, le soir où David m'a attendue, tel un chaperon trop zélé. Puis plus récemment, lorsque nous nous sommes laissés des messages, et lors de cet entretien un peu gauche au cours duquel je lui ai demandé de sortir avec moi. La nuit où nous avons vu Ariel au Capitole et où elle a tout gâché, nous envisagions déjà d'en arriver là.

Sa main descend. Je la sens caresser ma nuque, là où une femme normale habillée de façon normale devrait arborer une fermeture à glissière. Will tâtonne un peu plus bas, puis sur le côté, manifestement décontenancé par mon costume.

Je lui prends la main et je la guide vers la rangée de superbes boutons miniatures recouverts de soie.

Il murmure :

— C'est une blague ?

Sa frustration empreinte de tristesse déclenche en moi un véritable fou rire.

— Et vous n'avez pas encore vu la baleine!

— La baleine... ?

Il prononce le mot d'un air désespéré des plus comiques.

L'espace d'un instant, je songe à lui montrer les autres secrets de mon costume, là, maintenant, au beau milieu de ma cave, avec autour de moi les instruments de mon pouvoir astral rebelle. Mais, en regardant partout, je note que la seule surface horizontale appropriée est le canapé de cuir noir craquelé.

Nous pouvons trouver mieux que cela, quand même.

De ma main droite, j'attrape la main de Will et, de la main gauche, je ramasse mes jupes.

— Venez, ô homme du XXI^e siècle ! Je vais vous montrer que nos aïeules de l'époque coloniale n'étaient pas des mauviettes.

Une fois là-haut, Will s'écroule sur mon lit près de moi. Si seulement je disposais de suffisamment d'énergie pour ôter mes vêtements par magie, défaire les divers boutons et boucles, envoyer valser mes cerceaux, ma soie et ma dentelle à l'autre bout de la chambre. Je voudrais préparer mon corps, mettre en œuvre le sortilège de contraception dont je me suis déjà servie une fois auparavant.

Mais j'ai un pincement au cœur en pensant à cet autre tour de magie. Je n'ai pas envie de me remémorer l'erreur que j'ai commise. Je ne veux pas penser à David, ni à la magie, ni au monde obscur, ni au tribunal d'Hécate, aux gardiens et aux démons familiers. Je n'ai pas envie de penser à tout ce que j'ai peut-être perdu à jamais.

Ce que je veux, c'est me concentrer sur un homme bien réel, un être humain « ordinaire ». Et je ne veux pas me contenter de penser à lui, mais passer à l'action. Je fouille dans le tiroir de ma table de nuit et j'en extrais un minuscule sachet en papier métallisé. Là où la magie de la femme a été défaillante, la technologie de l'homme fera l'affaire.

Juste pour info, Will ne met que quelques minutes à comprendre les mécanismes de mon costume.

14

Je me réveille de bonne heure.

Je louche sur mon réveil et je constate qu'il n'est pas encore 7 heures. Allongée dans mon lit avec ma couette remontée jusqu'au cou, je me sens apaisée par la poche de chaleur prisonnière de mes draps et par la douceur extrême de mes oreillers. Je m'entends respirer... profondément, calmement, et je suis sur le point de retomber dans un sommeil bienfaisant.

Quand, soudain, la mémoire me revient.

Je me fige sur place, l'oreille aux aguets, et vérifie par deux fois que quelqu'un est bien en train de respirer près de moi. Ce quelqu'un, c'est Will.

Mais je n'entends rien.

Jurant intérieurement, je roule sur le côté sans même prendre la peine de saisir la couette avec moi pour jouer les séductrices faussement timides.

Rien. Nothing. Nada.

Oh, bien sûr, les draps traînent par terre et l'oreiller porte l'empreinte d'une tête. Une tête qui de toute évidence est restée ici toute la nuit. La porte de ma chambre est ouverte, ce qui me permet de jeter un coup d'œil sur celle de la salle de bains, qui elle aussi est ouverte, et sur la porte qui mène à la cave : elle est restée fermée après notre petite incursion dans le monde merveilleux de la sorcellerie.

D'où je suis, je vois aussi la moitié du salon. Vide. Une moitié de salon désertée, abandonnée, aride,

inutile.

Attendez! Mon salon n'est pas du tout comme ça. Je devais penser à autre chose.

Je me rue hors de mon lit en prenant juste la peine d'enfiler un pantalon de survêtement miteux et un T-shirt usé. J'ouvre brutalement la porte de la cuisine. Quand je vois les vestiges de notre souper d'hier soir, un repas entrecoupé de fous rires et de potins, de secrets et de sexe, je lutte contre l'envie d'envoyer valdinguer les plats par terre. Nous avons tout dévoré, jusqu'au dernier spaghetti, mais il flotte encore dans cette cuisine une odeur d'huile d'olive et d'ail que j'ai allègrement écrasé dans le bol que nous avons partagé. Une boîte en métal verte contenant du parmesan est posée sur la table de travail, tel un soldat fier de lui saluant un style de vie simple et zen que mon démon familial n'aurait jamais adopté quand il habitait dans ma cave. S'il n'avait pas de parmesan râpé finement à la main, Neko préférerait s'en passer.

S'en passer.

J'aurais pu y penser. J'aurais dû y penser. Mais à quoi avais-je la tête? Comment ai-je pu croire que je pouvais faire confiance à Will? Qu'il attendrait en souriant que je me réveille et qu'il serait prêt à reprendre là où nous nous étions arrêtés la veille? Pourquoi ai-je perdu ce qui me restait de pouvoir pour lui prouver quelque chose?

J'ai pourtant déjà commis la même erreur auparavant, plus souvent même que je ne l'aurais dû. Tellement souvent que je devrais sûrement prendre mes quartiers dans un couvent. Oui, les prières, les chants, l'adoration, toutes ces histoires de culte se font peut-être vieilles, mais je n'aurais au moins pas la tentation de me comporter comme la pire des idiots.

Froidement, machinalement, je récupère un verre dans un petit placard. Je me passe de glaçons, l'eau tiède du robinet me suffit largement. C'est d'ailleurs tout ce que je mérite.

Je regarde l'heure sur la cuisinière. Je pourrais appeler Melissa. Elle a sûrement déjà ouvert la boutique.

Mais je m'aperçois que je n'ai pas envie d'appeler ma meilleure amie. Je n'ai envie de parler à personne. Je ne tiens pas à parler en long et en large de ma bêtise, de ma naïveté. Dire que j'y ai cru... Et puis le petit ami de Melissa, ce Rob Peterson à la face de chérubin, est sans doute assis à côté d'elle. Melissa serait obligée de me prodiguer ses conseils devant lui, ou de coder ses réponses, et je me sentirais encore plus ridicule que maintenant.

Je m'affale sur une chaise et je m'appuie sur la table de la cuisine, les bras croisés. Il fut un temps où j'aurais pleuré, où j'aurais perdu des semaines de ma vie à faire le deuil de ce que je pensais être une liaison, à me faire mal en disséquant encore et encore ce que je pensais être une histoire d'amour.

Mais, aujourd'hui, j'ai mûri. Je suis plus posée. Je me suis habituée à ma propre faillibilité et à la catastrophe qui me guette chaque fois que je laisse un homme entrer dans ma vie.

Je suis résignée. Prête à prendre une douche et à me rendre à Peabridge, bien que nous soyons un

samedi. Il y a tellement de boulot à faire, même si je trouve ça barbant : inventaire, classement, mise à jour du catalogue. Je peux enfiler mon costume colonial, mettre une touche de blush sur mes pommettes, plaquer du rouge à lèvres sur mon sourire et faire comme si de rien n'était, comme si tout allait bien.

Et si jamais ce traître ose mettre le pied à l'intérieur de la bibliothèque, s'il ose venir à Peabridge avec ses questions sur les jardins fédéralistes ou les faux lambris... je lui mettrai Evelyn sur le dos. Parfaitement! Je lui dirai de se débrouiller tout seul pour tout ce qui a trait à notre collection, mais qu'il peut s'adresser sans problème à ma patronne pour l'aider dans ses recherches. Je ne lui ferai même pas le cadeau de lui présenter Kit. Kit est trop bien pour un traître comme lui!

Je m'écarte brutalement de la table et je me redresse, les épaules en arrière. Je frotte les paumes de mes mains l'une contre l'autre, comme pour me débarrasser de je ne sais quel résidu bien réel de ma prétendue vie amoureuse.

J'ai besoin de faire quelque chose pour me prouver que je suis sérieuse, pour faire entrer la vérité dans ma cervelle d'oiseau, la Vérité avec un grand V : à savoir que j'en ai fini avec Will et avec les hommes en général – et avec le concept d'histoire d'amour par la même occasion. J'ai besoin de nettoyage, de spiritualité pour aider mon esprit, et aussi mon corps, à prendre conscience que tout sera différent à partir d'aujourd'hui, et à entamer une nouvelle phase de ma vie.

Le yoga...

C'est à lui surtout que je dois de m'être fourrée dans un tel pétrin. Quand je pense à Melissa et à ses cours idiots! Et cette prof qui ne dit pas un mot plus haut que l'autre, avec sa posture de l'Aigle. Ridicule!

Mais je ne suis pas complètement nulle. J'ai réussi d'autres postures de yoga avant. Et je peux les refaire.

C'est le matin, le soleil s'est levé. Je pourrais faire une salutation au soleil et prouver ainsi – à mes yeux et à tous ceux à qui j'en parlerai – que j'ai accueilli cette nouvelle journée dans un esprit de paix et d'harmonie, tout en acceptant dans la joie ma place dans l'Univers. Le Namaste, et toutes ces foutaises.

Je fonce dans le salon, le seul espace de mon petit cottage assez vaste pour annoncer avec tambour et trompettes (si j'ose dire) ma liberté de yogi. Je pousse un des canapés vert chasseur vers le mur, puis je mets la table basse en position verticale pour libérer tout l'espace occupé par le tapis ovale miteux, au centre de la pièce. Mon tapis de yoga est fourré quelque part dans ma penderie. Avec la pêche que j'ai, inutile d'aller le récupérer.

Je commence par me mettre à quatre pattes et à arrondir le dos dans la posture du Chat. Puis je descends vers le sol dans la posture de la Vache. Je me concentre sur ma respiration, transformant ma colère et ma frustration en inspirations et expirations régulières et contrôlées.

Après quoi je me lève et je me concentre pour la salutation au soleil. Je suis pratiquement sûre de me

souvenir de cet enchaînement, mon prof me l'a fait faire assez souvent dans sa salle de cours, une véritable chambre de tortures.

Posture de la Montagne. Je me tiens debout en m'étirant, les mains en position de prière, et je respire longuement par trois fois. Puis je lève les mains en l'air au-dessus de ma tête et je fais le dos rond avant de me plier en deux pour mettre la tête contre mes genoux. Enfin, aussi près que possible, après une nuit blanche et un excès de vin ! Je fais ensuite une fente en avant et j'inspire de nouveau en reculant sur un pied. Puis je passe à la posture de la Planche. Je fais une pompe mal assurée avant de me lancer dans la posture du Bâton, puis celle du Chien Tête en haut.

Ensuite, c'est le tour de ma bonne vieille copine, la posture du Chien Tête en bas. Chaque fois que je la tentais, la prof insistait sur le fait que c'était relaxant. Rajeunissant et revitalisant.

Franchement, il y a mieux ! Pour moi, c'est inconfortable, disgracieux et insupportable.

Je me force à adopter la posture du Triangle en poussant mes fesses vers le haut tout en m'étirant en avant avec les mains, et je me bats pour allonger mes mollets afin que mes talons touchent le tapis. Relaxant, ça ? Tu parles!

Cela aurait pu l'être, de façon assez comique, si ma porte d'entrée ne s'était ouverte à ce moment précis.

Je bascule de côté sur le tapis en pliant les genoux pour amortir la chute. Je sens déjà mes joues virer au cramoisi et je me démène comme un beau diable pour me retourner face à la porte. Il n'y a qu'un nombre limité de gens qui peuvent entrer dans mon cottage sans frapper : David, Neko, voire Melissa, en cas d'urgence.

Et Will, manifestement.

Il jette un coup d'œil sur le canapé et la table basse que j'ai déplacés, et sur mon tapis miteux pas très zen...

— Attends une minute! Tu as fait semblant d'être nulle à ce cours de yoga que nous avons suivi tous les deux.

— Tu es revenu...

Il me montre un sac à provisions.

— Je suis allé chercher notre petit déj.

— Notre petit déj ?

On dirait que je suis en train d'apprendre une langue étrangère.

— Je ne savais pas trop ce qui te ferait envie. Alors j'ai pris des tas de choses pour être sûr de ne pas me tromper : des bagels au sésame, au seigle noir, aux œufs et j'en passe. Lequel préfères-tu ?

Je réponds d'une voix mourante :

— Celui au sésame.

— Je ne savais pas si tu étais plutôt branchée fromage frais à tartiner ou beurre.

Je murmure :

— Beurre.

Puis je retrouve ma voix normale.

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissé un message ?

— Un message?

— Oui. Pour dire que tu étais parti. Et que tu reviendrais.

— Je n'ai pas...

Il s'interrompt. A voir sa tête, je dirais qu'il vient de comprendre. C'est aussi évident que la marée montante sur une plage de sable sec.

Il hausse les épaules, l'air malheureux, en répétant :

— Je n'ai pas pensé à ça. J'ai cru que je serais de retour avant que tu te lèves. Je n'avais pas prévu qu'il fallait aller dans un autre magasin pour acheter la confiture. Et du jus de fruits autre que du jus d'orange.

— Du jus d'orange?

Je tente de me contrôler, de ne pas lui montrer par mon comportement à quel point je suis soulagée. Je me relève.

— Je ne savais pas si tu aimais le jus d'orange. Alors je me suis arrêté pour prendre aussi du jus de pomme. Et du jus de pamplemousse.

A l'entendre, on dirait que son chiot favori a pris la poudre d'escampette.

Un sourire s'invite au coin de mes lèvres.

— Le meilleur, c'est le jus de pomme.

— J'ai aussi pris un Dessert spécial... et un quatre-quarts à la cannelle.

Ce ne sera pas aussi bon que tout ce que Melissa peut faire, mais je ne vais sûrement pas lui ôter ses illusions maintenant.

— Le Dessert spécial est le meilleur plat de la journée.

Je l’emmène dans la cuisine et je cherche des assiettes et des couverts pendant qu’il déballe son butin sur la table.

— Tu as vraiment cru que j’étais parti ?

Il a l’air blessé.

— J’ai juste...

— Et la première chose que tu as faite, c’est du yoga, c’est ça ?

Le fait de l’entendre de sa bouche me fait comprendre à quel point tout cela est totalement absurde. Je tente de m’expliquer une fois, deux fois, puis une troisième fois, après quoi j’abandonne et je m’installe pour déguster mon petit déjeuner avec lui. Dès que nous avons fini de manger, il m’aide à remettre la table basse et le canapé en place. Son baiser a un goût de jus d’orange lorsqu’il propose de m’aider à faire le lit. Mais nous nous arrêtons très vite sur notre lancée...

Le samedi laisse la place au dimanche, et nous voici déjà lundi matin. Lorsque Will regagne son appartement pour reprendre son boulot, je me sens soudain très seule. J’erre comme une âme en peine de la chambre au salon, et du salon à la cuisine, puis je repars pour un tour, sans trop savoir quoi faire, la tête vide.

Je suis bien plus fatiguée que je ne voulais l’admettre, et ma fatigue ne fait que s’accroître au cours de la journée avec la routine habituelle, le lot quotidien des bibliothécaires. Je passe le plus clair de l’après-midi à tenter de sonder le vide douloureux de mes pouvoirs. Je ne cesse de les pousser du coude – telle une enfant qui teste une dent branlante – en priant pour qu’ils se régénèrent. Je suis tout excitée d’avoir réussi à le faire comprendre à Will, à partager mon histoire de sorcière avec lui. Mais je suis terrifiée à l’idée que le jaillissement de ces flammes bleues puisse être mon tout dernier sortilège.

Le soir venu, je suis une véritable boule de nerfs.

Lorsque Clara s’annonce sur le seuil de ma porte, Majom détale aussitôt en direction de la cuisine. Je l’entends ouvrir et fermer les tiroirs, comme s’il cherchait le secret de l’Univers. Je suis à deux doigts de l’appeler pour lui demander d’en garder une partie pour moi, s’il réussit à le trouver. Nuri arrive en trombe dans la pièce et se perche sur le bras d’un des canapés. Puis elle nous observe en faisant des mouvements saccadés de la tête.

Ma grand-mère m’embrasse sur la joue.

— Ma chérie, tu sais que tu es très jolie, ce soir ?

— Merci, Mamie.

Je rosis un peu plus. En rentrant du boulot, je me suis changée. J’ai enfilé mon jean préféré, un genre

de pull à col roulé noir et léger. Il faut dire que la soirée est fraîche. Je me suis même aperçue en revenant de la bibliothèque que l'air que j'expirais formait de la buée devant ma bouche. Enfin, je coiffe mes cheveux en simple queue-de-cheval.

Ma tenue de travail commence à me poser de sérieux problèmes, mais pas question de l'avouer à Mamie et à Clara. Il est inutile de leur mettre encore plus la pression. Quelle importance si, en aidant à créer Nuri et Majom, je n'ai toujours pas retrouvé une partie de mes pouvoirs ? Mon sortilège de décongélation n'a pas marché, et alors ?

Personne n'a dit que le fait de créer ma propre communauté de sorcières aurait un effet immédiat. Faire entrer Mamie, Clara et leurs démons familiers dans mon plan d'action improvisé peut encore marcher. Il faut peut-être un certain temps avant que les résultats ne se fassent sentir. Ma famille a peut-être juste besoin de renforcer un peu ses pouvoirs, de mûrir au sein d'une communauté structurée.

J'ai bien parlé de communauté et non d'assemblée de sorcières. C'est une notion nouvelle pour nous tous. Nous devons avancer à tâtons et nous organiser. Lorsque nous cherchions ensemble ma place dans le monde de la sorcellerie, David ne m'a jamais entraînée sur de fausses pistes. Aujourd'hui, il n'a absolument pas le droit à l'erreur. Vraiment pas. Sinon, je suis fichue.

Tout à coup, un fracas nous parvient de la cuisine, comme pour ponctuer mes pensées. Clara s'écrie :

— Majom, viens ici et assieds-toi avec nous!

Le garçon apparaît sur le seuil de la porte. Il cache une main derrière son dos.

— Je veux rester là-bas.

Clara répond d'un ton indulgent que je ne lui connaissais pas :

— Tu pourras y retourner plus tard. Mais, pour l'instant, viens t'asseoir près de moi sur le canapé.

Une minuscule pointe de jalousie s'insinue en moi. Clara m'aurait-elle parlé comme ça si elle m'avait vue grandir ? Aurait-elle tapoté le coussin et posé doucement sa main sur ma tête ? Ebouiffé mes cheveux avec un sourire tout en extirpant de mon poing fermé crasseux un rond de serviette en étain ? Il y a peu de chances que nous abordions ce problème maintenant, alors qu'elle n'a qu'une idée en tête : retourner à Sedona.

Je regarde l'heure.

— J'ignore où est David. Il devrait déjà être ici.

Mamie hausse les épaules.

— Il y avait de gros problèmes de circulation. L'Artistic Avenger a bloqué toute la Constitution Avenue avec son petit numéro.

J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans l'estomac. Mais je fais celle qui ne comprend pas.

— L'Artistic Avenger ? De quoi parles-tu ?

Mamie claque la langue, un brin agacée.

— Chérie, je sais bien que tu as énormément de travail, mais tu devrais quand même prendre le temps de lire le journal. Ton anima est célèbre. Il y avait un article sur elle dans la rubrique « Tendances » de lundi.

Clara y va de son petit commentaire, comme si nous présentions l'actualité du jour avant le début du JT.

— Et il y en avait un autre dans la rubrique « Nouvelles locales » d'aujourd'hui.

Je dis d'une petite voix :

— Je ne savais pas qu'on l'appelait comme ça. Vous avez bien dit l'Artistic Avenger ?

Mamie éclate de rire, un tintement argentin que je n'avais pas entendu depuis des siècles.

— C'est le nom qu'elle a choisi. George m'a d'ailleurs suggéré de l'inviter à notre mariage, mais encore faut-il pouvoir la contacter. C'est une vraie star! Elle rendrait notre petite fête inoubliable.

C'est sûr. Elle ferait ça très bien. Aujourd'hui, cette histoire de mariage échappe officiellement à tout contrôle.

Avant que je puisse décourager Mamie d'inviter mon pire échec en matière de sorcellerie à l'événement orange et argent qui est en passe de devenir la débâcle de l'année, ma porte d'entrée s'ouvre. Neko et David font leur entrée, apportant avec eux une bouffée de fraîcheur automnale.

Tandis que Neko nous raconte son histoire de circulation bloquée et du chaos qui s'est ensuivi, je croise le regard de mon gardien. Il hoche imperceptiblement la tête pour me saluer, puis balaie rapidement la pièce du regard, s'attardant sur les portes fermées qui mènent à la cave, à la salle de bains et à ma chambre.

Je serais étonnée qu'il devine ce qui s'est passé ce week-end. Et qu'il ait entendu parler du souper de minuit que j'ai partagé avec Will, de notre merveilleux petit déjeuner et des deux jours de récréation que nous nous sommes offerts. Il ne sait sans doute pas grand-chose sur Will.

C'est Clara qui prend la parole la première, rompant le silence qui n'a pas eu le temps de devenir embarrassant.

— J'espère que tu vas nous en dire davantage sur les potions magiques, Jeanette. J'adorerais me concocter une petite mixture pour renforcer ma perception des auras. Avec l'aide de Majom, bien sûr. Nous pourrions faire tellement de choses ensemble une fois de retour à la maison. A Sedona.

Elle adresse un nouveau sourire plein de tendresse au petit garçon.

Les auras... Comme si ça existait pour de bon !

Peut-être se souviendra-t-elle de mon vrai prénom une fois de retour à Sedona. Là où est sa vraie place.

Bon. Si je veux découvrir un moyen de régénérer mes pouvoirs, il serait peut-être temps de commencer. Il nous faudra sans doute un temps fou pour aider Mamie et Clara à passer à la vitesse supérieure. Et avec l'Artistic Avenger, qui fait parler d'elle dans toute la ville, je sens que je vais avoir encore plus besoin de mon énergie que prévu.

— Je dois vous mettre en garde... Je n'ai jamais été vraiment une experte en matière de potions.

David lâche :

— Ce n'est peut-être pas plus mal.

Sa voix est calme, courtoise, ferme. Son discours est d'une froideur parfaite, comme un client dans une épicerie qui évalue les qualités respectives des pommes Granny Smith et des Winesap.

— Vous ne vous êtes pas vraiment focalisée sur le développement de vos pouvoirs en matière de potions. Ils n'ont donc pas dû être altérés outre mesure par votre récente... défaillance.

Défaillance. C'est ça... le mot est bien choisi. C'est mieux que l'expression « expérience désagréable » que je m'attendais à entendre de sa bouche.

Il me regarde fixement et dit :

— Si nous allions faire un tour dans la cave pour rapporter de quoi travailler? Tout le monde se sentira bien plus à l'aise si nous nous exerçons ici, dans ce salon.

Cela me paraît tout à fait raisonnable. Mais je n'ai aucune envie de descendre à la cave avec David. Aucune envie d'être seule avec lui, car il risque de me faire la leçon à propos d'Ariel. Et puis on ne sait jamais, il a peut-être senti ce qui s'est passé avec Will.

Je m'exclame, comme si mon démon familier était ma personne préférée sur cette Terre :

— Neko ! Pourquoi ne m'aidez-vous pas ? David en profitera pour... donner à Mamie et à Clara quelques explications théoriques de base sur les potions!

Ce traître de Neko regarde David pour obtenir son accord. Je ne me sens pas spécialement reconnaissante à mon gardien de le voir accepter. Neko me suit jusqu'à la cave.

Tandis que je m'agenouille près des étagères pour en exhumer quelques sachets de mousseline remplis d'herbes séchées, il me demande :

— Pourquoi avez-vous eu recours à ce petit sortilège des flammes, vendredi soir?

— Vous l’avez senti?

Il fait la moue.

— Bien sûr. Quand vous prononcez une incantation, je le sens toujours.

— Quoi? Mais c’est la première fois que vous me dites ça !

— Vous ne me l’avez jamais demandé.

Il se déplace avec l’assurance d’un chat tigré qui chercherait un coin de soleil.

Je ne peux m’empêcher de lui poser la question, bien que je craigne la réponse.

— Et David ? Il sent ce que je fais, lui aussi?

Neko glousse.

— Bien sûr. Comment pensez-vous qu’il vous ait repérée, la première nuit où vous avez mis en œuvre un sortilège ?

Je me souviens de cette nuit-là aussi clairement que si c’était hier. J’ai soudain le feu aux joues en pensant à ce qui s’est effectivement passé hier.

Neko se retourne vers moi en coup de vent, comme s’il avait entendu mes neurones s’activer.

— Trésor, racontez-moi !

— Mais ce n’est rien!

Je saute en grognant. Finalement, j’aurais peut-être mieux fait de tenter ma chance avec David qu’avec le Grand Inquisiteur planté devant moi !

— Vous appelez ça rien ? Vous exhibez vos pouvoirs devant un soupirant crédule et vous dites que ce n’est rien ? Et attirer un homme dans votre lit, ce n’est rien non plus ?

— Ça ne vous regarde pas !

— C’était bien?

— Neko !

Il fait la moue.

— Oh... je suis désolé, très chère !

— Neko, vous dites ça uniquement pour que je vous donne des détails ! Je ne vous dirai pas un mot de ce qui s'est passé vendredi soir. Quand je ne vaque pas à mes travaux de sorcellerie, je peux voir qui je veux, et ce sont mes affaires !

— Vous ne vaquez pas beaucoup à vos travaux de sorcellerie, ces derniers temps. Je me trompe ?

Cette petite pique mesquine me donne envie de vomir. Mortifiée, j'entasse des sachets d'herbes dans les bras de mon démon familier, ajoutant une baguette magique en argent pour faire bonne mesure. Après quoi je tourne les talons et je monte les marches en coup de vent devant lui.

Neko sourit d'un air malicieux en déposant mes trésors mystérieux sur la table basse. Pendant que ma vie amoureuse était disséquée avec une précision clinique sous le microscope de mon démon familier, David se battait avec Clara, Mamie et leurs démons familiaux pour qu'ils se tiennent tranquilles. A présent, les deux femmes sont assises à une extrémité du canapé avec chacune son démon à ses côtés.

Majom tripote paresseusement quelques paillettes qui pendent de la manche de Clara. Je ne serais pas autrement surprise qu'il mette un des sequins sur sa langue pour en tester le goût. Nuri, elle, est blottie contre Mamie, comme s'il n'y avait pas assez de place sur le canapé pour que quatre personnes puissent s'y asseoir confortablement. Elle continue de nous regarder d'un œil méfiant, la tête inclinée de façon à toujours tenir mamie dans sa ligne de mire. Elle serre et desserre les poings sur ses genoux, et je me demande si elle s'en rend bien compte.

Je rembarre Neko, qui est en train de humer l'air.

— Bon ! Ça va!

De quoi va-t-il m'accuser à présent ? D'avoir pris la posture du Chien Tête en bas dans mon propre salon ?

— Bien. Parlons des potions.

Je m'assieds sur le tapis, en face du canapé. Neko s'installe docilement à mes côtés et s'appuie sur mon genou, exerçant sur moi une pression rassurante que je connais bien.

Mamie et Clara se penchent toutes les deux vers moi. Alors que ma grand-mère offre un visage empreint de respect et de gravité, Clara plisse les yeux. Ce qui, je le sais par expérience, est le signe d'une intense concentration. L'espace d'un instant, je regarde David en me demandant si je peux être à la hauteur de ce que Clara attend de moi. Et aussi de ce que mon gardien attend de moi. Il hoche la tête de façon à peine visible.

Ce n'est pas grand-chose, bien sûr. Ce n'est en aucun cas un vote de confiance. Et cela ne remplacera certainement pas la douzaine d'entretiens que nous aurons à l'avenir.

Mais c'est quand même l'autorisation de continuer. Sa façon de dire que je suis responsable de ce qui va se produire. Du moins pour l'instant. Que je sais de quoi je parle, que je suis capable d'aider les femmes de ma famille à aller plus loin en matière de sorcellerie, à appréhender la magie que j'ai

étudiée et maîtrisée autrefois. Que je peux continuer à chercher un sentier pour me sortir de cette forêt où j'ai perdu mes pouvoirs magiques.

— Les potions, donc, peuvent générer de la magie en quantité, car elles distillent des essences mystérieuses. Elles peuvent les affiner et les combiner pour créer des pouvoirs nouveaux et très puissants. Un exemple... Nous pouvons nettoyer nos... auras en créant une potion de purification, un breuvage qui enlèvera toute trace de négativité et de mal. Commençons par trois éléments différents : la racine de galanga, le fenouil et l'eau recueillis par une nuit de pleine lune. Nous allons les combiner pour qu'ils ne fassent plus qu'un.

Je plonge la main dans l'un des sachets pour en sortir les plantes séchées nécessaires à l'expérience.

Lorsque David pose une fiole en argent au centre de la table, j'essaie de ne pas broncher. J'ai vu ce flacon pour la première fois il y a presque un an, lorsque je répétais mes tours de magie pour l'Assemblée des sorcières de Washington.

— Merci.

Je prends bien soin de parler d'une voix égale. Il se contente d'accuser réception d'un simple hochement de tête, puis il fait un pas en arrière pour sortir de mon champ de vision.

Sa présence ici n'est même pas nécessaire. Nous n'allons rien faire de véritablement dangereux. Nous n'allons pas faire appel à une somme folle d'énergie (peut-être même à aucune énergie, en ce qui me concerne). Mais je ne vois pas l'intérêt de lui suggérer de partir, même si je cherche désespérément à éviter de parler de l'Avenger et de Will. Je m'efforce de dissimuler mon trouble, et je dis à mamie et à Clara en soupirant :

— Sentez-moi ça. Le galanga est du gingembre chinois. Et vous devriez reconnaître l'odeur du fenouil.

Mamie s'exclame :

— Dans le restaurant indien que ton oncle George aime tant, ils servent des graines de fenouil!

Je confirme.

— C'est parce qu'elles purifient et rafraîchissent l'haleine. Mais elles purifient aussi l'espace qui les entoure.

Clara sursaute, impatiente.

— Nous avons du galanga à la coopérative de Sedona. Mais je n'ai jamais réussi à en trouver ailleurs. Le thé m'aide à me concentrer sur mon quatrième chakra.

Elle pose la main sur son cœur de façon théâtrale.

Je retiens une réponse exaspérée, classique chez moi. Je m'interdis également de lui suggérer qu'elle

rejoigne dès maintenant sa précieuse coopérative d'Arizona, au lieu d'attendre le mariage. J'ai encore besoin d'elle un certain temps. J'ai besoin de son aide. Mamie et elle sont apparemment mon dernier espoir de recommencer un jour à pratiquer la sorcellerie.

D'une voix toujours ferme, je lui réponds :

— Exactement. A présent, prenons un flacon d'argent et versons dedans l'eau de pluie.

Je ne prends même pas la peine d'être surprise lorsque David nous tend trois tasses d'argent venues de je ne sais où. Je reconnais leur design grâce à une expo qui s'est tenue à Peabridge. Ce sont des exemples classiques de simplicité coloniale, immortalisés par Thomas Jefferson et d'autres Pères fondateurs. Mais les avoir là sous la main, est une nouvelle astuce de mon gardien.

Je verse un peu d'eau de pluie dans la première tasse et je sens une faible vibration, comme une note de piano qu'on joue une seule fois et qu'on laisse s'éteindre peu à peu dans une salle de concerts. Je sens le potentiel de ce liquide pur, avec cette sensation agaçante que je connaissais son pouvoir il y a longtemps, à l'époque où je pouvais encore pratiquer la magie.

Neko a dû sentir ce souffle magique, lui aussi. Il se penche plus près, jusqu'à ce que son corps épouse entièrement le mien, de la hanche à l'épaule. Avec quelqu'un d'autre, je me serais peut-être sentie gênée, perturbée. Mais ici, dans le confort de mon salon, on sent que cela est naturel. C'est bien ainsi.

J'oublie mon appréhension teintée d'espoir pour préparer ma décoction. Je montre à mamie et à Clara comment ajouter la racine de gingembre, puis faire tourbillonner les graines de fenouil à l'aide de la baguette magique en argent. Je leur montre les bons gestes – comment faire l'offrande rituelle de la pensée, de la voix et de l'esprit en touchant leur front, leur gorge et leur cœur. Je les encourage à se faire aider par leur démon familier, à faire entrer Majom et Nuri dans le rituel tels des miroirs, des reflets de la force magique. Je leur donne la formule qui se transmet d'une sorcière à l'autre à travers les siècles.

Et je me rassieds pour voir le résultat.

Ma potion est un échec total. Peu importe la confiance que j'ai placée en Neko pour qu'il me restitue mes pouvoirs. Qui ne risque rien n'a rien. Dans ma coupe en argent, il n'y a qu'un tas de racines et de graines séchées tout ce qu'il y a d'ordinaire flottant dans un bain d'eau claire très banale.

C'est Clara qui pige le coup la première. Son esprit ouvert est un atout pour bricoler les tours de magie. J'ai beau la critiquer au prétexte qu'elle croit au Vortex, qu'elle sent les harmonies de ce monde et qu'elle n'arrête pas de bavasser sur les auras des gens, elle est capable d'exploiter ses pouvoirs bien mieux que n'importe quelle sorcière débutante. Après tout, il y a peut-être du vrai derrière tout son charabia.

Mamie, elle, a du mal. Au début, elle n'arrive pas à se souvenir de la formule. Après, elle ajoute les graines de fenouil avant le galanga. Et la troisième fois, elle est si nerveuse qu'elle renverse sa coupe, répandant l'eau sur la table basse. Et elle envoie Majom dare-dare dans la cuisine pour

chercher un torchon.

Lorsqu'elle se penche en avant sur le canapé, le dos courbé, pour son quatrième essai, Nuri s'approche lentement d'elle. La femme aux cheveux roux ouvre grand les bras, faisant reculer mamie et Majom. Puis elle saisit la coupe en argent dans sa main, sûre d'elle. Et elle dit d'une voix rauque adoucie par je ne sais quelle urgence secrète qui l'incite à parler tout bas :

— Essayez encore.

Avec l'aide de Nuri, mamie prépare le breuvage. Elle ajoute les ingrédients dans le bon ordre. Puis elle fait tourner la mixture obtenue dans sa coupe en comptant à haute voix pour être certaine de ne pas attendre trop longtemps avant qu'elle ne se décante.

Pendant qu'elle opère, je sens sa magie monter d'un cran. Je la ressens depuis l'autre bout de la table, comme le picotement électrique d'un orage au loin. A l'instant où la potion se décante, à la seconde précise où elle atteint le sommet de sa puissance magique, se dégage une puissance que je peux voir, sentir et même goûter alors qu'elle n'émane pas de moi. Cette force, qui agit d'elle-même sans aucun frein mystérieux pour l'arrêter, suffit à me projeter en arrière. Je me retrouve par terre, tout contre David, qui m'empêche de reculer davantage. Sentant la chaleur de ses jambes contre mes épaules, je bondis.

— Excellent!

Mais ma voix est faussement joviale, à tel point que mamie elle-même me jette un regard étrange. J'insiste.

— C'est vrai, je t'assure! Tu as fabriqué cette potion à la perfection !

Puis je cesse de m'extasier et je m'intime l'ordre de jeter un œil rassurant sur mes quatre étudiants qui ne se sentent pas peu fiers. J'intercepte le regard franchement bizarre de Neko. Je continue de bavasser, tentant d'atténuer la douleur d'avoir perdu mes pouvoirs en disant n'importe quoi.

— Je l'ai sentie. J'ai senti la force que tu as générée. Ça n'a pas amélioré mes pouvoirs, mais j'ai au moins perçu ce qui se passait. Si nous continuons sur cette voie, je retrouverai très vite tous mes moyens.

Mamie tapote le bras de Nuri en me décochant un large sourire.

— C'est vraiment une bonne nouvelle, ma chérie!

Mais ses mots se perdent presque dans un bâillement.

— Excuse-moi ! Je ne me rendais pas compte à quel point cet exercice m'a fatiguée !

David s'approche d'un pas léger et pose une main ferme sur celle de mamie. Je reconnais le regard qu'il porte sur ma grand-mère. Il évalue son niveau, jauge ses capacités. Il a procédé assez souvent de cette façon avec moi, avec la même objectivité. Je ne suis pas surprise de l'entendre dire :

— Vous devriez manger quelque chose. Comme nous tous, d'ailleurs !

Je m'exclame, en dissimulant mon inquiétude derrière une bonne humeur feinte :

— Je vous offre la pizza!

Mon portefeuille pourrait ne pas approuver les cours que je donne à mamie et à Clara, mais je dois absolument tenir bon. A ce stade, il n'y a pas d'autre solution.

Neko annonce aussitôt la couleur.

— Pour moi, une double ration d'anchois!

Clara s'écrie :

— Pour moi, c'est poivrons verts et olives noires.

Apparemment, son côté végétarien reprend le dessus, du moins pour ce soir. C'est qu'elle doit se préparer à vivre près du Vortex.

Quant à mamie, elle dit d'un air satisfait :

— Pepperoni, saucisse et hamburger.

Je fonce à la cuisine pour chercher un bloc-notes, profitant de l'occasion pour me ressaisir. Je ne m'attendais pas à ce que la perte de mes pouvoirs magiques me fasse aussi mal. Et à ce qu'ils me manquent à ce point!

Il me faut presque un quart d'heure pour passer la commande, en divisant deux pizzas moyennes en deux pour tenir compte des préférences de chacun. Nuri revendique ses droits sur les éventuels restes de croûte. Entre le ménage qui suit notre petite séance de formation et la transformation de la table de travail de la cuisine en buffet, le reste de la soirée passe à une vitesse folle. J'ai un moment de panique lorsque Neko s'interroge sur le grand choix de jus de fruits qui se trouve dans mon frigo (merci, Will !), mais je réussis à le convaincre que je les ai achetés pour Majom et Nuri et que je ne connaissais pas les goûts de ces démons familiers en termes de boissons et de plats.

Il est plus de 22 heures lorsque Clara donne enfin le signal du départ.

— Nous devons absolument partir, Jeanette. Tu as besoin de te reposer. Et puis j'ai mes bagages à faire.

J'étouffe un bâillement. Je commençais à piquer du nez depuis une heure, mais je ne tenais pas à entamer une conversation sur les causes de cette fatigue. D'autant que je ne peux leur servir l'excuse d'avoir pratiqué intensément la magie! Je réponds donc avec un grand sourire :

— Il faudra retrouver bientôt un moment pour travailler ensemble.

Tout en se levant avec l'aide de Nuri, mamie approuve :

— Oui, ma chérie.

Pendant ce temps, Majom tire la manche de Clara pour se rapprocher d'elle et lui murmure un secret à l'oreille. Nuri bâille en étirant si fort les bras qu'elle est à deux doigts de mettre mamie KO.

Neko jette un regard inquisiteur sur ses collègues.

— Est-ce que vous pouvez me faire une petite place pour rentrer ?

J'interviens.

— Neko, restez ici pour m'aider à tout ranger.

— Ce serait avec plaisir, mais je ne peux pas. Jacques m'attend.

Il marque un temps d'arrêt, comme pour me donner une chance de plaider ma cause, mais je suis trop abasourdie pour trouver à lui répondre.

Il précise :

— Jacques m'attend à la maison. Au lit.

Je ne parviens toujours pas à sortir un argument digne de ce nom.

Il me fait alors un énorme clin d'œil.

— Je suis sûr que vous me comprenez...

Je le pousse dehors avant qu'il n'ajoute un commentaire plus déplacé encore devant mon octogénaire de grand-mère.

Ce n'est qu'une fois la porte refermée que j'ai conscience de me retrouver avec un autre problème sur les bras, plus important celui-là. David est en train de débarrasser les assiettes pour les emporter à la cuisine.

— Laissez ça ! Je m'en charge.

Il hausse les épaules en m'ignorant.

J'ouvre le robinet de l'évier en réglant le jet au maximum. J'essaie de me convaincre que plus vite l'eau sera chaude, mieux ce sera pour expédier la vaisselle. Je ne vais pas gâcher de l'eau pour le seul but de couper court à une éventuelle conversation gênante.

Quelle idiote ! C'était compter sans la patience de David. Il nous laisse le temps de laver la vaisselle, de rincer les verres, de tout essuyer et de tout ranger à sa place sans rien dire. Puis il empile les

cartons de pizza à côté de la poubelle, une façon tacite de me promettre qu'il les jettera plus tard dans la benne à ordures qui se trouve derrière la bibliothèque.

Ce n'est que lorsque je plie soigneusement en trois l'essuie-mains en éponge sur l'égouttoir qu'il prend la parole.

— Vendredi soir, le sortilège des lumières a marché, même si ça n'a pas été le cas ce soir avec la potion.

— Je ne peux réaliser que des sortilèges simples. N'importe quelle sorcière en est capable!

— Je ne dis pas le contraire, Jane.

— Mais vous l'avez pensé. Très fort.

Indignée, je regagne le salon avec l'exaspération d'une ado qui s'estime insultée. Et je me laisse tomber sur l'un des canapés.

David s'assied près de moi, laissant l'espace d'un coussin entre nous.

— Je crains que vous n'ayez utilisé ce qui vous restait de pouvoirs. C'est dangereux. Quelqu'un pourrait s'en prendre à Neko, et Neko à moi. Mabon, c'est dans huit jours.

— Je ne pense pas que nous retrouvions Ariel d'ici là. Et je vous en prie, ne jouez pas au plus fin avec moi. Je sais très bien ce que vous êtes en train de me dire : nous n'aurions pas tous ces problèmes si je m'étais conduite de façon plus responsable. Je sais ce que vous pensez.

Il me répond d'une voix si posée que je ne peux m'empêcher de le haïr l'espace d'un instant.

— Non. Pas du tout.

J'ai les yeux rivés sur lui. J'ai envie de lui dire qu'il a tort, que je connais chaque pensée qui traverse son esprit, que je peux lui dire très exactement ce qu'il a voulu dire. Mais c'est impossible, je ne peux pas lui mentir aussi effrontément. Je sens des larmes perler malgré moi au coin de mes yeux. Je réprime un sanglot dans ma gorge.

— Qu'y a-t-il ?

Je commence à énumérer mes raisons. La robe orange et argent que je dois porter au mariage de ma grand-mère. La mère que j'ai retrouvée il y a à peine deux ans et qui s'apprête à m'abandonner pour la seconde fois. Mon boulot qui est dans une impasse. Mon petit ami qui s'est volatilisé, et d'ailleurs je ne sais même pas si je peux lui donner ce nom. Sans compter celle qui s'est autoproclamée l'Artistic Avenger – un nom plutôt ridicule – et qui joue toujours les filles de l'air. Quant à moi, je n'ai pas progressé d'un iota. Je suis incapable de rassembler assez d'énergie pour la ramener, pour réparer un sortilège que j'ai raté parce que je pensais à mon gardien, à une relation qui, de toute évidence, n'existera jamais. Et Mabon n'est plus que dans une semaine !

David est assis à l'autre bout du canapé du salon, parfaitement immobile. Comme s'il avait prononcé je ne sais quelle incantation miracle pour se changer en pierre.

Les genoux remontés sous le menton, je fourre mes doigts dans les manches de mon pull à col roulé.

Je finis par répondre :

— Je ne sais pas.

David me dit, non sans logique :

— Commencez par le commencement.

Je secoue la tête, incapable de faire autre chose. Je ne sais même où est le début.

— Vous êtes fatiguée, Jane. Vous avez besoin d'un peu de sommeil.

Il n'y a pas de jugement dans ses propos. C'est une simple constatation.

Je me frotte les yeux avec les poings.

— La journée a été longue, c'est vrai.

Résultat, je sens une formidable envie de rire me gagner. Je préfère renifler pour ne pas le montrer.

Un autre soir, David m'accompagnerait jusqu'à ma chambre (cette chambre où Will est entré pour la première fois vendredi soir). Il me glisserait dans mon lit (ce lit sur lequel Will s'est jeté vendredi soir).

Et il s'en irait avant l'aube.

Je me relève péniblement et je me dirige vers la porte d'entrée.

— Bonne nuit.

Mais David n'est pas un imbécile. Quand il est rejeté, il le sait. Il lui est arrivé lui-même d'exclure quelqu'un parce qu'il le jugeait bon.

Il dit sur le même ton que moi :

— Bonne nuit. Fermez la porte derrière moi.

— Naturellement.

Je m'exécute. Je ferme ma porte à clé pour être en sécurité dans mon salon. Seule. Puis je vais dans ma chambre. Seule. Et je grimpe dans mon lit. Seule. Et je m'endors.

Seule.

Je suis piégée, debout sur un tabouret-marchepied de cuisine. Coincée par un malade armé d'une pelote à épingles et d'un mètre ruban.

Exaspéré, Neko claque la langue.

— Ma chère, si vous ne vous décidez pas à vous tenir droite, je refuse d'être considéré comme responsable de votre look à ce mariage !

Je soupire et je me penche vers le plan de travail pour attraper une autre Lune de miel, un gâteau spécialement préparé par Melissa pour mon essayage. Nuri en a déjà mangé une demi-douzaine. Après chaque prise, elle bat en retraite vers la chaise située dans un coin de la petite cuisine de mamie. Comme je refuse de demander à la timide femme rousse à faire le sale boulot à ma place, je supplie Melissa d'intervenir.

— S'il te plaît, je t'en supplie, passe-moi un mojito !

La mojito-thérapie a envahi la cuisine de mamie : citron vert, rhum et eau de Seltz. Jusqu'ici, notre stratégie est un succès, même si ma robe est toujours aussi hideuse.

Mamie lève son verre. Les feuilles de menthe flottent dans le soda vert pâle qui infusait dans l'alcool.

— C'est vraiment très bon, chérie. Il y a longtemps que tu aurais dû m'en parler. Nous en servirons à la réception.

Je grommelle :

— Bien sûr, mamie.

J'ai beaucoup de mal à exclure de ma réponse les restes d'angoisse existentielle de ma période ado. Des mojitos à la réception de ma grand-mère ! Que va-t-elle encore nous réserver comme surprises ? Pour être sûre d'avoir la fête jet-set du siècle, pourquoi ne pas inviter Paris Hilton, Lindsay Lohan ou n'importe quelle autre starlette au chômage qui serait libre pour Halloween ? Je me demande ce qui est arrivé à mamie, à la femme parfaitement normale qui m'a élevée et qui ne ratait jamais une occasion de faire l'éloge du bon sens et du bon goût.

Je baisse les yeux sur ma robe de taffetas orange et argent. Je me dis que je serais prête à me priver de bon sens à jamais si je pouvais avoir en échange ne serait-ce qu'une once de bon goût!

Neko s'énerve.

— Tenez-vous droite!

Tandis que je m'efforce d'obtempérer, Melissa me passe un verre. Je ne fais qu'entrevoir mon reflet

dans le miroir du vestibule. La robe pendouille au niveau du buste. Il est clair qu'elle a été conçue pour une femme au décolleté plus généreux que le mien ! La taille, maintenue par une large ceinture en lamé argent qui brille de mille feux, est dangereusement cintrée. Tandis que Neko marmonne je ne sais quoi, la bouche pleine d'épingles, je tourne à tout petits pas sur le tabouret pour que mon familier puisse régler l'ourlet de la robe. Lorsque je risque un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir le côté « pile » dans le miroir, je fais la grimace. L'effet « dos nu » est amplifié par l'énorme nœud argent qui met en valeur ce que le créateur de la robe ne manquerait pas d'appeler mon « postérieur ».

Je ne peux pas croire qu'un styliste ait créé un modèle aussi affreux, encore moins que mamie l'ait repéré dans un magazine. Quand je pense que le Jacques de Neko connaissait quelqu'un chez le styliste en question pour me bricoler la robe orange en si peu de temps, ce n'est vraiment pas de bol !

Orange. Mamie ne plaisantait pas, la couleur de la robe fait concurrence à la boisson énergisante Gatorade. Je soupire. Je ne bois du Gatorade que si j'ai un rhume carabiné.

J'avale la moitié de mon mojito d'un seul coup.

Melissa a visiblement bien du mal à étouffer un ricanement. Elle me lance :

— Voilà. C'est beaucoup mieux avec ces pinces.

Neko confirme.

— C'est bien mieux, oui. Vous avez de la chance que je sache coudre.

Il est en train de prendre sa revanche après tous les cours de magie que je l'ai forcé à me donner depuis deux ans, et pour toutes les fois où je l'ai réveillé pour m'aider à mettre en œuvre un sortilège.

Mamie, elle, est aux anges.

Après tout, si elle est ravie, c'est l'essentiel, non ? Je pourrais me dire que l'organisation de son mariage a fait d'elle un monstre, que je suis prisonnière d'un genre de mauvaise sitcom, ou que mamie est devenue totalement dingue. Mais ma grand-mère – la femme qui m'a élevée, qui m'a aidée à traverser une adolescence tumultueuse – est heureuse. Alors...

Mamie demande à Neko :

— Neko, mon cher ! Puis-je avoir votre avis ? Les chaussures seront naturellement teintées de la même couleur que la robe, mais nous pourrions peut-être y ajouter des nœuds argentés, pour que tout soit parfait.

Mon traître de démon familier lui répond :

— Mais absolument, mamie ! Des nœuds argentés pour les chaussures, c'est une très bonne idée.

Je les déteste tous les deux.

Melissa s'empare du pichet de mojito avant même que je lui demande de refaire le plein. Puis elle se tourne vers ma grand-mère.

— Alors, madame Smythe ? Qu'avez-vous décidé pour le gâteau ?

Il faut dire que ma copine lui a apporté une douzaine d'échantillons.

— Je n'arrive pas à me décider. Le gâteau blanc a l'air si... simple, même si les vôtres sont absolument divins, ma chère. Mais nous ne voulons pas trop nous écarter de la tradition, vous comprenez ?

Tandis que Melissa fait tourner son assiette de dégustation, je manque de m'étouffer. L'orange et l'argent sont loin d'être la combinaison de couleurs principale du mariage traditionnel ! Melissa se contente de dire :

— Vous devriez encore essayer le citron. Nous pouvons le conffectionner en trois couches, avec un enrobage de pâte d'amandes pour coiffer le tout. Ce qui nous permettrait de colorer l'extérieur en orange. Et de le décorer avec des dragées argentées.

Si les regards pouvaient tuer, les portes de Cake Walk ne s'ouvriraient jamais plus. Je suis surprise de constater que Neko lui-même, qui repousse toujours très loin ses limites, les a atteintes, cette fois. Soucieux de faire passer son message, il ôte les épingles de sa bouche et insiste :

— La crème au beurre serait préférable.

Mamie pleurniche :

— Je ne suis pas sûre.

Je décide de jouer la fermeté.

— Pas de pâte d'amandes. L'amande se marie très mal avec le gâteau au citron.

— Voyons, ma chérie, tu n'as jamais aimé les amandes. C'est une question de goût.

Je contemple mon hideuse robe et je me mords la langue pour ne pas répondre.

En fait, j'aime beaucoup les amandes. Les Désirs d'amande et les Désirs de minuit, des gâteaux conffectionnés par Melissa, sont parmi mes préférés. Mais j'ai horreur de la pâte d'amandes.

Melissa éclate de rire.

— Il nous reste peu de temps. Je vous laisse ces échantillons, vous pourrez les goûter demain matin au petit déjeuner. Avec le côté amer du café à la place du mojito, ils vous sembleront différents.

— Merci, mon enfant. Et si je peux reprendre un peu de cette boisson, je ne dis pas non. Jane, pourquoi ne m'en as-tu pas fait goûter plus tôt ?

Je secoue la tête tandis que Melissa trinque avec ma grand-mère. D'ici la fin des essayages, mamie sera complètement pompette. Je lance un regard furibond à Neko.

— Vous n'avez pas encore terminé ?

Il place la dernière épingle.

— Du calme ! Ça y est. Maintenant, vous pouvez ôter la robe, mais prenez bien garde à laisser les épingles en place.

Je marmonne en descendant du tabouret.

— Ou sinon quoi... ?

Puis je lance à Melissa :

— Tu peux m'aider ?

Elle me suit le long du couloir qui mène à ma chambre d'enfant. C'est ici que Nuri dort. Je refais machinalement le petit geste de la main pour faire fonctionner l'interrupteur. J'ai à peine refermé la porte que Melissa se tord de rire.

Je lui demande d'un ton bougon :

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— C'est juste en regardant ces murs... et cette robe. Mieux vaut en rire qu'en pleurer !

La chambre n'a pas été repeinte depuis que j'étais au lycée. Et le rose Barbie est encore plus vif que dans mes souvenirs. Ce n'est pas ça qui va me réconcilier avec l'orange du mariage !

— Si tu m'aidais à enlever cette chose... ?

Heureusement, Melissa s'exécute sans autre commentaire. Je dépose l'horrible robe au pied de mon ancien lit. Un frisson me parcourt. Je n'arrive pas à enfiler mon pantalon à pinces suffisamment vite, même en tâtonnant d'une main nerveuse pour trouver la fermeture à glissière sur le côté. On croirait presque que cette robe est capable de me contrôler grâce aux terribles pouvoirs qu'elle détient, qu'elle est capable de me poursuivre et faire en sorte que je la porte jusqu'à la fin de mes jours. Les chaussures rouges d'Hans Christian Andersen seraient une forme de torture moins cruelle ! Je n'arrive pas à quitter des yeux cette insulte au bon goût et je me fends d'une citation amère.

— « Il semble que vous vouliez faire de moi une marionnette. »

Melissa s'exclame aussitôt :

— La mégère apprivoisée. Rappelle-toi ce qui arrive à la belle Catharina. Elle finit par être heureuse de porter sa robe de mariée.

— C'est une idiote!

Mon portable se met à sonner, mettant fin à mon petit discours shakespearien.

— C'est sûrement Will. Je lui ai dit que nous pourrions souper ensemble dès que j'en aurais terminé.

Mais ce n'est pas Will qui m'appelle. C'est David.

— Rendez-vous au Lincoln Memorial. Tout de suite.

— Quoi?

Est-ce la faute des mojitos ou de cet infernal mélange d'orange et de rose qui danse toujours sous mes yeux ? Toujours est-il que je ne comprends rien à cet ordre donné par mon gardien.

— C'est Ariel. Elle est au Lincoln Memorial.

Je fais signe à Melissa de me passer mes chaussures.

— Et que fait-elle ?

— Elle a déployé des banderoles sur tout le monument. Et des affiches présentant le gouvernement comme une horde de groupies du congrès qui détestent la culture.

— Vous plaisantez ou quoi ?

— En ai-je vraiment l'air?

J'imagine son expression dure, sa mâchoire crispée tandis qu'il débite sa phrase. David ne plaisante pas, c'est sûr et certain.

— Où êtes-vous, là, maintenant?

— Dans ma voiture. A un quart d'heure du mémorial. On en parle à la radio, il va y avoir des journalistes.

— Neko est avec moi. Rendez-vous là-bas.

— Faites vite!

Puis il raccroche, tel un héros de cinéma. Pas d'au revoir, pas un mot de conclusion. Moi qui pars du principe que les êtres humains normaux ne gagnent rien à faire l'économie de quelques syllabes... Je n'ai jamais pensé non plus que j'essaierais d'empêcher une anima militante de prendre d'assaut un haut lieu du fédéralisme.

Je dis à Melissa :

— C'est Ariel qui fait des siennes. Il faut que j'y aille.

Elle répond aussitôt :

— Je t'accompagne. Je pourrai peut-être t'aider.

— Tu parles sérieusement ? Si tu veux vraiment m'être utile, reste ici avec mamie. Il va te falloir un bon moment pour lui expliquer pourquoi je suis si pressée!

Je la regarde en coin.

— Et puis tu peux toujours en profiter pour faire machine arrière sur cette histoire de pâte d'amandes. Lui suggérer quelque chose de plus raisonnable. Un gâteau de mariée tout ce qu'il y a de plus normal. Mais où avais-tu donc la tête?

— Jane, laisse-la profiter de sa journée. C'est la plus grande réception de sa vie, et elle n'aura sans doute jamais l'occasion de revivre un pareil moment.

Je jette un dernier regard sur la robe.

— Espérons-le!

J'empoigne mon sac à main et je fonce dans le couloir.

— Neko, suivez-moi ! Nous devons partir.

Je l'ai interrompu en pleine conversation. Il agitait les mains autour de son visage en racontant à mamie l'un de ses exploits. Mamie, elle, riait aux éclats en s'accrochant à son verre de mojito, un verre bien trop vide pour une femme de sa corpulence. Mais, à ma grande surprise, Neko perçoit à travers ma voix qu'il s'agit d'une urgence, et fonce aussitôt vers la porte d'entrée. Je m'empresse de le rejoindre.

— Mamie, je suis désolée de partir comme une voleuse juste après l'essayage. Mais il faut absolument que j'aille au centre-ville.

Nuri pousse un cri aigu.

— Quoi?

Elle a l'air d'être déstabilisée par toute cette agitation.

Mamie proteste.

— Je pensais que c'était l'occasion de travailler encore un peu sur l'organisation du mariage ! Il faut que je te parle des sculptures sur ballons. George et moi avons pensé à l'arc de triomphe d'Aïda.

Je réponds sans mentir :

— Melissa est plus douée que moi pour ce genre de choses.

Il est évident que n'importe qui dans l'agglomération serait plus utile que moi.

— Je t'appelle demain, mamie.

Je la sens sur le point de me poser son éternelle question. Je préfère prendre les devants.

— Je te le promets. Neko... !

Par miracle, je trouve tout de suite un taxi. Une fois sur la banquette arrière, j'exhume mon portable. Il est clair que mon démon familial a des tas de questions à me poser. Elles commencent d'ailleurs à fuser, mais je lève la main pour avoir une minute de conversation privée.

Une sonnerie. Deux. Puis trois, quatre. Zut, je vais avoir droit au répondeur. J'inspire longuement et je fais en sorte d'avoir l'air aussi calme et détaché que possible.

— Will, c'est moi. Ecoute, j'espère que tu auras ce message avant d'aller au restaurant. J'ai une urgence à régler. C'est à propos de...

Je jette un coup d'œil sur la nuque de mon chauffeur de taxi.

— ... à propos des trucs qu'il y a dans ma cave et de la femme que nous avons vue au Capitole. Je dois me rendre au Lincoln Memorial. Je t'appellerai dès que j'en saurai plus. Salut!

Tandis que je referme mon téléphone, Neko répète d'un air circonspect :

— Les trucs de votre cave...

Je fais un hochement de tête en direction du chauffeur.

— Chut! David ne m'a donné aucun détail. J'ignore ce qu'il attend de nous.

J'ai pensé qu'il serait plus facile de le retrouver au mémorial. Il est presque 20 heures, nous sommes fin septembre, l'époque où les touristes regagnent petit à petit leur ville natale.

Mais j'avais compté sans la capacité d'Ariel à faire sa propre publicité.

Trois camions de télévision sont alignés le long de Constitution Avenue, avec leurs antennes satellites pointées vers le ciel. Une horde de journalistes est perchée sur les marches du monument, croulant sous le poids de caméras d'épaule, de micros et de kilomètres de rouleaux de câbles. Je sors du taxi en trébuchant et je laisse un billet de vingt dollars au chauffeur en lui disant de garder la monnaie. Je n'ai aucune envie d'attendre ce que je suis censée récupérer.

Neko contemple la foule en secouant la tête.

— David ne va pas être content.

C'est ce qu'on appelle le scoop de l'année...

Ariel est debout en haut des marches chargées d'histoire. Un cordon rouge est déployé autour de quatre piquets, délimitant un grand espace rectangulaire, comme si elle était tout à fait dans son droit d'être là. Elle a même réussi à accrocher une banderole le long des quatre colonnes situées au centre du mémorial. J'ai appris à la conférence à laquelle j'ai assisté avec Will que ces colonnes sont là pour rappeler les arbres qui étaient autrefois des pièces maîtresses dans les actes de dévotion des Grecs. Et mon expérience précédente avec mon anima m'a appris que ces colonnes servent à présent de toile de fond à une déclaration importante, une déclaration politique qui aura de fortes chances d'être publiée en une du Washington Post du samedi.

Sur la banderole, on lit en grosses lettres :

« EMANCIPONS L'ART ! LINCOLN A LIBÉRÉ LES

ESCLAVES ! NOUS DEVONS LIBÉRER LES ARTS ! »

Pas de doute, elle s'y connaît en rhétorique, mon anima ! Si seulement elle pouvait utiliser ses dons pour le bien, et non pour le mal.

Encore que... récolter des fonds pour les arts, c'est plutôt bien, non ? Mais jamais, au grand jamais, je n'ai pensé à elle pour remplir cette mission. J'ai juste voulu avoir un peu d'aide pour retrouver ma force astrale. Si j'ai voulu créer une anima, c'était pour me dépanner dans la maison. Je suis toujours aussi stupéfaite de constater à quel point ma petite expérience a dévié de son objectif initial.

Bouche bée devant ces banderoles, je me demande comment Ariel a pu les hisser là-haut. Pourquoi la police ne l'a-t-elle pas arrêtée ? Pourquoi personne ne lui a interdit de faire du Lincoln Memorial le décor de sa mise en scène personnelle ?

Je murmure :

— Comment a-t-elle...

Neko me répond d'un air exaspéré :

— La magie!

Tiens donc! Après tout, j'ai bien transféré toute mon énergie à Ariel lorsque je l'ai créée. Je l'ai créée avec ce qui me restait de pouvoirs. Je lui ai donné tous mes sortilèges et tous mes envoûtements, je lui ai confié jusqu'à la plus minuscule parcelle de sorcellerie qui me restait.

Elle ne m'a pas renvoyé l'ascenseur, mais une chose est certaine : elle a placé son capital avec discernement.

En louchant sur les banderoles, je m'aperçois soudain qu'elles ne sont pas réelles. Elles sont un pur

produit de l'imagination collective, suspendues à ces colonnes comme un espoir, comme un rêve. Les lettres vacillent sous la lumière des projecteurs du mémorial, dansent comme dans une projection de film. Je me souviens d'avoir combiné des sortilèges du même genre comme le jour où j'ai subtilisé la chaleur du fleuve Potomac et le reflet du clair de lune argenté.

Mon anima est vraiment douée pour la magie.

A présent, devant un auditoire attentif de plusieurs centaines de personnes, la voilà qui commence à plaider sa cause. Elle se remet à danser, à exécuter les pas de ballet qui ont déjà captivé la foule, devant le Capitole. Cette fois, elle ouvre grand les bras, faisant surgir des pancartes de l'obscurité. Le souffle coupé, les gens déchiffrent les mots, mais personne ne semble avoir pris conscience qu'Ariel crée ses affiches à partir du néant.

Sur la première, on peut lire son vieux refrain : « Emancipons l'Art. »

Une autre affirme : « Notre vie entière est un théâtre. »

Et une troisième : « Les musées ne sont pas morts. »

Chaque affiche déclenche quelques applaudissements. Ariel fait des pirouettes avec son œuvre, tournoyant sous les projecteurs. La danse est la vie. Elle court d'un bout à l'autre de l'immense parvis du mémorial, déclenchant avec ses mots les hourras du public.

— Il faut faire quelque chose. Maintenant.

Je ressens les mots prononcés par David dans mon dos plus que je ne les entends. Il m'agrippe le bras pour m'attirer vers lui, comptant sur Neko et son lien indéfectible de démon familier pour nous suivre.

— Quoi ? Je suis incapable de la contrôler. Je ne peux même pas ressentir ce qu'elle pense ou fait. Pas grâce à la magie, en tout cas. Ce n'est pas le moment.

En fait, Je n'ai aucune envie de me détourner du spectacle d'Ariel.

— Vous voyez ce qu'elle fait avec les pancartes ?

La foule, massée derrière, nous bouscule. Les gens se poussent pour s'approcher, nous plaquant contre le cordon rouge.

— Elles ne sont pas réelles, n'est-ce pas ?

Je plisse les yeux pour tenter de distinguer ce qui est du ressort de la magie, comprendre ce qu'elle a pu faire pour concocter ses mystérieux messages.

— Non.

Je connais suffisamment David pour comprendre que sa colère est amplifiée par son incapacité à

maîtriser ce qui se passe.

Derrière nous, la foule commence à scander : « A-ven-ger ! A-ven-ger ! A-ven-ger ! »

Ariel passe à la vitesse supérieure. A présent, elle se déplace plus vite, plus en douceur. Je sens Neko se crispier, comme s'il s'apprêtait à bondir sur elle. Les messages changent plus vite, se succédant à un rythme effréné grâce aux pouvoirs de la magie. Chacun d'eux se transforme, et tous finissent par dire la même chose : « Emancipons l'Art ».

Derrière, la foule est en extase. Les gens ont les yeux rivés sur la prestation de mon anima comme un public devant un numéro d'hypnotiseur. Tout le monde veut rejoindre Ariel, cherchant à tout prix à attirer son attention. Je sens une main se plaquer entre mes omoplates et me pousser brutalement pour pouvoir approcher la créature magique sur la scène de pierre.

David a beau m'agripper par le bras pour m'empêcher de tomber, je pars en avant et ma tête heurte le cordon en velours rouge. Je cligne les yeux, et soudain, tout change.

Ariel est toujours là. Elle continue de danser, mais toute cette énergie folle a disparu. Son terrible pouvoir s'est envolé. Elle lève les mains au-dessus de la tête, mais elles sont vides. Ses bras sont écartés, mais il n'y a plus aucune affiche. Plus aucun mot.

Le cordon en velours retient son énergie. Il délimite la force qui hypnotise la foule. Si je réussis à franchir ce cordon, je peux rejoindre Ariel. J'ai une chance de reprendre le contrôle de mon anima, de récupérer les pouvoirs magiques qui sont les miens.

David me tire en arrière pour me mettre à l'abri, en me secouant comme un prunier. Je le tire par le bras.

— Le cordon! Il faut décrocher le cordon!

Je suis obligée de crier pour me faire entendre malgré la foule.

Il me comprend. J'ignore comment et pourquoi, mais il sait ce qu'il faut faire. Il hurle à Neko de se tenir prêt à attraper Ariel. Puis il pose les mains sur le piquet le plus proche et empoigne solidement le cuivre poli.

Je l'entends compter. Un. Deux. Trois.

Il se met à tirer avec la force d'un homme qui passe ses après-midi à couper du bois. Le velours tangué dangereusement et trois des piquets s'écroulent sur les marches. La foule devient folle. Elle bondit en avant pour franchir la barrière de sécurité, cherchant désespérément à rejoindre Ariel. Ariel et sa magie, son message.

Neko et moi sommes les premiers, à un millième de seconde près, à franchir la marche du haut. Je me précipite sur mon anima et je pile devant elle, Neko à mes côtés.

Je lui tends la main en pensant très fort : Viens.

Elle me répond sorcière d'une voix aussi éteinte que dans ma cave. Son regard est triste. Mais une goutte, juste une goutte d'énergie tombe sur ce paysage désolé, desséché qui me tient lieu d'esprit.

Je me concentre.

— Je vous ordonne de revenir. Revenez chez moi. Maintenant.

Elle lève la main, comme pour m'interrompre. Une barrière surgit brusquement entre nous, et je sais que Neko la sent, lui aussi. Il est contraint de reculer, repoussé par cette extraordinaire énergie qu'elle projette. Je me sens lourde, étouffée par une force et une pesanteur inconnues de moi auparavant.

Et puis, soudain, je comprends à quel point mon sortilège de départ a échoué. Je ne me suis pas contentée de libérer mon anima, de la « lâcher » dans cette ville. Ni de lui confier une étrange mission, une obsession grotesque fondée sur une pensée unique et incontrôlable. J'ai aussi en quelque sorte bloqué le lien naturel qui nous unissait, bloqué toute l'énergie qu'elle projetait, toute la force qui émanait de ses pouvoirs magiques, la force qui aurait dû refluer vers moi. Et cette énergie est ici, plus intense que jamais. Elle palpite et engendre de plus en plus de pouvoirs mystérieux.

Mais je ne peux pas l'atteindre, la libérer. Je suis incapable de récupérer ce qui aurait dû m'appartenir.

Le beuglement de David coupe court à ma révélation.

Instinctivement, je me retourne. La foule nous a rejoints, Neko et moi. Ces gens ne sont plus retenus par le cordon rouge. Sortis de leur réserve, ils ne savent plus ce qui est juste, ce qui est bien.

Ariel a compris. Elle se retourne et se met à courir, fonçant vers le côté du monument. Neko la poursuit, à la tête de la meute qui réclame haut et fort davantage d'information, de danse. Encore et encore.

Je tombe à genoux au sommet des marches soudain désertées.

La main posée sur mon bras, David me demande :

— Vous êtes blessée ?

Difficile de lui résister. Sa voix est pourtant si rude que j'ai failli ne pas la reconnaître.

Je secoue la tête. Dès que j'ai retrouvé mon souffle, je réussis à dire :

— Ça marche. Mes pouvoirs se développent. Ils sont en elle, prisonniers d'elle pour que je ne puisse pas y avoir accès.

David m'aide à me relever.

— Ils vous reviendront sous peu. Sortons de la lumière du projecteur.

Il m'aide à descendre ces interminables marches, à me tenir droite alors que mes genoux sont en compote et se dérobaient sous moi. Ce n'est qu'arrivé tout en bas, à demi caché comme moi par l'obscurité près du Bassin Miroir que David m'autorise à m'arrêter.

— Je ne comprends pas. La nuit où vous l'avez créée, vous avez dit que tout marchait exactement comme prévu.

Je scrute l'obscurité, fixant le doigt accusateur du Washington Monument. George Washington. Un homme incapable de dire un mensonge.

Je dis à David, incapable de croiser son regard :

— Je voulais vous dire... à propos de ce sortilège...

— Que s'est-il passé, Jane ?

Son ton est glacial.

Comment le lui dire? Comment avouer qu'il m'a déconcentrée? Que je pensais à ses bras, à son torse, à son lit, à cet après-midi merveilleux... qui a été aussi une erreur? Comment lui dire que, pendant le rituel, je n'étais pas concentrée à cent pour cent sur la création de mon anima ? Comment lui avouer que j'ai laissé une stupide affiche publicitaire égarer mon esprit ?

— Pour l'amour du ciel, Jane, vous vous sentez bien?

Je me retourne brusquement. J'ai reconnu sa voix avant même de le voir. C'est Will.

Il s'arrête brusquement devant nous.

— Que se passe-t-il ? J'ai pris un taxi au vol quand j'ai reçu votre message. Le chauffeur était équipé d'un système d'infos sur la circulation. On disait qu'il y avait quelques problèmes au Memorial.

Il regarde en haut des marches.

— On a parlé d'une sorte d'émeute... ?

David réagit avant que j'aie le temps de répondre.

C'est fini, maintenant. Tout est sous contrôle.

Will l'ignore.

— Jane, vous vous sentez bien ?

— Oui. Ça va.

David pose sa main sur mon bras.

— Je vous l'ai dit. C'est fini, maintenant.

J'échappe à son contact et je croise les bras sur ma poitrine. Le regard de Will se pose sur moi, puis sur mon gardien.

— Vous êtes David, non ?

— C'est exact.

Le ton est sec, autoritaire. A la limite entre l'homme et l'animal. Mais je ne veux pas entrer dans cette querelle. Etre son objet.

— Merci de vous être assuré que Jane allait bien.

Will est solidement planté sur ses jambes. S'il vivait à une autre époque, il aurait sans doute convoqué son témoin et choisi un terrain pour affronter son adversaire au pistolet, à l'aube. Il se tourne vers moi et m'offre une main secourable.

— Partons d'ici. Vous vous sentez prête pour ce dîner?

— Un dîner?

David ressemble à un adulte riant de la bonne blague d'un gosse, du style : « Toc-toc, qui est là ? »

Will réussit à cacher en partie qu'il est sur la défensive.

— C'était convenu entre nous.

— Jane n'aime pas dîner aussi tard.

Là, David vient de jeter son gant par terre!

Will répond :

— Accepter mon invitation ne lui a pourtant posé aucun problème, cet après-midi.

David demande, en plissant les yeux :

— Où comptez-vous aller?

Il a l'air de penser que Will ment, qu'il a inventé de toutes pièces notre projet de souper.

— Puisque vous tenez à le savoir, nous allons au Papparazzi. A Georgetown. Des fettuccine à la crème pour deux!

Tiens ! Première nouvelle. Je fais la grimace, mais c'est uniquement parce que David et moi y avons soupé un soir.

Apparemment, mon gardien n'a pas oublié. Il hausse un sourcil provocateur.

— Elle préfère les raviolis au four. Pour le dîner, s'entend.

— Mais pour le petit déjeuner, les bagels au sésame.

J'ai du mal à y croire. Will a cloué le bec de David. Il lui a suffi de quelques mots pour le remettre à sa place. Des mots qui me font rougir pendant que David accuse le coup. Juste quelques mots.

Mon gardien se tourne vers moi et me dit d'un ton sec :

— Nous devons terminer notre conversation. Demain. Passez-moi un coup de fil dès que vous serez réveillée.

Et il s'enfonce dans la nuit. Avant même que je puisse regarder Will, mon démon familier sort de l'ombre à grandes enjambées. Je préfère intervenir avant qu'il ne sorte je ne sais quel commentaire cinglant.

— Neko, allez trouver David et dites-lui tout ce que vous avez appris.

— Mais...

— Maintenant. Allez!

Pour une fois, il m'écoute.

Lorsque je me tourne enfin vers Will, je tremble comme une feuille. Il me dit :

— Je suis désolé. J'ai été odieux. Possessif, stupide et... impoli.

— Je confirme.

Malgré l'obscurité, je vois son visage se décomposer. Il a l'air déçu.

— David peut provoquer ce genre de réaction avec les gens.

— C'est vrai?

Je sais qu'il voudrait en savoir plus sur mon gardien qu'une simple info sur son comportement. En fait, sa question s'adresse à moi. Il se demande si je lui pardonne, si j'ai toujours envie de dîner avec lui. Et peut-être davantage.

Mon cœur continue de cogner dans ma poitrine. Je lève la tête pour regarder l'escalier illuminé. Je constate que les gens montent et descendent les marches tranquillement, comme n'importe quel soir dans ce haut lieu du tourisme.

Ariel a dû s'enfuir, se glisser hors de la foule. Elle est là, quelque part, débordante d'énergie. Une

énergie qui en fait m'appartient. Il faut que je la trouve, que je l'apprivoise, que je la prenne en main comme l'anima qu'elle est censée être.

Mais, dans l'immédiat, j'ai besoin de fuir ce chaos. J'ai besoin d'un compagnon qui n'ait rien à voir avec la magie. D'une nuit sans sorcellerie, et sans soucis. Sans sortilèges et sans supercherie. Je glisse ma main dans celle de Will.

— Je suis prête à partager des fettuccine à la crème avec toi, quelle que soit l'heure.

Tandis que nous nous éloignons du mémorial, je réussis à ne pas me retourner pour regarder l'escalier. Pendant le reste de la nuit, je réussis à ne penser ni à Neko ni à Ariel. Ni même à David. Je ne pense pas du tout à lui. Même lorsque le couple de la table d'à côté commande des raviolis au four pour deux.

C'est la fin du mois de septembre, et Mabon – l'équinoxe d'automne – passe en douceur dans le monde de la magie. Ariel, l'Artistic Avenger, l'anima qui retient tous mes pouvoirs en otage, est apparemment passée dans la clandestinité.

J'entends assez souvent parler d'elle. Le Washington Post a organisé une surveillance médiatique de l'Avenger en ouvrant une hot line et en créant un blog sur son site web. Les gens font part de leurs observations... Des douzaines chaque semaine. Je sais que certaines d'entre elles sont forcément fausses. Ariel ne se couperait pas les cheveux et ne les décolorerait pas (elle serait d'ailleurs incapable de le faire). Elle est condamnée à porter sa robe diaphane, même si l'air se rafraîchit de plus en plus avec l'automne. Et pas question pour elle de partir en voyage à Rio, aux Bahamas ou en Australie pour faire un peu de bronzette, même si certains colporteurs de fausses rumeurs déclarent l'avoir vue un peu partout sur le globe.

Je sais que ce n'est pas une femme comme les autres, une femme ordinaire. Elle dépend de la façon dont je l'ai créée. Son corps est figé une fois pour toutes, même si, d'une certaine façon, son esprit s'est détaché de moi. Son aspect physique ne pourra jamais changer.

Et, pourtant, elle reste totalement insaisissable. Elle a, semble-t-il, perdu le goût des soirées dansantes. Elle change de tactique, laissant des pancartes géantes à des endroits où aucun humain ordinaire n'a accès. « Emancipons l'Art » s'étale sur toute la longueur de la salle de lecture de la bibliothèque du Congrès. Elle a pour ce faire retiré des livres de leurs rayonnages et les a empilés par terre en formant des lettres. Le même slogan s'est retrouvé sur les colonnes du Mémorial de la Seconde Guerre mondiale, en caractères gras et noirs que les pauvres gardiens ont mis des jours à nettoyer. Le message a également été écrit au pochoir sur les portes des Archives nationales.

Ariel a un penchant pour le vandalisme qui me fait peur. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle sait s'y prendre pour se faire entendre.

Le mardi suivant la célébration de Columbus Day, le téléphone sonne au moment où je suis en train d'allumer mon ordi. Je jette un coup d'œil sur l'écran : c'est Will qui m'appelle sur son portable.

— Salut ! Tu ne dors donc pas ?

Sa vie trépidante d'architecte est en train de rattraper mon petit ami. J'ai bien dit, mon petit ami. Il a un peu de mal à jongler avec ses horaires, les nuits chez moi et les journées au bureau. D'autant que la date limite de remise de l'important projet Harrison se rapproche à toute vitesse. Son client est un milliardaire de l'Internet qui fait une fixation sur les résidences de style colonial. J'ai laissé Will dans mon lit, les rideaux tirés, l'oreiller sur la tête, en train de grommeler qu'il allait prendre sa journée.

— Je rentre chez moi. Au moins, je serai au calme.

Aïe ! Ce n'est pas bon signe.

— Que se passe-t-il ?

— David a téléphoné. Apparemment, il pense que tu filtres tes appels car il a appelé trois fois d'affilée. J'ai décroché à la quatrième sonnerie.

Je fais la grimace. David et moi nous sommes vus deux fois par semaine pour travailler avec mamie et Clara, les aider à acquérir des pouvoirs. Ces cours de sorcellerie se passent à peine mieux que nos échanges de propos qui se limitent à un hochement de tête pour dire bonjour et un au revoir pincé. Le reste du temps, nous n'adressons la parole qu'à mamie, Clara et aux démons familiers au prétexte que nous sommes trop occupés et trop stressés pour avoir autre chose à dire.

Neko lui-même a renoncé à faire des commentaires sarcastiques et tente de nous réconcilier en recourant à l'ironie. A chaque séance de formation, nous témoignons d'une volonté inflexible. Et l'humeur est d'autant plus sombre que je n'ai toujours pas réussi à enseigner quoi que ce soit d'important à mamie et à Clara. D'accord, elles sont capables de décongeler un gâteau au fromage. Elles peuvent même, si la journée est bonne, convoquer leur familier sans parler depuis l'autre bout de la pièce.

Mais les résultats sont moins probants dès qu'il s'agit de manipuler les cristaux, de concocter un breuvage qui puisse avoir une réelle utilité ou de lancer le moindre sortilège.

Elles sont incapables d'exploiter leurs pouvoirs magiques, et je ne sais pas du tout comment venir à bout de cet obstacle.

Je suis à deux doigts de mettre fin à toute cette comédie. Si l'Artistic Avenger continue de battre campagne, si elle réussit à convaincre le Congrès de débloquent davantage de fonds au profit des arts, après tout, quelle importance ? Elle ne met pas en danger la cause de la magie.

Quant à moi, j'ai de plus en plus envie de laisser s'estomper le peu de pouvoir que j'ai encore. Que m'a-t-il apporté de bien, au cours de ces deux dernières années ? Me lancer dans une histoire d'amour avec deux vrais losers. Il m'a fait connaître les affres de la jalousie féminine. Il m'a obligée à avoir constamment sur le dos un démon familier qui critique tout ce que je porte, tout ce que je mange et tout ce que je touche. Il m'a collé sur les bras un gardien maussade et possessif qui, apparemment, me considère davantage comme sa chose que comme une personne digne de respect.

La vie serait plus simple sans la magie. Elle serait plus saine aussi. Ce serait une vie normale, un régal de tous les instants comme ce que je vis avec Will depuis presque un mois. Exception faite de ces séances de formation foireuses et ennuyeuses comme la pluie, bien sûr.

Je sens que la tentation est grande. Elle l'est de plus en plus.

Je dis à Will en soupirant :

— Que voulait-il ?

— Il a dit de l'appeler. Le plus vite possible.

Génial. Je n'ai toujours rien dit à Will au sujet de David, en tout cas pas que j'ai couché avec lui. Ce que Will sait de David, c'est qu'il est pour moi un gardien surprotecteur et autoritaire. Je n'arrête pas de me dire que Will n'a pas besoin d'en savoir plus. Après tout, je ne me retrouverai jamais plus dans le lit de David. C'est totalement exclu.

David n'est plus qu'un numéro... une histoire sans lendemain. Will et moi ne partageons pas les numéros. Savoir avec quelles femmes Will a couché avant moi ne m'intéresse absolument pas. Je ne vois pas l'intérêt de les compter. (Bon, d'accord! Ça m'intéresse quand même un peu. Et même beaucoup. Mais je me préoccupe plus de garder secrète ma propre liste que de connaître les détails de celle de Will.)

J'essaie de prendre un ton formel, très professionnel.

— Je vais le rappeler.

Et je le ferai, mais seulement lorsque je me sentirai bien et prête à le faire. Je me réjouis à l'idée de lui rendre la monnaie de sa pièce. Quand je pense à tous ces coups de fil ignorés! Et puis je n'apprécie vraiment pas qu'il ait appelé trois fois de suite. Comme si j'étais du genre à filtrer mes appels... Encore que, il a raison. En fait, il me connaît bien.

Je jette un œil à la lumière rouge clignotante de mon téléphone de bureau. Messages en attente. Je suis à peu près certaine qu'il y en a au moins un de David. Parfait. Ça prouve que je suis capable de l'ignorer aussi bien au bureau que chez moi. Je regarde le tiroir où j'enferme mon sac à main à clé. C'est une bonne chose qu'Evelyne ait insisté pour que nous n'utilisions pas notre portable dans l'enceinte de la bibliothèque. David ne peut pas me joindre de cette façon non plus. Je lui parlerai lorsque je me sentirai bien et prête à le faire. Et le fait qu'il me harcèle jusque chez moi me pousserait plutôt à attendre encore un ou deux jours.

Je dis à Will d'une voix plus douce :

— Je suis désolée qu'il t'ait dérangé.

— Mais non, ça va. Il avait l'air très surpris lorsque j'ai décroché le téléphone.

J'entends Will sourire à l'autre bout de la ligne...

Encore ce comportement de primate! Pourquoi ne se sont-ils pas mis d'accord pour régler le problème avec une bonne bagarre ?

Je grommelle :

— Toi, Tarzan, moi, Jane.

Will me répond par un véritable rugissement de lion. Je commence à pousser des cris façon chimpanzé. Il faut dire que j'ai toujours eu un faible pour Cheeta.

Lorsque je relève la tête, Evelyn est plantée devant mon bureau.

Je raccroche en disant : « Oh ! là, là ! Il faut que je me dépêche ! » et je plaque sur mon visage un sourire professionnel.

Ma patronne tente de masquer sa surprise, mais elle n'est pas assez rapide. Une fois de plus, je me demande ce qu'elle pense vraiment de moi. Je sais qu'elle désespère de me voir atteindre le niveau de professionnalisme qu'elle souhaiterait.

Elle me dit avec une moue désapprobatrice :

— Jane, j'ai un projet spécial pour vous.

Chouette !

— D'accord. Qu'attendez-vous de moi ?

— Le capitaine des pompiers est passé hier. Il est inquiet à cause des papiers qui sont en haut des rayonnages, à la cave. Si jamais les alarmes se déclenchent, l'eau ne pourra pas circuler librement avec tous ces papiers entassés là-haut.

Si ma mémoire est bonne, c'est Evelyn qui a décidé d'utiliser les rayonnages comme espaces de classement auxiliaires, au prétexte que, avec les collections que nous abritons, il n'y a jamais assez d'espace de stockage.

Je m'efforce d'aller droit au but.

— Vous me demandez de les déplacer ?

— Je pense qu'il faut trier tout ça. Voir s'il y a des choses intéressantes à conserver. Il doit y avoir des doubles de nos archives depuis les années quatre-vingt. Cela vous donnera une idée des problèmes de gestion que la bibliothèque a dû affronter au fil des ans.

Super. Des archives papier pour des achats effectués depuis plusieurs décennies. Quand je pense qu'Evelyn se demande pourquoi nous manquons de place !

— Je m'y mets tout de suite.

Et voilà. Quelle joie d'avoir des responsabilités... Kit doit passer la journée à s'occuper des clients, à répondre à leurs questions pendant que moi, je finirai avec les yeux rougis de poussière et la vision altérée à force d'examiner des monceaux de factures. J'adorerais avoir la chance de concocter une ou deux tasses de café, même ces cafés à l'ancienne que j'avais l'habitude de faire, ceux avec de la mousse de lait qui prennent un temps fou à préparer, sans oublier les express avec un nuage de lait et les cappuccinos. C'est fou ce que je peux être nostalgique...

Si je dois perdre un après-midi entier à trier des trucs inutiles, autant m'y employer chez moi, dans ma propre cave. Je trouverai peut-être le courage d'ouvrir mes bouquins, d'essayer de les parcourir avant que les lettres ne s'effacent. De réfléchir à ma place dans le monde de la magie ou de tout détruire jusqu'au dernier volume à force d'essayer. Au moins, je saurai où j'en suis. Et je saurai que

ces livres ne me causeront plus jamais de problèmes.

J'ai rendez-vous avec mamie et Clara après le boulot. Je vais essayer – pour la énième fois – de les aider à réaliser des sortilèges. De trouver le moyen de renforcer leurs pouvoirs, et de forger – à partir de notre modeste communauté de sorcières – une entité qui puisse m'aider et me rendre mes pouvoirs. Ma frustration déclenche chez moi un début de migraine.

Je soupire. La vie normale de petite amie de Will me plaît de plus en plus, même si je suis cernée par des factures poussiéreuses hors d'âge.

Aux environs de 16 heures, Kit apparaît dans l'encadrement de la porte de la salle de stockage avec une tasse de café et un trio de Jeannot Lapin. Une sorte d'offre de paix. Ou de repas de prison quatre étoiles.

— Tiens! Je les ai gardés pour toi.

Je souris d'un air las.

— Merci.

Kit attend que je reprenne des forces en mangeant le premier. Je lui propose un des deux autres gâteaux, mais elle refuse. Elle s'installe sur un coin de ma table de travail, ôte son tricorne et se met à le tourner entre ses mains.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai pris une décision.

— A quel sujet?

Je bois une gorgée de café en calant mon dos à ma chaise et en me massant la nuque pour éviter la crampe dans le cou.

— La fac.

— Génial!

Je réussis à avoir l'air enthousiaste, alors que j'aurais plutôt envie de gémir de désespoir. Ma stagiaire va m'abandonner maintenant? Me laisser à la merci d'Evelyn et d'une bande de gamins de la maternelle ?

— Quelle est l'heureuse élue ? Brown ou Harvard ?

— Le Maryland.

J'accuse le coup.

— Pardon?

Notez bien que je n'ai rien contre l'université du Maryland. Elle n'est qu'à quelques kilomètres de Washington et possède un immense campus. Mais, avec ses trente-cinq mille étudiants, elle éclipse Harvard ou Brown. Or, je n'ai rien entendu dire de particulièrement élogieux sur ses programmes en matière de politique publique, pas de nature en tout cas à faire changer d'avis une étudiante de l'Ivy League titulaire d'une bourse à taux plein.

— Plus précisément, l'école de bibliothécaires-documentalistes. Je peux poser ma candidature en février au plus tard et commencer mes cours pendant l'été.

— Mais je croyais que tu voulais te lancer dans la politique publique ! Construire les écoles de demain ! Protéger les enfants contre eux-mêmes et créer les communautés du futur!

Kit a un petit sourire ironique.

— C'est ce que j'ai dit, je sais. Mais j'aime vraiment ce que je fais ici... Les programmes que nous lançons, et le fait de connaître chacun de nos clients. Je n'ai aucune envie de discuter politique au sens large du terme. J'aimerais mieux mettre en œuvre un programme spécifique de lecture pour les ados, quelque chose qui puisse les attirer ici et faire en sorte qu'ils y restent.

— Kit... tu es sûre ?

Je ne sais pas vraiment quoi répondre. Je comprends tout à fait ses propos. Moi aussi, j'ai choisi d'être bibliothécaire parce que j'aime travailler avec les gens. J'aime résoudre les problèmes à l'échelle humaine. Mais Kit peut aller n'importe où. Elle sait tout faire.

— Il est évident que je ne suis pas enthousiasmée par cette histoire de politique publique, c'est vrai. Tu imagines..., il faut être vraiment motivée quand on est étudiante diplômée pour mettre deux écoles de l'Ivy League en attente pendant des mois, le temps de décider de ce qu'on veut faire plus tard! J'ai pris ma décision. Je sais ce que je veux faire. Devenir bibliothécaire.

Je souris.

— Je suis contente pour toi.

— Mais... j'ai besoin de ton aide.

Elle se penche vers moi, comme si Evelyn avait un équipement de surveillance dans les pommes d'arrosage des alarmes incendie.

— Il faut que je trouve le moyen de continuer à travailler ici. Je sais que la bibliothèque n'a pas suffisamment d'argent pour me payer à plein temps et à long terme. Mais je pourrais peut-être demander une bourse ou un truc de ce genre ? Quelque chose dont je ne serais pas obligée de parler à Evelyn tant que le marché n'est pas conclu.

Je me souviens de mes tentatives d'obtention d'une bourse et l'accueil glacial de notre patron : « Je

ne vous conseille pas cela. »

Je lui avoue que ce ne sera pas facile.

— Mais alors, que dois-je faire? Si j'intègre une école de bibliothécaire, je n'aurai probablement pas de bourse. Je serai obligée de travailler à temps plein.

Je soupire.

— Laisse-moi le temps de réfléchir. Il se peut que M. Potter puisse nous aider à trouver une solution.

Kit sourit.

— Merci. Mais, pour l'instant, motus et bouche cousue, d'accord?

— Promis, juré.

Elle me tourne le dos pour s'éloigner, puis se ravise.

— Tu as lu tes messages, cet après-midi ?

Je fais un geste vers les piles de paperasse qui m'entourent.

— Non. Je n'ai pas voulu me donner de prétexte pour ne pas finir ce boulot.

— Eh bien, sache que ton téléphone a sonné toute la matinée. Et que ce David a commencé à laisser des messages au bureau des prêts, aux alentours de midi. Il a rappelé régulièrement toutes les heures.

Je soupire, même si je commence à m'inquiéter.

— Merci. Je vais le rappeler.

Il y a un téléphone mural dans la salle des archives. Je fais le neuf pour avoir l'extérieur et je compose le numéro de David. Il n'attend même pas la fin de la première sonnerie pour répondre.

— Montrose à l'appareil.

— C'est moi. Ecoutez, je suis en plein boulot, vous ne pouvez pas prendre le bureau des prêts pour un répondeur personnel!

— Neko est parti.

— Quoi ?

Je sens mes jambes se dérober sous moi. Je m'affaisse contre le mur qui est heureusement là pour m'empêcher de tomber.

— Elle l'a pris. Elle l'a réclamé.

— Qui ça ?

— Ariel.

Non, c'est impossible. David m'a bien dit il y a quelques semaines que Neko était vulnérable, qu'il était disponible depuis que mes pouvoirs ont pratiquement disparu. Mais Ariel et Neko ? Le souffle me manque, je suis incapable de réfléchir.

Je m'entends dire (ou plutôt crier) :

— Mais enfin, il y a des règles ! Elle n'est même pas sorcière ! Elle ne peut pas faire ça, vous devez l'arrêter !

— Vous ne m'écoutez pas, Jane. C'est déjà fait ! Elle a officiellement déclaré auprès du tribunal d'Hécate le lien qui les unit désormais, Neko et elle. C'était juste une question de temps. Toute personne douée de pouvoirs avait la possibilité de se l'approprier.

— Mais elle n'a pas vraiment de pouvoirs ! Tout ce qu'elle possède m'appartient !

Tout. Y compris Neko. Y compris mon démon familier, la créature qui a guidé mes premiers pas dans le monde de la sorcellerie, qui m'a pris ma force pour me la restituer ensuite des centaines de fois depuis deux ans.

Neko a l'habitude de traîner dans les rues de la ville, de voyager où il veut, quand il veut. Le lien qui l'unit à moi a été créé par une nuit de pleine lune. C'est d'ailleurs ce qui lui donne le droit d'aller et venir comme bon lui semble. Mais ses liens avec Ariel sont différents. Il ne sera plus autorisé à faire ce qu'il veut. Il sera moins libre, traité comme un démon familier ordinaire lié à une sorcière ordinaire. Il sera malheureux.

— Que peut-on faire, David ?

— Je l'ignore.

Cette réponse me glace le sang. David a toujours su résoudre tous les problèmes, me dire quoi faire. Il a toujours un plan en tête pour décider du chemin à suivre et nous permettre de traverser toutes les épreuves.

Je lui dis :

— Je pars d'ici immédiatement.

Au diable le travail de gestion ! La disparition de Neko est autrement plus importante.

— Rendez-vous au cottage.

Lorsque je franchis en trombe la porte d'entrée, mamie et Clara sont déjà au salon. Tout le contenu de ma boîte à bijoux est éparpillé sur la table basse, et Majom fait le tri, séparant mes colliers de mes

boucles d'oreilles et de mes bracelets avec la concentration et l'enthousiasme d'un chirurgien du cœur en train de poser les derniers points de suture à un patient. Nuri, elle, est assise sur l'un des canapés, la tête inclinée vers ces trésors que la lumière de la mi-octobre fait miroiter.

Mamie salue mon arrivée avec un mug de thé.

— Bonjour, ma chérie. Tu vois, nous avons décidé de faire comme chez nous.

Clara me lance :

— Il te faudrait plus de miel. Mais tu ne devrais pas faire tes courses chez cet épicier. Ces oursons en plastique sont mignons, mais le miel aux fleurs de lavande fraîches fabriqué par des abeilles élevées en liberté à la campagne t'aidera à te souvenir de tes rêves.

Je pourrais lui faire remarquer que toutes les abeilles vivent en plein air. C'est la base même du concept de pollinisation. Mais le jeu n'en vaut vraiment pas la chandelle. Je n'ai pas de temps à perdre.

Je leur explique ce qui se passe en quelques mots.

— David sera là dans un instant. Neko est parti. C'est Ariel qui l'a emmené.

Il leur faut un moment pour enregistrer ce que je viens de dire. Puis Nuri se met à hurler. Un cri horrible, strident. Majom traverse le salon en courant et enfouit sa tête dans les jupes de Clara. Mamie est la première à reprendre ses esprits.

— Que peut-on faire ?

Jamais je ne l'ai vue aussi accablée.

Je l'ai déjà vue malade, bien sûr. Je l'ai vue lutter contre une pneumonie des semaines durant. Dans un lit d'hôpital, sous oxygène, poussant des râles comme si c'était son dernier soupir, et je me souviens que j'étais paralysée de peur.

Mais jamais je ne l'ai vue avoir peur. Avec cet air déboussolé, à attendre les instructions.

Avant que je puisse risquer une réponse, David arrive. Je me retourne vers lui.

— Vous avez des nouvelles ? Qu'avez-vous découvert d'autre ?

Il secoue la tête.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Les démons familiers sont inscrits dans les registres du tribunal d'Hécate. C'est automatique lorsqu'une sorcière s'associe à l'un d'eux.

Il jette un bref regard vers Nuri et Majom, qui s'accrochent chacun à sa sorcière. Je croise les bras, en m'efforçant de ne pas me sentir comme un chien dans un jeu de quilles. Je suis impatiente de sentir

de nouveau Neko à mes côtés.

— La connexion a été enregistrée pendant la nuit. Il n'y a aucune information précise sur le contexte, aucune consigne. Le tribunal se contente de prendre acte de l'association afin de savoir quelle sorcière est responsable au cas où les choses tournent mal.

— Et si je souhaite leur dire que Neko est toujours lié à moi ?

— Dans ce cas, il faut contacter le tribunal. En utilisant vos pouvoirs.

Le problème, c'est que je n'en ai plus ! Ses paroles m'ont fait l'effet d'une gifle. Machinalement, je tente de jauger l'étendue des pouvoirs magiques qui me restent. Il y a toujours cette poignée de précieuses gouttelettes, le dernier cadeau qu'Ariel m'ait fait lorsque je l'ai affrontée sur les marches du Lincoln Memorial. Mais, depuis, rien de ce que nous avons fait, rien de ce que j'ai appris à mamie et Clara n'a eu le moindre impact.

Clara prend la parole.

— Nous pourrions peut-être nous regrouper pour agir. Je peux très bien essayer de communiquer au nom de Jeanette, non ?

Je suis à deux doigts de lui crier dessus, de lui rappeler pour la énième fois que j'ai changé de prénom après qu'elle m'a abandonnée.

Mais David coupe court à ma fureur. Car sa réponse ne me laisse aucun espoir.

— Ça ne marche pas comme ça, Clara. Vous ne pouvez pas argumenter au nom de quelqu'un d'autre.

Je proteste.

— Ce n'est pas juste!

C'est la seule chose qui me vient à l'esprit. J'ai mal au cœur, comme si j'avais avalé une tonne de cailloux.

David reste un moment silencieux. Puis il fait un geste en direction de mamie et Clara.

— Je vous suggère de descendre à la cave tous les quatre. Continuez à travailler sur le sortilège que vous avez tenté de réaliser dimanche. Vous pouvez vous exercer à le faire ensemble. Pendant ce temps, Jane et moi avons à parler.

Ils s'empressent d'obéir et marchent comme un seul homme jusqu'à la cave.

J'ai envie de les appeler. De les faire revenir.

Mais c'est ridicule. Je sais ce que David s'apprête à me demander. Je sais ce qu'il va me faire dire. Il va me forcer à répondre à la question qu'il m'a déjà posée au Lincoln Memorial. Il veut

absolument savoir ce qui s'est passé lorsque j'ai créé Ariel et ce qui a tourné mal. Je n'ai aucune envie de lui dire la vérité, pas plus que je n'envisage un seul instant de dévoiler les rouages intimes de mon esprit grivois devant ma mère et ma grand-mère.

Je me laisse tomber sur le canapé, les poings serrés sur mes jupons de brocart. Je suis tellement habituée à mon accoutrement colonial que j'ai machinalement envoyé balader les cerceaux.

David s'assied sur l'autre canapé, mais il se penche en avant, et son corps tout entier témoigne de l'importance qu'il attache à sa question.

— Il y a un point que vous évitez d'aborder, et je vous ai laissée faire. Mais, à présent, le temps presse. Que s'est-il passé lorsque vous avez créé Ariel ?

Tout à coup, mes paumes sont moites. Je ferme les yeux comme si cela pouvait m'aider à m'exprimer. Je nous vois encore tous les trois, blottis dans ma cave. Je me souviens de Neko – ah, Neko ! – penché tout contre moi. La douleur de l'avoir perdu est si vive que j'ai peur de me laisser aller à pleurer.

Je fouille dans mes souvenirs. Puis, après une longue inspiration, j'essaie de faire comprendre à David ce qui est arrivé pendant la mise en œuvre du sortilège.

— J'avais déjà mélangé la terre et l'eau, et respiré l'air.

Je me souviens de ce moment de tension très gênant, de l'énergie sexuelle qui a jailli entre David et moi. Aujourd'hui, assis dans mon salon, mon gardien hoche la tête, comme s'il s'en souvenait, lui aussi.

— J'ai récité l'incantation. J'ai prononcé les mots à voix haute.

J'essaie tant bien que mal de trouver une façon de lui expliquer ce qui est arrivé. Mes anciens pouvoirs, mes dons de sorcière me manquent terriblement car ils me permettraient, j'en suis sûre, de communiquer avec son esprit, de lui faire part de mon terrible sentiment d'humiliation sans avoir à le résumer en quelques mots. Seulement voilà, je n'ai plus de pouvoirs. Plus de démon familier. J'ai cessé d'être une sorcière.

Je murmure :

— J'ai pensé à vous. A nous.

Il retient son souffle. Je lève la main pour lui demander de ne pas m'interrompre, car si je m'arrête maintenant, je ne trouverai plus le courage de continuer.

— J'ai pensé à vous et à une stupide affiche que Melissa a dans sa pâtisserie. Un acteur qui vous ressemble et qui joue le rôle de Prospero. L'affiche a un slogan : « Emancipons l'Art ». Tout s'est alors mélangé dans ma tête et je ne comprenais pas ce que je faisais. J'ai rompu la connexion avec mon anima, je me suis embrouillée. Je me suis trompée parce que je ne pouvais pas rester concentrée. Je me suis égarée en pensant à vous. En pensant à... ce qui s'est passé.

Je m'empresse d'essuyer les larmes qui coulent sur mes joues et je conclus sans grande conviction :

— Pendant les premières heures, je n'ai pas compris l'étendue des dégâts. Je n'ai pas vu qu'elle était en train de m'échapper, tout comme j'ai sous-estimé mon absence de concentration. J'étais censée lui confier la mission de m'aider à me reconstruire, mais tout s'est mélangé. Elle a fini par confondre cette mission avec celle d'Ariel, le personnage de *La tempête* de Shakespeare qui obéit à Prospero dans la pièce. L'acteur de la pièce. Je ne sais pas du tout comment rétablir la situation, et récupérer Neko !

Je suis en larmes. Des larmes sincères. Des sanglots déchirants qui donnent libre cours à mon embarras et à ma frustration de ces deux derniers mois. Et mon effroi à l'idée de ce que j'ai fait à mon démon familial. David se penche vers moi, me tend la main par-dessus l'abîme qui nous sépare, puis il recule. Je voudrais qu'il me touche, que sa voix et ses mains me rassurent.

Mais, en même temps, je sais que sa décision est la bonne. Car j'ai fait un autre choix. Je veux à la fois Will et lui. Je veux être à la fois une femme et une sorcière. Je veux à la fois le monde que j'ai toujours connu et la magie que je connais seulement depuis deux ans. Je veux tout et rien en même temps.

Je murmure, en me cachant le visage dans les mains :

— Je suis désolée.

— C'est ma faute autant que la vôtre.

— Non. C'était moi la sorcière. C'était moi qui étais censée user à bon escient de mes pouvoirs.

— Mais moi, j'étais censé vous protéger.

Quelle importance, finalement ? Il se peut que nous ayons failli tous les deux, mais ce n'est pas ça qui va nous aider à trouver une solution.

David finit par me demander :

— Mais quand vous travaillez avec votre grand-mère et votre mère, vous heurtez-vous au même problème ? Est-ce que je fais obstacle à vos pensées, là aussi ?

Je proteste pour la forme.

— Ce n'est pas votre faute.

Je réfléchis un instant, puis je réponds à sa question de façon plus complète.

— Non. Le problème est différent. Je ne suis capable de leur enseigner que la façon dont j'ai moi-même été formée par vous. Je peux les pousser, les encourager, les forcer à acquérir davantage de pouvoirs. Mais elles n'ont pas suffisamment d'énergie propre, quoi qu'elles fassent.

Pour la première fois, je comprends ce que cela signifie. Je ne fais qu'utiliser la seule forme de sorcellerie que je connaisse. David lui-même a acquis son savoir selon des méthodes traditionnelles. Il m'a formée selon son expérience avec les sorcières de l'Assemblée, un groupe de femmes qui se démènent comme une meute de chiens sauvages, prêtes à mordre, pour être la plus puissante du groupe.

Naturellement, j'ai suivi ce chemin parce que mes pouvoirs, que je regrette tant aujourd'hui, ont été ancrés en moi de la même façon. Mais mamie ne possédera jamais cette énergie à l'état brut. Pas plus que Clara.

— Si seulement je pouvais les amener à travailler ensemble, toutes les deux...

Je cherche mes mots, essayant d'imaginer ce que je suis en train de décrire, à quoi cela pourrait bien ressembler.

— Si elles regroupaient leur énergie... Si elles utilisaient leurs démons familiers pour concentrer leur puissance non pas en elles, mais vers l'extérieur, chacune en direction de l'autre...

Plus je laisse vagabonder mes pensées, plus je trouve une logique à tout cela. Lorsque Nuri aide mamie, elles ne peuvent aller au-delà de ce que mamie peut gérer. C'est ma grand-mère qui freine leur action à toutes les deux, c'est elle qui détermine le plafond. Lorsque son corps fragile atteint le maximum de ses possibilités, leur partenariat ne peut aller plus loin. Même chose avec Clara, même si le plafond est supérieur. Les limites sont les mêmes.

En revanche, si elles travaillent ensemble, si chacune d'elles reflète l'énergie de l'autre... Elles excellent chacune de façon différente, et leur énergie est différente. Si Clara recueille ne serait-ce qu'une partie de la réussite de mamie, si elle parvient à la développer, à la renforcer encore grâce à Majom...

Je leur ai dit à toutes les deux que la magie n'était pas une science. Nos pouvoirs mystérieux ne sont pas régis par les lois de la physique. Deux plus deux peuvent très bien être supérieurs à quatre. Il suffit de trouver le moyen de faire voler en éclats la logique de l'addition.

— Mamie! Clara !

Je descends si vite à la cave que je dévale l'escalier en sautant la moitié des marches. Heureusement que la rampe est là pour m'empêcher de tomber.

Assises sur le canapé de cuir râpé, celui de Neko, elles lèvent la tête. J'essaie de ne pas penser à toutes ces fois où je l'ai vu perché dessus, impatient de m'aider à mettre en œuvre un sortilège. Nuri et Majom sont recroquevillés par terre, visiblement inconsolables.

Je leur lance :

— Essayons quelque chose de nouveau!

— Jane, ma chérie, tu vas bien ?

— Mais oui, mamie. Je pense avoir trouvé une solution. Je crois savoir enfin ce qui ne fonctionnait pas et pourquoi.

— Chérie, à ma connaissance, nous ne faisons rien de mal. Je pense simplement que je ne suis pas assez forte pour t'aider comme tu le voudrais. L'Assemblée des sorcières elle-même n'a rien pu faire avec moi, l'année dernière.

Mon cœur se serre de la savoir si déçue. Deux rides amères se creusent de part et d'autre de sa bouche.

— Arrête, mamie! Nous ne sommes pas l'Assemblée des sorcières.

Je regarde Clara pour m'assurer de son attention.

— Je voudrais que vous tentiez toutes les deux le sortilège de la lumière, mais séparément...

La lumière. C'est le sortilège le plus facile que je connaisse. Celui qui m'a coûté ce qui me restait de pouvoirs. Celui que j'ai utilisé pour montrer à Will qui je suis, ce que je suis. Celui auquel j'ai eu recours pour me transformer de sorcière en femme.

Mamie et Clara l'ont mis en œuvre une douzaine de fois le mois dernier, en essayant de maîtriser sa formule simple et de modifier son principe de base pour quelque chose de nouveau. Mais, maintenant, elles ont les lèvres pincées toutes les deux et leurs mimiques – presque identiques – me rappellent qu'elles aussi sont fatiguées, qu'elles aussi ont envie de trouver un moyen de sortir de ce borbier.

Ensemble, elles se mettent à psalmodier :

L'ombre se dissipe

La lumière triomphe.

Ouvrez les yeux,

Voici le Feu.

Une minuscule flamme apparaît dans la paume de mamie, une flamme couleur de rubis, si fragile qu'elle pourrait être l'effet de mon imagination. Nuri se blottit tout contre ma grand-mère. Tout son corps s'appuie sur la frêle silhouette de mamie. L'espace d'une demi-seconde, la lumière vacille et devient plus brillante, puis elle s'éteint de nouveau.

Clara réussit à faire à peine mieux. Sa flamme est vert émeraude, et elle apparaît très vite dans sa paume lorsque Majom se penche pour l'aider.

Instinctivement, je cherche à atteindre leurs énergies conjuguées et à les recueillir. Rien. Je ne trouve pas le moyen de m'emparer de ce qu'elles ont réalisé.

— D'accord. Laissez tomber. A présent, nous allons tenter autre chose.

Je fais un signe au démon familier de Clara.

— Majom, venez là. Asseyez-vous près de mamie.

Le garçon me regarde d'un air perplexe, cherchant des yeux une confirmation auprès de Clara pour s'assurer qu'il peut s'exécuter.

Clara s'exclame :

— Allez-y. Je reste là.

Il se blottit près de mamie, qui pose machinalement la main sur sa tignasse blanche. Je dis alors à Nuri :

— Et vous, asseyez-vous près de Clara.

La femme s'exécute, mais elle se tord le cou en direction de mamie, comme si elle doutait que sa sorcière attitrée reste sur le canapé. Clara pose une main dominatrice sur l'épaule de Nuri tout en continuant à me fixer des yeux.

Je prends une longue inspiration.

— Très bien. Maintenant, je demande à mamie et à Clara de joindre leurs mains libres. Mettez-les en coupe, là, entre vous.

Elles s'exécutent.

— Nous allons réessayer. Mais, cette fois, les démons familiers vont réfléchir l'énergie entre tous les membres du groupe. Nous allons partager, faire naître la flamme ensemble.

Je regarde David et je lui demande sans parler s'il pense que mon idée peut marcher. Il incline la tête, mais il ne me prédit pas l'échec. Il admet simplement qu'il ignore la réponse à ma question. Il n'a aucune idée de ce qui peut résulter de ces tentatives.

Je me force à sourire. Ils vont tenter le coup. Ils vont tenter le coup parce qu'ils m'aiment et qu'ils croient en moi. Parce qu'ils veulent me voir heureuse et retrouver enfin mes pouvoirs. Mes pouvoirs et Neko.

— Allez-y ! Tous ensemble.

Ils récitent de nouveau l'incantation :

L'ombre se dissipe

La lumière triomphe.

Ouvrez les yeux,

Voici le Feu.

Je vois deux lumières, verte et rouge, rayonner au creux de leurs paumes. Le symbole visible de leurs forces, même limitées. Mais, cette fois, les démons familiers échangent leur place, un peu mal à l'aise avec la nouvelle disposition que je leur fais prendre, un nouvel équilibre totalement inhabituel pour eux. Je souris pour les encourager et, par réflexe, mamie se rapproche de Majom. Clara s'appuie contre Nuri, comme si elle partageait un secret avec elle.

Et la lumière grandit.

Dans un tourbillon, le pourpre devient vert, comme les étoiles parsemant une galaxie miniature. La boule de feu née de la combinaison de ces flammes palpite, emplissant tout d'abord la paume de mamie, puis celle de Clara. Lorsque les deux sorcières prennent conscience de ce qu'elles sont en train d'effectuer, lorsqu'elles constatent le résultat de l'addition de leurs forces, la lumière devient plus intense. La boule de feu enfle, s'élargit, remplissant l'espace au-dessus de leurs mains. Deux regards noisette se croisent par-dessus toute cette lumière, et quelque chose de silencieux, de secret, passe entre la femme qui m'a élevée et celle qui m'a donné la vie.

Mamie me regarde, sa bouche s'arrondit dans un « oh » de stupéfaction.

— Quel éclat!

Clara se met à rire. Ma mère, cette femme qui s'est perdue dans les frivolités New Age, prenant ses distances avec la sincérité des sentiments, éclate de rire.

Majom se nourrit de leur excitation. Il se met à faire des bonds de cabri sur le canapé. Nuri tend le cou et, d'un haussement d'épaules, libère la tension qu'aucun de nous n'avait conscience de détenir.

David fait un pas en avant. Son air sérieux et sombre contraste avec le resplendissant jeu de lumière.

Il nous dit :

— Ça suffit. Ne vous mettez pas davantage à l'épreuve. C'est quand même votre première fois.

Alors mamie et Clara laissent peu à peu la lumière s'éteindre, avec précaution, ensemble, en répartissant leur énergie à travers le démon familier de l'autre. Tandis que les flammes se replient sur elles-mêmes, le rubis chasse l'émeraude en tourbillonnant comme une étoile qui se bat pour naître.

Juste avant que la lumière ne s'éteigne dans un dernier soubresaut, j'entends un carillon au fin fond de ma propre psyché. Une goutte, une seule goutte d'énergie pourpre glisse dans le puits de mon savoir, suivie presque aussitôt par une précieuse étincelle verte. Mon étrange communauté de sorcières et de démons familiers, de parents et d'amis est en train de nourrir mes pouvoirs que je croyais irrécupérables. Enfin!

Instinctivement, je tends la main pour partager la bonne nouvelle avec Neko, mais je suis brutalement ramenée à la réalité, à son absence. En regardant ma mère, ma grand-mère et leurs familiers, ainsi que mon gardien célébrer à l'unisson cette nouvelle façon d'appréhender la sorcellerie que nous avons créée, je ne ressens qu'une sensation de vide qui me glace le sang.

Nous devons encore retrouver Ariel. Et nous battre pour ramener Neko.

17

Nous passons deux semaines à chercher Neko. Deux semaines à passer la ville au peigne fin, à rechercher les traces – même les plus infimes – du passage de l'Artistic Avenger. Deux semaines à progresser d'un point de repère à l'autre, à essayer de deviner la prochaine manifestation publique du fanatisme d'Ariel.

David se charge même de s'informer auprès de l'Assemblée des sorcières de Washington. Je me porte volontaire pour l'accompagner, pour voir si je peux arracher la moindre information à cette communauté infernale. Mais il refuse catégoriquement, arguant qu'il sera plus efficace sans moi. Compte tenu de la façon dont je leur ai (collectivement) renvoyé leur invitation en pleine figure l'an dernier, il a probablement raison.

La perte de Neko me crève le cœur. Chaque fois que je l'imagine abandonné, seul, à la merci de la magie calculatrice qu'Ariel a accumulée depuis notre dernière rencontre, mon estomac se noue. Je me force à appeler Jacques tous les matins pour lui faire savoir que rien n'a changé, que nous ne perdons pas espoir.

J'en arrive à haïr mon anima.

Chaque soir ou presque, je travaille avec mamie et Clara, pour essayer de renforcer mes pouvoirs. Notre nouvelle technique, le partage des pouvoirs au sein de notre communauté, n'est pas parfaite. Mamie a besoin de s'adapter à l'immatunité de Majom, à son incapacité à rester assis tranquillement sans passer son temps à explorer tout ce qu'il y a de nouveau autour de lui. Quant à Clara, il lui faut accepter l'étrangeté et la maladresse de Nuri en tant que démon familial. Mamie se fatigue vite, ce qui oblige les autres à modifier leur façon de partager leur énergie et d'échanger les informations.

Mais en les voyant tous les quatre apprendre à travailler ensemble, je suis fière. Chaque nuit, je vois ma petite communauté acquérir plus de force, apprendre à se faire confiance les uns les autres en matière de magie. Et chaque succès augmente un peu plus mes maigres pouvoirs.

Un soir, une semaine après le début de ces nouvelles séances de travail en commun, je décide d'ouvrir l'un de mes livres, un vieux classique intitulé Comment réveiller et contraindre un familier. Je l'ai choisi dans un accès de nostalgie désespérée. Car c'est dans ce grimoire que j'ai lu ma première incantation et que j'ai réveillé Neko.

Une chose est sûre, le parchemin n'a pas l'air endommagé. Aucun mot n'est effacé. Quand je parcours le texte des yeux, l'encre ne s'efface pas. Je lis jusqu'à minuit passé, espérant trouver une

chose utile pour ramener Neko. Pour la première fois depuis qu'Ariel s'est enfuie, je peux enfin utiliser ma collection de livres et y rechercher tout ce que je peux trouver sur les animae.

Mais il n'y a rien.

Malgré tout, à dater de cette nuit, j'essaie de retrouver Neko avec les pouvoirs limités que j'ai récupérés. Je veux recréer le lien qui nous unissait, transmettre à Neko une pensée par l'intermédiaire de ce canal qui nous a réunis si souvent des mois durant. Chaque soir, après le départ de mamie, Clara et leurs familiers, j'allume une chandelle et je m'installe sur le canapé en cuir craquelé. Je fixe la flamme en essayant de me rappeler ce que je ressentais lorsque Neko était près de moi au quotidien.

J'étais agacée.

Bon, mieux vaut oublier ça. Je tente de me rappeler comment il a décuplé mes pouvoirs et amélioré ma pratique de la sorcellerie.

Il m'arrive épisodiquement d'avoir une légère intuition. De le voir, ou plutôt de voir celui qui, d'après mes sens astraux, pourrait être lui – blotti dans un lieu clos. Mais j'ai beau essayer de toutes mes forces de trouver un chemin jusqu'à lui, d'aller au bout de ma vision, je n'y parviens pas.

Je me demande si Neko lui-même sait où il se trouve. Et, dans l'affirmative, s'il pourrait me le dire, sous réserve que je réussisse à le joindre directement. Il est habitué à vagabonder. Je l'ai dirigé de la façon dont j'aurais voulu être dirigée moi-même si nos relations avaient été inversées.

Ariel n'est sûrement pas fan de cette règle d'or. En l'attachant à son service, elle a dû soumettre Neko à de nouvelles contraintes. Elle peut très bien le garder enfermé dans un placard, au sens propre du terme. Elle peut même le changer de nouveau en statue lorsqu'elle n'est pas en train d'utiliser ses pouvoirs magiques. Elle peut faire tout ce qu'elle juge bon. Elle est sa sorcière.

Et moi, je suis sa sorcière à elle. L'ironie de la situation ne m'échappe pas. Car je suis censée pouvoir la diriger, la contrôler, l'utiliser au mieux pour servir mes propres intérêts.

C'est d'ailleurs ce que je ferai si jamais je la retrouve.

Naturellement, je ne peux pas travailler sur la sorcellerie à longueur de journée. Will vient me retrouver au cottage tous les soirs, bien qu'il soit très pris par ses propres projets, ses chartes architecturales. Il nous arrive d'être trop épuisés pour parler. Nous décidons alors de prendre la direction de la chambre pour faire un câlin sous la couette avant de sombrer dans le sommeil dans un silence complice. Nous prenons un rapide petit déjeuner ensemble et faisons un brin de conversation au téléphone pendant la journée. J'ai pris l'habitude de lui envoyer des e-mails trois ou quatre fois par jour. Pendant le peu de temps que nous passons ensemble, nous sommes décontractés, détendus.

Une nuit, alors que mamie se dit trop fatiguée pour tenter un quelconque tour de magie, Will et moi sortons avec Melissa et Rob. Nous finissons par atterrir dans une pizzeria au feu de bois, à nous gaver de calzone. Melissa et moi faisons passer à Rob un mauvais moment en mettant de l'ananas sur

sa pizza. Et je fais du troc avec Will : une tranche de saucisson italien et un morceau de fromage de chèvre contre quelques olives noires et un peu de pesto.

Alors que je me rends aux toilettes avec Melissa, voilà que je me mets à pleurer en me remettant un peu de rouge à lèvres devant le miroir.

— Qu'est-ce qui ne va pas?

Melissa passe une serviette en papier sous le robinet et me la tend. J'essaie de me tamponner les yeux avec.

— Tout va très bien.

— Je suppose que tu as l'habitude de pleurer quand tout va parfaitement bien.

Je renifle. Enfin... je renâcle plutôt. La classe! Heureusement que Will n'est pas dans les parages pour m'entendre.

— J'ai toujours pensé que nous sortirions ensemble avec nos petits amis et que nous passerions un bon moment.

— Et...?

— Je ne me rendais pas compte à quel point ça me plairait!

— Je ne te comprends pas du tout, Jane Madison.

— Je devrais être en train de travailler avec mamie et Clara pour essayer de retrouver Neko et Ariel. Et, au lieu de quoi, je suis ici avec toi et nos copains...

Et voilà! C'est dit!

Melissa rétorque :

— Tu fais de ton mieux.

Je commence à protester, mais elle ne compte pas en rester là.

— Jane, écoute-moi bien. Tu n'as pas à te sentir honteuse si tu décides d'abandonner la sorcellerie. Tu as parfaitement le droit d'y renoncer. Tu n'as pas un pistolet braqué sur la tempe, que je sache.

— Ariel...

— Tu la trouveras, je le sais. Et tu ramèneras Neko. Et après, tu prendras la plus grande décision de ta vie. Mais je serai à tes côtés, quoi que tu décides!

Je réussis à esquisser un sourire.

— Même si nous ne sortons plus jamais à quatre ?

— Absolument. Mais il faut que je te dise une chose : Will est très sympa. C'est un mec bien, Jane.

— Je sais.

Elle a raison. Il est bien mieux que tous ceux avec qui je suis sortie. Même s'il ne veut rien entendre de mon jardin secret, de ma nature profonde de sorcière.

Le lien qui m'unit de plus en plus à mamie et Clara souligne l'importance de notre petite communauté, du partage. Je me suis surprise une bonne demi-douzaine de fois à parler à Will d'un de nos sortilèges ou d'une scène que nos démons familiers ont vu si précisément que nous avons tous eu l'impression d'avoir créé quelque chose d'entièrement nouveau. De totalement différent.

Tout cela va bien au-delà de ce qu'il est à même de comprendre.

Pourtant, Will m'écoute toujours. Il fait montre d'enthousiasme, d'inquiétude et m'assure de son soutien indéfectible chaque fois que j'en ai besoin. Mais je sais qu'il ne me comprend pas vraiment. Et c'est normal. Il n'a jamais senti la magie s'emparer de son corps, il n'a pas vécu l'expérience grisante de sentir cette énergie monter en lui, d'être emporté par elle.

Cela dit, Melissa a raison. Je peux prendre ma décision plus tard.

Et comme si le fait de gérer en parallèle une petite communauté de sorcières et le premier véritable amour réciproque de ma vie ne suffisait pas, voilà que je me fais du souci pour mamie. Elle a décidé de saborder tous ses projets de mariage.

Clara en a discuté avec elle, tout comme moi. Nuri elle-même le lui a reproché d'une voix hystérique.

Mamie a insisté sur le fait que c'était indécent. Que nous ne pouvions pas organiser la réception du siècle, si Neko – Dieu nous en préserve – était mort. Et que nous ne ferions pas la fête sans lui.

Ça y est, c'est reparti pour le quinzième round.

— Mamie, il n'est pas mort. Je le saurais. Moi ou David.

— Alors nous attendrons son retour.

Je m'efforce de garder mon calme.

— Il pourrait ne jamais revenir, mamie. Tu ne peux pas mettre ta vie en suspens en l'attendant.

De sages paroles que je ferais bien d'écouter la première. Je m'empresse d'utiliser la seule vraie arme dont je dispose dans mon arsenal.

— Que va penser l'oncle George ? C'est aussi son mariage, après tout.

Nous finissons par trouver un compromis. Compte tenu des longues années de service de mamie auprès du Club des amis de l'opéra, elle a la possibilité d'annuler la réservation de la salle sans verser aucune indemnité. De toute façon, l'auditorium de Peabridge fera aussi bien l'affaire pour la cérémonie. Et la salle de documentation sera parfaite pour la réception.

Nous annulons l'orchestre et les traiteurs. Des enregistrements des grands airs de Pavarotti feront autant d'effet que la douzaine d'artistes que mamie envisageait de faire venir. Nous nous contenterons de plats chez le traiteur du coin. Dans un moment d'inspiration digne de Neko, nous décidons de revendre les kilos de dragées orange quelques semaines avant Halloween, en les vendant aux clients de la bibliothèque qui fréquentent le bar de Peabridge sous le nom de « délices d'Halloween ». Elles partent comme des petits pains. Nous pouvons nous targuer d'être les fournisseurs de petits cadeaux les plus « tendance » de cet automne, à Georgetown.

Toujours d'humeur morose, mamie estime qu'un voile de mariée qui touche le sol, est inapproprié. En fait, elle renonce purement et simplement à sa robe de mariée blanche. Elle a un très joli tailleur gabardine dont la jupe et la veste sont d'un vert très élégant. C'est parfait pour présider les conseils d'administration du Club des amis de l'opéra... ou un mariage un soir d'automne. Les coiffeurs et leurs savants chignons sont jugés inutiles, eux aussi. D'autant que Clara n'a jamais accepté de porter autre chose qu'une jupe de gaze et un corsage de paysanne, et qu'elle se contente de broser soigneusement ses cheveux longs pour l'occasion.

Melissa est toujours en lice pour ce qui concerne la pièce montée, mais ses grands projets de gâteaux à la pâte d'amandes sont abandonnés. Pour rendre hommage à Neko, nous choisissons un gâteau blanc très simple recouvert de tonnes de crème au beurre. Et nous faisons un stock de deux caisses de champagne.

L'idée des boîtes d'allumettes est conservée, elle aussi. Nous décidons de les distribuer avec les cierges, un petit geste pour tous les participants. En revanche, les CD d'opéra personnalisés ne sont – Dieu merci – plus d'actualité.

Le côté drôle, c'est que personne n'a vraiment remarqué à quel point les plans ont été chamboulés. Au début, mamie était déçue de renoncer à la réception de ses rêves, mais elle pensait sincèrement que c'était la chose à faire pour aider Neko, où qu'il soit. Quant à l'oncle George, il a été soulagé. Les sourires l'emportent désormais sur l'air perplexe qu'il affichait depuis quelques semaines.

La seule chose qui soit sortie entièrement indemne de la grande purge, c'est ma robe de première demoiselle d'honneur. Elle est toujours orange et argent, en mémoire de Neko cette fois. En l'enfilant, je me dis qu'il a fait un travail de retouche absolument stupéfiant. Le décolleté est toujours plongeant, mais il ne bâille plus, ce qui est moins gênant. Le nœud sur les fesses est toujours un peu voyant, mais je serais bien indigne de mon rôle de première demoiselle d'honneur si j'envisageais de reporter une seule fois cette robe après le mariage.

La ceinture et le nœud scintillent au clair de lune quand je quitte mon cottage pour me rendre à Peabridge. C'est la nuit d'Halloween. La fête de Samhain. L'importance du Sabbat des sorcières semble soulignée par la pleine lune. La lune bleue. Un phénomène rare...

Mes recherches sur l'époque coloniale m'ont appris que la « lune bleue » était un terme utilisé par les fermiers pour parler de la seconde pleine lune pouvant apparaître au cours d'un même mois. La coïncidence avec Halloween est rare – cinq ou six fois par siècle seulement. Mais, par bonheur pour notre petite communauté de sorcières, elle tombe la nuit du mariage de mamie. Cela dit, je suis certaine qu'aucun des invités ne s'en apercevra.

Will et Rob ont accepté de jouer les placeurs. Ils aident les invités à trouver leur siège dans l'auditorium de Peabridge. La notion d'« ami de la mariée » ou d'« ami du marié » ne signifie pas grand-chose lorsque les mariés sont ensemble depuis vingt-cinq ans. Les gens finissent par se retrouver entre eux et profiter de la soirée. Nous avons prévu de commencer tranquillement à 20 heures, mais les gens arrivent en retard, à cause des festivités débridées d'Halloween qui bloquent les rues commerçantes du centre de Georgetown.

Mon assistante Kit est chargée de la coordination de la soirée. Elle s'assure que les principaux participants sont prêts à temps, que tous les costumes des hommes tombent impeccablement et que toutes les femmes ont fait disparaître de leurs dents toute trace de rouge à lèvres. Grâce à la nouvelle sono de Peabridge (un cadeau récent de M. Potter qui tombait à pic, même si ce dernier ignorait totalement à quoi elle servirait lorsqu'il a fait sa donation!), Kit lance l'Ombra mai fu de Haendel pour donner le signal de départ du cortège.

Je descends l'allée centrale de l'auditorium au bras de M. Potter – qui est à la fois témoin et mon cavalier – avec un ravissant bouquet de roses qui se marie très bien avec le bouquet tout simple de mamie. Une fois au bout de l'allée, M. Potter se penche discrètement pour m'embrasser sur la joue, et nous nous retournons tous les deux pour voir entrer la mariée.

C'est David qui lui donne le bras avec la solennité d'un gardien. Il ralentit le pas pour suivre celui de mamie, à la fois soucieux de son bien-être et conscient que cette soirée est la sienne et qu'elle est le centre de l'attention de tous les invités. Lorsqu'il vient placer ma grand-mère à mes côtés, il esquisse une courbette. Prise au dépourvu, mamie lui fait aussitôt une petite caresse sur la joue pour le remercier, comme s'il s'agissait d'un boy-scout qui venait de l'aider à traverser une rue très fréquentée. Comme le veut la tradition, David remonte alors l'allée pour prendre place au fond de l'auditorium.

Je sens mamie trembler près de moi. D'excitation, bien sûr, mais aussi d'épuisement après notre cours de magie nocturne. Je me penche tout près d'elle en murmurant :

— Tu vas bien ?

— Oh oui, ma chérie. Je vais parfaitement bien.

Et la voilà qui me tapote le bras comme si c'était moi qui avais besoin de réconfort. Elle jette un coup d'œil de l'autre côté de l'allée et croise le regard de l'oncle George. Il se tient droit comme un « i », fier, une simple rose à la boutonnière. On dirait que l'expression « il n'a d'yeux que pour elle » a été créée pour cet instant. Quelque chose me dit que si elle avait été d'accord, l'oncle George aurait traîné mamie à la mairie à n'importe quel moment de ces vingt-cinq dernières années.

C'est le juge Anderson, un membre du conseil d'administration du Club des amis de l'opéra, qui se charge des formalités. La cérémonie civile est simple et sans chichis, mais avec toute la solennité due au mariage. Le juge commence par prendre quelques minutes pour dire quelques mots personnels à mamie et à l'oncle George.

— Sarah, George, je vous connais depuis presque vingt ans. Nous avons vu ensemble défiler des pêcheurs de perles et des bohémiens, des empereurs et des reines. Mais nous avons rarement vu deux personnes s'aimer comme vous deux, avec la même simplicité et la même constance.

Pendant son discours, je regarde les invités rassemblés ici. La plupart hochent la tête lorsqu'il fait allusion à divers personnages d'opéra. Certains se penchent vers leurs amis en chuchotant, sans doute pour évoquer tel ou tel détail des productions passées.

Clara est assise au premier rang, Majom à ses côtés. Ma mère a pleinement assumé ses responsabilités en donnant à son démon familial un Rubik's cube pour l'occuper et de sorte qu'il se tienne à peu près tranquille. Le gamin tourne et retourne le cube méthodiquement, le front plissé. Il nous reste au moins cinq minutes avant qu'il ne comprenne qu'il peut détacher les autocollants et les replacer sur n'importe quelle face du cube, venant ainsi au bout du casse-tête en un temps record!

En regardant Clara, j'essaie de ne pas prendre peur à la vue de sa tenue. Pour la jupe de gaze, j'étais au courant. Pour le corsage à la paysanne aussi. Mais elle a insisté en plus pour porter ses bijoux en kunzite rose. Elle a toujours prétendu que la signification de cette pierre était l'amour maternel inconditionnel. Je me souviens encore des cours qu'elle me donnait sur ce cristal pendant que cette pauvre mamie s'écroulait sur un banc du museum d'Histoire naturelle, victime d'une pneumonie non diagnostiquée. Clara porte un pendentif en argent, avec une pierre taillée en de multiples facettes qui réfléchissent la lumière tamisée de l'auditorium.

L'amour maternel inconditionnel. De la part d'une mère qui part pour l'Arizona dans une semaine!

Car Clara n'a pas renoncé à son projet de retourner à Sedona. Ces dernières semaines, elle en a même parlé sans arrêt, prenant n'importe quel prétexte pour nous dire, à mamie et à moi pendant nos séances de formation, qu'elle était fatiguée parce qu'elle avait passé une bonne partie de la nuit à préparer ses bagages ou qu'elle s'était levée tôt pour profiter de la vente annuelle de la bibliothèque pour se débarrasser de ses livres. Elle a même mentionné plusieurs organisations caritatives, Goodwill, l'Armée du salut et une douzaine d'autres, qui retirent toutes des bénéfices intéressants du départ prochain de ma mère. Elle a même dit à Majom qu'il adorerait le canyon encaissé de roche rouge, à la sortie de la ville. Elle va donc vraiment partir, et m'abandonner. Une fois de plus.

Je me suis demandé pourquoi une douzaine de fois. J'ai essayé de comprendre si elle partait parce que Sedona lui manquait vraiment ou parce qu'elle ne pouvait pas supporter ma présence. Je me suis dit qu'elle avait peut-être – je dis bien peut-être – mis tout cela en scène pour que mamie et moi la supplions de rester.

Mais j'ai fait comme mamie, qui se contentait de sourire en hochant la tête lorsque Clara parlait de faire ses bagages. Mamie, qui acceptait l'idée que Majom adorerait jouer dehors, là-bas, dans le Sud-Ouest. Mamie, qui a fait la paix avec Clara bien qu'elle ait brisé nos liens familiaux.

J'ai essayé, moi aussi. Mais je me suis sentie plus d'une fois amère et en colère depuis que Clara a décidé de chambouler ma vie en revenant à Georgetown.

Le plus urgent aujourd'hui, c'est que je n'ai aucune idée de la façon de retrouver Neko une fois que Clara aura quitté la ville. Naturellement, je travaillerai avec mamie. Quelles que soient les circonstances, mes pouvoirs ont été suffisamment relancés pour que je puisse travailler avec elle sans l'aide de Clara, chacune pouvant renforcer la force astrale de l'autre. Mais si nous n'avons que Nuri pour démon familial... je ne suis pas certaine que nous puissions réussir quoi que ce soit sans l'intervention de Clara et Majom, qui appartiennent à notre petite communauté.

Naturellement, Clara n'en a fait qu'à sa tête. Elle a pris sa décision au mois d'août, et les récents événements n'ont en rien entamé sa volonté. J'ignore pourquoi je suis surprise. Elle n'a pas pensé à moi il y a vingt-trois ans, lorsqu'elle s'est enfuie pour la première fois. Pourquoi serait-ce différent aujourd'hui ?

Je me dandine d'un pied sur l'autre en essayant d'ignorer mes ballerines teintes en orange qui me serrent les doigts de pied à l'endroit où j'ai fixé les nœuds argentés. Je les porte en hommage à Neko, mais je regrette déjà cet élan nostalgique. Des ballerines noires auraient été une bien meilleure façon de me souvenir de lui. Disons plutôt de lui rendre hommage, car il n'est pas mort. Il a disparu, mais il n'est pas mort.

Le juge Anderson déclare :

— Il y a tant d'opéras qui utilisent des représentations de nourriture, de festins pour expliquer la richesse de l'amour.

Je parcours du regard le reste de l'assemblée, bien décidée à ne pas m'éterniser sur Clara et à ne pas laisser mon amertume ternir cette soirée pour mamie et l'oncle George. Melissa aussi est assise au premier rang, mais à l'opposé de Clara. Je ne me souviens pas de la dernière fois où je l'ai vue en robe, mais elle porte pour l'occasion une robe chasuble en velours bleu marine. Elle a les joues rouges, comme si elle ne s'était pas encore remise de sa marche depuis sa boutique jusqu'à l'auditorium.

Rob est assis près d'elle. Ce mec est mordu, c'est clair. Il écoute le juge, riant quand il le faut et hochant la tête judicieusement. Mais chacun de ses mouvements est en phase avec ceux de ma meilleure amie. Il a l'air respectueux du lieu où elle se trouve, de la raison de sa présence ce soir. Il a beau être assis à côté d'elle dans l'auditorium, on dirait que c'est elle qu'il attend.

Je repense à tous ces premiers rendez-vous foireux des années passées, à toutes ces histoires que Melissa a partagées avec nous. Elle a fait rire mamie aux larmes si souvent en lui racontant ses déboires ! Dire que je suis fière d'elle pourrait paraître un rien condescendant. Disons que je suis heureuse pour elle, ravie pour elle. Elle mérite l'homme qu'elle a enfin trouvé.

A propos de mecs, que fait Will ? Ses lunettes sont de guingois sur son nez et ses cheveux bouclés sont tout ébourrifés. Il a revêtu un costume sombre pour le mariage. Il m'a taquinée tout l'après-midi en disant qu'avec le noir de sa tenue et l'orange de ma robe, nous formerions le couple parfait

d'Halloween. Pour faire un peu oublier ses taquineries, il m'a offert deux sachets de Snickers. Du coup, je me suis abstenue de râler.

Je ne peux m'empêcher de penser à ce que j'ai fait il y a un an, lorsque je me suis rebellée contre l'Assemblée des sorcières de Washington.

Il faut que je regarde David.

Il a pris place dans le fond de la salle. Une façon de montrer sa volonté de prendre du recul vis-à-vis de cette réunion de famille et de son rôle de gardien vis-à-vis de nous autres, les sorcières. Même juchée sur le podium pendant les essayages, j'ai bien vu que sa chemise impeccablement blanche attirait l'œil. Et que son costume gris anthracite serait parfait.

Je vois – ou plutôt je sens son regard croiser le mien depuis l'autre bout de la salle.

Mais je ne suis pas certaine de ce qu'il dit, de ce qu'il pense. Se souvient-il de la nuit d'Halloween de l'an dernier? Pense-t-il au puissant sortilège que j'ai lancé ce soir-là, avec à mes côtés mon démon familier disparu? Se souvient-il de mon humiliation face à un groupe de femmes qui ne m'ont jamais portée dans leur cœur, même si elles faisaient semblant de me tendre la main?

Instinctivement, je cherche le lien qui nous unit, David et moi. Le lien magique. Je teste sans arrêt cette connexion depuis que mon énergie s'est mise à revenir, à s'écouler goutte après goutte dans mes réserves. Je sais très précisément le poids dont j'ai besoin pour rétablir la connexion, pour l'attirer vers moi. Je suis capable de mesurer avec précision la quantité d'énergie dont je dispose, comme un avare qui compte ses pièces. Je peux aussi la maîtriser en toute connaissance de cause.

Will remue sur son siège au premier rang, et je m'éloigne du lien magique qui me relie à David, comme si je me brûlais en l'effleurant. David ne bronche pas.

Le juge Anderson finit par psalmodier les promesses de mariage. Mamie et l'oncle George répètent le texte après lui consciencieusement, avec fierté. A la demande du juge, le couple échange les anneaux. Ils s'embrassent.

Ça y est, ils sont mariés.

Après une relation amoureuse de vingt-cinq ans, après je ne sais combien de noyades dans des verres d'eau et des décennies à répéter qu'il était inutile de changer les choses et de perdre leur temps en formalités, mamie et l'oncle George forment désormais un couple uni devant la loi.

Kit appuie sur un bouton et la voix d'Andrea Bocelli retentit, emplissant tout l'auditorium avec Chanson d'amour de Fauré.

Mamie et l'oncle George remontent l'allée. M. Potter m'offre son bras et nous leur emboîtons le pas. Je prends bien garde de marcher lentement, choisissant d'ignorer tous les regards qui doivent converger sur le nœud en lamé argent qui orne mon postérieur.

Lorsque nous passons près de la chaise de David, je m'aperçois qu'il n'est plus là.

Les invités se réunissent dans la salle des archives du premier étage, impatients de féliciter les nouveaux époux et de complimenter le juge Anderson pour sa brillante prestation. Melissa s'empresse de reprendre son rôle de pâtissière en découpant les gâteaux. Will, lui, se porte volontaire pour ouvrir les bouteilles de champagne. Tout le monde papote et rit. Je sais que cette cérémonie simple va bien au-delà de tout ce que mamie pouvait souhaiter.

Malgré tout, je pars à sa recherche au bout de quelques minutes, pour m'assurer qu'elle ne regrette pas trop la réception prévue au départ.

L'oncle George pose une main sur l'épaule de M. Potter, régalant un groupe d'amis fans d'opéra d'une anecdote concernant je ne sais quelle production passée. Mamie en profite pour dénicher une chaise et ôter discrètement ses chaussures noires à talon.

Forte de plusieurs années d'expertise en matière de costume à Peabridge, je repousse mon nœud en lamé sur le côté avant de m'asseoir près de ma grand-mère.

— C'était très beau, mamie.

— Merci, ma chérie. C'est merveilleux d'être entourée d'amis. Je regrette juste que Neko ne soit pas là.

— Nous faisons de notre mieux.

Elle soupire, puis son regard fait le tour de la pièce.

— Regarde là-bas. Tu devrais apporter à David une belle part de gâteau et un verre de champagne, ma chérie! Il a l'air abandonné, tout seul dans son coin.

Notre gardien est en effet planqué près de mon bar bien-aimé (enfin, pas tant que ça) pour observer les gens. Je n'ai aucune envie d'être impolie, mais je ne veux pas non plus le prendre par la main pour qu'il s'intègre à la foule. Je suis toujours agacée par la facilité avec laquelle j'ai établi un contact avec lui qui s'est renforcé pendant la cérémonie. J'essaie de me dire que c'est à cause de mes souvenirs et du calendrier. Que c'est l'énergie de Samhain qui m'a déboussolée.

Will apparaît soudain, venu de nulle part, tenant trois assiettes en équilibre.

— Un peu de gâteau ?

Il pose une assiette devant moi, une devant mamie et garde la troisième pour lui. Mamie regarde ostensiblement ma part avant de reporter de nouveau le regard vers David, mais je fais celle qui n'a pas compris le message. Heureusement pour moi, j'échappe à un ordre direct grâce à M. Potter, qui s'avance au centre de la pièce en s'exclamant d'un ton jovial :

— Mesdames et messieurs, mes chers amis !

Il faut un moment pour que le murmure des conversations cesse.

— C'est l'heure, pour le témoin, de porter son toast!

Une voix joviale s'exclame : « Bravo ! » Je souris. Les amis de mamie ont une façon étrange, un peu ringarde de respecter les usages. J'ai toujours aimé cela, depuis mon enfance. Avant que M. Potter n'y aille de son discours, je mange en douce une bouchée de gâteau. La crème au beurre est parfaite..., onctueuse à souhait, avec son bon goût de vanille, le complément idéal au biscuit délicat qui est dessous. Neko aurait été aux anges...

M. Potter commence.

— L'usage veut que le témoin parle de sa longue amitié avec le marié. Je suis censé raconter une petite anecdote amusante sur un moment passé avec lui, avant qu'il ne rencontre sa future femme et que tout se termine par un heureux mariage.

Il marque une pause très théâtrale.

— Eh bien, sachez que personne ici ne connaît George depuis suffisamment longtemps ! Depuis vingt-cinq ans que George et Sarah se connaissent, tout ce que je pourrais vous raconter serait tellement ancien et désuet que je serais contraint de quitter cette pièce sous les huées!

Aussitôt, quelqu'un pousse un hou ! et tout le monde éclate de rire. J'attrape une nouvelle part de gâteau.

M. Potter continue.

— La première fois que George m'a dit qu'il allait demander Sarah en mariage, nous avons bien ri. Nous avons échangé des plaisanteries sur le registre des mariages, nous nous sommes dit que George et Sarah pourraient enfin se payer une batterie de casseroles digne de ce nom. Mais, dès que nous avons cessé de plaisanter, George m'a dit que Sarah et lui n'avaient pas besoin de cadeaux, qu'ils ne voulaient pas de preuves d'amitié. Ils possédaient toutes les richesses dont on puisse rêver sur cette Terre.

Je regarde mamie. Ses yeux sont clairs, elle garde la tête haute. De toute évidence, elle sait ce que M. Potter s'apprête à dire et elle est impatiente de l'entendre. Elle me presse la main.

M. Potter tourne alors son regard vers moi.

— En fait, George et Sarah souhaitent offrir des cadeaux et non en recevoir. Sur vos cartons d'invitation, il était stipulé : « S'il vous plaît, pas de cadeau. » Ce qui n'était pas écrit, c'est que, ce soir, ce sont Sarah et George qui vont distribuer des cadeaux.

M. Potter fait un geste vers mamie, qui bondit après avoir renfilé ses chaussures et qui rajuste sa veste vert foncé d'une main ferme. M. Potter tend son autre main pour accueillir George. Les voici tous les trois debout au centre de la salle des archives, et tous les invités sont suspendus à leurs lèvres.

M. Potter s'éclaircit la gorge et dit :

— George et Sarah ont décidé de suivre mes conseils. Ils vont faire une donation à une organisation caritative de leur choix qui n'est pas celle que la plupart d'entre nous connaissent bien, à savoir le Club des amis de l'opéra. Pour fêter leur mariage, George et Sarah ont fait une donation très généreuse à l'organisation Human Rights Watch.

Les invités ont aussitôt un mouvement de surprise et de satisfaction. Je me demande combien d'entre eux connaissent cette organisation, combien ont compris que mamie et l'oncle George soutenaient la cause des gays. En écoutant le brouhaha, je souris. Je suis sûre que Neko serait à la fois amusé et sarcastique.

M. Potter lève son verre.

— Buvons à la santé de Sarah et de George. Que leur générosité soit toujours un exemple pour nous! A la vôtre!

Les invités s'exclament à l'unisson :

— A votre santé !

Et ils trinquent, entrechoquant leurs verres.

Une vague de sympathisants s'interpose entre mamie et moi. Je me tourne vers Will, qui rit en voyant la réaction de surprise de quelques invités.

— Tu étais au courant ?

— Rob en a parlé récemment. Il les a aidés à trouver un avocat pour s'occuper de la paperasse.

Will se penche vers moi et m'embrasse sur la joue. Je sais qu'il se fait du souci pour Neko. Il murmure :

— Je vais chercher un peu de champagne.

Je hoche la tête en le regardant traverser la pièce. Je suis parcourue d'un frisson. J'ai froid tout à coup sans lui à mes côtés.

Lorsque je me retourne vers mamie, je constate que Clara est près d'elle.

— C'est vraiment un beau geste!

— Chérie, c'est une cause qui nous tient à cœur.

Comme nous sommes seules toutes les trois, sans doute pour peu de temps, je ne peux m'empêcher de demander :

— Mais pourquoi ce changement ? Pourquoi avoir préféré autre chose que l'opéra?

Le regard de mamie se pose sur la foule des invités. Elle baisse la voix pour nous faire comprendre, à Clara et moi, de faire un pas vers elle.

— Il fallait que je le fasse. Pour Neko.

Elle s'éclaircit la gorge puis hausse les épaules.

— Et puis tu te souviens de cette fameuse nuit, il y a deux ans ?

Je réfléchis. Il y a deux ans, je venais juste de prendre conscience de mes pouvoirs. J'apprenais ce que signifie être une sorcière. Mamie vient à mon secours en précisant les choses.

— Tu passais des journées entières dans la cave à classer tes collections après la tromperie de cet homme horrible. Nous avons fini par t'attirer dans la cuisine avec des cookies aux pépites de chocolat.

— Oui, je m'en souviens.

— Te rappelles-tu le secret que je t'ai confié ?

Bien sûr que oui. Mamie déteste l'opéra. Si elle a accepté de s'occuper du Club des amis de l'opéra pendant des années, c'est parce que l'oncle George adorait ça et que c'était important pour lui.

— Eh bien, je lui en ai parlé.

— Tu as quoi ?

J'ai parlé plus fort que je ne l'aurais voulu, et mon exclamation attire un peu l'attention. Majom, qui était à l'autre bout de la pièce, occupé à appuyer sur les touches de l'ordinateur pour voir notre catalogue en ligne, s'empresse d'accourir. Nuri le suit de près, comme si elle avait accepté la responsabilité de veiller sur son collègue pendant toute la soirée.

Majom bondit tout contre Clara et demande :

— Que dites-vous ?

Un peu agacée, mamie lui caresse la tête dans le vain espoir de le calmer.

Puis elle dit, à l'attention de Clara et moi :

— Le moment était venu de le faire.

— Je suis d'accord avec toi, maman.

— Mais pourquoi ? Pourquoi maintenant ?

— J'aurais été incapable de me marier avec un tel secret entre nous. Ce n'était pas bien, c'était

manquer de respect à George.

Dire qu'elle est avec cet homme depuis vingt-cinq ans ! Mais le mariage a tout changé. Cela peut paraître désuet, mais moi, je trouve cela mignon tout plein.

Cela dit, je redoute de savoir quelle a été la réaction de George...

— Et il a dit quoi ?

— Il m'a dit que j'aurais dû lui en parler il y a vingt-cinq ans. Et aussi qu'il n'entend plus très bien et qu'il n'est plus capable d'apprécier les opéras comme avant. Nous avons décidé tous les deux de continuer à travailler pour le conseil d'administration et à fréquenter nos amis, mais je pense que, l'an prochain, nous manquerons probablement quelques spectacles. Et avec un peu de chance, plus encore l'année suivante.

C'est quand même fou. Toutes ces années à mentir, à donner le change au nom de l'amour. Et voilà que la façade s'écroule en l'espace d'une nuit ou presque.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, Majom dresse l'oreille. Il jette un coup d'œil vers le plafond en se redressant de toute sa hauteur, laissant tomber la fourchette dont il se servait pour piquer les restes de ma part de gâteau. Nuri suit instinctivement son regard et bondit sur ses pieds.

Il me faut encore un moment avant d'entendre le bruit. On dirait un train qui foncerait droit sur la bibliothèque. Non, pas un train. Un avion. Une douzaine d'avions qui voleraient bien plus bas que l'altitude autorisée.

Clara s'exclame :

— Ce sont des avions de combat. Des avions de chasse. Nous en entendions chaque année à Sedona, au Salon de l'aéronautique.

A présent, tous les invités les entendent à leur tour. Ils repoussent leur chaise, laissent tomber assiettes et verres sur leur table. Tout le monde se précipite vers les portes et fonce dans le jardin pour lever la tête vers le ciel éclairé par la lune.

Je me retourne au milieu de ce chaos en me demandant ce qui se passe. J'ai une poussée d'adrénaline. Instinctivement, j'utilise mes pouvoirs pour établir le contact avec David et rechercher sa protection. Tandis que j'active le lien qui nous unit, je sens de nouveau un contact physique, une nouvelle attraction astrale.

Mais cela reste très vague.

Et cela me paraît bien lointain...

Si vague que je dois m'asseoir pour me concentrer. Je ferme les yeux, j'enfouis la tête dans les mains en essayant, en m'efforçant de rétablir le contact.

Ça y est! Mais c'est si loin que j'ai beaucoup de mal à le capter.

C'est un message de Neko.

Jane, nous sommes à la Maison-Blanche. Venez tout de suite.

18

Avant même que je puisse enregistrer le faible message dans sa totalité, David apparaît devant moi.

— Allons-y.

De toute évidence, son savoir de gardien lui a permis de s'immiscer dans la connexion. Il a entendu le message de Neko. Mais a-t-il perçu ce soupçon de désespoir, et cette peur absolue ? Sait-il seulement ce qui nous attend?

C'est Clara qui parle la première.

— Quoi ? Où allez-vous ?

David jette un coup d'œil par-dessus son épaule. La salle des archives s'est vidée. Tous les invités de la noce se sont précipités dehors pour voir s'il y avait toujours des avions de chasse dans le ciel.

Je lui dis :

— Nous avons retrouvé Neko.

C'est au tour de mamie de s'interroger.

— Où ça ?

En toute logique, elle regarde autour d'elle, comme si elle s'attendait à ce que mon démon familial, avec sa malice habituelle, se cache sous une table.

— Il est à la Maison-Blanche. Et il a besoin de nous.

Ces mots semblent absurdes. C'est comme une injonction venant d'un héros de bande dessinée. Et pourtant tout cela est très logique. Ariel s'est amusée à faire le tour de la capitale, s'acquittant de sa mission sur les marches du Congrès et autres points de repère importants de l'Etat. Gravier les marches de la résidence présidentielle, c'était logique pour elle.

David demande :

— Vous êtes prêts? Je peux tous vous emmener là-bas.

Il est clair qu'il ne parle pas de nous y conduire en voiture. Sa Lexus a beau en imposer, elle ne

pourra pas éviter les embouteillages à cette heure. Entre les fêtards d'Halloween à Georgetown et les membres des services secrets qui doivent tenter de comprendre l'apparition inopinée des avions, il va nous falloir des heures pour traverser la ville.

Je regarde autour de moi. Il faut que je dise à Will ce qui se passe, que je lui fasse savoir où je vais.

David me dit :

— Nous n'avons pas le temps.

— Mais...

— Nous n'avons pas le temps.

Je connais bien ce ton. Derrière ces mots se cache une volonté de fer. J'ai déjà vu David à l'œuvre, lorsqu'il me lançait des ultimatums, m'ordonnant de suivre des cours de formation ou d'observer des règles de sécurité. Je sais qu'il n'y aura pas de discussion possible.

Il faudra bien que Will comprenne la situation.

David est déjà en train de tout orchestrer et je n'ai plus voix au chapitre.

— Sarah, passez vos bras autour des épaules de Majom. Bien. Nuri, accrochez-vous à Clara. Je vais commencer par vous.

Il pose ses deux mains sur le bras droit de Clara et l'attire à lui, tout contre lui, comme s'ils s'apprêtaient à se lancer dans je ne sais quelle sombre danse de salon. Nuri se laisse faire et, le temps d'un battement de paupières, ils disparaissent tous les trois.

Mamie s'exclame :

— Clara !

Majom échappe à son étreinte, bondissant à l'endroit qu'occupait sa sorcière quelques instants plus tôt. J'attrape le gamin au moment même où David réapparaît, à quelques centimètres seulement de là où il était parti.

— Maintenant, c'est au tour de Sarah.

Il attrape la main de Majom tout en posant la paume de sa main droite sur l'épaule de mamie. J'ai à peine le temps d'ouvrir la bouche pour dire un mot qu'ils sont déjà partis.

Envolés. Il n'y a eu aucune vibration de l'air, aucun reflet lumineux. Il y a quelques secondes, ils étaient devant moi, et la seconde d'après, plus personne!

Je me dis que la magie ne devrait pas être aussi simple. Il devrait y avoir une phase de transition visible par tous, un peu comme dans Star Trek, où l'on voit des lumières briller chaque fois que les

gens opèrent des téléportations. Je ne comprends pas. Je n'ai jamais vraiment compris ce que mon gardien était capable de faire.

Le voilà qui réapparaît. Sans dire un mot, il me tend la main.

Je commence à bredouiller :

— Je...

Mais je ne sais pas comment finir ma phrase. En protestant ou en le remerciant ? Ou en lui faisant remarquer que nous sommes revenus un an en arrière, à l'occasion du Samhain, lorsque notre avenir se jouait sur ma capacité à maîtriser des pouvoirs que je ne suis plus certaine de posséder.

Je pose mes doigts sur la paume de sa main, et brusquement c'est le néant.

Plus rien.

Je n'ai pas de corps, pas d'esprit. Je ne vois rien, ne sais rien, ne ressens rien. Comme si j'étais aveugle et que quelqu'un me demandait : « Combien de doigts voyez-vous ? » Je n'ai aucun moyen de répondre.

Je n'existe plus.

Et l'instant d'après, j'existe de nouveau.

Je me trouve au beau milieu d'une belle pelouse verte. Derrière moi, il y a une grande clôture grillagée. Sous mes pieds, l'herbe est épaisse et humide, couverte de rosée. Au-dessus de nous brille la pleine lune, sereine, incroyablement basse dans le ciel. Bizarrement, j'ai encore un goût de crème au beurre et de champagne dans la bouche.

Les avions de combat rugissent au-dessus de nous.

Je cligne les yeux et, autour de moi, tout recommence à bouger. David me lâche la main et fait un pas en avant pour voir si mamie va bien, si Clara et Nuri ont retrouvé leurs repères. Majom est gelé et regarde le ciel, bouche bée, encore sous le choc.

Autour de nous, des lumières blanches inondent la pelouse, aussi éclatantes que si nous étions envahis par un vaisseau-mère venu d'ailleurs. Je plisse les yeux et je ne distingue qu'une chose : les projecteurs sur le toit du bâtiment mythique qui se trouve derrière moi, la Maison-Blanche.

Ces énormes projecteurs sont braqués sur nous : mamie et Clara, leurs démons familiers, David et moi.

Au-delà des lumières, j'entends les engins de guerre. Le rugissement des avions est bientôt rejoint par le bruit de pales d'hélicoptères qui s'efforcent de maintenir leur position dans le ciel. Des hommes hurlent des ordres entre eux, et l'on sent que la colère ne fait qu'une avec la violence de l'urgence militaire. Une sirène retentit, puis s'arrête et reprend, comme un océan qui ferait déferler

des vagues sur nous.

J'avance en titubant sur la pelouse, m'efforçant de retrouver mon équilibre et de comprendre ce qui se passe. En plissant les yeux, j'aperçois des formes sur la pelouse devant moi. Des courbes et des lignes droites calcinées et enfouies dans le sol, laissant apparaître une terre noire et humide. Je secoue la tête en clignant plusieurs fois les yeux. Les formes se mélangent alors pour former des lettres, puis des mots.

« Emancipons l'Art. »

Le slogan est inscrit sur la pelouse de la Maison-Blanche, comme gravé par une force mystérieuse. Sonnée, je lève la tête et je finis par comprendre que nous ne sommes pas que six personnes, là, au centre du maelström.

Nous sommes huit.

J'aperçois une silhouette que je connais bien, une silhouette mince, leste, qui se profile comme une tache d'encre sur la pelouse baignée de lumière. C'est Neko.

Et puis la voici enfin. Elle. Celle qui hante mes rêves depuis deux mois. Incroyablement grande, incroyablement gracile. Si pâle qu'elle disparaît presque sous la lumière des projecteurs, à l'exception de sa chevelure sombre. Une grande robe tourbillonne autour d'elle, privée de ses couleurs pourpre, orange et jaune sous la lumière crue. Ariel.

Elle lève les mains au-dessus de la tête et prononce, en pensée, le mot « sorcière ».

Tandis qu'elle distille ce mot dans ma tête, une pluie de perles dorées se déverse dans mes pensées. Il y a une telle énergie en elle, ses pouvoirs magiques sont si forts qu'une seule pensée d'elle fait jaillir une cascade de richesses astrales au fin fond de moi. Elles pénètrent en un tourbillon à l'endroit où j'ai accumulé l'énergie vert et rouge qui m'est venue de mamie et de Clara.

Mais les mots qu'Ariel prononce en silence ne sont pas de simples paroles de bienvenue. Lorsqu'elle lève les doigts au-dessus de sa chevelure fouettée par le vent, elle lance un sortilège. Sa magie est sauvage, différente de tout ce que j'ai pu lire dans mes livres et maîtriser. Elle n'utilise pas de mots, elle ne prononce aucune incantation.

Elle se contente de mettre en œuvre sa magie par la seule pensée. Un seul mouvement de poignet et elle fait apparaître une coupole dorée au-dessus de nous. Je ne peux pas voir ce qu'elle fait, je ne peux qu'en constater les effets. Alors que je regarde autour de moi, sous le choc, je vois Neko s'approcher d'un pas chancelant de mon anima. Il se déplace tel un zombie, comme une créature possédée. Tout son corps est tendu vers Ariel, luttant contre ses pouvoirs. Et pourtant elle se sert de lui, elle tire son énergie de lui. Elle utilise l'essence de son être pour magnifier la sienne sous la coupole dorée.

Je m'écrie :

— Neko !

Je suis étonnée de pouvoir entendre ma propre voix. La coupole a tout changé. Elle nous a coupés du monde réel, isolés des forces armées rassemblées au-dessus de la pelouse de la Maison-Blanche.

Elle atténue la lumière des projecteurs qui passe du blanc aveuglant à une teinte dorée plus chaude, une couleur qui me rappelle le soleil, le sable et la chaleur d'une plage. Lorsque je jette un regard sur le monde insensé, là, à l'extérieur de la coupole d'Ariel, je constate que tout bouge bien plus lentement qu'ici, à l'intérieur. Les gens semblent presque figés dans le temps.

J'appelle encore :

— Neko !

Il se tourne prudemment vers moi, comme s'il avait besoin de pensée consciente pour contracter un à un chaque muscle de son corps. Peut-être a-t-il cherché à sourire car je vois ses lèvres se crispier, mais il ne réussit pas à exécuter le mouvement jusqu'au bout. Je peux cependant saisir les mots qui s'échappent de ses dents serrées :

— Jolie robe, trésor!

Stupéfaite, je baisse les yeux sur mon cauchemar orange et argent. La lumière dorée d'Ariel a estompé le côté Gatorade. La couleur est plus douce à présent. En revanche, le lamé argent scintille de plus belle.

Je fais un pas en direction de mon démon familier.

— Vous allez bien ?

Mais Ariel ne le laisse pas répondre. Elle lui scelle les lèvres, l'obligeant à tourner son regard vers elle pour qu'il ne puisse plus me voir. Je perçois nettement la résistance que Neko lui oppose à travers chaque contraction de ses muscles. Il se bat pour échapper à son contrôle. Mais il s'éloigne de moi d'un pas. Puis d'un autre, et d'un autre encore. Mon anima se dresse devant lui, drapée dans sa robe comme pour une parodie de séduction obscène.

— Sorcière, Neko est mon démon familier, à présent.

Ces mots font naître une énergie nouvelle en moi, comme le tintement d'une machine à sous miniature crachant des pièces. Je lui suis reconnaissante de cette nouvelle force... Une faiblesse qu'elle perçoit aussitôt.

— Et vous aussi, vous êtes à moi.

Une nouvelle pièce. Un nouveau maillon dans la chaîne qu'elle est en train de forger, qui retient déjà Neko prisonnier et qu'elle déroule dans ma direction. Ariel me donne de la force, mais elle peut la reprendre, tout me prendre. Elle peut me rallier à elle comme elle l'a fait avec Neko. Me soumettre, ainsi que mamie et Clara et leurs démons familiaux. Et même David. Elle peut prendre le contrôle de nous tous. A moins que je ne trouve le moyen de l'arrêter.

— Que se passe-t-il ici, Jeanette ?

Je sens de la colère dans la voix de Clara, mais aussi de la peur. Majom est debout devant elle. Elle a pris le garçon tout contre elle, si près que sa tête est collée contre son ventre. La lumière dorée donne des reflets blonds à sa chevelure blanche.

Nuri répète après elle : « Oui, quoi ? » pour faire bonne mesure. Cette forte femme n'a pas abandonné Clara et s'est rapprochée de mamie, qui est là aussi, figée, à attendre. Les quatre membres de ma petite communauté me fixent comme si je détenais les réponses, comme si rien de tout cela ne m'était étranger. J'ai envie de leur dire que je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe, que je suis incapable de contrôler la situation et de prédire ce qui va suivre.

Mais il n'est pas question de l'admettre face à ma créature. Inutile de donner à mon anima de nouvelles armes contre nous, si je peux m'en abstenir. Tout ce que je souhaite, c'est que l'accès à mes pensées lui soit interdit, qu'elle ne puisse lire que ma pensée consciente, et non les idées qui germent dans ma tête avant que je ne les formule.

Alors je regarde mon gardien. Notre gardien, David. Je m'oblige à parler d'une voix égale, en la testant d'abord dans ma tête avant d'oser parler à haute voix.

— Donc le cercle est fermé ? Les sortilèges que nous mettons en œuvre ici ne peuvent nuire aux gens de l'extérieur ?

David hoche la tête et dit d'un ton laconique :

— Oui, le cercle est fermé.

Une fois que tout sera fini, il faudra que je lui parle de cela. Que je découvre comment Ariel a créé cette protection mystérieuse sans invoquer les éléments, sans tracer soigneusement au compas les points cardinaux. Cela doit être commode de pouvoir agir aussi vite quand on veut mener à bien son projet de devenir maître du monde, en commençant par la pelouse de la Maison-Blanche.

J'ignore totalement si c'est la volonté d'Ariel, son objectif. Mais c'est le moment ou jamais de le découvrir.

— « Emancipons l'Art »... Ariel, vous ne croyez pas que vous exagérez, que vous en faites un peu trop ?

Sur le moment, je me dis qu'elle ne répondra pas, qu'elle ne me laissera pas tirer profit de son énergie en me répondant par la pensée. Et puis je me rends compte qu'elle dissèque mes paroles pour essayer d'en comprendre la signification. Je me souviens d'elle, accroupie dans ma cave, pendant les quelques minutes de confusion qui ont suivi sa naissance. En cet instant, aucune de nous deux ne connaissait la vérité, la façon dont fonctionnait le monde de la magie. Nous n'en comprenions pas les conséquences.

Ariel se met à parler. On dirait qu'elle est en train de tisser des mots pour fabriquer une trame inconnue, qu'elle se sert du système, bien connu celui-là, de la chaîne pour créer un motif totalement

nouveau.

— Vous m’avez donné un ordre. Vous m’avez confié une mission.

Et voilà! Voilà le résultat de ce fichu moment de distraction de ma part. Le fracas d’une énergie nouvelle qui atteint mon cœur et mon esprit telle une drogue. Soudain, je comprends les femmes qui se laissent entretenir, qui laissent les hommes les dominer en échange de quelques babioles, qui laissent leur boulot les asservir en échange d’une prime ou deux. J’ai envie de faire tout ce qu’Ariel peut exiger de moi pourvu qu’elle m’adresse de nouveau la parole.

Au lieu de cela, je rassemble toute la force que je ne soupçonnais même pas avoir et je lui dis :

— Je vous ai créée pour me servir. Je vous ai donné l’ordre de faire tout ce que je vous demanderais.

— Oui, Sorcière.

Ça y est! Elle m’a répondu. Même en me défiant, elle me nourrit. Ses mots me font du bien. Je m’approche d’un pas, comme si cela pouvait renforcer le lien qui nous unit, comme si je pouvais gagner quelques gouttes d’énergie en forçant Ariel à me répondre une nouvelle fois par la pensée. Ce faisant, je me rapproche un peu plus de Neko.

Il a l’air parfaitement calme. En apparence. Son pied droit est posé légèrement en avant du pied gauche, ce qui assure une bonne répartition de son poids. Ariel s’incurve autour de lui et sa robe vaporeuse occulte les contours précis de leurs corps.

Mais lorsque je regarde le visage de Neko, je vois à quelle pression il est soumis. Ses yeux sont ceux d’un prisonnier. Sa mâchoire est terriblement crispée. C’est un homme contraint, opprimé, un homme sous emprise.

C’est un démon familier voué corps et âme à une sorcière. Que dis-je, une sorcière ? Une anima qui joue un rôle qui n’est pas le sien, qui a accumulé une énergie qu’elle ne devrait pas être autorisée à garder.

Je m’exclame :

— Non ! Vous ne faites pas ce que je vous ai donné l’ordre de faire ! Vous étiez censée renforcer mes pouvoirs, rien de plus. Je vous avais chargée de me rendre mon énergie.

— C’est ce que je fais.

C’est vrai. Mais oui! La vibration que je sens à travers ses mots m’incite presque à la supplier de me donner une nouvelle confirmation de ce qu’elle avance. Mais un regard en direction de Neko me pousse à me taire. Je me mords la langue si fort que j’en ai les larmes aux yeux.

— Oubliez le reste. C’était une erreur, c’était trop confus. Vous veniez d’être créée, et je n’ai pas été suffisamment claire. Je n’ai jamais voulu que vous preniez le rôle d’Ariel, celui de la pièce !

Je fais un geste vers l'herbe où le message a été écrit en lettres de feu.

— Je n'ai jamais voulu que vous diffusiez ce message. Je suis bibliothécaire, et non militante!

— Si, vous l'avez pensé ! Je le sais. Je m'en souviens.

Cette fois, mon esprit n'est pas seulement submergé d'énergie. Cette fois, elle fait plus que m'offrir une fraction de la force que j'ai gaspillée en me la restituant au compte-gouttes. Cette fois, je perçois ce qu'Ariel a vu. La mission qu'elle s'est donnée.

Tout est là, enveloppé dans un nuage doré. Je perçois les premiers instants de sa création, sa confusion tandis qu'elle prenait forme et conscience à partir de la terre et de l'eau à l'état brut, de l'air et du feu que j'ai invoqués pour la créer. Je ressens ses doutes en entendant l'incantation qui la réveillait, et en reconnaissant en moi sa sorcière, sa créatrice.

Puis je ressens la gravité de sa première pensée, la force de sa résolution. L'âpre certitude qui s'est emparée d'elle tandis qu'elle accaparait mes pensées, mes souvenirs pour les faire siens.

« Emancipons l'Art. » Voilà ce que j'ai pensé en cet instant précis. J'ai eu une vision fugitive de l'après-midi passé avec David, des étincelles d'énergie que nous avons partagées dans son bureau, dans son lit. Et j'ai pensé alors : « Emancipons l'Art. » J'ai fui ce souvenir, j'avais désespérément besoin de me couper de ce que j'avais fait, de ce que nous avons fait. Mais j'ai pensé « Emancipons l'Art. » J'ai cherché l'affiche, l'image de Prospero, l'acteur David, le David rassurant. Oui, j'ai pensé : « Emancipons l'Art. » Dieu me pardonne. « Emancipons l'Art. » Donnez-moi une force nouvelle. « Emancipons l'Art. » Que je puisse aller au-delà de ma propre volonté.

Et c'est ce qu'elle a fait.

Mon anima a fait exactement ce que je lui ai ordonné de faire. Elle a ignoré ce que je voulais vraiment, se focalisant – consciencieusement – sur ce que j'ai dit. Elle m'a laissé fuir mes pensées et mes désirs. Elle a vite rempli sa mission en accumulant de l'énergie et de la force. Mais elle a stocké cette énergie, elle l'a gardée pour elle afin de remplir la mission que je lui ai donnée. Une mission que je n'ai jamais eu l'intention de lui confier, si ce n'est par des mots.

Et, à présent, elle m'a dépassée. Elle ne m'appartient plus. Elle est trop puissante pour que je puisse espérer la contrôler.

Chaque gouttelette d'énergie qu'Ariel a gardée pour moi est née de la vague déferlante de son pouvoir... de mon pouvoir décuplé par ses initiatives stupides. Elle a fait siens tous mes ordres, elle a régénéré mes pouvoirs. Mais elle a gardé le surplus pour elle – et elle va continuer de le faire – parce que c'est ce que je lui ai demandé. C'est ce que je lui ai ordonné de faire.

Pour la première fois, je prends pleinement conscience de ce que j'ai accompli, de la façon dont je me suis trahie moi-même. Moi, mon démon familier et mon gardien.

Je regarde David.

Il a vu ce que j'ai vu, et il sait ce que je sais. Il se rappelle mes propres souvenirs..., l'après-midi passé chez lui, la soirée dans ma cave. Tout ce que je viens de comprendre, le comment et le pourquoi, mon gardien le comprend aussi.

Je suis debout devant lui, plus exposée que jamais. Je ne suis pas la sorcière qui a voulu en faire trop et qu'il a fallu canaliser. Je ne suis pas l'étudiante qui a joué avec ses pouvoirs, qui croyait maîtriser un nouveau sortilège et qui avait besoin qu'on lui redonne des forces avec un bon dîner. Je ne suis pas la protégée qui a incité David à se relaxer, qui lui a volé un baiser un soir. Je ne suis pas la femme qui est venue à lui vibrante de désir et qui l'a attiré dans son lit.

Je suis Jane Madison.

Je suis toutes ces personnes, un mélange de sorcière et de femme. Je suis plus nue devant lui que je ne l'ai jamais été et que je ne l'aurais jamais imaginé. Mon problème n'a rien à voir avec cette ridicule robe orange, ni avec ces nœuds argentés sur mes chaussures. Cela n'a rien à voir avec le souvenir d'une robe bain de soleil en coton vert arrachée à mon corps et qui s'est retrouvée par terre, chez lui, en chiffon.

Le problème, c'est moi.

Je lui crie :

— Aidez-moi !

Ai-je vraiment parlé ? Peut-être me suis-je contentée de le penser ou de le murmurer. Je ne sais pas. J'ignore comment j'ai établi le contact avec lui. Tout ce que je sais, c'est que lui seul peut me guider, m'assister. C'est la seule personne qui a le pouvoir de me ramener là où j'étais auparavant, de me rendre mon essence de sorcière.

Il fait un pas vers moi.

Son regard croise le mien. Il attend de moi que je prenne acte de sa présence, que je lui dise que je comprends que tout est en train de changer, que tout a changé. C'est mon gardien, mon protecteur. L'homme qui a juré d'assurer ma sécurité, de me protéger en tant que sorcière mais aussi en tant que femme.

Je hoche une fois la tête, mais il y a derrière ce minuscule signe un millier de pensées, un million de mots.

David lève alors les mains des deux côtés et recule vers la limite de la coupole dorée. Il tourne la tête vers la droite, en direction de mamie et de Clara, pour me rappeler que ma communauté est prête à me servir.

Toutes deux me regardent. Je vois bien qu'elles n'ont pas la moindre idée de ce qui s'est passé entre David et moi. Abasourdies, elles nagent en pleine confusion. Mamie a l'air minuscule dans son tailleur vert foncé, comme si elle était tombée par hasard dans l'armoire d'une femme et avait décidé d'essayer ses tenues. Clara, quant à elle, semble en colère et au bord de la rébellion, comme si elle

nous en voulait d'être tenue à l'écart de la boucle astrale.

David a raison. Ma mère et ma grand-mère sont ma force. Elles sont mon espoir. Ma réponse.

Nous nous regardons et, ensemble, nous touchons notre front des doigts. Nous inspirons et nous expirons longuement jusqu'à trouver le juste équilibre. Puis nous touchons notre gorge. Nouvelle respiration, puis nous touchons notre cœur. Nous sommes parfaitement préparées à jouer de notre pouvoir magique.

Tandis que mamie et Clara me regardent, prêtes à agir, je me débarrasse d'un coup de pied de mes chaussures orange et argent qui disparaissent dans la lumière dorée. Sous mes pieds, le sol est gelé. Les mâchoires serrées, je marche droit vers le centre de la bande de terre mise à nu, là, devant moi. C'est le E du slogan « Emancipons l'Art ». Je sens la terre à travers mes bas. Les orteils arqués, je m'imprègne de la puissance du sol balaféré en rendant gloire à la Terre, essence de vie.

Puis je clame haut et fort :

— C'est avec cette terre que je t'ai créée!

Je m'empare d'un quart de l'énergie qui s'est accumulée dans mon esprit, un quart de l'énergie vert, rouge et or qui a jailli de mes pensées. Puis je la communique doucement à mamie et à Clara et je les regarde s'en emparer.

Mamie avance en trébuchant pour empêcher la lumière de toucher le sol. Majom bondit près d'elle, impatient soudain de se libérer du ridicule immobilisme que les adultes lui imposaient. Nuri se place aussitôt face à lui pour apporter sa contribution et faire venir Clara dans la boucle. Ensemble, elles pétrissent l'énergie que je leur ai envoyée, elles l'étirent pour accroître sa puissance.

Pour la première fois depuis sa création, Ariel se met à bouger gauchement, puis elle titube vers les autres sorcières en traînant Neko près d'elle.

— Vous ne pouvez pas me contraindre par la Terre.

Pour toute réponse, je m'empare de mon nœud en lamé argent, ces morceaux de tissu plissé qui m'ont amenée à détester ma robe contre l'avis de ma grand-mère et malgré le plaisir évident qu'a pris Neko à me donner des airs de demeurée. J'agrippe le tissu et le tire d'un coup sec, libérant ma robe de ce stupide nœud. Je me laisse tomber par terre, et roule le lamé scintillant dans l'herbe pour recueillir la rosée qui s'est accumulée après le coucher du soleil.

— C'est avec cette eau que je t'ai créée!

Je lève le morceau de tissu au-dessus de ma tête. Les gouttelettes tombent sur mes cheveux, ma robe et mes bras nus. Je rassemble une nouvelle parcelle d'énergie que je lance vers mamie et Clara. Cette fois, c'est Clara qui s'en empare et qui l'ajoute au creuset commun.

Pour la toute première fois, Ariel se met alors à parler avec émotion (ou peut-être tout simplement avec hâte).

— Vous ne pouvez pas me contraindre par l'Eau, Sorcière.

J'éclate de rire en l'entendant, je ris de la puissance qu'elle a partagée avec moi. Je porte mes mains à mes lèvres et je les mets en coupe pour capturer l'air que j'expire.

— C'est avec cet air que je t'ai créée!

Je propulse la moitié de ce qui me reste d'énergie vers mamie et Clara. Cette fois, elles s'en emparent toutes les deux pour la tisser, entremêlant le vert, le rouge et l'or comme pour en confectionner une tapisserie. Ce jeu fait rire Majom, et Nuri pousse un cri rauque. Tous s'éloignent les uns des autres pour mieux accueillir la lumière qui grandit entre eux.

Je me joins à leur cercle. A leur danse. Je me faufile entre Majom et mamie, entre Nuri et Clara, et je sens la puissance de notre travail croître et embellir. Ils bougent avec moi tous les quatre, en se donnant la main, et nous nous mettons à tourner comme des gosses, à partager nos rires, et à jouer au jeu de la comptine Ring Around The Rosy à en perdre haleine.

Mais nous n'en avons pas encore fini. Notre œuvre n'est pas terminée. Le feu. Nous avons besoin d'un feu.

Ariel le sait. Elle me fixe des yeux sans bouger.

— Je suis votre créature, Sorcière. J'existe pour vous servir. Vous ne pouvez pas me chasser, car je n'ai rien fait de mal.

Mais elle se trompe. Elle n'a jamais voulu faire le mal, mais elle l'a quand même fait. Elle a gardé l'énergie qui me revenait de droit. A cause d'elle, je me suis lancée dans une course éperdue et stérile à travers la ville, au nez et à la barbe des autorités judiciaires dans un monde qui ne comprendra jamais les liens magiques qui nous unissent.

Et elle a pris Neko.

Plus que le reste, c'est ce qui m'ôte toute pitié. Elle a pris Neko. Elle m'a volé mon démon familier, contre sa volonté. Elle l'a réduit à la servitude d'une façon que je n'aurais jamais imaginée, et que je ne pourrai jamais accepter.

J'arrête notre ronde folle.

— Clara. Maman!

Je lui tends la main et elle s'empare de son pendentif en kunzite rose. La pierre scintille dans la lumière dorée d'Ariel. Elle capture le dôme et la tempête déchaînée de notre sortilège. A présent, la pierre brille avec la force de l'amour inconditionnel, de l'amour maternel. Elle étincelle d'énergie à l'état brut.

Clara lève le cristal au-dessus de sa tête et me la passe en silence, les larmes aux yeux. Je la lève vers le ciel et je la laisse tourner librement dans la lumière en diffusant sa flamme magique.

— C'est avec ce feu que je t'ai créée!

Je fais l'offrande de tout ce qui me reste d'énergie, de la plus petite parcelle d'énergie que j'ai grappillée auprès d'Ariel, de mamie et de Clara. Le pourpre, l'or et le vert éternel se répandent depuis le centre de mon corps astral, pénétrant en tournoyant dans la lumière, dans l'œuvre de notre communauté. Majom bondit, étirant l'œuvre que nous avons façonnée. Nuri agite les bras pour accroître la force que mamie et Clara me communiquent.

Ils sont tous ma famille. Mon école. Ma communauté, bien davantage que l'Assemblée des sorcières. Ils ont pris ce que je leur avais donné et en ont fait quelque chose de bien plus grand que ce que j'aurais pu obtenir seule. Ils ont utilisé ma magie, l'ont tissée pour en faire une nappe qu'ils ont transformée en nuage. Notre force s'est accrue considérablement, jusqu'à se déployer contre le dôme qui représentait la force d'Ariel, son entêtement, sa méprise inébranlable.

Mais ce n'est pas suffisant. Ils ne peuvent pas occulter tout à fait les limites dorées du pouvoir d'Ariel et prendre le dessus.

Je vais chercher au plus profond de moi la dernière lueur de magie, celle qui est totalement mienne et que je suis libre de donner.

Mais il n'y a rien, il ne reste rien dont je puisse faire don pour notre cause.

Je regarde Ariel, sa beauté glacée, sa force. Je l'ai créée par peur, sur un malentendu. Et je vois bien que jamais je ne pourrai espérer la contrôler de nouveau un jour.

C'est alors que Neko bouge. Comme si son geste lui coûtait toute l'énergie qui lui restait, il regarde vers les cieux, entre la prière et l'exaspération.

Je m'empresse d'avancer pour l'attirer à nous, le faire participer à l'œuvre de notre communauté.

Mon corps percute le sien, et je le sens anéanti, déchiré entre Ariel et moi. Je lui ouvre mon esprit pour qu'il constate le résultat de ce que mamie, Clara et moi avons accompli. Je lui montre la magie que nous avons fait naître sans lui et la communauté que nous avons bâtie pendant son absence.

Il chancelle. Physiquement, mais pas seulement.

Il n'a aucun repère pour expliquer ce qu'il voit. Il lui est impossible de comprendre ce que nous avons accompli. De comprendre que mamie et Majom se nourrissent chacun de la force de l'autre, et que Nuri renvoie l'énergie à Clara, que les démons familiaux sont associés au travail de chacune des sorcières, ce qu'il n'avait jamais vu faire auparavant.

Mais comme il me fait confiance, il comprend. Il se penche vers moi avec le peu de force qu'il arrive à rassembler. Il plaque sa chemise de soie noire contre le taffetas de ma robe orange, laissant les couleurs se fondre comme le costume de Samhain et les jeux d'Halloween qui captivent l'imagination du commun des mortels.

Ce mouvement, ce minuscule acte de rébellion ronge les liens barbares qui l'unissent à Ariel. Neko

s'empare d'une partie de notre pouvoir magique et se retourne pour la renvoyer en direction de Clara avec la maladresse d'un chaton escaladant une pelote de laine. Clara se met à rire et lance l'écheveau à Nuri. Neko comprend le système. Il puise de nouveau dans l'énergie de notre communauté et l'envoie en direction de Majom. Il éclate de rire en voyant les fils s'étirer et arriver en rafale jusqu'à l'extrémité du dôme d'Ariel. Pour la première fois depuis que j'ai créé notre mystérieuse communauté, je ressens toute la puissance inaltérée de ce que nous avons bâti. Avec l'intervention de mon démon familier, c'est toute la magie de notre œuvre qui m'est renvoyée. Et ce que je partage avec mamie et Clara est sans limite. Je me délecte de cet équilibre nouveau et je suis fier de cette force.

Je me retourne vers Ariel.

Elle est seule à présent sous le manteau éclatant qui brille comme un joyau. Ses cheveux longs et ternes encadrent son visage. Sa robe est rejetée derrière ses épaules, comme un linceul. Je lève les mains au-dessus de ma tête et je pointe les doigts sur son cœur.

Retourne dans l'ombre

Et laisse jaillir la lumière.

Replonge dans le néant

Pour disparaître à jamais.

Rends-moi les pouvoirs

Renonce à tout ce qui

A fait de toi ce que tu es.

Disparais!

L'éclair obscur est le plus puissant que j'aie jamais vu. Tout le dôme doré, tout le manteau rouge-vert-or, toutes les lampes et la lumière des étoiles, tout disparaît d'un seul coup.

Pour revenir l'instant d'après. Du moins, la lumière des étoiles. Et la lune brillante. Et les projecteurs. Tout comme le bruit des hélicoptères et des avions, ainsi que les voix d'une douzaine d'hommes en colère hurlant des ordres d'un ton sans réplique.

Ariel est partie.

Mon regard croise celui de David à l'autre bout de la pelouse piétinée. J'ai retrouvé mes pouvoirs, plus puissants que jamais. Je me sens plus accomplie, plus vivante, plus entière. Le tapis d'énergie tourne autour de nous, tout près de nous. Mentalement – de la sorcière à son gardien – je tends les fils à David, l'autorisant à faire son travail.

Il s'empare de cette énergie sans s'émouvoir, comme s'il n'avait jamais douté que je pouvais agir,

que j'agirais exactement comme je l'ai fait.

Il hoche la tête, s'assure que nous sommes tous regroupés, puis il nous plonge dans un non-être total.

19

Nous sommes de retour à Peabridge quelques instants seulement après notre départ. Personne n'a eu le temps de s'apercevoir de notre absence. Les invités du mariage sont toujours dehors à regarder le ciel, cherchant d'autres traces des avions qui ont décollé d'urgence et que tout le monde a entendus. Le clair de lune pénètre à travers les panneaux de verre des portes de Peabridge, baignant le hall de la bibliothèque d'un halo argenté.

David me dit :

— Ça va ?

Je hoche la tête, pas assez sûre de moi encore pour répondre. Il se dirige lentement vers les portes et fait jouer avec précaution le système de verrouillage. Nos invités croiront que les portes se sont refermées sur eux par accident, les retenant prisonniers dehors. Ce qui nous permet de voler quelques minutes supplémentaires d'intimité.

David se tourne vers Clara et mamie.

— Asseyez-vous. Vous avez besoin de vous reconnecter avec le monde extérieur en mangeant quelque chose.

Il prend une assiette et fait un geste vers les plateaux de petits-fours et autres gourmandises.

— Majom, sers-les!

Le gamin tourne autour de la table en gambadant, débordant d'énergie et d'excitation, comme s'il venait d'assister à un feu d'artifice digne d'un conte de fées au terme d'une longue journée passée dans un parc d'attractions. Il fait un choix de viande, de fromage et de fines tranches de pain, tout en enfournant quelques bouchées au passage. Ses cheveux blancs dansent tandis qu'il distribue son butin à ses sorcières.

David l'observe jusqu'à ce qu'il voie mamie accepter une grappe de raisin et qu'elle commence à mâcher consciencieusement, méthodiquement. Même à l'autre bout de la pièce, j'entends qu'elle respire plus facilement, qu'elle revient à ce qu'on peut qualifier d'état normal dans le parcours d'une jeune mariée de quatre-vingt-cinq ans ! Clara récupère un verre d'eau au bar et le donne à mamie comme s'il s'agissait d'un médicament, puis prend pour elle-même une poignée d'amandes. Nuri repart chercher de l'eau.

Majom profite de l'inattention générale pour se ruer sur la table. On entend un grand bruit de plats qui s'entrechoquent, et le gamin se tourne vers Clara, les mains couvertes de crème au beurre. Il a les

yeux écarquillés de surprise, comme si ce n'était exprès qu'il avait commis des bêtises. Mamie éclate de rire et lui dit de revenir près d'elle en prenant une serviette pour essuyer les doigts du petit.

Je sens soudain ma poitrine se libérer d'un grand poids dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Je m'adosse au coin de mon bureau, plus certaine soudain de pouvoir rester longtemps debout. Je ris avec mamie, mais aucun son ne parvient à mes oreilles et ma vision est affûtée par les larmes que je n'ai pas versées.

Je m'agrippe au coin de mon bureau pour ne pas tomber, le dos tourné pour ne pas effrayer mamie et Clara, leur causer du souci avec ma dépression nerveuse silencieuse. J'ai des picotements dans les doigts, habitée d'une énergie que je n'ai pas connue depuis des mois. Sans en être vraiment consciente, je sais que David a laissé derrière lui mes sorcières et nos démons familiers pour se glisser auprès de moi.

Je croise les bras pour essayer de dissimuler le tumulte de mes émotions. J'ai confronté mon anima et je l'ai mise hors d'état de nuire. J'ai retrouvé mes pouvoirs – jusqu'à la plus petite parcelle d'énergie que j'avais perdue pour la créer – et même davantage. Beaucoup, beaucoup plus. Je me suis entièrement mise à nu devant mon gardien. J'ai laissé David me voir – sans rien cacher – comme jamais auparavant. Il n'y a plus rien qui nous oppose. Pas de mur, aucune barrière. Je respire le plus profondément possible pour essayer d'apaiser les forces qui jettent le trouble dans mon esprit.

Je sens la présence de David, une présence génératrice de vibrations et d'étincelles. Mais je suis incapable de me retourner pour lui faire face. Incapable de le regarder tandis qu'il pose sa veste gris anthracite sur mes épaules.

Il n'y a rien de sexuel dans ce geste, aucune volonté de séduction. C'est un gardien qui se préoccupe de sa sorcière comme un médecin traitant de son patient. Il ne demande rien d'autre, il n'essaie pas de voir si on lui offre autre chose, si on lui en demande davantage, si on a besoin de lui.

— Il faut absolument dormir.

— Bientôt.

Ces deux syllabes me coûtent plus que je ne l'aurais cru. Je suis totalement épuisée. Je me demande où est Neko et si mon démon familier va m'aider, notamment à chasser de moi toute trace de fatigue.

Avant que j'aie la force de dire ou de penser quoi que ce soit, j'entends une sorte de grattement à l'entrée de la bibliothèque. Quelqu'un s'est aperçu que les portes étaient fermées à clé. Je devrais dire à David de les ouvrir pour laisser entrer les gens, mais je ne trouve pas les mots. Derrière les portes, on sent que les invités sont un peu surpris, mais leur désarroi est compréhensible. J'entends quelqu'un suggérer de faire le tour du bâtiment pour trouver une autre porte.

Soudain, j'entends un grand éclat de rire et le bruit discret d'une clé qu'on introduit dans la serrure. C'est Kit qui réintègre Peabridge la première, brandissant le trousseau de clés qu'Evelyn lui a confié pour la soirée.

— Vous ne nous avez pas entendus frapper à la porte ? Nous étions enfermés !

Clara intervient.

— Comment ça ?

Je m'efforce toujours de contrôler ma respiration, cherchant désespérément à recouvrer mes esprits. David me met une assiette dans les mains, guidant mes doigts vers un morceau de fromage. Je le mets dans ma bouche, le mastique, puis l'avale.

Le flot joyeux des invités s'engouffre dans la bibliothèque. L'incident a rappelé à tous qu'il se fait tard et qu'il est temps pour eux de regagner leur foyer. Ils savent qu'ils vont passer un mauvais moment à affronter la circulation de Georgetown un soir d'Halloween.

Will arrive avec le reste des invités. Il remarque au passage la veste de David posée sur mes épaules et note que l'assiette tremble dans ma main. J'ai tout juste la présence d'esprit de me pencher en avant sur mon bureau, de tirer sur ma robe et de camoufler mes pieds nus. Alors qu'il traverse la pièce pour effleurer ma joue d'un baiser, je me force à sourire.

— C'est le soir d'Halloween et ils ne trouvent rien de mieux que de faire mourir de peur les gens du quartier avec des avions de chasse. C'est dingue, non ?

Mais il n'a pas vraiment besoin de réponse. Déboussolé, il secoue la tête et fouille dans sa poche, à la recherche de ses clés.

Je me souviens vaguement qu'il avait accepté de jouer les chauffeurs auprès des jeunes mariés et de les conduire à l'autre bout de la ville, dans une suite de l'hôtel The Hay-Adams pour leur lune de miel. Non loin de la Maison-Blanche...

Je déglutis avec peine. Le visage de Will s'assombrit. Il est manifestement inquiet.

— Tu as l'air épuisé ! Veux-tu que je reste ? Je pourrais t'aider à tout nettoyer.

— Non, ça va.

Il faut que Will s'en aille, qu'il parte d'ici. Loin de moi. J'en ai besoin pour réfléchir à ce qui s'est passé. Et aussi pour pouvoir dormir, récupérer après tous les événements qui se sont déroulés en quelques secondes sous un dôme magique doré.

— Je peux appeler un taxi pour ta grand-mère et son mari.

— Non!

J'ai répondu d'un ton brusque. Il faut absolument que je me calme et que je trouve une explication qui se tient.

— Je ne peux pas leur faire ça. Un simple taxi pour leur nuit de noces! Sans compter qu'il lui faudra

un temps fou pour traverser la parade d'Halloween et arriver jusqu'ici.

Mais Will n'est pas convaincu.

— Alors je reviendrai plus tard et je t'aiderai à remettre tout en ordre.

J'étouffe un bâillement.

— Kit s'en chargera. Je t'assure. Il n'y a pas grand-chose à faire. Le temps que tu reviennes, je dormirai à poings fermés.

Je pose ma main sur la sienne et je presse doucement les doigts autour de ses clés. Je pourrais mettre en œuvre un sortilège pour le faire partir, mais je me force à croiser son regard avec un sourire las.

— Bon. Alors on se voit demain?

— Demain, oui. Ce sera parfait.

J'en doute! Ce sera loin d'être parfait. Mais je n'ai rien trouvé de mieux à répondre.

— Vous avez fait du bon travail, ce soir.

Il fait un geste vers les plateaux de gourmandises quasiment vides et les flûtes de champagne éparpillées un peu partout. J'ignore moi-même ce que j'ai pu accomplir ce soir. Will ne le saura jamais. Même si je lui en parle, il ne comprendra jamais.

— Merci.

Il me donne un baiser rapide, chaste. Mais, en s'éloignant, il plisse le front en voyant la veste de David. Il prend ma joue dans le creux de sa main et une onde de chaleur familière traverse ma colonne vertébrale. C'est comme s'il me rappelait un secret que j'avais oublié.

— Dors bien. Je vais chercher la voiture et la garer devant l'entrée.

Et il s'en va.

En un éclair, l'oncle George est allé chercher mamie. Il lui passe le bras autour de la taille en attendant la voiture devant les portes de Peabridge. Ils s'esquivent à la manière des jeunes mariés dans les années cinquante. Mamie se tient droite, toute fière dans son tailleur. Elle presse les roses de son bouquet contre son cœur, puis porte les fleurs à son visage pour respirer une dernière fois leur parfum.

Je réussis enfin à me redresser et à croiser son regard au moment même où elle tourne le dos à ses invités. Sans dire un mot, je fais un mouvement à peine perceptible de la tête. L'instant d'après, les fleurs volent à travers la pièce, suivant une trajectoire précise. Elles auraient pu être propulsées par la magie conjuguée de deux sorcières.

Melissa éclate de rire et serre les roses contre sa robe chasuble en velours. Rob est à ses côtés. Surpris, il hausse les sourcils, puis se penche vers elle et l'embrasse. Ils font un petit signe de tête pour saluer les applaudissements affectueux des invités.

Le départ de mamie et de l'oncle George donne le signal du départ. Les invités s'empressent de quitter les lieux avec des petits gestes d'adieu, s'arrêtant devant moi pour m'embrasser affectueusement sur les deux joues. Tous disent avoir passé une merveilleuse soirée et ils sont ravis pour cet heureux couple. Ils ont aussi beaucoup apprécié tout ce que j'ai fait.

Clara va chercher Nuri et Majom et leur dit qu'ils peuvent passer la nuit chez elle. A voir le sang-froid dont elle fait preuve, je me rends compte que ma mère est épuisée. Je vois ses mains trembler lorsqu'elle attire Majom près d'elle.

Je porte la main à ma gorge et je soulève la fragile chaîne en argent dont j'avais presque oublié l'existence. La kunzite rose de Clara brille sous la lumière du plafonnier, capturant au passage la lueur légèrement bleutée du croissant de lune qui filtre à travers la porte de la bibliothèque.

Je la lui tends.

— Elle est à toi.

— Je veux que tu la gardes.

Nos doigts se croisent tandis que je tente de mettre la chaîne dans la paume de sa main et qu'elle essaie de me la rendre.

Je dis spontanément, sans prendre le temps de choisir mes mots :

— Ne pars pas. Ne retourne pas à Sedona.

Elle soupire. J'en oublie presque de savourer le plaisir qu'elle m'appelle par mon vrai nom.

— Jane... Je ne sers à rien ici. Je ne suis pas faite pour les grandes villes. J'appartiens à un monde où je peux parler de cristaux et d'auras sans que les gens me prennent pour une folle.

— Je ne...

— Jane, ta grand-mère t'a appris à ne pas mentir.

Clara est futée. Plus que je ne l'en aurais crue capable. Je réponds sans réfléchir :

— Mais mamie et moi avons besoin de toi. Nous...

J'hésite à peine.

— ... nous t'aimons. Je t'aime.

Elle pose sa main sur ma joue et, pour la toute première fois, je lis dans les yeux de ma mère toute la tendresse de ma grand-mère. Et aussi son caractère bien trempé.

— Jane, moi aussi je t'aime. Mais c'est quelque chose que je dois faire. Cela n'a rien à voir avec toi. C'est un problème qui me concerne, moi.

C'est sûrement mon état d'épuisement qui m'arrache des larmes. C'est ça, l'épuisement. Je referme mes doigts sur le cristal de kunzite et je murmure :

— Merci.

Clara est aussi éreintée que moi. Sa fatigue se lit sur chaque partie de son corps, un corps qui n'a plus vingt ans.

Je demande à David de venir près de moi avec des mots bien choisis.

— Pouvez-vous vous assurer qu'ils rentrent chez eux sans problème ?

— Je suis ici pour vous.

— Vous êtes ici pour nous tous. Vous êtes aussi leur gardien. Moi, ça va. J'ai juste besoin de faire quelques pas dans le jardin.

Il voudrait discuter avec moi, me dire que j'ai tort, que je suis une sorcière bornée, compliquée, la sorcière la plus difficile qu'il ait jamais rencontrée. Tout cela, je le comprends grâce à l'énergie qui a jailli entre nous, des étincelles d'énergie qui crépitent le long des liens étroits de notre liaison astrale.

Mais il doit faire des concessions, car il est lié à Clara. Et il est sous mes ordres. Il traverse la pièce d'un pas raide, rassemble nos trois compagnons et sort avec eux.

Je souris. Majom va s'en donner à cœur joie avec les boutons du tableau de bord de l'élégante Lexus.

Kit revient après avoir fait un saut jusqu'à la benne à ordures. Elle a déjà effectué le plus gros du nettoyage.

Elle s'exclame :

— Je descends, juste pour m'assurer que tout est en ordre.

— Bonne idée.

— Il ne faudrait pas qu'on ait laissé traîner un bout de gâteau qui risque d'attirer les souris.

Je la taquine.

— Toujours ce vieux réflexe de bibliothécaire...

Elle éclate de rire.

Je me retrouve seule dans la salle des archives. Je ferme les yeux et je respire lentement pour retrouver mon calme. Pour la première fois depuis que j'ai fait disparaître Ariel, je m'aperçois qu'il y a comme une zone d'ombre à l'extrémité de mon champ de vision, un vide dans ma perception astrale. Je secoue la tête pour essayer de m'en débarrasser, mais le trouble demeure.

Je balaie la pièce du regard. Kit a oublié une serviette froissée, une assiette de service avec les restes du gâteau et une flûte de champagne à moitié vide sur le comptoir du bar. Rien d'extraordinaire, en somme.

Mais là-bas, dans un coin sombre près des rayonnages, je discerne un visage très pâle.

Je murmure :

— Neko...

Il s'éloigne furtivement en marchant curieusement de côté, comme un crabe. On dirait qu'il a envie de me rejoindre, mais qu'il en a peur. En dépit de tout ce qui s'est passé ce soir, son pantalon de cuir est impeccable. Son T-shirt de soie a l'air de sortir tout droit d'un tiroir de sa commode. Ses cheveux sont parfaitement coiffés, chaque petite mèche est maintenue en place avec du gel. C'est le portrait craché du Neko qui m'est apparu le premier soir, quand je l'ai transformé à partir d'une statue de chat.

Je m'efforce de me connecter à lui par la magie. Rien.

C'est impossible. J'ai œuvré avec lui, je l'ai fait entrer dans notre cercle, pour qu'il rejoigne Majom et Nuri, mamie et Clara.

C'est alors que je prends conscience du vrai pouvoir du sortilège que nous avons réalisé ce soir. Neko appartenait à Ariel. Il ne faisait pas vraiment partie de notre petite communauté, et pourtant nous l'avons accueilli dans notre cercle, pour qu'il participe à notre œuvre. Notre pouvoir était si fort qu'il pouvait agir sur n'importe qui, même un démon familier qui nous était étranger.

Je déploie toute mon énergie autour de lui. Je sens sa force astrale, je prends la mesure de cet étrange pouvoir réfléchissant qu'aucune sorcière ne pourra jamais maîtriser seule, mais que toutes les sorcières souhaiteraient posséder. Neko n'a pas d'attaches. Il est disponible. Un démon familier sans sorcière.

Je lui demande :

— Que dois-je faire pour que vous reveniez?

Il fait semblant de regarder les portes de la bibliothèque. Le clair de lune éclaire la pièce. On dirait une poussière argentée disséminée sur le sol.

— C'est la pleine lune. Vous devez attendre demain pour m'attacher entièrement à vous.

Non, je ne peux pas lui faire ça. Nous faire ça.

— Comment créer ce lien ?

Son visage est sans expression.

— Vous connaissez l'incantation. Rien n'a changé.

Il frémit comme un chat sauvage, prêt à bondir pour m'arracher des mains de quoi manger, mais aussi prêt à accourir à mon premier faux pas.

Sans cérémonie, j'inspire profondément trois fois, en faisant offrande de mes pensées, de ma voix et de mon cœur. Même endormie, je serais capable de prononcer les mots de cette incantation :

Réveille-toi, ô chasseur,

Sombre comme la nuit.

Partage avec moi ton pouvoir

Ton don de double vue.

Entends mon appel,

Viens m'aider de bon gré

Me prêter ta Magie et

Tout ce que tu voudras.

Le flash obscur est plus stupéfiant que d'ordinaire, peut-être parce que je suis épuisée, ou à cause de l'intensité avec laquelle j'ai prononcé chacun de ces mots. Je frissonne lorsque le sortilège commence à agir et qu'un équilibre subtil change entre nous.

Je cherche alors à communiquer avec lui de toutes mes forces, par la pensée. Et le lien qui m'unissait à lui s'est reconstitué, comblant le vide qui nous séparait. Un lien souple, fluide. Je suis capable de le toucher par le seul pouvoir de la pensée. Neko se redresse, plus grand désormais. Plus fier aussi.

— Neko, allez retrouver Jacques !

— Je suis lié à vous. Je suis ici pour travailler avec vous.

— Est-ce que j'ai l'air d'être en état d'effectuer encore quelques tours de magie ce soir ?

Le sourire en coin – le naturel revient au galop – il me répond :

— Vous avez l'air de quelqu'un qui aurait bien besoin de conseils pour son maquillage, ma chère. Franchement, avez-vous cru une seule seconde que ce fard à paupières doré se marierait avec cette

robe ?

Je souris.

— La robe, c'est votre faute. C'est vous qui avez laissé mamie choisir la couleur orange.

— Et vous n'avez encore rien fait pour vos cheveux. Vous avez davantage besoin de voir Jacques que moi.

— Ça, j'en doute! J'ai vraiment de très gros doutes. Allez-y, partez !

Neko se frotte le visage, comme pour chasser la fatigue, ou le souvenir d'un cauchemar. Il s'arrête un instant près de la porte de la bibliothèque, une main sur la hanche, en jetant sur moi un nouveau regard critique.

— Cette robe est plus belle sans le nœud. Il y a encore de l'espoir pour vous, trésor.

— Fichez-moi le camp d'ici!

Avant de filer, il s'empare de l'assiette de service posée sur la table et ramasse le dernier bout de gâteau qui reste. Il enfonce son doigt dans la crème au beurre et la goûte avant de disparaître dans la nuit.

Je marche en titubant vers l'escalier qui conduit à la salle de conférences.

— Kit ! Je suis prête à partir.

Elle apparaît en bas des marches.

— Vas-y. je me charge de la fermeture. Je viens de trouver un carton rempli de papiers, là, en bas. Je pense qu'il s'agit de nouvelles factures. Il y a des trucs super, ici. Je vais finir de les parcourir avant de m'en aller.

L'enthousiasme filtre à travers sa voix.

— Ne travaille pas trop tard.

— D'accord. Dors bien!

— Toi aussi.

Je m'enveloppe un peu plus dans le veston de David et je sors de la bibliothèque, ignorant le froid du sol sous mes pieds nus. Je prends à peine le temps d'ôter mon horrible robe orange avant de m'écrouler sur mon lit. Les épaules bien calées sous la couette, je plaque mon oreiller sur ma tête, bien décidée à bloquer la lumière douce du moindre rayon de lune.

Je retourne la pochette d'allumettes orange vif et l'examine sous tous les angles. J'ai posé quatre cierges orange sur la table de ma cuisine. Trois mèches sont au garde-à-vous, mais la quatrième est inclinée et lèche la cire. En un clin d'œil, je la redresse par le seul pouvoir de la pensée.

Vingt-quatre heures plus tard, je suis toujours émerveillée par le pouvoir qui est en moi.

Je suis incapable de dire avec précision comment Ariel s'y est prise pour accroître mes pouvoirs. Elle les a approfondis, étendus. Quand je sonde mon âme, je ressens une puissance nouvelle. On dirait que quelqu'un a fait mûrir ces pouvoirs, changeant le jus de raisin en vin.

Je meurs d'envie de lui demander ce qu'elle a fait. J'ai essayé de prendre contact avec elle une demi-douzaine de fois, je me suis concentrée pour la questionner. Mais, chaque fois, je me suis rappelée que mon incantation avait marché et que mon anima avait été réduite en poussière comme les runes, là-bas, sur la pelouse de la Maison-Blanche.

Encore que... Personne ne trouvera là-bas de preuve de son existence.

Le Washington Post fait sa une sur le petit farceur qui s'est introduit sur la pelouse de la Maison-Blanche le soir d'Halloween. Ils ne donnent aucun détail. Beaucoup de bruit sur une mission secrète et la sécurité du pays. Des rumeurs courent déjà selon lesquelles tout cela n'était qu'un exercice, que les avions avaient effectué un décollage d'urgence pour tester leur capacité de réaction en cas d'attaque réelle.

Naturellement, l'œuvre d'Ariel lui a survécu. Le slogan « Emancipons l'Art » est resté profondément gravé dans l'herbe (du moins jusqu'à ce qu'un jardinier de la Maison-Blanche ne fasse des miracles). L'Artistic Avenger fait de nouveau la une des journaux, est de nouveau au centre de tous les commérages. Les experts la qualifient de terroriste et l'associent à toutes sortes d'organisations subversives.

En d'autres termes, les instances officielles de Washington piétinent et pratiquent la politique de l'autruche.

Le temps que je rassemble toutes les infos, il est largement plus de midi. J'ai regagné ma chambre en tanguant un peu, comme si j'avais la gueule de bois, une conséquence de la nuit spéciale d'hier. J'ai pris le temps d'attraper ma robe orange scintillante dans mon placard, refusant de la laisser en boule par terre, même si je ne la reporterai plus jamais. Je la pends à côté de la veste de David en tirant sur la jupe pour la défroisser.

Je suis là, sous ma douche, une douche cinglante qui dissipe toutes les douleurs et les maux qui ont fleuri pendant mon sommeil. Je me frotte vigoureusement les pieds pour m'assurer qu'aucun reste de terre présidentielle ne subsiste entre mes orteils.

Je devrais manger, reprendre contact avec le monde des humains, retourner à mon quotidien. Mais, à

la seule pensée d'avaler quelque chose, j'ai envie de vomir.

Il faut que je parle à Will.

Chaque fois que je me revois debout sur la pelouse de la Maison-Blanche, David s'avancant vers moi, les yeux rivés dans les miens, les bras levés, j'éprouve le besoin d'en parler à Will.

Reprenant mes vieilles habitudes, je lui ai téléphoné au bureau tout en sachant pertinemment qu'il était chez lui. Je lui ai laissé un message, persuadée qu'il consulte sa messagerie plusieurs fois par jour, en lui demandant de passer dans la soirée, après le dîner. Pour discuter.

J'essaie de ne pas imaginer son embarras en écoutant mon message.

Je passe le reste de la journée à la cave. Mes livres sont revenus à la vie : je peux les lire sans que les pages ne deviennent blanches. Quant à mes cristaux, ils sont vibrants d'énergie et je passe une heure à les contempler béatement, m'abandonnant toute entière à leur concert de vibrations. Hélas, les runes demeurent une cause perdue. Il faut que je m'en procure de nouvelles. Je décide de me livrer à un petit cérémonial. Je m'empare de la poussière, seul vestige de mes précieuses runes, et la disperse sur les parterres de fleurs fanées juste à côté de ma porte d'entrée.

À 20 heures, je branche ma bouilloire en me disant qu'une bonne tasse de thé ne peut pas me faire de mal, même si je suis incapable de manger. Assise à table, je joue avec des pochettes d'allumettes et des bougies en attendant que l'eau frémissse lorsqu'on frappe enfin à ma porte.

Will a pourtant sa propre clé. Mais il a choisi de ne pas l'utiliser.

— Bonjour!

Il passe près de moi en m'évitant pour gagner le salon. Derrière lui, le clair de lune est lumineux... Ma magie me souffle qu'il s'est passé un jour depuis la pleine lune.

— Je suis en train de préparer du thé. Tu en veux?

— Avec plaisir.

Je le précède à la cuisine. Je suis (douloureusement) consciente de ne pas avoir attendu qu'il m'embrasse. Je suis là, debout devant mon placard comme s'il détenait tous les secrets de l'Univers.

— Un thé à la menthe, ça te va?

— Très bien.

Je suis censée dire des choses, lui demander comment s'est passée sa journée, lui dire ce que j'ai fait de la mienne. Papoter de choses et d'autres sans aucune gêne, comme nous le faisons depuis des mois.

Mais je suis incapable de prononcer une seule phrase complète.

Peu importe d'ailleurs, l'heure est au thé. Je verse l'eau directement dans nos mugs et j'ajoute à chacun un sachet de thé. Lorsque je me retourne, Will est assis à table. Silencieux.

Il attend.

Il s'empare docilement de son mug et le porte à ses lèvres. Aussitôt, la vapeur embue ses lunettes et il recule sur sa chaise comme si on venait de le gifler.

Je bondis pour chercher un essuie-mains.

— Je suis désolée.

Il me chasse d'un geste, repoussant loin de lui le perfide mug de thé. Puis il essuie ses verres de lunettes avec un mouchoir et remet ses lunettes en place, de guingois comme toujours.

— Je sens que je ne vais pas aimer beaucoup cette conversation. Je me trompe ?

— Will...

J'ai eu tout l'après-midi pour réfléchir, mais je ne sais toujours pas quoi lui dire.

— Il est arrivé quelque chose hier soir, n'est-ce pas ? Quelque chose de magique ?

Je hoche la tête. Mais je me dis que Will mérite mieux que cela. Il mérite qu'on lui dise la vérité.

— J'ai récupéré mes pouvoirs. Tous. Et même un peu plus.

La gorge sèche, il me dit :

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

Je m'exécute. Du moins, j'essaie. Je lui explique que David nous a fait disparaître par enchantement et que nous avons atterri sur la pelouse de la Maison-Blanche. Je lui parle de mon combat contre Ariel, de l'aide que m'ont apportée mamie et Clara. Je lui dis que j'ai trouvé un équilibre nouveau en termes de pouvoirs, une nouvelle façon de vivre dans le monde de la magie.

Une chose est certaine : il ne comprend pas vraiment mes explications. Chacun de mes mots lui parle, mais il ne comprendra jamais l'émerveillement qui filtre à travers ma voix, ni mes aspirations, ni la stupéfaction presque douloureuse que je ressens en lui parlant de l'énergie qui s'est emparée de moi.

Pourtant, il essaie. Il pose des questions, s'inquiète au sujet de mamie et de Clara. Il me dit être heureux que Neko soit de retour, que mon démon familial soit sain et sauf et qu'il ne semble pas avoir gardé de séquelles de son aventure.

Dès que j'ai fini, il me lance :

— Et ?

— Et quoi ?

— Que me caches-tu ?

Je hausse les épaules. Tout cela n'est pas facile à dire. Comment trouver les bons mots ?

— Te raconter tout ça après coup, ça ne me suffit pas. J'ai besoin de quelqu'un qui puisse le partager avec moi. Etre là avec moi.

Il commente d'un ton ironique.

— Comme au beau milieu de la pelouse de la Maison-Blanche ?

Je secoue la tête. Je sais très bien ce qu'il veut dire. C'est une façon d'extérioriser sa douleur.

— Je suis désolée, Will. J'ai besoin d'autre chose. J'ai besoin de quelqu'un qui puisse être là quand la magie opère, qui puisse travailler avec moi, joindre son énergie à la mienne.

— Mais je t'aime, Jane !

C'est la première fois qu'il prononce ces mots. Ils restent là entre nous, dans cette cuisine. Des mots crus, à l'état brut. Qui font d'autant plus mal qu'ils sont sincères.

— Moi aussi, je t'aime.

Je suis très sincère.

— Mais je ne peux pas partager mes pouvoirs magiques avec toi, Will. En étant seule à les posséder, je me sens à part, à l'écart. J'ai l'impression de te mentir, de te tromper.

— Est-ce le cas ?

Je ne peux pas lui reprocher la colère contenue dans cette question. Impossible d'être étonnée lorsqu'il me demande ce que j'ai pu fabriquer pendant tout ce temps.

— As-tu couché avec David depuis notre rencontre ?

Je ferme les yeux, puis je me force à les rouvrir pour affronter son regard.

— Non. Pas depuis notre rencontre.

Maintenant, il sait. Il connaît la vérité. Il a entendu ce que je ne lui ai pas dit, ce que je ne pensais pas nécessaire de lui dire.

Il me regarde fixement, ses mâchoires se raidissent sous l'effet de la colère. Ses épaules se voûtent. Il prend conscience de la réalité, il l'absorbe, il l'accepte. Il réussit même à faire semblant de rire.

— Ce n'est pas ma décision. C'est la tienne.

Mon cœur est gonflé d'amour pour lui. Je murmure :

— Je suis désolée.

Puis je tends les mains vers lui par-dessus la table et je touche la monture de ses lunettes pour les redresser sur son nez.

— Je suis vraiment, sincèrement désolée.

Comme je l'avais prévu, il recule aussitôt. Il repousse sa chaise et se lève. Les mains dans les poches, il dit :

— Je dois m'en aller.

— Appelle-moi.

— Oui. D'accord.

— J'y tiens. Quand tu seras prêt, et que tu auras envie de parler.

— D'accord.

Je ne le raccompagne pas. J'aurais trop l'impression de le chasser de mon cottage, de ma vie. Il ne claque pas la porte, il la ferme doucement, avec précaution. J'attends d'être certaine qu'il ne reviendra pas, et je passe au salon. Je m'adosse à la porte en chêne et je me laisse glisser lentement par terre. Je me mets à pleurer.

Il me faut beaucoup de temps pour laisser mes larmes se tarir. Ce sont des larmes contre lesquelles la mojito-thérapie ne peut rien, même si j'essaie de les chasser avec ma meilleure amie. Ce ne sont pas des larmes d'enfant qui peuvent être séchées par une mère aimante ou une grand-mère dévouée.

Ce sont des larmes de frustration, de colère et d'échec. Je n'ai pas menti à Will. Je l'aime vraiment. J'ai envie d'être avec lui, de le faire entrer dans ma vie délirante, magique et pleine de confusion. Mais je ne peux pas. Je veux autre chose, quelque chose de plus que je ne suis pas encore certaine de pouvoir posséder.

Je me lève et je me force à aller dans ma salle de bains. Je me lave le visage et je me donne un coup de peigne. Puis je fais un saut dans ma chambre pour prendre la veste de David. J'attrape mon porte-clés dans la coupe posée près du téléphone.

Pas la peine de prévenir mamie que j'emprunte sa Lincoln. Si elle a besoin d'une voiture, elle peut toujours compter sur son mari.

Dès que je quitte la ville, les routes s'enfoncent dans la pénombre. L'autoroute est éclairée, mais les routes de campagne ne jouissent que du clair de lune et des phares puissants de la Lincoln, tandis que je fonce en direction de l'Etat de Pennsylvanie.

Cette fois, je trouve le dernier embranchement du premier coup. Un peu de magie et un peu de mémoire... Le chemin brille dans la nuit comme un phare. L'herbe est toujours haute et ondule sous la brise du soir.

La maison est calme dans la clairière. Aucune lumière n'est allumée. La véranda semble déserte, la balancelle abandonnée. J'écoute le moteur de la Lincoln qui refroidit peu à peu. Je me force à ouvrir ma portière et à m'extraire du véhicule.

Je serre la veste de David tout contre moi et je prends une grande goulée d'air froid de la campagne. On sent une forte odeur de feu de bois. J'aperçois un mince filet de fumée sortir de la cheminée. Je souris en pensant aux efforts qu'il a dû déployer pour couper le bois qui alimente ce feu.

Depuis la véranda, une ombre émet une sorte de chuchotement dans ma direction. Je me suis trompée, la balancelle n'est pas abandonnée. C'est Aupied, le labrador noir dont le corps mince et harmonieux est presque invisible dans la nuit. Le chien pousse mon bras de sa tête et me donne des coups de museau jusqu'à ce que je me baisse pour le caresser. Sa queue frétille et une sorte de faible gémissement sort du fond de sa gorge.

— Bon, ça va. Allons-y.

Ma voix est bien plus tremblante que je ne m'y attendais.

Le chien me fait faire le tour de la maison jusqu'à la porte qui mène à la cuisine. Il me donne de nouveau des coups de tête sur le bras : il est clair qu'il m'invite à frapper à la porte. J'ai envie de résister, de retourner en courant jusqu'à la voiture de mamie. De fuir pour me retrouver en terrain connu, en sécurité. Retrouver mon cottage, Peabridge et tout ce qui m'est familier.

Je lève la main et je frappe à la porte.

David m'attendait.

Forcément. Comment pouvait-il en être autrement? Je viens de remonter l'allée qui mène à sa maison au volant d'une voiture puissante, tous feux allumés. Et le gravier a crissé sous mes pas tandis que je gagnais l'arrière de la maison.

Je suis sa sorcière.

Il m'accueille par un simple « bonjour! ». Un bonjour si banal que j'en ai sur le moment le souffle coupé.

Je lui tends sa veste.

— Bonjour! Je voulais vous rapporter ça.

Il s'en empare et s'écarte pour m'inviter à entrer dans la cuisine. Les seules lumières qui brillent viennent de sous les placards. On dirait que la pièce entière dormait paisiblement en attendant mon arrivée. Je distingue au milieu de la cuisine deux verres à pied flanqués d'une grande bouteille verte.

David a déjà rempli les verres. Il me tend l'un d'eux en me posant une question qui ne s'imposait pas :

— Un peu de vin ?

Je hoche la tête. Le liquide pourpre a des senteurs riches et épicées.

Aupied se met à geindre. David pointe le doigt vers le panier niché dans un coin de la pièce. Il accompagne son geste d'un signe autoritaire de la main, un ordre silencieux. Le chien obéit. Ses griffes font un petit bruit sec sur le sol carrelé. Puis le labrador se laisse tomber dans le panier garni d'un plaid et soupire comme s'il venait d'accomplir un des travaux d'Hercule.

Je suis David jusqu'au salon impeccable. Il dépose sa veste sur le dossier d'une chaise. Je me force à prendre place sur le canapé et je suis soulagée – terrifiée – lorsqu'il s'assied à côté de moi. J'avale bruyamment quelques gorgées de vin. Les flammes crépitent dans la cheminée devant nous.

David m'observe par-dessus le bord de son verre. Je pose mon verre sur la table basse en bois, et il m'imité. Mes yeux font le tour de la pièce, détaillant la perfection minutieuse de chacun des éléments qui la composent, ses étagères au design dépouillé, quasi spartiate.

Je me lance.

— Il y a un truc qui cloche.

— Ah, oui ?

Je sens l'odeur de son shampoing. Je me souviens du jour où je l'ai vu à peine sorti de sa douche, enveloppé d'une serviette grise qui révélait plus de choses qu'elle n'en cachait.

Je m'efforce de respirer calmement.

— Je pense qu'il n'y a pas assez de place sur les étagères.

Il regarde par-dessus son épaule pour observer lesdites étagères. Lorsqu'il se retourne, il se rapproche de moi. Je voudrais m'éloigner de lui, reprendre de la distance, mais où aller ? J'ai le sentiment d'avoir pris un énorme risque rien qu'en prononçant cette phrase. J'ai distribué toutes mes cartes, il ne m'en reste aucune à jouer. Pendant que j'attends sa réponse, c'est à peine si je peux respirer.

— Comment ça, pas assez de place ?

— Pour tous les livres de ma cave.

Ma voix tremble.

— Et pourquoi aurions-nous besoin de ranger tous vos livres sur ces étagères ?

Il a l'air amusé. Tolérant. Patient.

Je me force à répondre, à ne pas me laisser distraire par ce corps si proche du mien.

— Il faudra bien que je les emmène avec moi quand je quitterai le cottage, quand Kit me remplacera au boulot. Elle aura besoin de tout son espace vital, car je suis certaine qu'Evelyn ne se montrera pas plus généreuse avec elle côté salaire qu'avec moi.

— Vous ne pouvez pas quitter ce cottage.

Mon cœur fait un raté. David continue.

— Et votre grand-mère, vous pensez à elle ? Elle a besoin que vous ne soyez pas trop loin d'elle.

Je n'ai aucun mal à répondre.

— Elle a l'oncle George. Et puis Nuri peut nous mobiliser si jamais il se passe quelque chose.

— Et Clara ?

A présent, il est clair que derrière ses mots se cache un sourire.

— Elle repart pour Sedona. De toute façon, je pense que tout se passera mieux si nous mettons un peu de distance entre nous. Beaucoup de distance.

— Et Melissa ?

Il ajoute, en donnant l'impression qu'il tente de résoudre l'un des problèmes cruciaux de l'Univers :

— Il sera beaucoup plus difficile de faire une mojito-thérapie si elle doit venir jusqu'ici.

Je pense à ma meilleure amie, aux roses serrées contre sa poitrine.

— Il m'arrive de penser que la mojito-thérapie se fera beaucoup plus rare, désormais.

David boit du petit-lait.

— Moi qui croyais que vous aimiez votre métier de bibliothécaire !

— Mais c'est le cas!

Mes nerfs me jouent un sale tour. A m'entendre, on croirait que je me dispute avec David. Dans l'âtre, une bûche crépite et tombe en projetant une petite gerbe d'étincelles.

Je repars à l'attaque.

— Oui, j'aime mon métier. Mais j'ai fait tout ce que je pouvais à Peabridge. Il est temps d'essayer autre chose.

— Autre chose? Les offres de travail se font rares ici, à la campagne.

Il s'étire, comme s'il se désintéressait de notre conversation. Puis il reprend sa place. Encore plus près de moi. Son bras traîne négligemment le long de mon coussin, derrière ma tête.

— Je peux toujours diriger une école.

— Une école ?

Là, il rit aux éclats. Ses doigts se promènent sur mon épaule, puis suivent l'échancrure de mon corsage.

Je lui lance, comme un défi :

— Une école de sorcières. Un centre de formation pour les femmes comme moi, comme mamie et Clara. Les sorcières qui refusent les méthodes de travail de l'Assemblée des sorcières.

Il répète la fin de ma phrase et je sens ses doigts frémir au contact de mon décolleté.

La magie explose entre nous juste avant qu'il ne m'embrasse. Je la sens naître, s'amonceler et fusionner tandis que mon corps réagit au contact de David. Mais je pense que nous sommes surpris tous les deux de sa fulgurance. On dirait une décharge électrique entre la sorcière que je suis et son gardien. Une décharge électrique surprenante, éclatante mais totalement indolore.

David me chuchote au coin des lèvres :

— Je suis certain que vous vous en tireriez très bien. Je parle de la création d'une école...

Je me rapproche de lui, j'ai des picotements dans les doigts au contact de sa peau.

— Avec vous. Avec votre aide.

Il m'aide alors à me lever et pose la paume de sa main sur mon dos. Il me pousse vers l'escalier avec une telle insistance que j'ai envie de rire. Il m'a donné la réponse que j'attendais, à laquelle j'aspirais de tout mon être pendant mon long trajet en voiture.

Mais je m'arrête au bas des marches.

J'ai envie de le suivre, de retourner dans son lit et d'effacer ainsi trois mois de doutes et de regrets.

Mais j'ai toujours peur. Peur de me réveiller seule dans cette chambre méticuleusement rangée. Peur, lorsque je descendrai cet escalier, de trouver un David silencieux et renfermé. Comment être sûre de ne pas le voir redevenir le gardien sombre et protecteur qu'il a toujours été ?

Il murmure « Jane » et repousse mes cheveux pour embrasser ma nuque.

Le choc se produit de nouveau. La décharge électrique nous parcourt de nouveau. Mais cette fois,

David ne s'éloigne pas de moi. Il me prend dans ses bras et m'attire à lui, si près que j'entends son cœur battre dans sa poitrine.

Mes battements de cœur s'accélèrent, au rythme du sien. Je sens un flot d'énergie parcourir mon corps à chacune de nos pulsations fusionnelles. Le lien qui nous unit est physique et nous enveloppe, comme deux voiles dorés. Mon énergie se mêle à la sienne, ma force s'allie à la sienne. Nous sommes deux créatures astrales unies, qui puisent chacune l'énergie des anciens.

David est l'homme qui m'a vue – qui a veillé sur la magie au plus profond de moi et au-delà – dans le cercle magique d'Ariel sur la pelouse de la Maison-Blanche. C'est lui qui a fait un pas vers moi, a rivé son regard au mien et a levé les bras pour me protéger, pour affronter avec moi toute l'énergie déployée contre nous.

La magie qui émane de lui, sa magie de gardien, palpite autour de nous. Son énergie, cette puissante force se mêle au tourbillon de mes pouvoirs de sorcière, chacun se nourrissant de l'autre jusqu'à ce que je ne puisse plus distinguer ma magie de la sienne.

Voilà pourquoi je n'aurais jamais pu rester avec Will. A cause de cette sensation, de cette force. Will pourrait m'aimer toute sa vie, m'honorer, me respecter. Mais jamais il ne pourrait partager cette sensation, cette prise de conscience de la magie, cette perception aiguë de ce qui m'entoure et de ce qui est en moi. Quoi qu'il fasse, Will ne pourrait jamais partager mon côté sorcière.

David, si. Il le fait, le ressent.

J'entends sa respiration se bloquer. Je me force à m'écartier de lui, juste un peu, suffisamment pour pouvoir me retourner et lui faire face. Je plonge mon regard dans le sien. Cette lueur, je la reconnais. C'est de l'amour. Le risque qu'il prend avec moi, la vulnérabilité qu'il n'a jamais montrée à personne auparavant. Pas même à une autre sorcière.

— David...

Il prononce lui aussi mon nom pour clore cette conversation. Soudain, je suis encerclée par cette force qui me lie plus intimement, plus sincèrement qu'avec aucun autre homme. Que ce soit Will, l'Eunuque de l'Assemblée des sorcières ou le Petit Ami imaginaire.

Je sais à présent qu'en dépit du jeu de séduction auquel il s'est livré devant la cheminée, David a plus à me proposer qu'un simple batifolage chargé de magie. Il m'offre davantage que les obligations dues par un gardien. Nous avons atteint un nouveau monde, différent, bien plus terrifiant que tous ceux que j'ai visités pendant ces deux longues années d'attirance et de respect mutuel, de flirt et de regret.

Je tourne la tête, impressionnée soudain par la gravité de l'instant. David est en train de changer les règles, d'abattre des murs. Mon gardien, celui qui a toujours fait ce qui était bien. Mon gardien, qui a toujours pris ses distances, même lorsque je ne le voulais pas. Mon gardien qui disparaissait toujours le matin.

Terrifiée à l'idée d'accepter ce qu'il m'offre, je me laisse distraire par Aupied, qui se retourne

bruyamment dans son panier. Mon regard plonge vers la cuisine à travers l'embrasure de la porte, se pose sur la porte de derrière, cherchant une échappatoire que je ne suis même pas sûre de vouloir.

J'avise un papier d'emballage posé sur la table de travail, avec un couteau juste à côté.

— C'est quoi ?

David répond par un baiser qui me laisse chancelante. Une réponse physique à une question d'ordre affectif que je ne pensais pas avoir encore l'envie ou le besoin de poser.

Des nappes magiques descendent sur nous. Nos pouvoirs se mêlent et se confondent, si intimement que je ne saurais plus dire où finissent mes talents de sorcière et où commencent ses tours de gardien. Le lien qui nous unit s'étend, se développe dans ma conscience, ce lien qui l'a attiré à moi à travers le temps et l'espace, qui s'est tissé entre nous la première fois que je suis tombée sur les grimoires de ma cave.

C'est ce dont j'ai besoin. L'union dont je rêvais. L'équilibre, la nature, le sens caché des choses..., ce que la sorcellerie et l'amour réunis peuvent donner de mieux.

David me murmure à l'oreille, en me faisant pivoter vers l'escalier :

— Ce sont des bagels au sésame. Pour le petit déjeuner.